

NOUVELLE COLLECTION IN-18 JÉSUS

HISTOIRE, ÉRUDITION, CRITIQUE

Théâtre choisi de Molière, par M. MAURICE ALBERT, professeur au collège Rollin. 1 vol in-18 jésus. Broché................ 4 »

Théâtre choisi de Racine, par M. PETIT DE JULLEVILLE, directeur d'études pour la philologie à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. in-18 jésus. Broché.............................. 3 »

Théâtre choisi de Corneille, par M. DESJARDINS, professeur de rhétorique au collège Stanislas. 1 vol. in-18 jésus. Broché (*en préparation*).. » »

Extraits historiques de J. Michelet, choisis et annotés par M. SEIGNOBOS, docteur ès lettres, publiés sous la direction de madame J. MICHELET (*seule édition autorisée*). 1 vol. in-18 jésus. Broché.. 3 »

Anthologie des œuvres de J. Michelet, extraits littéraires choisis et annotés, par LE MÊME. 1 vol. in-18 jésus. Broché.. 4 »

Leçons de Psychologie, par M. H. MARION, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. in-18 jésus. Broché...... 4 50

Leçons de Morale, par LE MÊME. 1 vol. in-18 jésus. Br.... 4 »

Histoire de la Civilisation française, depuis les origines jusqu'à nos jours, par M. A. RAMBAUD, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 2 vol. in-18 jésus. Broché................ 8 »

Histoire de la Civilisation contemporaine en France, par LE MÊME. 1 volume in-18 jésus. Broché..................... 5 »

Études sur l'Histoire religieuse de la Révolution (de la réunion des États généraux jusqu'au Directoire), par M. A. GAZIER, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. in-18, jésus. Broché.. 3 50

Racine et Victor Hugo, par M. P. STAPFER, Professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux. 1 vol. in-18 jésus. Broché.. 3 50

L'Expansion de l'Angleterre, par J.-R. SEELEY, professeur à l'Université de Cambridge, traduction de M. le colonel J.-B. BAILLE, et de M. A. RAMBAUD, avec une préface de M. J. RAMBAUD. 1 vol. in-18 jésus. Broché.................................... 3 50

Les Héros, le Culte des Héros. l'Héroïque dans l'Histoire, par CARLYLE, traduction de M. IZOULET, professeur de philosophie au lycée Condorcet. 1 vol. in-18 jésus. Broché............. 3 50

Questions d'Enseignement national, par M. ERNEST LAVISSE, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. in-18, jésus. Broché.. 3 50

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et Cie, rue des Poitevins, 6,

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

BOILEAU

PUBLIÉES SUR LE TEXTE DE 1713

ÉDITION CLASSIQUE

Avec une introduction, des notices et des notes

ACCOMPAGNÉE

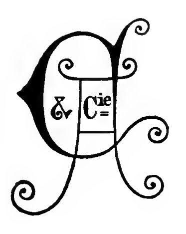
D'UN PORTRAIT DE BOILEAU, D'UN FAC-SIMILÉ DE SON ÉCRITURE,
D'UNE CARTE DES PAYS-BAS, D'UN INDEX DES NOMS PROPRES
ET D'UN FRAGMENT D'EXPLICATION

PAR

A. GAZIER

Maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.

DEUXIEME ÉDITION



PARIS

ARMAND COLIN ET Cie, ÉDITEURS

1, 3, 5, RUE DE MÉZIÈRES

1889



AVANT-PROPOS

L'édition de Boileau que nous présentons à la jeunesse de nos écoles vient après beaucoup d'autres, et elle ne saurait avoir de grandes prétentions à l'originalité. L'auteur des *Satires* a toujours été d'une lecture difficile pour ceux qui ne connaissent pas très bien la littérature du XVIIe siècle ; lui-même le prévoyait quand il disait plaisamment qu'il espérait :

> Aux Saumaises futurs préparer des tortures.

Les Saumaises, c'est-à-dire les commentateurs minutieux, ne lui ont pas manqué, même de son vivant, depuis l'avocat Brossette, qui l'a véritablement accablé de questions pendant plus de dix ans, jusqu'aux savants éditeurs de nos jours. Nous avons cru cependant devoir préparer une nouvelle édition de ses œuvres, de celles qui peuvent être étudiées avec profit par les jeunes gens, et cette réimpression voudrait pouvoir se recommander par le soin avec lequel elle a été faite. Le texte est celui de la petite édition de 1713[1], édition très correcte, à l'exception de quelques lapsus aisés à reconnaître, et qui doit faire autorité, car elle reproduit toutes les modifications faites par Boileau lui-même, en 1710, en vue d'une édition définitive de ses œuvres. Mais l'orthographe que nous avons adoptée n'est pas du tout celle de 1713 ; elle est partout et toujours celle de 1887, même quand les nécessités de la rime semblent exiger qu'on écrive *françois*, *paroitre*, *connoitre*, etc. ; il suffit alors d'une note pour lever la difficulté. L'orthographe de Boileau, comme celle de tous ses contemporains, est on ne

1. Paris, chez Esprit Billiot, rue de la Harpe ; 2 vol. in-12.

peut plus capricieuse; elle change d'une édition à l'autre et même d'une page à l'autre dans la même édition ; il était donc impossible de la respecter; on s'en convaincra en jetant les yeux sur le fac-similé ci-joint de l'écriture de Boileau.

On ne donne pas ici les œuvres complètes de Despréaux; on a cru pouvoir, suivant l'usage, laisser de côté la *Satire contre les Femmes*, boutade injuste d'un vieux célibataire; et la *Satire sur l'Équivoque*, de même que *l'Épître sur l'amour de Dieu* : ces deux pièces sont beaucoup trop théologiques pour un siècle comme le nôtre, et les jeunes gens qui lisent Boileau ne sont pas au courant de ces vieilles querelles. Parmi les œuvres en prose, nous avons conservé simplement le *Discours sur la Satire*, le *Dialogue sur les héros de roman* et le *Discours* prononcé par Boileau lors de sa réception à l'Académie française. La traduction du *Traité du Sublime* de Longin et les *Réflexions* qui l'accompagnent sont accessibles à bien peu de personnes; enfin la correspondance de Boileau avec Racine ou avec Brossette ne dénote pas chez son auteur ce talent d'écrivain qui éclate au contraire dans les moindres billets de Racine. Au reste, si l'on n'a pas ici tout Boileau, on a du moins la partie vraiment exquise de ses œuvres, et l'étude de ce petit volume de vers pourrait être singulièrement profitable à nos jeunes écoliers.

Pour les aider à bien lire et à comprendre ce qu'ils étudieront, on a multiplié les notes, on a élucidé toutes les difficultés qui arrêtent le lecteur, on a fait connaître tous les personnages dont le nom est prononcé. Une introduction littéraire et un modèle d'explication au commencement de l'ouvrage : des analyses et des jugements en tête de chaque œuvre particulière, un portrait de Boileau, un spécimen de son écriture, une carte des Pays-Bas pour l'intelligence de l'*Épître* IV et un index alphabétique des principaux noms propres cités dans le texte ou dans les notes, contribueront, nous osons l'espérer, à rendre cette édition utile à ceux qui lisent pour s'instruire; c'est à ceux-là que nous le présentons avec confiance.



SPÉCIMEN

DE L'ÉCRITURE DE BOILEAU

A Paris 29e Juillet 1700

Vous permettrés Monsieur qu'à mon ordinaire j'abuse de vostre bonté et que je me contente de respondre en Lacedemonien a vos longues mais pourtant trés courtes et tres agreables Lettres. Je suis bien aise que vous m'ayés associé a vostre charitable et pecunieuse Lotterie mais vous me ferés plaisir d'envoier querir au plutost les cinq pistoles que vous y avés mises en mon nom parce qu'au moment que je les aurai payées j'oublirai mesmes que je les aye vües dans ma bourse et je me dirai avec Catulle

Et quod vides perisse perditum ducas. Si l'on peut appeller perdu ce qu'on a donné a Dieu

Je suis charmé du recit que vous me faictes

de vostre Assemblée Academique et jattens avec
grande impatience Le poëme sur la Musique qui
ne sçauroit estre que merveilleux s'il est de la force
des deux que jay déja leûs faictes bien mes compli
mens a tous vos illustres Confreres et dites leur bien
que cest a des Lecteurs comme Eux que jòffre mes
escrits dolituros si placeant spe deterius nostrâ
On travaille actuellement a une nouvelle edition
de mes Ouvrages je ne manquerai pas de vous
lenvoier sitost quelle sera faicte Adieu mon cher
Mr pardonnez mon Laconisme a la multitude
daffaires dont je suis surchargé et croiez que cest
du meilleur de mon coeur que je suis

Mr

Vostre tres humble
et tres obeissant serviteur
Despreaux

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE



Il est des écrivains dont on ne saurait étudier les œuvres sans jeter autour d'eux un regard attentif, parce qu'ils ont été mêlés de la façon la plus directe à la vie littéraire de leur temps : tel fut Horace au temps d'Auguste, tel fut chez nous Boileau, qui tient une si grande place dans ce qu'on appelle avec raison le siècle de Louis XIV. On s'est habitué à considérer ce poète comme le *législateur du Parnasse français* de 1660 à 1710, et il est impossible de parler de Corneille, de Racine, de Molière et de La Fontaine sans nommer l'auteur des *Satires*, des *Épîtres* et de l'*Art poétique*, comme il est impossible de lire Boileau sans faire connaissance avec Quinault, Cotin, Chapelain et soixante autres,

> Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs niches,
> Vont de *ses* vers malins remplir les hémistiches.

Il est donc nécessaire, si l'on veut étudier Boileau avec profit, de bien replacer ce poète dans son milieu, de vivre pour ainsi dire un instant de sa vie, de voir enfin quel était l'état de la poésie française en 1657, lors de son avènement à la vie littéraire, et, cinquante ans plus tard, à l'époque de sa mort. Tel sera l'objet de cette courte notice.

Naissance de Boileau, ses premières années. — Nicolas Boileau, qui prit dans la suite le nom de Despréaux pour se distinguer de ses trois frères et d'un prédicateur célèbre appartenant à une autre famille, naquit au cœur même de Paris, à deux pas du Palais de Justice, le 1er novembre 1636. Il était le 15e enfant d'un homme qui en eut 16; son père, greffier de la grand'chambre du Parlement, avait 52 ans de plus que lui; sa mère était, au contraire, une jeune femme de 26 ans, qui mourut en 1638, deux ans à peine après lui avoir donné le jour. L'enfance de Boileau fut donc triste : abandonné durant ses premières années aux soins d'une gouvernante acariâtre, il fut mis de très bonne heure au collège; une maladie cruelle, la pierre, l'en fit sortir vers l'âge de 10 ou 12 ans, puis il y rentra et, quand il eut achevé ses études, son père, presque septuagénaire, rêva pour lui « la poudre du greffe ». Mais le vieux greffier de la grand'chambre mourut en 1657, et Nicolas se trouva libre de choisir des occupations plus conformes à ses goûts. Il avait alors 21 ans; il était maître d'un revenu modeste, mais suffisant pour un jeune homme sans ambition et sans autre passion que celle de la poésie; il abandonna donc aussitôt la chicane et les procès pour la littérature; il résolut de se faire homme de lettres, comme nous dirions aujourd'hui. Il commença aussitôt par étudier les modèles, par voir le monde, et ce fut en 1660, après trois années d'une sorte d'apprentissage, qu'il lut sa première satire dans un petit cercle d'amis.

État de la poésie française en 1657. — Quel était, en 1657, l'état de la poésie française ? et dans quel genre le jeune Despréaux pouvait-il songer à se faire un nom ? La poésie dramatique, qui avait brillé d'un si vif éclat lors de l'apparition du *Cid*, l'année même où naquit Boileau, subissait depuis quelque temps une sorte d'éclipse. Corneille, découragé, n'avait rien donné au théâtre depuis trois ans, et c'était son frère Thomas qui « consolait alors Paris » avec des tragédies comme *Timocrate* et *Bérénice*, dont on ignore aujourd'hui jusqu'aux noms. Dans la comédie se distinguaient alors Scarron, auteur de *don Japhet d'Arménie*, Quinault et Gabriel Gilbert, pour nommer seulement les plus célèbres. Il semble donc que Boileau, s'il avait eu le génie de la poésie dramatique, aurait pu être encouragé par la médiocrité des auteurs en vogue à cette date de 1657; mais il ne se sentait aucun goût pour ce genre de composition, et si, comme beaucoup d'écoliers, il avait jadis ébauché une tragédie, son bon sens ne lui avait pas même permis de l'achever. Les poètes épiques étaient encore plus nombreux en 1657 que les poètes dramatiques; Saint-Amant, Scudéry, Brébeuf venaient de publier coup sur coup, en 1653 et en 1654, *Moyse, Alaric ou Rome vaincue, la Pharsale;* Chapelain s'était enfin décidé à faire paraitre, après vingt ans d'attente, les 12 premiers chants de sa *Pucelle* (1656), et Desmarets de Saint-Sorlin imprimait son *Clovis, ou la France chrétienne.* Boileau lut

évidemment ces différents poèmes lors de leur apparition, et le dégoût que lui causa cette lecture contribua sans nul doute à l'éloigner de la poésie épique. Il en fut de même, on peut l'affirmer, pour les autres genres de poésie, représentés alors par Corneille, traducteur de l'*Imitation*, par l'évêque de Vence, Godeau, auteur de *Poésies chrétiennes*, par d'Assoucy, par Adam Billaut, le menuisier de Nevers, par Ménage, qui publiait un volume de vers grecs, latins, français et italiens, et enfin par tous ces méchants rimeurs dont on lira les noms à chaque page des satires. Le jeune Despréaux ne voulut point faire entendre sa voix dans cet étrange concert; il aima mieux attendre quelques années, et il se lia d'amitié avec un petit nombre de lettrés plus âgés ou plus jeunes que lui, avec La Fontaine, avec Molière dès son retour à Paris en 1658, avec Racine enfin.

Premières satires (1660-1665). — Ce fut seulement à 24 ans, en 1660, que Boileau fit circuler, mais sans vouloir qu'on l'imprimât, une satire contre les vices de la société parisienne et contre les ennuis de la vie à Paris : c'était la *Satire* I, augmentée d'une seconde partie qui devint ensuite la *Satire* VI. Trois ans plus tard (1663) il fit encore une satire qui témoignait de son peu d'enthousiasme pour le genre même qu'il avait choisi, c'était la *Satire* VII, intitulée : *Adieux à la satire*. On voit combien les débuts du poète étaient difficiles, combien il avait raison de « se plaindre de la rime », comme il dira plus tard; mais c'est à force de forger qu'on devient forgeron, et les années 1664 et 1665 furent marquées par une production plus abondante (*Satires* II et IV en 1664. — *Discours au Roi*, *Satires* III et V l'année suivante). L'accueil fait à ces différentes pièces dans les salons, ou comme on disait alors dans les *réduits* et dans les *ruelles*, aurait pu engager le poète à les publier, mais il s'y refusait toujours; il ne s'y résigna qu'en 1666, lorsqu'un libraire de Rouen se fut permis d'en publier, à son insu, en 1665, une édition pleine de fautes.

Première édition; suite des œuvres de Boileau (1666).—Boileau, âgé de 29 ans, publia donc sous le voile de l'anonyme qu'il devait conserver jusqu'en 1701, un petit volume intitulé *Œuvres poétiques du sieur D****, contenant le *Discours au Roi* et sept satires. A dater de ce jour il fut célèbre, et si la publication des *Satires* lui suscita, comme il l'a dit lui-même, « d'utiles ennemis », en revanche elle lui valut l'estime et l'amitié des gens de goût : il s'en trouva pour apprécier les services rendus à la saine littérature par ce jeune homme courageux, car il y avait du courage à attaquer ainsi des auteurs en possession de la faveur publique. Animé par le succès, il continua à faire des satires, mais résolut d'aborder l'épître à l'exemple d'Horace, son maître. Il composa en 1667 les *Satires* VIII et IX; en 1669 il publia ses deux premières *Épitres* et commença l'*Art poétique*, dont la première édition parut en 1674

avec les quatre premiers chants du *Lutrin*. Épitres et satires se succédèrent alors à intervalles plus ou moins éloignés, car l'auteur des *Satires* est resté 26 ans sans en composer une seule; et grâce à cette réserve, grâce surtout à la protection de Louis XIV qui, après avoir laissé sans réponse le *Discours au Roi* de 1665, avait fort bien accueilli la première épître en 1669, Despréaux put vaincre les résistances des littérateurs de son temps et entrer à l'Académie française en 1684; il avait 47 ans[1]. Chargé par le roi, en 1677, des fonctions d'historiographe, il était alors au comble de la gloire. La plupart de ses *victimes* étaient mortes; ses ennemis, qui ne désarmèrent pas, étaient ridicules et odieux; ils n'avaient jamais été attaqués par lui dans leur caractère ou dans leur vie privée, car comme l'a dit avec raison Boileau lui-même :

> *Sa* muse en écrivant, charitable, discrète,
> Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète.

ils répondirent par des personnalités grossières et cherchèrent à faire passer leur adversaire pour un malhonnête homme, pour un ennemi de l'État et du Roi. Cotin, Desmarets de Saint-Sorlin et Pradon se déshonorèrent ainsi par leur mauvaise foi; Quinault, le plus injustement attaqué, garda le silence et finit même, lorsqu'il commença, comme Racine, à faire pénitence, par se réconcilier sincèrement avec l'auteur des *Satires*.

Faveur croissante de Boileau; hostilité des Jésuites, édition de 1710 supprimée. — On a vu plus haut quels étaient au début les amis de Boileau : La Fontaine, Molière et Racine, qui écoutaient ses avis et le consultaient sur la composition de leurs chefs-d'œuvre; à ces amis de la première heure s'en joignirent d'autres qui s'honorèrent en admettant le poète dans leur intimité et en lui assurant leur protection: il faut nommer parmi eux le premier président de Lamoignon, les ministres Pomponne et Colbert, les marquis de Dangeau et de Seignelay, les ducs de Vivonne et de La Rochefoucauld, le prince de Condé, le roi enfin qui dit un jour à Boileau : « Souvenez-vous que j'ai toujours une heure par semaine à vous donner, quand vous voudrez venir. »

Cette faveur était méritée, et le poète n'en abusa jamais; elle ne dura pourtant pas autant que sa vie. Lorsque Racine fut mort, en 1699, Boileau se retira peu à peu de la cour. « Qu'irais-je faire? disait-il, je ne sais plus louer. » Il s'attira même, comme Racine, une sorte de disgrâce par sa franchise et par son dévouement à la cause de la vertu persécutée. Les Jésuites suscitèrent des ennuis au poète qui avait osé dire :

> La vertu n'était point sujette à l'ostracisme
> Et ne s'appelait point alors un j*** [jansénisme].

1. Son frère aîné, Gilles Boileau, mort en 1669, avait fait partie de la docte compagnie dès l'âge de 27 ans, et son bagage littéraire était mince.

ils empêchèrent Boileau d'imprimer en 1710 quelques pièces qui leur déplaisaient ; le roi, gouverné par eux, lui refusa un privilège pour l'édition qui était alors sous presse, à moins que les pièces désagréables aux Jésuites ne fussent supprimées et les manuscrits de ces pièces remis entre ses mains. Boileau aima mieux supprimer l'édition tout entière, mais il s'entendit avec un libraire pour que ses œuvres fussent publiées dans leur intégrité après sa mort; cette sage précaution nous a valu l'excellente édition de 1713.

Dernières années; l'Académie en 1710; mort de Boileau. — Cette dernière partie de la vie de Boileau est d'ailleurs assez triste; accablé d'infirmités, car il était asthmatique et sourd et sa vue s'était fort affaiblie : sans autre famille que des neveux pressés de recueillir son héritage, il avait eu le chagrin de survivre au plus beau siècle de la littérature française; il avait vu mourir successivement Molière, Corneille, La Fontaine, Racine, Bossuet, Bourdaloue, Regnard même, et, de tous les grands esprits de ce temps, il ne restait guère que Fénelon, alors exilé dans son archevêché de Cambrai. S'il allait à l'Académie pour se distraire; il y trouvait, pour nommer seulement les plus célèbres, Valincour, Thomas Corneille, Campistron, Fontenelle, Dacier, Renaudot, Fleury, Pavillon, et sans doute il se sentait mal à l'aise au milieu d'eux. Il sut comprendre les avertissements que lui donnait ainsi la mort : il vendit sa maison d'Auteuil, qui avait fait si longtemps ses délices, il cessa de voir le monde, il prit un logement dans le quartier le plus vilain de Paris, à l'ombre des tours Notre-Dame, chez le janséniste Le Noir, son confesseur. C'est là que Boileau mourut âgé de 75 ans, le 13 avril 1711; ses restes, déposés dans l'église basse de la Sainte-Chapelle, sont aujourd'hui dans l'église Saint-Germain-des-Prés. Une foule considérable suivit le convoi du satirique, et l'on raconte qu'une femme du peuple s'écriait en voyant passer le cortège : « Il avait bien des amis! On assure pourtant qu'il disait du mal de tout le monde. » C'est qu'en effet, par la dignité de sa vie, par sa loyauté parfaite, par sa bonté enfin qui l'a fait appeler par le médisant Saint-Simon « l'un des meilleurs hommes du monde, » par toutes ces qualités si rarement réunies chez l'homme de lettres, Boileau avait mérité d'avoir les « amis véritables » dont a parlé La Fontaine. On a raconté à son sujet une foule d'anecdotes vraies ou fausses; il suffit d'en citer une ou deux d'une authenticité incontestable, pour montrer quelle était la bonté de son cœur. Il apprit un jour que l'avocat Patru, tombé dans « l'indigence » était contraint de vendre sa bibliothèque, une des dernières consolations de l'homme instruit; Boileau se hâta de l'acheter, puis il pria Patru de vouloir bien conserver ses chers livres jusqu'à sa mort. Apprenant une autre fois que la pension servie à Corneille venait d'être supprimée, il courut chez le contrôleur des finances et insista pour que sa pension à lui fût attribuée au grand tragique. On aurait donc tort de se représenter

l'auteur des *Satires* comme un homme quinteux et désagréable, comme une sorte de pédant toujours prêt à régenter autrui; Boileau fut au contraire doux, affable, poli ; c'était à la fois l'homme instruit et l'homme qui sait vivre, ce qu'on appelait au dix-septième siècle un *honnête homme*.

L'œuvre de Boileau. — Après avoir fait connaissance avec le poète, il est bon de jeter un coup d'œil sur l'ensemble de ses ouvrages. Nous avons de Boileau douze *Satires*, douze *Épitres*, un poème didactique en quatre chants, l'*Art poétique*, un poème héroï-comique en six chants, le *Lutrin*, et quelques poésies fugitives; revenons donc un moment sur ces différentes œuvres de manière à pouvoir les juger.

Les Satires. — Boileau se proposant de faire des satires à l'imitation d'Horace, de Perse, de Juvénal et de Régnier, était obligé, semble-t-il, de flageller les vices de son temps ; mais il était Français du siècle de Louis XIV et, qui plus est, chrétien ; il ne pouvait donc pas marcher sur les traces de Juvénal et de Régnier, dont la muse était d'une liberté par trop choquante. Aussi laissa-t-il les prédicateurs tonner contre les vices et tâcher de « réformer l'univers », et il se contenta de composer quelques satires d'une portée morale un peu vague et pouvant être lues par tout le monde, comme les satires sur les *Embarras de Paris*, sur les *Folies humaines*, sur la *Noblesse*, sur l'*Homme*, contre les *Femmes*, sur l'*Honneur* et contre l'*Équivoque*. L'auteur de ces pièces n'est point un Juvénal, et jamais on ne lui reprochera d'avoir

> *Poussé* jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

Ce qui convenait mieux au tempérament de Boileau, c'était la satire moitié morale et moitié littéraire, ou même la satire exclusivement littéraire : il est fait allusion aux méchants poètes du temps dans la première satire, la plus amère de toutes; il est question de littérature dans le Repas ridicule et dans la satire sur les Folies humaines ; il en est question presque exclusivement dans la satire à Molière sur la Rime et la raison ; dans la septième sur le Genre satirique,/et surtout dans ce petit chef-d'œuvre de fine ironie où Boileau s'attaque en apparence à son propre esprit, en réalité à tous ses ennemis./

Si toutes les satires étaient semblables à la neuvième, Boileau serait sans contredit le premier des satiriques; il ne vient qu'au quatrième rang, après Horace, Juvénal et Régnier ; mais on doit dire à sa louange qu'il est sans comparaison le plus vertueux des quatre. Il se félicitait en mourant de n'avoir jamais outragé la morale dans ses écrits ; s'il cède le pas à ses rivaux, c'est peut-être pour avoir mis en pratique un précepte de son *Art poétique :*

> Je veux dans la satire un esprit de candeur.
> Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.

C'est là une gloire qu'on ne saurait lui ravir et qu'il ne partage pas avec ses illustres devanciers.

Les Épîtres. — Molière, dans ses *Femmes savantes*, jouées comme l'on sait en 1672, appelle Boileau « l'auteur des Satires[1] » ; la postérité n'a pas ratifié ce jugement, parce que Boileau lui est apparu comme un homme parfois caustique, comme un critique malin d'un rare bon sens, mais non comme un de ces vigoureux pamphlétaires qui se nomment Pascal, Voltaire ou Paul-Louis Courier. Mais cette même postérité ne ferait point difficulté d'appeler Boileau « l'auteur des Épîtres. » Ses « belles Épîtres » comme dit Voltaire, ou du moins la plupart d'entre elles, sont très supérieures aux satires. L'épître est un genre éminemment français, cultivé dès le moyen âge par des poètes tels que Villon et Charles d'Orléans. Au seizième siècle, Marot, Ronsard, Régnier lui-même et enfin Malherbe avaient versifié des épîtres. Au dix-septième siècle, à plus forte raison, ce genre de poésie avait attiré Voiture, Scarron, Ménage, Pellisson, Corneille, Racan, La Fontaine enfin, lorsque Boileau, déjà connu par ses *Satires*, résolut d'en composer à son tour. Il y réussit parfaitement, et l'épître au roi sur les *Avantages de la paix*, les épitres à Guilleragues, à Seignelay, à l'avocat général Lamoignon, la seconde épître au roi et celle à son jardinier sont à tous les points de vue des œuvres très distinguées, sinon des chefs-d'œuvre. On n'en saurait dire autant des épîtres adressées à l'abbé des Roches et au docteur Arnauld ; l'épître XII, sur l'*Amour de Dieu*, est infiniment moins belle que ne le croyait Bossuet, mauvais juge en fait de versification ; mais en revanche, l'épître *A mes Vers*, le *Passage du Rhin* et l'épitre *A Racine*, sont des œuvres achevées. L'auteur de ces petits poèmes a toutes les qualités d'Horace, qui passait jusqu'alors pour un maître inimitable ; on retrouve chez lui le ferme bon sens, l'esprit, la finesse et parfois la grâce de l'ami de Virgile ; sa morale est incomparablement plus pure, et en outre il s'est imposé une peine que le poète latin s'était épargnée ; il a donné à la forme de ses vers toute la perfection dont ils étaient susceptibles. Tant de qualités réunies assurent aux *Épitres* de Boileau le premier rang parmi les œuvres de ce genre, et ce premier rang Voltaire seul peut le lui disputer.

L'Art poétique. — L'*Art poétique*, si souvent comparé à celui d'Horace, est un poème d'une espèce particulière et dont il importe de bien déterminer la nature pour pouvoir le juger avec équité. Horace, en définitive, a écrit sur l'art des vers une épître familière en quatre cents vers, tandis que Boileau a prétendu faire un poème didactique dans toute la force du terme, quelque chose qui pût

1.

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des *Satires*,

dit Vadius à Trissotin au IIIe acte des *Femmes savantes*, sc. 3. Voyez l'édition classique de Molière publiée dans la même collection par M. Maurice Albert, p. 496.

ressembler aux admirables *Géorgiques* de Virgile. Mais de même que Virgile en écrivant ne songeait nullement au laboureur qui trace péniblement son sillon, Boileau ne s'adressait point aux « jeunes nourrissons des Muses » comme on disait alors, à ceux qui veulent apprendre l'art de faire un madrigal, un sonnet, une élégie ou même une tragédie, une comédie ou une épopée. Boileau écrivait, tout comme Virgile, en homme du monde qui veut être lu par les gens du monde : comme Virgile, il laissait de côté une infinité de préceptes dont les gens du métier seuls ont affaire; comme Virgile aussi, loin d'épuiser sa matière, il n'en voulait prendre que la fleur. Ce serait d'ailleurs une grave erreur de penser que Boileau, en composant l'*Art poétique*, ait eu la prétention de régenter le Parnasse français, d'apprendre aux poètes, ses contemporains, un art qu'ils ignoraient. N'oublions pas que, s'il a parlé de la Tragédie, de la Comédie et de l'Épopée, c'est à une époque où Corneille et Racine avaient produit tous leurs chefs-d'œuvre ; c'est au lendemain de la mort de Molière : c'est longtemps après la publication des soi-disant épopées de Saint-Amant, de Desmarets de Saint-Sorlin et de tous les autres. Les préceptes donnés par l'auteur de l'*Art poétique* ont suivi, et non précédé l'éclosion des œuvres poétiques parues au dix-septième siècle. Aristote, auteur d'une Poétique si célèbre, est venu longtemps après Eschyle, Sophocle et Euripide ; de même le siècle de Louis XIV avait donné tout ce qu'il devait donner, sauf les tragédies de Phèdre, d'Esther et d'Athalie, sauf les six derniers livres des fables de La Fontaine, et par conséquent il serait impossible d'appliquer à Boileau cet hémistiche de lui :

Enfin Malherbe vint.

Il ne faut donc point demander à Boileau ce qu'il n'a point voulu donner. *L'Art poétique* est une admirable causerie sur l'art d'écrire en vers, et non pas un traité comme les *Éléments de littérature* d'un Le Batteux ou d'un Marmontel. On ne saurait reprocher au poète d'avoir omis à dessein ou peut-être simplement oublié la Fable, l'Épître, le Poème didactique et l'Opéra ; c'est comme si l'on reprochait à Virgile de n'avoir pas parlé dans ses *Géorgiques* des cerisiers ou des pommiers, alors qu'il s'est étendu avec tant de complaisance sur la culture de la vigne. Prenons les œuvres des grands poètes pour ce qu'elles sont, ne demandons compte à l'écrivain que de ce qu'il a voulu faire ; n'imputons pas à Boileau, par exemple, cette fameuse règle des unités dramatiques dont il a simplement donné la formule d'après les pièces de Corneille, de Racine et de Molière.

Considéré à ce point de vue, *l'Art poétique* de Boileau est une œuvre de grande valeur. Il n'a point fait le dix-septième siècle, mais il l'a pour ainsi dire résumé en lui et comme personnifié. Ceux qui attaquent aujourd'hui Boileau avec tant d'acharnement

devraient convenir, s'ils étaient sincères, que leur critique vise plus haut et plus loin; ce sera l'éternel honneur de Boileau de porter ainsi seul tout le poids de l'attaque; s'il est maltraité par certains de nos contemporains, c'est parce qu'il représente mieux que tout autre la littérature classique du grand siècle.

Le Lutrin. — Que dire enfin du *Lutrin?* On sait que Boileau l'a composé pour soutenir une gageure, et que la postérité doit cette épopée burlesque au plus grave de tous les magistrats, au premier président de Lamoignon. Une lecture attentive du *Lutrin* prouvera que ce poème a été fait, je ne dis pas de verve, Boileau n'en était guère capable, mais du moins avec un véritable plaisir, sauf le dernier chant qui est bien inférieur aux autres. C'est une bluette, dit-on; qu'importe? Si le fond est peu de chose, la forme est tout, et dans le *Lutrin* cette forme est exquise. On a pu contester à l'auteur des *Satires*, des *Épitres* et de *l'Art poétique* ce feu de l'imagination qui fait les grands poètes; on a pu reprocher à Boileau d'avoir passé les quarante-cinq ans de sa vie littéraire à composer en moyenne un hémistiche par jour; mais on sera toujours contraint d'avouer que l'auteur du *Lutrin* est un véritable poète, aussi parfait dans son genre que Racine et Virgile l'ont été dans le leur.

Les Poésies diverses. — Des *Poésies diverses*, il n'y a rien à dire; Boileau n'écrivait pas avec assez de facilité pour pouvoir être mis en parallèle avec les maîtres du genre, avec ceux qui s'interrompent au milieu d'une lettre pour substituer les vers à la prose, avec La Fontaine ou Voltaire. On s'apercevra cependant que ces pièces détachées méritaient d'être recueillies; sauf l'ode sur la prise de Namur, elles ne font pas tort à la réputation du poète.

Jugement sur Boileau. — Ainsi Boileau, par la composition des *Satires*, des *Épitres* et de *l'Art poétique*, a mérité, on peut le dire, d'être comparé à ce que la France de Louis XIV a produit de plus grand, avec Corneille, Racine, La Fontaine et Molière. Hâtons-nous de reconnaître qu'il n'est point leur égal par les dons surnaturels qui font le poète, ni par la sensibilité exquise, ni par la profondeur du génie d'observation, ni enfin par cette naïveté savante qui confond le lecteur. Mais du moins Boileau eut à un degré tout à fait éminent la qualité qui a mis hors de pair des orateurs comme Démosthène et comme Bossuet, c'est-à-dire un parfait bon sens. On est presque toujours forcé en lisant de dire comme ce grand seigneur qui écoutait un sermon de Bourdaloue: « Il a raison, morbleu! il a raison. » Comme l'a si bien dit Voltaire, qui n'est pas toujours aussi équitable, il eut « l'art inconnu jusqu'à lui de mettre la raison en vers... en vers harmonieux[1] » Aux yeux de Boileau c'était l'idéal; aussi le plus bel éloge qu'on puisse faire de ce poète est celui que lui a décerné Sainte-Beuve dans une

1. Lettre à Chamfort, janvier 1764; à Helvétius, 20 juin 1741.

étude justement célèbre[1] ; c'est par là que nous terminerons cette notice :

« Sans Boileau, Racine, je le crains, aurait fait plus souvent des « *Bérénice :* La Fontaine moins de *Fables* et plus de *Contes;* « Molière lui-même aurait donné davantage dans les *Scapins* et « n'aurait peut être pas atteint aux hauteurs sévères du *Misan-* « *thrope.* En un mot, chacun de ces beaux génies aurait abondé « dans ses défauts. Boileau, c'est-à-dire le bon sens du poète criti- « que... les contint tous et les contraignit, par sa présence respectée, « à leurs meilleures et à leurs plus graves œuvres. Savez-vous ce « qui, de nos jours, a manqué à nos poètes, si pleins à leur début « de facultés naturelles, de promesses et d'inspirations heureuses? « — Il a manqué un Boileau... »

1. *Causeries du Lundi*, tome VI.

FRAGMENT D'EXPLICATION D'UNE ÉPITRE DE BOILEAU

(Épître VII)

Il ne suffit pas de savoir lire avec intelligence les auteurs qu'on est obligé d'étudier; il faut être à même de répondre aux questions qui seront posées dans un examen ; il faut en un mot pouvoir *expliquer* ses auteurs. Mais l'explication des auteurs français est un art difficile et qui exige une préparation spéciale. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit ailleurs à ce sujet [1] ; je me contenterai de faire voir en quelques pages comment on doit expliquer un passage quelconque des œuvres de Boileau.

Étant donnée, par exemple, l'*Épître* VII, qu'il s'agit d'expliquer, voici comment on pourra prouver qu'on l'a étudiée sérieusement.

On lira d'abord le titre et le sous-titre ainsi que la date : *Épître VII* (1677), *à Monsieur Racine*, et l'on s'arrêtera pour donner quelques indications préliminaires. Il n'est pas nécessaire d'insister sur ce fait que l'épître à étudier est bien la 7e, et non pas la 6e ou la 8e ; et il serait fastidieux d'énumérer les 6 épîtres qui précèdent; mais il est bon de faire remarquer brièvement qu'il s'agit ici d'une **Épître**, c'est-à-dire d'un genre de poésie tout particulier, dont Boileau n'a pas donné les règles dans son *Art poétique*. Une *Épître*, c'est une lettre en vers; mais ces sortes de lettres ne sont pas jetées à la poste et n'exigent jamais de réponse; adressées à tel ou tel, elles sont en réalité destinées au public, et par conséquent elles sont toujours composées

1. *Traité d'explication française* (3e édition), Paris, 1883.

avec un très grand soin. Elles ressemblent un peu à cette fameuse lettre en prose que Balzac écrivit, dit-on, pour consoler un veuf, et qui fut achevée lorsque ce veuf était remarié.

L'épître admet le ton familier, mais celui qu'on se permet dans la très bonne compagnie, et cette familiarité est nécessairement étudiée; toutes les épîtres de Boileau, même celle qu'il adresse à son jardinier, en sont la preuve manifeste, et l'*Épître* VII, adressée par un poète à un autre poète, devra être tout entière sur ce ton de la conversation distinguée.

Elle est adressée à Racine et porte la date de 1677 ; il faut donc dire quelques mots des circonstances qui ont amené Boileau à l'écrire. Sans faire ici la biographie de Racine, ce qui serait un hors d'œuvre déplacé, on dira que ce grand poète, auteur d'*Andromaque*, de *Britannicus*, de *Bérénice*, de *Bajazet*, de *Mithridate* et d'*Iphigénie* (1667-1674), venait de faire jouer, et malheureusement sans succès, son admirable tragédie de *Phèdre* (1er janvier 1677). Une cabale puissante, conduite par quelques seigneurs de la cour, s'était attaquée au poète et à son œuvre ; on avait même suscité contre Racine un rimeur sans talent, Pradon, auquel on avait fait faire à la hâte une tragédie sur le même sujet. Cette autre *Phèdre*, des spectateurs stipendiés la couvraient d'applaudissements, tandis qu'ils cherchaient à faire tomber celle de Racine. Naturellement très sensible à la critique, l'auteur d'*Andromaque* était exaspéré par cette injustice; les scrupules religieux qui commençaient à le troubler depuis quelque temps redoublèrent, et il prit le parti de renoncer pour jamais au théâtre, il avait 38 ans à peine! Corneille avait de même été découragé en 1652 par l'échec de sa *Pertharite;* lui aussi avait alors renoncé au théâtre, et il était resté six ans sans composer une seule œuvre dramatique; mais l'intervention du surintendant Fouquet avait été décisive,

> Jamais surintendant ne trouva de cruelles,

et de 1659 à 1674 Corneille ne cessa pas de travailler pour la scène. Boileau crut sans doute qu'il en pourrait être ainsi de son ami, sur lequel il avait beaucoup d'empire; il chercha donc, en lui adressant publiquement une

épître en vers, premièrement à le consoler, ensuite à le faire revenir sur une résolution si fâcheuse. On va voir comment il s'y prit pour tâcher d'obtenir ce double résultat. Boileau ne devait pas réussir, car la résolution de Racine était irrévocable; les sentiments religieux qui recommençaient à l'animer devinrent de plus en plus forts, et rien au monde n'aurait pu l'engager à écrire dans la suite une tragédie profane.

Cela dit, il faut montrer comment l'*Épître* VII est composée, il en faut esquisser le *plan*.

Destinée, comme on vient de le voir, à consoler Racine et à ranimer son courage abattu, l'*Épître* VII commence par un éloge du génie dramatique de ce poète; Boileau n'hésite pas à lui dire en face ce qu'il dira de lui plus tard (V. *Poésies diverses*, p. 272), qu'il est l'égal de Sophocle, et qu'il « surpasse Euripide. »

« Mais le génie, ajoute-t-il aussitôt, ne suffit pas pour gagner tous les suffrages, car il excite l'envie, et les grands hommes ne sont reconnus tels qu'après leur mort. »

Ici Boileau cite à son ami l'exemple de Molière, mort depuis quatre ans à peine, et aussitôt entré dans la gloire. L'allusion était délicate, puisque Molière et Racine étaient brouillés; elle fait honneur aux deux poètes.

Après l'exemple de Molière vient celui du grand Corneille.

> Au *Cid* persécuté *Cinna* doit sa naissance;

puis celui de Racine, qui répondit aux critiques d'*Andromaque* en composant *Britannicus;* puis celui de Boileau lui-même qui, exagérant la modestie, prétend devoir plus à la haine de ses ennemis qu'à son faible talent.

Imite mon exemple, dit alors Boileau, et attends avec confiance le jugement de l'avenir : l'auteur de *Phèdre* est un homme de génie.

Qu'importe le jugement des mauvais écrivains ou des critiques ignorants? L'approbation du roi et celle des plus illustres seigneurs doit suffire aux poètes; quant aux esprits frivoles, ils méritent d'admirer Pradon.

Ainsi le plan de cette épître est on ne peut plus simple : Éloge du génie dramatique de Racine. — Les hommes de génie sont en butte à l'envie tant qu'ils ne sont pas morts ;

l'exemple de Molière le prouve. — La critique injuste doit exciter les grands écrivains au lieu de les décourager : exemple de Corneille, de Racine auteur de *Britannicus*, de Boileau lui-même. — L'avenir seul est équitable ; l'auteur de *Phèdre* peut attendre son jugement avec confiance. — Qu'importent les critiques de ceux qui n'ont point de goût ? — L'approbation du roi et des plus grands seigneurs doit suffire ; les critiques ignorants sont dignes d'admirer Pradon.

On ne saurait imaginer une composition plus simple, mais la simplicité caractérise toujours les œuvres supérieures, surtout au dix-septième siècle.

Aux qualités de composition qui distinguent une œuvre littéraire doivent se joindre les qualités de style, car les ouvrages bien écrits sont les seuls qui passent à la postérité ; il faut donc étudier l'Épître VII à ce point de vue et voir, en l'examinant pour ainsi dire par le menu, si les expressions sont toutes justes, les phrases bien construites, les vers bien frappés : on est ainsi amené à faire, avec discernement et en évitant soigneusement les digressions et le pédantisme, des observations de détail qui porteront sur le style, sur la grammaire et même sur la versification. Reprendre à ce point de vue l'Épître tout entière serait chose impossible, deux heures n'y suffiraient pas ; nous devrons donc nous contenter d'indiquer la méthode à suivre, en expliquant les premiers vers de l'Épître et en soulignant dans un passage de cette même épître les mots qui devront faire l'objet d'une explication.

Que tu sais bien.... Cette forme exclamative équivaut à une affirmation : *Tu sais très bien, Racine ;* elle a plus de vivacité. Il faut remarquer en outre que Boileau tutoie ici son ami ; ces deux intimes ne se tutoyaient pas, Racine disait *vous*, même à ses enfants.

A l'aide d'un acteur. On a critiqué cette fin de vers ; on a dit que c'était du remplissage, et que Boileau, habitué à faire d'abord le second vers, s'était trouvé embarrassé pour terminer le premier. Ce sera vrai un peu plus loin quand on rencontrera cet hémistiche singulier :

La mort seule ici-bas — *en terminant sa vie...*

Mais ici on peut très bien justifier Boileau ; il parle de

Racine poète dramatique et il fait allusion à une tragédie jouée avec peu de succès par d'excellents acteurs. Mais on devra remarquer qu'il y a le singulier, *un acteur* et qu'il s'agit pourtant de toute une troupe d'*acteurs* et d'*actrices;* on remarquera aussi la locution *à l'aide de.* La Fontaine dit (*Le Renard et le Bouc*).

A l'aide de cette machine...

On dit donc *à l'aide de quelque chose,* et *avec l'aide de quelqu'un; à l'aide d'un acteur* est une expression ou peu correcte ou peu aimable pour le corps des acteurs.

Émouvoir, étonner, ravir un spectateur. Ce vers est très beau; il montre très bien quelle est la puissance du poète dramatique; il commence en effet par *émouvoir* les spectateurs, c'est-à-dire qu'il les tire de l'état de tranquillité dans lequel ils étaient en venant au théâtre, il les *remue*, comme dit ailleurs Boileau. Ce n'est pas tout encore, il les *étonne*, et ce mot avait au dix-septième siècle une très grande force, il servait à marquer cette sorte de stupeur que cause à un homme la chute du *tonnerre* tombant auprès de lui. Enfin il les *ravit*, c'est-à-dire qu'il les arrache littéralement à eux-mêmes; ils sont comme emportés loin de la vie réelle, ils pleurent, ils souffrent tout comme les héros dont on leur montre les aventures tragiques. Cette gradation *Émouvoir, étonner, ravir* est donc parfaitement juste.

Jamais Iphigénie, en Aulide immolée...

Boileau fait ici allusion à l'*Iphigénie* de Racine, jouée avec le plus grand succès en 1674, et il se reporte par la pensée au sacrifice d'Iphigénie tel qu'il est rapporté par la mythologie grecque. Dans la tragédie de Racine, Iphigénie n'est pas *immolée*, c'est Eriphile, une autre Iphigénie, qui se précipite sur le couteau du sacrificateur et se donne à elle-même le coup fatal; dans Euripide même on entend le coup, mais la jeune fille disparaît, enlevée par Diane, et l'on trouve à sa place, au pied de l'autel, le corps d'une biche immolée. Mais durant toute la pièce on craint qu'Iphigénie ne soit immolée comme l'ont exigé les dieux, et par conséquent l'expression de Boileau est très juste. *En Aulide* est une

faute commise avant Boileau par Racine qui prend pour un nom de pays le nom de la petite ville d'*Aulis*.

N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée.

Coûter des pleurs est une expression très juste ; on pleure malgré soi, et comme à regret ; les pleurs sont pour ainsi dire une monnaie avec laquelle on paye les beaux vers du poète.

Que, dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait, sous son nom, verser la Champmeslé.

C'est une allusion aux représentations si brillantes de la tragédie d'*Iphigénie ;* c'était vraiment un spectacle heureux puisque l'auteur jouissait d'un triomphe. — *Étaler un spectacle aux yeux* est très juste : *étaler*, c'est montrer au grand jour, et l'on disait même *étaler de beaux sentiments.* — *En a fait.* — Un moderne dirait *N'en a fait ;* on n'avait pas le même scrupule au dix-septième siècle, et Racine par exemple disait dans sa tragédie d'*Andromaque :*

Avant que tous les Grecs *vous parlent* par ma voix,

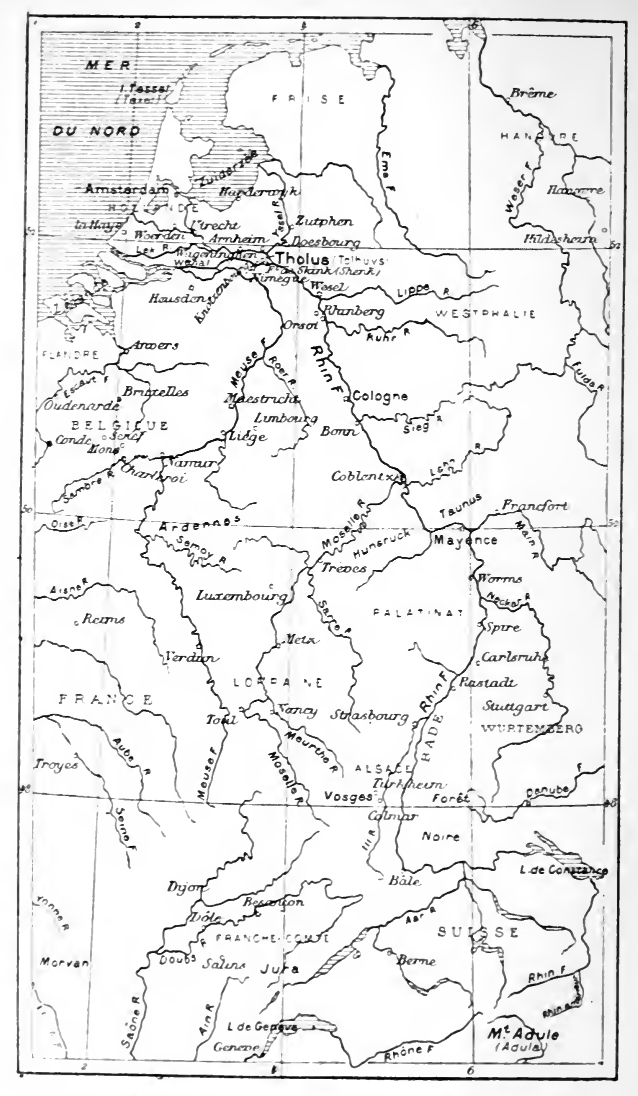
nous dirions *ne* vous parlent. Le mot *ne* est ici ce qu'on pourrait appeler une fausse négation employée pour donner plus d'harmonie à la phrase. — *Sous son nom*, car il s'agit de l'actrice qui jouait le rôle d'Iphigénie. — *La Champmeslé*, c'est le nom d'une tragédienne de grand talent, formée à la déclamation par Racine lui-même, et qui excita l'admiration de tous ceux qui la virent en scène ; on l'appelait mademoiselle Champmeslé, du nom de son mari, comme Armande Béjart s'appelait mademoiselle Molière, du nom de son illustre époux. L'article *la* qui précède s'employait souvent au dix-septième siècle pour désigner des femmes, et pas toujours avec mépris ; on disait la Voisin, la Brinvilliers en parlant des empoisonneuses célèbres du siècle de Louis XIV, mais on employait l'article *la* même pour désigner de grandes dames : *la* Montespan, *la* Maintenon, etc. On a continué à l'employer devant les noms d'actrices ; ainsi on a dit la Malibran, c'est-à-dire mademoiselle Malibran, etc.

Il serait aisé de prolonger cette étude du texte, mais je

l'arrêterai ici pour éviter la satiété, et je me contenterai de souligner dans le passage suivant les expressions qui méritent d'être expliquées.

> Avant qu'*un peu de terre*, — *obtenu par prière*,
> *Pour jamais* — *sous la tombe* eût *enfermé* Molière,
> *Mille* de ces *beaux traits*, — *aujourd'hui* si *vantés*,
> Étaient *des sots esprits* — *à nos yeux rebutés*.
> Le *commandeur* voulait la *scène* plus *exacte*.
> Le *vicomte* indigné *sortait* — *au second acte*.
> L'un, défenseur zélé des *bigots mis en jeu*,
> *Pour prix de* ses *bons mots* le *condamnait au feu*;
> L'autre, *fougueux marquis*, lui *déclarant la guerre*,
> Voulait venger la *cour*, — *immolée au parterre*, etc.

C'est seulement quand on a fait cette étude minutieuse qu'on a le droit de porter un jugement sur l'œuvre dont on veut parler; on peut donc finir en disant que l'Épître à Racine est une bonne action et qui plus est une belle œuvre. C'est une bonne action, puisque Boileau voulait conserver à sa patrie un poète de génie et que Racine aurait évidemment composé huit ou dix chefs-d'œuvre de plus s'il s'était laissé vaincre; c'est une belle œuvre puisque cette épître est très bien composée et qui plus est très bien écrite.



Carte des Pays-Bas pour l'intelligence de l'Épitre IV.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION DES ŒUVRES DE BOILEAU (1666)

LE LIBRAIRE AU LECTEUR [1]

Ces satires dont on fait part au public n'auraient jamais couru le hasard de l'impression si l'on eût laissé faire leur auteur. Quelques applaudissements qu'un assez grand nombre de personnes amoureuses de ces sortes d'ouvrages ait donnés aux siens, sa modestie lui persuadait que de les faire imprimer ce serait augmenter le nombre des méchants livres, qu'il blâme en tant de rencontres, et se rendre par là digne lui-même en quelque façon d'avoir place dans ses satires. C'est ce qui lui a fait souffrir fort longtemps, avec une patience qui tient quelque chose de l'héroïque [2] dans un auteur, les mauvaises copies qui ont couru de ses ouvrages, sans être tenté pour cela de les faire mettre sous la presse [3]. Mais enfin toute sa constance l'a abandonné à la vue de cette monstrueuse édition qui en a paru depuis peu [4]. Sa tendresse de père s'est réveillée à l'aspect de ses enfants ainsi défigurés et mis en pièces, surtout lorsqu'il les a vus accompagnés de cette prose fade et insipide que tout le sel de ses vers ne pourrait pas relever : je veux dire de ce *Jugement sur les sciences* [5] qu'on a cousu si peu judi-

1. L'auteur de cet avertissement est Boileau lui-même, et non le libraire ; on le devine aisément.

2. On dirait maintenant : *qui tient un peu de l'héroïsme,* ou *qui a quelque chose d'héroïque.*

3. *De les faire imprimer.*

4. Elle avait été faite à Rouen en 1665. (*Note de Brossette.*)

5. Il s'agit ici d'un opuscule de Saint-Évremond qui a pour titre : *Jugement sur les sciences où peut s'appliquer un honnête homme* (6 pages in-12). Saint-Évremond n'a pas gardé rancune à Boileau, dont il a dit ailleurs : « Il n'y a point d'auteur qui fasse plus d'honneur à notre siècle que Despréaux. »

cieusement à la fin de son livre. Il a eu peur que ses satires n'achevassent de se gâter en une si méchante compagnie, et il a cru enfin que, puisqu'un ouvrage, tôt ou tard, doit passer par les mains de l'imprimeur, il valait mieux subir le joug de bonne grâce, et faire de lui-même ce qu'on avait déjà fait malgré lui[1]. Joint que ce galant homme qui a pris le soin de la première édition y a mêlé les noms de quelques personnes que l'auteur honore, et devant qui il est bien aise de se justifier. Toutes ces considérations, dis-je, l'ont obligé à me confier les véritables originaux de ses pièces, augmentées encore de deux autres[2] pour lesquelles il appréhendait le même sort. Mais en même temps il m'a laissé la charge de faire ses excuses aux auteurs qui pourront être choqués de la liberté qu'il s'est donnée de parler de leurs ouvrages en quelques endroits de ses écrits. Il les prie donc de considérer que le Parnasse fut de tout temps un pays de liberté ; que le plus habile y est tous les jours exposé à la censure du plus ignorant ; que le sentiment d'un seul homme ne fait point de loi ; et qu'au pis aller, s'ils se persuadent qu'il ait fait du tort à leurs ouvrages, ils s'en peuvent venger sur les siens, dont il leur abandonne jusqu'aux points et aux virgules. Que si cela ne les satisfait pas encore, il leur conseille d'avoir recours à cette bienheureuse tranquillité des grands hommes comme eux, qui ne manquent jamais de se consoler d'une semblable disgrâce par quelque exemple fameux, pris des plus célèbres auteurs de l'antiquité, dont ils se font l'application tout seuls. En un mot, il les supplie de faire réflexion que, si leurs ouvrages sont mauvais, ils méritent d'être censurés, et que, s'ils sont bons, tout ce qu'on dira contre eux ne les fera pas trouver mauvais. Au reste, comme la malignité de ses ennemis s'efforce depuis peu de donner un sens coupable à ses pensées même les plus innocentes, il prie les honnêtes gens de ne se pas laisser surprendre aux subtilités raffinées de ces petits esprits qui ne savent se venger que par des voies lâches, et qui lui veulent souvent faire un crime affreux d'une élégance poétique[3].

1. C'est dans les mêmes conditions que Molière a fait imprimer *les Précieuses ridicules*, en 1660.

2. Les satires III et V (Brossette).

3. L'année suivante (1667), Boileau crut devoir placer ici une phrase relative à Georges de Scudéri ; la voici : « Il est bien aise aussi de faire savoir dans cette édition que le nom de *Scutari*, l'heureux *Scu-*

J'ai charge encore d'avertir ceux qui voudront faire des satires contre les satires de ne se point cacher. Je leur réponds que l'auteur ne les citera point devant d'autre tribunal que celui des Muses, parce que, si ce sont des injures grossières, les beurrières lui en feront raison ; et si c'est une raillerie délicate, il n'est pas assez ignorant dans les lois pour ne pas savoir qu'il doit porter la peine du talion. Qu'ils écrivent donc librement : comme ils contribueront sans doute à rendre l'auteur plus illustre, ils feront le profit du libraire ; et cela me regarde. Quelque intérêt pourtant que j'y trouve, je leur conseille d'attendre quelque temps et de laisser mûrir leur mauvaise humeur. On ne fait rien qui vaille dans la colère. Vous avez beau vomir des injures sales et odieuses, cela marque la bassesse de votre âme sans rabaisser la gloire de celui que vous attaquez ; et le lecteur qui est de sens froid[1] n'épouse point les sottes passions d'un rimeur emporté. Il y aurait aussi plusieurs choses à dire touchant le reproche qu'on fait à l'auteur d'avoir pris ses pensées dans Juvénal et dans Horace ; mais, tout bien considéré, il trouve l'objection si honorable pour lui qu'il croirait se faire tort d'y répondre.

PRÉFACE DE LA DERNIÈRE ÉDITION PUBLIÉE PAR BOILEAU

(1701)

Comme c'est ici vraisemblablement la dernière édition de mes ouvrages que je reverrai, et qu'il n'y a pas d'apparence qu'âgé comme je suis de plus de soixante et trois ans, et accablé de beaucoup d'infirmités, ma course puisse être encore fort longue, le public trouvera bon que je prenne congé de lui dans les formes, et que je le remercie

tari, ne veut dire que *Scutari ;* bien que quelques-uns l'aient voulu attribuer à un des plus fameux poètes de notre siècle, dont notre auteur estime le mérite et honore la vertu. » C'est une allusion aux fameux vers de la satire II :

Bienheureux Scudéri dont la fertile plume, etc.

1. Boileau écrivait toujours ainsi; on écrit à présent *sang-froid.*

de la bonté qu'il a eue d'acheter tant de fois des ouvrages si peu dignes de son admiration. Je ne saurais attribuer un si heureux succès qu'au soin que j'ai pris de me conformer toujours à ses sentiments, et d'attraper, autant qu'il m'a été possible, son goût en toutes choses. C'est effectivement à quoi il me semble que les écrivains ne sauraient trop s'étudier. Un ouvrage a beau être approuvé d'un petit nombre de connaisseurs, s'il n'est plein d'un certain agrément et d'un certain sel propre à piquer le goût général des hommes, il ne passera jamais pour un bon ouvrage, et il faudra à la fin que les connaisseurs eux-mêmes avouent qu'ils se sont trompés en lui donnant leur approbation.

Que si on me demande ce que c'est que cet agrément et ce sel, je répondrai que c'est un je ne sais quoi qu'on peut beaucoup mieux sentir que dire. A mon avis, néanmoins, il consiste principalement à ne jamais présenter au lecteur que des pensées vraies et des expressions justes. L'esprit de l'homme est naturellement plein d'un nombre infini d'idées confuses du vrai, que souvent il n'entrevoit qu'à demi ; et rien ne lui est plus agréable que lorsqu'on lui offre quelqu'une de ces idées bien éclaircie et mise dans un beau jour. Qu'est-ce qu'une pensée neuve, brillante, extraordinaire ? Ce n'est point, comme se le persuadent les ignorants, une pensée que personne n'a jamais eue ni dû avoir : c'est au contraire une pensée qui a dû venir à tout le monde et que quelqu'un s'avise le premier d'exprimer. Un bon mot n'est bon mot qu'en ce qu'il dit une chose que chacun pensait, et qu'il la dit d'une manière vive, fine et nouvelle. Considérons, par exemple, cette réplique si fameuse de Louis douzième à ceux de ses ministres qui lui conseillaient de faire punir plusieurs personnes qui, sous le règne précédent, et lorsqu'il n'était encore que duc d'Orléans, avaient pris à tâche de le desservir : « Un roi de France, leur répondit-il, ne venge point les injures d'un duc d'Orléans. » D'où vient que ce mot frappe d'abord ? N'est-il pas aisé de voir que c'est parce qu'il présente aux yeux une vérité que tout le monde sent, et qu'il dit, mieux que tous les plus beaux discours de morale, « qu'un grand prince, lorsqu'il est une fois sur le trône, ne doit plus agir par des mouvements particuliers, ni avoir d'autre vue que la gloire et le bien général de son État ? »

Veut-on voir au contraire combien une pensée fausse est

froide et puérile? Je ne saurais rapporter un exemple qui le fasse mieux sentir que deux vers du poète Théophile, dans sa tragédie intitulée *Pyrame et Thisbé*, lorsque cette malheureuse amante ayant ramassé le poignard encore tout sanglant dont Pyrame s'était tué, elle querelle ainsi ce poignard :

> Ah! voici le poignard qui du sang de son maître
> S'est souillé lâchement. Il en rougit, le traître!

Toutes les glaces du nord ensemble ne sont pas, à mon sens, plus froides que cette pensée. Quelle extravagance, bon Dieu! de vouloir que la rougeur du sang dont est teint le poignard d'un homme qui vient de s'en tuer lui-même soit un effet de la honte qu'a ce poignard de l'avoir tué! Voici encore une pensée qui n'est pas moins fausse, ni par conséquent moins froide. Elle est de Benserade, dans ses *Métamorphoses* en rondeaux, où, parlant du déluge envoyé par les dieux pour châtier l'insolence de l'homme, il s'exprime ainsi :

> Dieu lava bien la tête à son image.

Peut-on, à propos d'une si grande chose que le déluge, dire rien de plus petit ni de plus ridicule que ce quolibet, dont la pensée est d'autant plus fausse en toutes manières que le dieu dont il s'agit en cet endroit c'est Jupiter, qui n'a jamais passé chez les païens pour avoir fait l'homme à son image; l'homme dans la fable étant, comme tout le monde sait, l'ouvrage de Prométhée?

Puisqu'une pensée n'est belle qu'en ce qu'elle est vraie, et que l'effet infaillible du vrai, quand il est bien énoncé, c'est de frapper les hommes, il s'ensuit que ce qui ne frappe point les hommes n'est ni beau ni vrai, ou qu'il est mal énoncé, et que par conséquent un ouvrage qui n'est point goûté du public est un très méchant ouvrage. Le gros des hommes peut bien, durant quelque temps, prendre le faux pour le vrai, et admirer de méchantes choses; mais il n'est pas possible qu'à la longue une bonne chose ne lui plaise; et je défie tous les auteurs les plus mécontents du public de me citer un bon livre que le public ait jamais rebuté, à moins qu'ils ne mettent en ce rang leurs écrits, de la bonté desquels eux seuls sont persuadés. J'avoue néanmoins, et on ne le saurait nier, que quelquefois, lorsque d'excellents

ouvrages viennent à paraître, la cabale et l'envie trouvent moyen de les rabaisser et d'en rendre en apparence le succès douteux ; mais cela ne dure guère ; et il en arrive de ces ouvrages comme d'un morceau de bois qu'on enfonce dans l'eau avec la main : il demeure au fond tant qu'on l'y retient ; mais bientôt la main venant à se lasser, il se lève et gagne le dessus. Je pourrais dire un nombre infini de pareilles choses sur ce sujet, et ce serait la matière d'un gros livre ; mais en voilà assez, ce me semble, pour marquer au public ma reconnaissance et la bonne idée que j'ai de son goût et de ses jugements.

Parlons maintenant de mon édition nouvelle. C'est la plus correcte qui ait encore paru : et non seulement je l'ai revue avec beaucoup de soin, mais j'y ai retouché de nouveau plusieurs endroits de mes ouvrages ; car je ne suis point de ces auteurs fuyant la peine qui ne se croient plus obligés de rien raccommoder à leurs écrits, dès qu'ils les ont une fois donnés au public. Ils allèguent, pour excuser leur paresse, qu'ils auraient peur, en les trop remaniant, de les affaiblir, et de leur ôter cet air libre et facile qui fait, disent-ils, un des plus grands charmes du discours ; mais leur excuse, à mon avis, est très mauvaise. Ce sont les ouvrages faits à la hâte, et, comme on dit, au courant de la plume, qui sont ordinairement secs, durs et forcés. Un ouvrage ne doit point paraître trop travaillé, mais il ne saurait être trop travaillé ; et c'est souvent le travail même qui, en le polissant, lui donne cette facilité tant vantée qui charme le lecteur. Il y a bien de la différence entre des vers faciles et des vers facilement faits. Les écrits de Virgile, quoique extraordinairement travaillés, sont bien plus naturels que ceux de Lucain, qui écrivait, dit-on, avec une rapidité prodigieuse. C'est ordinairement la peine que s'est donnée un auteur à limer et perfectionner ses écrits qui fait que le lecteur n'a point de peine en les lisant. Voiture, qui paraît si aisé, travaillait extrêmement ses ouvrages. On ne voit que des gens qui font aisément des choses médiocres ; mais des gens qui en fassent, même difficilement, de fort bonnes, on en trouve très peu.

Je n'ai donc point de regret d'avoir encore employé quelques-unes de mes veilles à rectifier mes écrits dans cette nouvelle édition, qui est, pour ainsi dire, mon édition favorite ; aussi y ai-je mis mon nom, que je m'étais abstenu

de mettre à toutes les autres. J'en avais ainsi usé par pure modestie ; mais aujourd'hui que mes ouvrages sont entre les mains de tout le monde, il m'a paru que cette modestie pourrait avoir quelque chose d'affecté. D'ailleurs j'ai été bien aise, en le mettant à la tête de mon livre, de faire voir par là quels sont précisément les ouvrages que j'avoue, et d'arrêter, s'il est possible, le cours d'un nombre infini de méchantes pièces qu'on répand partout sous mon nom, et principalement dans les provinces et dans les pays étrangers. J'ai même, pour mieux prévenir cet inconvénient, fait mettre au commencement de ce volume une liste exacte et détaillée de tous mes écrits, et on la trouvera immédiatement après cette Préface [1]. Voilà de quoi il est bon que le lecteur soit instruit.

Il ne reste plus présentement qu'à lui dire quels sont les ouvrages dont j'ai augmenté ce volume. Le plus considérable est une onzième satire que j'ai tout récemment composée, et qu'on trouvera à la suite des dix précédentes. Elle est adressée à M. de Valincour, mon illustre associé à l'histoire [2]. J'y traite du vrai et du faux Honneur, et je l'ai composée avec le même soin que tous mes autres écrits. Je ne saurais pourtant dire si elle est bonne ou mauvaise : car je ne l'ai encore communiquée qu'à deux ou trois de mes plus intimes amis, à qui même je n'ai fait que la réciter fort vite, dans la peur qu'il ne lui arrivât ce qui est arrivé à quelques autres de mes pièces, que j'ai vues devenir publiques avant même que je les eusse mises sur le papier ; plusieurs personnes, à qui je les avais dites plus d'une fois, les ayant retenues par cœur et en ayant donné des copies. C'est donc au public à m'apprendre ce que je dois penser de cet ouvrage, ainsi que de plusieurs autres petites pièces de poésie qu'on trouvera dans cette nouvelle édition, et qu'on y a mêlées parmi les épigrammes qui y étaient déjà. Ce sont toutes bagatelles, que j'ai la plupart composées dans ma première jeunesse, mais que j'ai un peu rajustées, pour les rendre plus supportables au lecteur. J'y ai fait ajouter deux nouvelles lettres ; l'une que j'écris à M. Perrault, et où je badine avec lui sur notre démêlé poétique,

1. C'était simplement un catalogue des ouvrages contenus dans cette édition de 1701.

2. Valincour avait remplacé Racine comme historiographe du roi, en 1699.

presque aussitôt éteint qu'allumé; l'autre est un remercîment à M. le comte d'Ériceyra [1], au sujet de la traduction de mon *Art poétique* faite par lui en vers portugais, qu'il a eu la bonté de m'envoyer de Lisbonne, avec une lettre et des vers français de sa composition, où il me donne des louanges très délicates, et auxquelles il ne manque que d'être appliquées à un meilleur sujet. J'aurais bien voulu pouvoir m'acquitter de la parole que je lui donne, à la fin de ce remercîment, de faire imprimer cette excellente traduction à la suite de mes poésies; mais malheureusement un de mes amis [2], à qui je l'avais prêtée, m'en a égaré le premier chant; et j'ai eu la mauvaise honte de n'oser récrire à Lisbonne pour en avoir une autre copie. Ce sont là à peu près tous les ouvrages de ma façon, bons ou méchants, dont on trouvera ici mon livre augmenté. Mais une chose qui sera sûrement agréable au public, c'est le présent que je lui fais, dans ce même livre, de la lettre que le célèbre M. Arnauld a écrite à M. P... [3] à propos de ma dixième satire, et où, comme je l'ai dit dans l'*Épître à mes vers*, il fait en quelque sorte mon apologie [4]. Je ne doute point que beaucoup de gens ne m'accusent de témérité, d'avoir osé associer à mes écrits l'ouvrage d'un si excellent homme; et j'avoue que leur accusation est bien fondée : mais le moyen de résister à la tentation de montrer à toute la terre, comme je le montre en effet par l'impression de cette lettre, que ce grand personnage me faisait l'honneur de m'estimer, et avait la bonté

Meas esse aliquid putare nugas [5] ?

Au reste, comme, malgré une apologie si authentique, et malgré les bonnes raisons que j'ai vingt fois alléguées en vers et en prose, il y a encore des gens qui traitent de médisance les railleries que j'ai faites de quantité d'auteurs modernes, et qui publient qu'en attaquant les défauts de

1. Seigneur « des plus qualifiés du Portugal », dit Boileau; né en 1673, il mourut en 1743.

2. L'abbé Régnier Desmarais (Brossette). Évidemment Boileau ne se souciait pas de faire imprimer des vers portugais.

3. C'est-à-dire Perrault.

4. On ne trouvera pas cette lettre dans la présente édition; écrite par un vieillard de quatre-vingt-quatre ans, elle est d'un intérêt médiocre.

5. « De considérer comme ayant quelque valeur les bagatelles que j'écris »; c'est un vers du poète Catulle (87-40 av. J.-C.).

ces auteurs je n'ai pas rendu justice à leurs bonnes qualités ; je veux bien, pour les convaincre du contraire, répéter ici les mêmes paroles que j'ai dites sur cela dans la Préface de mes deux éditions précédentes. Les voici :

« Il est bon que le lecteur soit averti d'une chose : c'est « qu'en attaquant dans mes satires les défauts de quantité « d'écrivains de notre siècle, je n'ai pas prétendu pour cela « ôter à ces écrivains le mérite et les bonnes qualités qu'ils « peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ai pas prétendu, dis-je, « que Chapelain, par exemple, quoique assez méchant poète, « n'ait pas fait autrefois, je ne sais comment, une assez belle « ode, et qu'il n'y eût point d'esprit ni d'agrément dans « les ouvrages de M. Quinault, quoique si éloignés de la « perfection de Virgile. J'ajouterai même, sur ce dernier, « que dans le temps où j'écrivis contre lui nous étions tous « deux fort jeunes, et qu'il n'avait pas fait alors beaucoup « d'ouvrages qui lui ont dans la suite acquis une juste « réputation. Je veux bien aussi avouer qu'il y a du génie « dans les écrits de Saint-Amant, de Brébeuf, de Scudéri, « et de plusieurs autres que j'ai critiqués, et qui sont en « effet d'ailleurs, aussi bien que moi, très dignes de cri- « tique. En un mot, avec la même sincérité que j'ai raillé « de ce qu'ils ont de blâmable, je suis prêt à convenir de « ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà, ce me semble, « leur rendre justice, et faire bien voir que ce n'est point « un esprit d'envie et de médisance qui m'a fait écrire « contre eux. »

Après cela, si on m'accuse encore de médisance, je ne sais point de lecteur qui n'en doive aussi être accusé, puisqu'il n'y en a point qui ne dise librement son avis des écrits qu'on fait imprimer, et qui ne se croie en plein droit de le faire, du consentement même de ceux qui les mettent au jour. N'est-ce pas en quelque sorte dire au public : « Jugez-moi! » Pourquoi donc trouver mauvais qu'on nous juge? Mais j'ai mis tout ce raisonnement en rime dans ma neuvième satire, et il suffit d'y renvoyer mes censeurs.

ŒUVRES DE M. DESPRÉAUX

SELON L'ORDRE OÙ ELLES SONT ICI IMPRIMÉES, SELON L'ÂGE AUQUEL IL LES A COMPOSÉES, ET SELON L'ANNÉE OÙ IL LES A PUBLIÉES [1].

PIÈCES.	AGE auquel l'auteur les a faites.	ANNÉES où les pièces ont été composées.
Discours au Roi	27 ans	1664
Satire I	21	1658
II	26	1663
III		
IV		
V		
VI	24	1661
VII	25	1662
VIII	30	1667
IX	29	1666
X	55	1692
XI	63	1700
XII	57	1694
Épître I	30	1667
II	29	1666
III	33	1670
IV	35	1672
V	39	1676
VI		
VII	40	1677
VIII		
IX	36	1673
X	56	1693
XI	57	1694
XII	58	1695
Art poétique	34	1672
Le Lutrin	36	1674
Ode sur Namur	55	1692
Vers sur *Macarise*	19	1656
Sonnet sur une parente	15	1652
Stances sur l'*École des femmes*	25	1662
Arrêt burlesque	38	1675
Discours sur la Satire	29	1666
Lettre à M. le duc de Vivonne	39	1676
Remerciment à l'Académie	47	1684
Les Héros de roman	27	1664
Réflexions sur Longin	57	1694
Dissertation contre M. Le Clerc	73	1710
Traduction de Longin	37	1674
Lettre à M. le comte d'Ericeyra	68	1704
Epigrammes faites en divers temps.		

1. On sait que Boileau lui-même est l'auteur de ce catalogue; pour avoir exactement l'âge du poète, né en 1636, et non, comme il le disait,

« Voilà au vrai, *dit M. Despréaux dans un écrit que l'on a trouvé après sa mort*, tous les ouvrages que j'ai faits, car, pour tous les ouvrages que l'on m'attribue et qu'on s'opiniâtre de mettre dans les éditions étrangères, il n'y a que des ridicules [1] qui m'en puissent soupçonner l'auteur. Dans ce rang on doit mettre une satire très fade contre les frais des enterrements, une autre, encore plus plate, contre le mariage qui commence par ce vers :

On veut me marier, et je n'en ferai rien [2];

celle contre les Jésuites, et quantité d'autres aussi impertinentes. J'avoue pourtant que dans la parodie des vers du *Cid* faite sur la perruque de Chapelain, qu'on m'attribue encore, il y a quelques traits qui nous échappèrent, à M. Racine et à moi, dans un repas que nous fîmes chez Furetière, auteur du *Dictionnaire*, mais dont nous n'écrivîmes jamais rien ni l'un ni l'autre, de sorte que c'est Furetière qui est proprement le vrai et l'unique auteur de cette parodie, comme il ne s'en cachait pas lui-même. »

(*Note de l'éditeur de* 1713.)

en 1637, il faut ajouter un an à tous les chiffres indiqués dans la 2e colonne.

1. On dirait aujourd'hui : que des *personnes ridicules.*

2. Ces deux satires sont du Père **Sanlecque**, génovéfain (1652-1714). Jusque dans ces derniers temps on a joint les œuvres choisies de Sanlecque à celles de Boileau.

ŒUVRES POÉTIQUES
DE BOILEAU DESPRÉAUX

DISCOURS AU ROI

1665

[Ce *Discours*, publié en même temps que les sept premières satires (1666), est un éloge sincère du jeune roi qui gouvernait depuis cinq ans avec une véritable sagesse. Régnier avait donné l'exemple de placer ainsi un *Discours au Roi* à la tête d'un recueil de satires. Mais en louant la délicatesse et la sincérité de Despréaux, on ne saurait admirer ici son génie poétique : il est trop visible que ce discours est d'un homme encore très jeune, inconnu du prince auquel il s'adresse, et fort embarrassé parfois pour exprimer ses sentiments. La versification n'est pas toujours heureuse, et, pour tout dire, ce discours est loin d'être un chef-d'œuvre. Il ne paraît pas d'ailleurs avoir produit l'effet qu'en espérait le poète : Louis XIV ne le lut probablement pas, et trois années s'écoulèrent avant que Boileau ne fût présenté au roi.]

Jeune et vaillant héros, dont la haute sagesse
N'est point le fruit tardif d'une lente vieillesse[1],
Et qui seul, sans ministre[2], à l'exemple des dieux,
Soutiens tout par toi-même[3], et vois tout par tes yeux,
Grand roi, si jusqu'ici, par un trait de prudence,
J'ai demeuré pour toi dans un humble silence,
Ce n'est pas que mon cœur, vainement suspendu[4],
Balance pour t'offrir un encens qui t'est dû.
Mais je sais peu louer ; et ma muse tremblante
Fuit d'un si grand fardeau la charge trop pesante,

1. Ceci revient à dire que le roi est *jeune*, et qu'il n'est pas *vieux ;* l'expression est malheureuse.

2. A la mort de Mazarin (mars 1661), le roi, âgé de vingt-deux ans, déclara qu'il entendait gouverner par lui-même, et il ne voulut jamais avoir de « principal ministre ».

3. Traduction presque littérale d'un beau vers d'Horace (Ep. II, 1.)

4. *En suspens ;* l'image de *cœur suspendu* n'est pas heureuse.

Et, dans ce haut éclat où tu te viens offrir,
Touchant à tes lauriers, craindrait de les flétrir.
Ainsi, sans m'aveugler d'une vaine manie,
Je mesure mon vol à mon faible génie :
Plus sage en mon respect que ces hardis mortels
Qui d'un indigne encens profanent tes autels ;
Qui, dans ce champ d'honneur où le gain[1] les amène,
Osent chanter ton nom, sans force et sans haleine ;
Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,
T'ennuyer du récit de tes propres exploits.
L'un[2], en style pompeux habillant une églogue,
De ses rares vertus te fait un long prologue,
Et mêle, en se vantant soi-même à tout propos,
Les louanges d'un fat à celles d'un héros.
L'autre[3], en vain se lassant à polir une rime,
Et reprenant vingt fois le rabot et la lime,
(Grand et nouvel effort d'un esprit sans pareil!)
Dans la fin d'un sonnet te compare au soleil.
Sur le haut Hélicon[4] leur veine méprisée
Fut toujours des neuf Sœurs la fable et la risée[5].
Calliope jamais ne daigna leur parler,
Et Pégase pour eux refuse de voler.
Cependant à les voir, enflés de tant d'audace,
Te promettre en leur nom les faveurs du Parnasse,
On dirait qu'ils ont seuls l'oreille[6] d'Apollon,
Qu'ils disposent de tout dans le sacré vallon.
C'est à leurs doctes mains, si l'on veut les en croire,
Que Phébus a commis[7] tout le soin de ta gloire ;

1. Ou plutôt *l'espoir du gain*. Boileau fait ici allusion à la fameuse liste des pensions pour les gens de lettres dressée par Chapelain.

2. Allusion au dialogue en vers ntitulé : *Louis, églogue royale*, que **Charpentier** (1620-1702) composa en 1663.

3. Chapelain, dont il sera si souvent question dans Boileau.

4. Comme tous les poètes de son temps, comme La Fontaine en particulier, Boileau use et abuse des termes mythologiques ; mais son excuse est que ses lecteurs n'éprouvaient aucune difficulté à le comprendre : tous savaient ce que l'on entendait par l'Hélicon, le Parnasse, Pégase, Calliope, le sacré vallon, etc. ; on ne leur aurait pas fait l'injure d'annoter ces passages.

5. Tout le monde *parle* d'eux pour se moquer d'eux ; le latin *fabula* veut dire exactement *récit*, parole.

6. *Avoir l'oreille de quelqu'un*, c'est être à même de se faire écouter de lui, d'obtenir ce qu'on veut.

7. A *confié* (en latin *commisit.*)

Et ton nom, du midi jusqu'à l'Ourse[1] vanté,
Ne devra qu'à leurs vers son immortalité.
Mais plutôt, sans ce nom dont la vive lumière
Donne un lustre éclatant à leur veine grossière,
Ils verraient leurs écrits, honte de l'univers,
Pourrir dans la poussière à la merci des vers.
A l'ombre de ton nom ils trouvent leur asile,
Comme on voit dans les champs un arbrisseau débile
Qui, sans l'heureux appui qui le tient attaché,
Languirait tristement sur la terre couché.
Ce n'est pas que ma plume, injuste et téméraire,
Veuille blâmer en eux le dessein de te plaire ;
Et, parmi tant d'auteurs, je veux bien l'avouer,
Apollon en connaît qui te peuvent louer.
Oui, je sais qu'entre ceux qui t'adressent leurs veilles[2],
Parmi les Pelletiers on compte des Corneilles[3].
Mais je ne puis souffrir qu'un esprit de travers,
Qui, pour rimer des mots[4], pense faire des vers,
Se donne en te louant une gêne inutile.
Pour chanter un Auguste, il faut être un Virgile ;
Et j'approuve les soins du monarque guerrier
Qui ne pouvait souffrir qu'un artisan grossier
Entreprît de tracer, d'une main criminelle,
Un portrait réservé pour le pinceau d'Apelle[5].
Moi donc, qui connais peu Phébus et ses douceurs,
Qui suis nouveau sevré[6] sur le mont des neuf Sœurs,
Attendant que pour toi l'âge ait mûri ma muse[7],
Sur de moindres sujets je l'exerce et l'amuse ;

1. Racine dit dans *Athalie* (IV, 5) :

Qu'Ismaël en sa garde
Tienne tout le côté que l'Orient regarde,
Vous, le côté de l'Ourse, et vous, de l'Occident,
Vous, le Midi.

2. *Leurs vers, fruits de leurs veilles ;* certains poètes, comme Lamartine, composaient de préférence la nuit.

3. **Pelletier** ou **Peletier**, auteur de méchants sonnets, serait inconnu sans Boileau : il mourut en 1680. Corneille a composé des poésies à la louange de Louis XIV.

4. Parce qu'ils alignent un certain nombre de *mots*, qu'ils accompagnent de *rimes* et qu'ils osent appeler des *vers*.

5. Alexandre le Grand. (*Note de Boileau.*) Le roi de Macédoine n'avait permis qu'à Apelle de le peindre ; à Lysippe seul, il accordait le droit de reproduire son image en bronze, et le seul Pyrgotèle pouvait la graver sur des pierres précieuses.

6. *Sevré depuis peu ;* on dit de même *nouveau-né, nouveau venu*, etc.

7. *Que ma muse soit devenue assez forte pour te chanter.* Ce vers n'est pas très clair.

Et, tandis que ton bras, des peuples redouté,
Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,
Et retient les méchants par la peur des supplices[1],
Moi, la plume à la main, je gourmande les vices,
Et, gardant pour moi-même une juste rigueur[2],
Je confie au papier les secrets de mon cœur.
Ainsi, dès qu'une fois ma verve se réveille,
Comme on voit au printemps la diligente abeille
Qui du butin des fleurs va composer son miel[3],
Des sottises du temps je compose mon fiel :
Je vais de toutes parts où me guide ma veine,
Sans tenir en marchant une route certaine ;
Et, sans gêner ma plume en ce libre métier,
Je la laisse au hasard courir sur le papier.

Le mal est qu'en rimant ma muse un peu légère
Nomme tout par son nom, et ne saurait rien taire.
C'est là ce qui fait peur aux esprits de ce temps,
Qui, tout blancs au dehors, sont tout noirs au dedans[4].
Ils tremblent qu'un censeur, que sa verve encourage,
Ne vienne en ses écrits démasquer leur visage,
Et, fouillant dans leurs mœurs en toute liberté,
N'aille du fond du puits tirer la Vérité[5].
Tous ces gens, éperdus au seul nom de satire,
Font d'abord le procès à quiconque ose rire :
Ce sont eux que l'on voit, d'un discours insensé,
Publier à Paris que tout est renversé
Au moindre bruit qui court qu'un auteur les menace
De jouer des bigots la trompeuse grimace.
Pour eux un tel ouvrage est un monstre odieux ;
C'est offenser les lois, c'est s'attaquer aux cieux.
Mais bien que d'un faux zèle ils masquent leur faiblesse,

1. Louis XIV n'avait pas encore fait la guerre ; il s'agit ici des *Grands Jours d'Auvergne*, dont Fléchier nous a laissé le récit (1665-1666).

2. Encore un vers obscur ; Boileau veut-il dire qu'il est sévère pour lui-même ? Veut-il dire que, s'il juge sévèrement ses contemporains, c'est en secret ? On ne saurait le dire avec certitude.

3. La Fontaine a dit beaucoup mieux :

Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles,
Je suis chose légère et vole à tout sujet,
Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet.

4. Allusion aux *sépulcres blanchis* de l'Évangile.

5. Démocrite disait que la Vérité était dans le fond d'un puits, et que personne ne l'en avait encore pu tirer. *(Note de Boileau.)*

Chacun voit qu'en effet la vérité les blesse :
En vain d'un lâche orgueil leur esprit revêtu
Se couvre du manteau d'une austère vertu ;
Leur cœur qui se connaît, et qui fuit la lumière,
S'il se moque de Dieu, craint Tartuffe et Molière [1].

Mais pourquoi sur ce point sans raison m'écarter ?
Grand roi, c'est mon défaut, je ne saurais flatter :
Je ne sais point au ciel placer un ridicule [2],
D'un nain faire un Atlas, ou d'un lâche un Hercule,
Et, sans cesse en esclave à la suite des grands,
A des dieux sans vertu prodiguer mon encens.
On ne me verra point, d'une veine forcée,
Même pour te louer, déguiser ma pensée ;
Et, quelque grand que soit ton pouvoir souverain,
Si mon cœur en ces vers ne parlait par ma main,
Il n'est espoir de biens, ni raison, ni maxime,
Qui pût en ta faveur m'arracher une rime [3].

Mais lorsque je te vois, d'une si noble ardeur,
T'appliquer sans relâche aux soins de ta grandeur,
Faire honte à ces rois que le travail étonne [4],
Et qui sont accablés du faix de leur couronne ;
Quand je vois ta sagesse, en ses justes projets,
D'une heureuse abondance enrichir tes sujets,
Fouler aux pieds l'orgueil et du Tage et du Tibre [5],
Nous faire de la mer une campagne libre [6],
Et tes braves guerriers, secondant ton grand cœur,
Rendre à l'Aigle éperdu sa première vigueur [7],
La France sous tes lois maîtriser la fortune,

1. Molière, environ ce temps-là, fit jouer son *Tartuffe*. (*Note de Boileau.*) La pièce de Molière, composée en 1664, ne put être représentée en public d'une manière continue avant 1669 ; Boileau, qui était sincèrement chrétien, n'éprouvait aucun scrupule à exalter une pièce dirigée contre les hypocrites.

2. *Un homme ridicule ;* on dit de même *un sot*, *un niais*, etc.

3. Ces vers font honneur au poète, qui a beaucoup *loué* le roi, mais qui ne l'a jamais *flatté*.

4. *Épouvante*, comme ferait la chute du *tonnerre*.

5. Louis XIV avait fait punir l'ambassadeur d'Espagne à Londres, pour une insulte faite à l'ambassadeur français ; il avait vengé à Rome l'attentat dirigé par les gardes corses contre le duc de Créqui.

6. Quinze vaisseaux français donnèrent la chasse aux corsaires d'Alger et de Tunis.

7. Six mille Français vinrent au secours des Autrichiens attaqués par les Turcs.

Et nos vaisseaux, domptant l'un et l'autre Neptune,
Nous aller chercher l'or, malgré l'onde et le vent,
Aux lieux où le soleil le forme en se levant[1] ;
Alors, sans consulter si Phébus l'en avoue,
Ma muse tout en feu me prévient et te loue.
  Mais bientôt la raison, arrivant au secours,
Vient d'un si beau projet interrompre le cours,
Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'emporte,
Que je n'ai ni le ton ni la voix assez forte.
Aussitôt je m'effraye, et mon esprit troublé
Laisse là le fardeau dont il est accablé ;
Et, sans passer plus loin, finissant mon ouvrage,
Comme un pilote en mer qu'épouvante l'orage,
Dès que le bord paraît, sans songer où je suis,
Je me sauve à la nage, et j'aborde où je puis.

1. C'est alors que furent fondées la Compagnie des Grandes-Indes et la Compagnie des Indes-Occidentales; Louis XIV les protégea et leur prêta même au début quelques navires.

SATIRES

DISCOURS SUR LA SATIRE[1]

1668

Quand je donnai la première fois mes Satires au public, je m'étais bien préparé au tumulte que l'impression de mon livre a excité sur le Parnasse. Je savais que la nation des poètes, et surtout des mauvais poètes[2], est une nation farouche qui prend feu aisément, et que ces esprits avides de louanges ne digéreraient pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle pût être. Aussi oserai-je dire, à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux assez stoïques les libelles diffamatoires qu'on a publiés contre moi[3]. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir, quelques faux bruits qu'on ait semés de ma personne, j'ai pardonné sans peine ces petites vengeances au déplaisir d'un auteur irrité qui se voyait attaqué par l'endroit le plus sensible d'un poète, je veux dire par ses ouvrages.

Mais j'avoue que j'ai été un peu surpris du chagrin bizarre de certains lecteurs, qui, au lieu de se divertir d'une querelle du Parnasse dont ils pouvaient être spectateurs indifférents, ont mieux aimé prendre parti et s'affliger avec les ridicules que de se réjouir avec les honnêtes gens. C'est pour les consoler que j'ai composé ma neuvième satire, où je pense avoir montré assez clairement que, sans blesser l'État ni sa conscience, on peut trouver de méchants vers méchants, et s'ennuyer de plein droit à la lecture d'un sot livre. Mais, puisque ces messieurs ont parlé de la liberté que je me suis donnée de nommer, comme d'un attentat

1. Composé après la VIII[e] satire et publié avec la IX[e], ce discours doit trouver place en tête d'un recueil dont il est l'introduction naturelle.

2. Horace avait déjà parlé de la *race irascible* des poètes.

3. « Ceci regarde particulièrement Cotin, qui avait publié une satire contre l'auteur. » (*Note de Boileau.*)

inouï et sans exemple, et que des exemples ne se peuvent pas mettre en rimes, il est bon d'en dire ici un mot pour les instruire d'une chose qu'eux seuls veulent ignorer, et leur faire voir qu'en comparaison de tous mes confrères j'ai été un poète fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius[1], inventeur de la satire, quelle liberté, ou plutôt quelle licence ne s'est-il point donnée dans ses ouvrages ? Ce n'était pas seulement des poètes et des auteurs qu'il attaquait, c'était des gens de la première qualité de Rome ; c'était des personnes consulaires[2]. Cependant Scipion et Lélius ne jugèrent pas ce poète, tout déterminé rieur qu'il était, indigne de leur amitié, et vraisemblablement, dans les occasions, ils ne lui refusèrent pas leurs conseils sur ses écrits, non plus qu'à Térence. Ils ne s'avisèrent point de prendre le parti de Lupus et de Métellus qu'il avait joués dans ses satires ; et ils ne crurent pas lui donner rien du leur en lui abandonnant tous les ridicules de la République :

Num Lælius, et qui
Duxit ab oppressa meritum Carthagine nomen,
Ingenio offensi, aut læso doluere Metello,
Famosisque Lupo cooperto versibus[3]*?*

En effet Lucilius n'épargnait ni petits ni grands ; et souvent, des nobles et des patriciens, il descendait jusqu'à la lie du peuple :

Primores populi arripuit, populumque tributim[4].

On me dira que Lucilius vivait dans une république, où ces sortes de libertés peuvent être permises. Voyons donc Horace, qui vivait sous un empereur, dans les commencements d'une monarchie, où il est bien plus dangereux de rire qu'en un autre temps. Qui ne nomme-t-il point dans

1. Poète latin du second siècle avant J.-C. Ses satires ne nous sont parvenues que par fragments.

2. Des hommes qui avaient été consuls.

3. « Est-ce que Lélius et le grand homme à qui Carthage vaincue a mérité le surnom d'Africain se sont crus blessés par le génie du poète ? Se sont-ils plaints de voir Métellus attaqué par lui, et Lupus tout chargé de vers à sa honte ? »
HORACE, *Sat.* I, 2, v. 65.

4. « Il s'attaqua aux premiers du peuple et au peuple en masse. »
Ibid., v. 69.

ses satires ? Et Fabius le grand censeur, et Tigellius le fantasque, et Nasidiénus le ridicule, et Nomentanus le débauché, et tout ce qui vient au bout de sa plume. On me répondra que ce sont des noms supposés. Oh ! la belle réponse ! comme si ceux qu'il attaque n'étaient pas des gens connus d'ailleurs ! comme si l'on ne savait pas[1] que Fabius était un chevalier romain qui avait composé un livre de droit ; que Tigellius fut en son temps un musicien chéri d'Auguste ; que Nasidiénus Rufus était un ridicule célèbre dans Rome ; que Cassius Nomentanus était un des plus fameux débauchés de l'Italie ! Certainement il faut que ceux qui parlent de la sorte n'aient pas fort lu les anciens et ne soient pas fort instruits des affaires de la cour d'Auguste. Horace ne se contente pas d'appeler les gens par leur nom ; il a si peur qu'on ne les méconnaisse qu'il a soin de rapporter jusqu'à leur surnom, jusqu'au métier qu'ils faisaient, jusqu'aux charges qu'ils avaient exercées. Voyez, par exemple, comme il parle d'Aufidius Luscus, préteur de Fondi :

Fundos, Aufidio Lusco prætore, libenter
Liquimus, insani ridentes præmia scribæ,
Prætextam et latum clavum. [2]

« Nous abandonnâmes, dit-il, avec joie le bourg de Fondi, dont était préteur un certain Aufidius Luscus ; mais ce ne fut pas sans avoir bien ri de la folie de ce préteur, auparavant commis, qui faisait le sénateur et l'homme de qualité. »

Peut-on désigner un homme plus précisément ? et les circonstances seules ne suffisaient-elles pas pour le faire reconnaître ? On me dira peut-être qu'Aufidius était mort alors ; mais Horace parle là d'un voyage fait depuis peu. Et puis, comment mes censeurs répondront-ils à cet autre passage :

Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque
Diffingit Rheni luteum caput, hæc ego ludo [3].

« Pendant, dit Horace, que ce poète enflé d'Alpinus

1. Mais ce n'est pas par Horace lui-même que nous le savons ; il a été nécessaire pour cela de recourir à ses commentateurs.
2. *Sat.* I, 5, v. 34.
3. *Ibid.* I, 10, v. 36.

égorge Memnon dans son poème et s'embourbe dans la description du Rhin, je me joue en ces satires. »

Alpinus vivait donc du temps qu'Horace se jouait en ses satires ; et si Alpinus en cet endroit est un nom supposé, l'auteur du poème de Memnon pouvait-il s'y méconnaître ? Horace, dira-t-on, vivait sous le règne du plus poli de tous les empereurs ; mais vivons-nous sous un règne moins poli ? et veut-on qu'un prince, qui a tant de qualités communes avec Auguste, soit moins dégoûté que lui des méchants livres et plus rigoureux envers ceux qui les blâment ?

Examinons pourtant Perse[1], qui écrivait sous le règne de Néron. Il ne raille pas simplement les ouvrages des poètes de son temps, il attaque les vers de Néron même. Car, enfin, tout le monde sait, et toute la cour de Néron le savait, que ces quatre vers, *Torva Mimalloneis*, etc., dont Perse fait une raillerie si amère dans sa première satire, étaient des vers de Néron. Cependant on ne remarque point que Néron, tout Néron qu'il était, ait fait punir Perse ; et ce tyran, ennemi de la raison, et amoureux, comme on sait, de ses ouvrages, fut assez galant homme pour entendre raillerie sur ses vers, et ne crut pas que l'empereur, en cette occasion, dût prendre les intérêts du poète.

Pour Juvénal[2], qui florissait sous Trajan, il est un peu plus respectueux envers les grands seigneurs de son siècle. Il se contente de répandre l'amertume de ses satires sur ceux du règne précédent ; mais, à l'égard des auteurs, il ne les va point chercher hors de son siècle. A peine est-il entré en matière que le voilà en mauvaise humeur contre tous les écrivains de son temps. Demandez à Juvénal ce qui l'oblige de prendre la plume. C'est qu'il est las d'entendre et la *Théséide* de Codrus, et l'*Oreste* de celui-ci, et le *Télèphe* de cet autre, et tous les poètes enfin, comme il dit ailleurs, qui récitaient leurs vers au mois d'août :

Et augusto recitantes mense poetas.

Tant il est vrai que le droit de blâmer les auteurs est un

1. 34-62 après J.-C. Il mourut à l'âge de vingt-huit ans. Il est devenu célèbre, grâce à six satires, qui, réunies, n'atteignent pas le chiffre de sept cents vers.

2. **Juvénal** est plus célèbre que **Perse** ; on ne sait pourtant rien de sa vie ; on présume qu'il mourut octogénaire sous le règne d'Adrien. Nous avons de lui dix-huit satires.

droit ancien, passé en coutume parmi tous les satiriques, et souffert dans tous les siècles!

Que s'il faut venir des anciens aux modernes, Régnier[1], qui est presque notre seul poète satirique, a été véritablement un peu plus discret que les autres. Cela n'empêche pas néanmoins qu'il ne parle hardiment de Gallet, ce célèbre joueur, *qui assignait ses créanciers sur sept et quatorze;* et du sieur de Provins, *qui avait changé son balandran en manteau court;* et du Cousin, *qui abandonnait sa maison de peur de la réparer;* et de Pierre du Puis, et de plusieurs autres.

Que répondront à cela mes censeurs? Pour peu qu'on les presse, ils chasseront de la république des lettres tous les poètes satiriques, comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le sage, le discret Virgile, qui, dans une églogue, où il n'est pas question de satire, tourne d'un seul vers deux poètes de son temps en ridicule?

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi[2],

dit un berger satirique dans cette églogue. Et qu'on ne me dise point que Bavius et Mævius en cet endroit sont des noms supposés, puisque ce serait donner un trop cruel démenti au docte Servius[3], qui assure positivement le contraire. En un mot, qu'ordonneront mes censeurs de Catulle, de Martial[4], et de tous les poètes de l'antiquité, qui n'en

1. Mathurin **Régnier** (1573-1613) avait publié dix-sept satires, auxquelles on en a joint deux autres. Après Boileau, comme de son temps, on peut dire que Régnier est vraiment « notre seul poète satirique. » Il parle ainsi, dans la satire XIV, de Gallet, du sieur de Provins et du Cousin :

Gallet a sa raison, et qui croira son dire,
Le hasard, pour le moins, lui promet un empire.
Toutesfois, au contraire, estant léger et net,
N'ayant que l'espérance et trois dez au cornet,
Comme sur un bon fonds de rente ou de receptes,
Dessus sept et quatorze il assigne ses debtes,
Et trouve sur cela qui lui fournit dequoy.....
Pensez-vous, sans avoir ces raisons toutes prestes,
Que le sieur de Provins persiste en ses requestes,
Et qu'il ait, sans espoir d'estre mieux à la Court,
A son long balandran changé son manteau court.
Bien que depuis vingt ans sa grimace importune
Ayt à sa desfaveur obstiné la fortune.
Il n'est pas le Cousin qui n'ait quelque raison :
De peur de réparer, il laisse sa maison.

C'est dans la satire VI qu'il est question de du Puis :

Comme de faire entendre à chacun que je suis
Aussi perclus d'esprit comme Pierre du Puis.

2. « Celui qui ne hait pas Bavius mérite d'aimer tes vers, ô Mævius! » (*Églog.* III, v. 90.)

3. Grammairien du IVe siècle, auteur d'un savant commentaire sur les œuvres de Virgile.

4. **Catulle**, né en 87 av. J.-C., mourut jeune vers l'an 50; **Martial** (48-104 après J.-C.) est surtout célèbre par ses *Épigrammes.*

ont pas usé avec plus de discrétion que Virgile? Que penseront-ils de Voiture, qui n'a point fait conscience de rire aux dépens du célèbre Neuf-Germain [1], quoique également recommandable par l'antiquité de sa barbe et par la nouveauté de sa poésie? Le banniront-ils du Parnasse, lui et tous les poètes de l'antiquité, pour établir la sûreté des sots et des ridicules? Si cela est, je me consolerai aisément de mon exil : il y aura du plaisir à être relégué en si bonne compagnie. Raillerie à part, ces messieurs veulent-ils être plus sages que Scipion et Lélius, plus délicats qu'Auguste, plus cruels que Néron? Mais eux qui sont si rigoureux envers les critiques, d'où vient cette clémence qu'ils affectent pour les méchants auteurs? Je vois bien ce qui les afflige : ils ne veulent pas être détrompés. Il leur fâche d'avoir admiré sérieusement des ouvrages que mes satires exposent à la risée de tout le monde, et de se voir condamnés à oublier dans leur vieillesse ces mêmes vers qu'ils ont autrefois appris par cœur comme des chefs-d'œuvre de l'art. Je les plains sans doute; mais quel remède? Faudra-t-il, pour s'accommoder à leur goût particulier, renoncer au sens commun? Faudra-t-il applaudir indifféremment à toutes les impertinences qu'un ridicule aura répandues sur le papier? Et au lieu qu'en certains pays [2] on condamnait les méchants poètes à effacer leurs écrits avec la langue, les livres deviendront-ils désormais un asile inviolable où toutes les sottises auront droit de bourgeoisie, où l'on n'osera toucher sans profanation?

J'aurais bien d'autres choses à dire sur ce sujet; mais, comme j'ai déjà traité de cette matière dans ma neuvième satire, il est bon d'y renvoyer le lecteur.

1. **Neuf-Germain**, qui mourut vers 1650, avait publié un recueil de vers intitulé : *Poésies extraordinaires et irrégulières conceptions*. **Voiture** (1598-1648) s'est moqué de ce personnage de toutes les manières : *Vers à la mode de Neuf-Germain; — Plainte des consonnes qui n'ont pas l'honneur d'entrer au nom de Neuf-Germain*, etc.

2. A Lyon, si l'on en croit Juvénal.

SATIRE I

1660

[Imitée du poète latin Juvénal, cette première satire est plutôt morale que littéraire, et l'on voit à bien des faiblesses de composition et de style que son auteur avait à peine vingt-quatre ans quand il l'écrivit. Ce n'est guère qu'un jeu d'esprit et une déclamation beaucoup trop violente; on y remarque pourtant quelques traits heureux et des vers bien frappés. La satire VI, sur les embarras de Paris, n'était primitivement qu'un épisode de celle-ci; Boileau eut le bon goût de l'en séparer dès 1666.]

Damon [1], ce grand auteur dont la muse fertile
Amusa si longtemps et la cour et la ville [2],
Mais qui, n'étant vêtu que de simple bureau [3],
Passe l'été sans linge et l'hiver sans manteau,
Et de qui le corps sec et la mine affamée
N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée [4],
Las de perdre en rimant et sa peine et son bien,
D'emprunter en tous lieux et de ne gagner rien,
Sans habits, sans argent, ne sachant plus que faire,
Vient de s'enfuir, chargé de sa seule misère;
Et, bien loin des sergents, des clercs et du Palais [5],
Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais;
Sans attendre qu'ici la justice ennemie
L'enferme en un cachot le reste de sa vie,
Ou que d'un bonnet vert [6] le salutaire affront
Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.

1. J'ai eu en vue Cassandre, celui qui a traduit la *Rhétorique* d'Aristote. (*Note de Boileau.*) Cassandre, qui mourut dans l'indigence en 1695, était misanthrope et bourru; il n'a pas laissé de vers, et n'a jamais « amusé la cour et la ville. » Boileau disait de sa traduction d'Aristote (1654-1675) qu'il n'en connaissait pas de « plus claire, de plus exacte, de plus fidèle. »

2. Les grands seigneurs et la bourgeoisie.

3. Étoffe grossière, plus commune encore que la *bure*, dont se servaient les pauvres et les moines.

4. Il a beaucoup de renommée; il n'en est pas mieux *nourri* pour cela.

5. Débiteur insolvable, il a sans cesse à ses trousses les suppôts de la justice; les *sergents* viennent lui signifier les arrêts portés contre lui par les juges du *Palais de justice* et rédigés par les *clercs* de procureurs.

6. Du temps que cette satire fut faite, un débiteur insolvable pouvait

Mais le jour qu'il partit, plus défait et plus blême
Que n'est un pénitent sur la fin d'un carême [1],
La colère dans l'âme et le feu dans les yeux,
Il distilla sa rage en ces tristes adieux :
« Puisqu'en ce lieu, jadis aux Muses si commode,
Le mérite et l'esprit ne sont plus à la mode ;
Qu'un poète, dit-il, s'y voit maudit de Dieu [2],
Et qu'ici la vertu n'a plus ni feu ni lieu,
Allons du moins chercher quelque antre ou quelque roche
D'où jamais ni l'huissier [3] ni le sergent n'approche ;
Et, sans lasser le ciel par des vœux impuissants,
Mettons-nous à l'abri des injures du temps,
Tandis que, libre encor malgré les destinées,
Mon corps n'est point courbé sous le faix des années,
Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler,
Et qu'il reste à la Parque encor de quoi filer [4] :
C'est là dans mon malheur le seul conseil à suivre.
Que George vive ici, puisque George y sait vivre [5],
Qu'un million comptant, par ses fourbes acquis,
De clerc, jadis laquais, a fait comte et marquis :
Que Jaquin vive ici, dont l'adresse funeste
A plus causé de maux que la guerre et la peste,
Qui de ses revenus écrits par alphabet
Peut fournir aisément un calepin [6] complet ;

sortir de prison en *faisant cession*, c'est-à-dire en souffrant qu'on lui mît en pleine rue un bonnet vert sur la tête. *(Note de Boileau.)*

1. Après quarante jours de jeûne et d'abstinence.

2. Cette association des Muses, de Dieu, et plus loin de la Parque, d'Apollon, du Parnasse, etc., ne choquait pas alors. Dans La Fontaine, le dieu Borée dit à Phébus :

> Il faudra, si je veux,
> Que le manteau s'en aille au *diable*.

3. La différence entre les *huissiers* et les *sergents* était si peu marquée, que le Dictionnaire de Richelet (édit. de 1706) définit l'huissier de la manière suivante : *l'huissier est un sergent*. L'huissier était d'un ordre un peu plus relevé.

4. Juvénal avait dit : « .... Tandis que mes cheveux commencent à peine à blanchir, que ma vieillesse qui débute est droite encore, et que Lachésis a encore de quoi filer. »

5. George et, plus bas, Jacquin sont probablement des noms en l'air servant à désigner ces « partisans » qui, suivant une expression de Bossuet, s'enrichissaient « par des concussions épouvantables. »

6. Un gros recueil, comparable au dictionnaire de **Calepin**. Le moine Ambroise Calepino (1435-1511) avait composé un énorme lexique polyglotte, paru en 1502. Du temps de Boileau il en existait des abrégés

Qu'il règne dans ces lieux, il a droit de s'y plaire.
Mais moi, vivre à Paris! Eh! qu'y voudrais-je faire?
Je ne sais ni tromper, ni feindre, ni mentir,
Et, quand je le pourrais, je n'y puis consentir.
Je ne sais point en lâche essuyer les outrages
D'un faquin [1] orgueilleux qui vous tient à ses gages,
De mes sonnets flatteurs lasser tout l'univers,
Et vendre au plus offrant mon encens et mes vers.
Pour un si bas emploi ma muse est trop altière.
Je suis rustique et fier, et j'ai l'âme grossière :
Je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom ;
J'appelle un chat un chat, et Rolet [2] un fripon.
De servir un amant, je n'en ai pas l'adresse ;
J'ignore ce grand art qui gagne une maîtresse,
Et je suis à Paris, triste, pauvre et reclus,
Ainsi qu'un corps sans âme, ou devenu perclus.
« Mais pourquoi, dira-t-on, cette vertu sauvage
Qui court à l'hôpital, et n'est plus en usage?
La richesse permet une juste fierté ;
Mais il faut être souple avec la pauvreté [3] :
C'est par là qu'un auteur que presse l'indigence
Peut des astres malins corriger l'influence [4],
Et que le sort burlesque, en ce siècle de fer,
D'un pédant, quand il veut, sait faire un duc et pair [5].

donnant la traduction de chaque mot latin en huit langues (grec, hébreu, français, italien, allemand, espagnol, anglais et hollandais).

1. *Homme de rien*, sans mérite et sans honneur.

2. Boileau, pour dépayser le lecteur, avait mis en note : « C'est un hôtelier du pays blaisois. » En 1713, il écrivit la note suivante : « Procureur très décrié, qui a été dans la suite condamné à faire amende honorable et banni à perpétuité. » Il aurait pu ajouter que l'arrêté ne tarda pas à être rapporté, et que le fripon de **Rolet** mourut garde du château royal de Vincennes.

3. Il faut, *quand on est pauvre*, savoir courber l'échine.

4. Termes d'astrologie ; *malin* a ici le même sens que dans *fièvre maligne*. Les astrologues étaient encore en faveur au temps de Boileau ; c'est par eux que Louis XIII fut surnommé *le Juste*, au moment de sa naissance, parce qu'il était né sous le signe de la *Balance*.

5 Allusion à **Barbier de la Rivière**, ancien régent de collège, qui s'insinua dans les bonnes grâces de Gaston d'Orléans, trahit ensuite la confiance de ce prince et obtint de Mazarin l'évêché de Langres, ce qui conferait le titre de *duc et pair* ecclésiastique. Il est question de lui dans les *Mémoires* de Retz, qui le méprisait. L'abbé de la Rivière mourut en 1670.

Ainsi de la vertu la fortune se joue :
Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de sa roue [1],
Qu'on verrait, de couleurs bizarrement orné [2],
Conduire le carrosse où l'on le voit traîné,
Si dans les droits du roi [3] sa funeste science
Par deux ou trois avis n'eût ravagé la France.
Je sais qu'un juste effroi, l'éloignant de ces lieux,
L'a fait pour quelques mois disparaître à nos yeux ;
Mais en vain pour un temps une taxe [4] l'exile,
On le verra bientôt, pompeux, en cette ville
Marcher encor, chargé des dépouilles d'autrui,
Et jouir du ciel même irrité contre lui [5] ;
Tandis que Colletet [6], crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine :
Savant en ce métier, si cher aux beaux esprits,
Dont Montmaur [7] autrefois fit leçon dans Paris.
« Il est vrai que du roi la bonté secourable
Jette enfin sur la muse un regard favorable ;

1. *Dans la prospérité.* Boileau a dit ailleurs, en parlant de la *Fortune* :

On me verra dormir au branle de sa roue.

2. Chaque grand seigneur avait alors ses *livrées* et ses *couleurs*, dont l'effet était souvent *bizarre*.

3. On appelait alors *droits du roi* ou simplement *droits*, les impôts dont le roi profitait directement. Les *avis* dont il est ici question avaient pour objet d'indiquer aux gens de finances le moyen de lever de nouvelles contributions.

4. Le roi faisait parfois rendre gorge aux financiers en leur imposant des *taxes* plus ou moins fortes.

5. Traduction littérale d'un vers de Juvénal.

6. Il y eut deux poètes de ce nom au XVIIe siècle. Guillaume **Colletet** (1596-1659) passait sa vie, dit l'abbé Goujet, « entre Apollon et Bacchus » ; il mourut si pauvre que ses amis durent faire une quête pour pouvoir l'enterrer. Son fils François **Colletet** (1628-1680), dont il est ici question, vécut encore plus misérable : on peut en juger par ces vers de lui :

Je languis, je gèle de froid ;
En tout temps le mois de décembre
Loge avec moi dedans ma chambre ;
Je suis toujours, comme tu vois,
Sans feu, sans chandelle et sans bois ;
Toujours l'indigence m'accable.....

7. Célèbre parasite dont Ménage a écrit la vie. (*Note de Boileau.*) **Montmaur**, qui mourut en 1648, et que Ménage a très maltraité dans un pamphlet latin intitulé : *Vita Mammurræ*, était professeur de grec au collège de France. Ancien jésuite, il s'était fait marchand de drogues à Avignon, puis avocat. On disait de lui qu'il s'était logé au sommet de la montagne Sainte-Geneviève pour mieux sentir la fumée des cuisines de Paris. Bayle lui a consacré, dans son *Dictionnaire*, un long article qui finit par ces mots : « On dit qu'il avait 5000 livres de rentes et qu'il était fort avare. »

Et, réparant du sort l'aveuglement fatal,
Va tirer désormais Phébus de l'hôpital [1].
On doit tout espérer d'un monarque si juste;
Mais sans un Mécénas [2] à quoi sert un Auguste?
Et fait comme je suis, au siècle d'aujourd'hui,
Qui voudra s'abaisser à me servir d'appui?
Et puis, comment percer cette foule effroyable
De rimeurs affamés dont le nombre l'accable;
Qui, dès que sa main s'ouvre, y courent les premiers,
Et ravissent un bien qu'on devait aux derniers,
Comme on voit les frelons, troupe lâche et stérile [3],
Aller piller le miel que l'abeille distille?
Cessons donc d'aspirer à ce prix tant vanté
Que donne la faveur à l'importunité [4].
Saint-Amand [5] n'eut du ciel que sa veine en partage:
L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage:
Un lit et deux placets [6] composaient tout son bien;
Ou, pour mieux parler, Saint-Amand n'avait rien.
Mais quoi! las de traîner une vie importune,
Il engagea ce rien [7] pour chercher la fortune,

1. Le roi, en ce temps-là, à la sollicitation de M. Colbert, donna plusieurs pensions aux hommes de lettres. (*Note de Boileau.*) Ce fut Chapelain qui dressa la liste, et l'on peut croire qu'il ne s'oublia pas, non plus que ses amis.

2. **Mécène**, ami intime et ministre d'Auguste, fut le protecteur éclairé des hommes de lettres de son temps; Horace et Virgile, comblés de ses bienfaits, lui ont témoigné leur reconnaissance en vers immortels.

3. Les *frelons* sont aussi lâches que cruels; c'est peut-être parce qu'ils ne font pas de miel que Boileau les appelle *stériles;* car les abeilles sont *neutres* ainsi que les frelons.

4. *Que l'on obtient à force d'importuner les grands auxquels on a été particulièrement recommandé.*

5. On a plusieurs ouvrages de lui où il y a beaucoup de génie; il ne savait pas le latin et était fort pauvre. (*Note de Boileau.*) **Saint-Amand** (Marc-Antoine de Girard, sieur de) naquit en 1593 et mourut en 1660. Il ne savait ni grec, ni latin, mais il avait appris l'anglais, l'espagnol, l'italien; il avait voyagé en Angleterre, en Pologne, et même en Amérique. On a fait observer avec raison que le portrait tracé par Boileau est très chargé. Saint-Amand publia ses premières œuvres en 1629, plus de 30 ans avant sa mort. Son *Moyse sauvé*, idylle héroïque dont Boileau s'est beaucoup moqué, est de 1653. Saint-Amand était un épicurien; il vécut et mourut pauvre par sa faute, mais les protecteurs et les amis secourables ne lui manquèrent jamais. Il avait de l'esprit, et l'on connait son quatrain sur l'incendie du Palais de justice:

> Certes l'on vit un triste jeu,
> Quand à Paris dame Justice
> Se mit le *palais* tout en feu
> Pour avoir mangé trop d'épice.

6. Deux *placets*, deux petits sièges sans dossier.

7. « Codrus n'avait rien; ce rien,

Et tout chargé de vers qu'il devait mettre au jour,
Conduit d'un vain espoir[1], il parut à la cour[2].
Qu'arriva-t-il enfin de sa muse abusée?
Il en revint[3] couvert de honte et de risée;
Et la fièvre, au retour, terminant son destin,
Fit par avance en lui ce qu'aurait fait la faim.
Un poète à la cour fut jadis à la mode[4];
Mais des fous aujourd'hui c'est le plus incommode;
Et l'esprit le plus beau, l'auteur le plus poli,
N'y parviendra jamais au sort de l'Angéli[5].
« Faut-il donc désormais jouer un nouveau rôle,
Dois-je, las d'Apollon, recourir à Barthole[6]!
Et, feuilletant Louet allongé par Brodeau[7],
D'une robe à longs plis balayer le barreau?
Mais à ce seul penser[8], je sens que je m'égare.
Moi! que j'aille crier dans ce pays barbare,
Où l'on voit tous les jours l'innocence aux abois
Errer dans les détours d'un dédale de lois,
Et, dans l'amas confus des chicanes énormes,
Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes[9]?

il trouva pourtant moyen de le perdre tout entier. » JUVÉNAL, *Sat.* III.

1. Il faudrait aujourd'hui : conduit *par;* cependant, nous disons encore : aimé *de* tous. Bossuet disait : choisi *de* Dieu, etc.

2. Le poème qu'il y porta était intitulé : *le Poème de la lune*, et il y louait surtout le roi de savoir bien nager. *(Note de Boileau.)*

3. Il revint *de la cour.*

4. Au temps des Valois; on connaît les vers à Ronsard, attribués à Charles IX.

5. Célèbre fou que feu M. le prince de Condé avait ramené avec lui des Pays-Bas, et qu'il donna au roi Louis XIV. *(Note de Boileau.)* **L'Angéli** se fit chasser de la cour après y avoir amassé 25 000 écus (400 000 francs d'aujourd'hui.)

6. *Quitter le métier de poète pour la profession d'avocat.* **Barthole** ou **Bartole**, était un savant jurisconsulte italien. Né vers l'an 1300, il mourut en 1356, laissant des ouvrages considérables (6 vol. in-folio). Le nom de Barthole était devenu synonyme de « science du droit », comme celui d'Hippocrate a pour ainsi dire personnifié la médecine.

7. Georges **Louet** (1540?-1608) avait publié un *Recueil d'arrêts*, 1 vol. in-4, souvent réimprimé depuis 1602, et Julien **Brodeau**, avocat au Parlement, mort en 1653, publia des *Notes sur les arrêts de Louet* (2 vol. in-folio, que l'on réimprimait encore en 1712).

8. Ce mot s'écrivait souvent ainsi :

Pour moi, de tels *pensers* me seraient mal séants.
Que j'ai toujours haï les *pensers* du vulgaire!
LA FONTAINE.

9. On connaît les vers de La Fontaine dans les *Animaux malades :*

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront *blanc* ou *noir.*

Le *Brid'oison* de Beaumarchais a bien démontré l'absurdité de la *fo-orme.*

Où Patru gagne moins qu'Huot et Le Mazier[1],
Et dont les Cicérons se font chez Pé-Fournier[2] !
Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,
On pourra voir la Seine à la Saint-Jean [3] glacée,
Arnauld[4] à Charenton devenir huguenot,
Saint-Sorlin[5] janséniste, et Saint-Pavin[6] bigot.
« Quittons donc pour jamais une ville importune,
Où l'honneur a toujours guerre avec la fortune;
Où le vice orgueilleux s'érige en souverain,
Et va la mitre en tête et la crosse à la main[7];
Où la science triste, affreuse, délaissée,
Est partout des bons lieux comme infâme chassée;
Où le seul sort en vogue est celui de voler;
Où tout me choque; enfin, où... je n'ose parler[8].

1. Olivier **Patru**, célèbre avocat au Parlement de Paris (1604-1681). Membre de l'Académie française, il songea beaucoup plus à la littérature qu'à la chicane; aussi vécut-il toujours pauvre. Boileau, apprenant qu'il etait dans la gêne, lui acheta sa bibliothèque, mais à la condition expresse de lui en laisser la jouissance. Les plaidoyers de Patru dénotent un talent distingué; c'est l'œuvre d'un orateur plutôt disert que vraiment éloquent. — **Huot** et **Le Mazier**, que le poète oppose ici à Patru, étaient deux avocats sans talent, mais fort achalandés, parce qu'ils avaient beaucoup d'audace et de savoir-faire.

2. Boileau veut dire par là que l'éloquence ne sert de rien au barreau : il suffit d'avoir acquis la pratique des affaires chez un procureur tel que **Pierre Fournier**, qu'on appelait *Pé-Fournier* par plaisanterie et pour abréger (il signait P. Fournier).

3. C'est-à-dire le 24 juin, au solstice d'eté.

4. Antoine **Arnauld** (1612-1694) est surtout celèbre par ses démêlés avec les Jésuites, qui l'ont chassé de la Sorbonne et contraint de quitter la France en 1679. Batailleur si jamais il en fut, il écrivit de gros ouvrages contre les protestants, entre autres la *Perpétuité de la foi sur l'Eucharistie*. Il eut beaucoup de part à la conversion de Turenne. Les protestants, que Louis XIV ne persécutait pas encore ouvertement, avaient alors un temple à *Charenton*, aux portes de Paris.

5. **Desmarets de Saint-Sorlin**, auteur de la jolie comédie des *Visionnaires* (1637) et d'un poème épique intitulé *Clovis* (1657), se mit alors à écrire contre les partisans de Jansenius; Nicole le réfuta vigoureusement dans ses *Visionnaires*, recueil de lettres à l'imitation des *Provinciales*. Né en 1595, Desmarets mourut octogénaire en 1676.

6. **Saint-Pavin** (1592-1670) était bien éloigné du *bigotisme*, c'est-à-dire de la dévotion exagérée, car, s'il croyait en Dieu, c'était, comme dit La Fontaine, *sous bénéfice d'inventaire*. Ce poète libertin mourut, au dire de Gui Patin, entre les bras de son curé.

7. Il ne faudrait pas croire que Boileau fasse allusion à l'archevêque de Paris : Hardouin de Péréfixe, qui occupait le siège archiépiscopal en 1666, était un honnête homme.

8. Ces points de suspension, qui produisent un heureux effet, ont été,

Et quel homme si froid ne serait plein de bile,
A l'aspect odieux des mœurs de cette ville?
Qui pourrait les souffrir? et qui, pour les blâmer,
Malgré Muse et Phébus n'apprendrait à rimer?
Non, non, sur ce sujet pour écrire avec grâce,
Il ne faut pas monter au sommet du Parnasse :
Et, sans aller rêver dans le double vallon,
La colère suffit et vaut un Apollon[1].
— Tout beau[2], dira quelqu'un, vous entrez en furie.
A quoi bon ces grands mots? doucement, je vous prie,
Ou bien montez en chaire ; et là, comme un docteur,
Allez de vos sermons endormir l'auditeur :
C'est là que bien ou mal on a droit de tout dire.
— Ainsi parle un esprit qu'irrite la satire,
Qui contre ses défauts croit être en sûreté
En raillant d'un censeur la triste austérité ;
Qui fait l'homme intrépide, et, tremblant de faiblesse,
Attend pour croire en Dieu que la fièvre le presse;
Et, toujours dans l'orage au ciel levant les mains,
Dès que l'air est calmé, rit des faibles humains.
Car de penser alors qu'un Dieu tourne[3] le monde,
Et règle les ressorts de la machine ronde,
Ou qu'il est une vie au delà du trépas,
C'est là, tout haut du moins, ce qu'il n'avouera pas.
Pour moi, qu'en santé même un autre monde étonne[4],
Qui crois l'âme immortelle, et que[5] c'est Dieu qui tonne,

paraît-il, suggérés à Boileau par son ami Racine, Le sens du vers a donc été complètement changé.

1. Juvénal avait dit :

Si natura negat, facit indignatio versum.

Si la nature le refuse, c'est l'indignation qui fait le vers.

2. La locution *Tout beau*, signifiant *Calmez-vous*, *Taisez-vous*, était très commune alors. Polyeucte, affligé d'entendre Pauline blasphémer contre le Dieu des chrétiens, l'arrête en lui disant :

Tout beau, Pauline, il entend vos paroles.

3. *Fait mouvoir*, fait *tourner*.

4. Le verbe *étonner*, de même que *gêner* et *ennuyer*, avait plus de force au dix-septième siècle qu'aujourd'hui. *Étonner*, c'était produire un effet comparable à celui que produirait le *tonnerre* tombant à nos pieds. On connaît le célèbre passage de Bossuet (Oraison funèbre de Madame) : « O nuit désastreuse, ô nuit effroyable, où retentit tout à coup, *comme un éclat de tonnerre*, cette *étonnante* nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte ! » — Par contre, des mots comme *divertir*, qui signifiait simplement *distraire*, ont acquis beaucoup de force.

5. Cette construction : *Je crois l'âme... et je crois que...* était alors très correcte ; on ne l'emploierait plus.

Il vaut mieux pour jamais me bannir de ce lieu.
Je me retire donc. Adieu, Paris, adieu. »

SATIRE II

1661

A M. DE MOLIÈRE

[L'idée de composer contre la rime une satire en vers ne pouvait venir qu'à un très jeune poète; on s'en aperçoit en lisant cette pièce, où se trouvent d'ailleurs quelques vers heureux, et même, surtout à la fin, des passages d'une grande finesse. Boileau avait raison de s'adresser comme il le fait ici à son ami Molière, qui mit certainement moins de temps à rimer les cinq actes de l'*École des Femmes* (1662) que Boileau à écrire les cent vers de cette satire. On a raconté que la publication de la satire II avait empêché Molière de donner au public une traduction de *Lucrèce* en vers français, qu'il avait composée dans sa jeunesse, et qui est entièrement perdue, sauf vingt ou vingt-cinq vers insérés dans le *Misanthrope* (acte II, sc. 5).]

Rare et fameux esprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail et la peine;
Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts,
Et qui sais à quel coin se marquent les bons vers;
Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime[1],
Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime.
On dirait, quand tu veux, qu'elle te vient chercher;
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher;
Et, sans qu'un long détour t'arrête ou t'embarrasse[2],
A peine as-tu parlé, qu'elle-même s'y place.
Mais moi, qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
Pour mes péchés, je crois, fit devenir rimeur,

1. L'auteur du *Bourgeois gentilhomme*, représenté il est vrai quelques années plus tard, pouvait n'être pas très flatté de cette comparaison avec un *maître d'armes*. Ces cinq premiers vers sont bien faibles pour louer un Molière.

2. Il est difficile de voir un poète plus complètement arrêté ou *embarrassé* par de *longs détours*.

Dans ce rude métier où mon esprit se tue[1],
En vain, pour la trouver, je travaille et je sue.
Souvent j'ai beau rêver du matin jusqu'au soir :
Quand je veux dire *blanc*, la quinteuse[2] dit *noir*.
Si je veux d'un galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'abbé de Pure[3];
Si je pense exprimer un auteur sans défaut,
La raison dit Virgile et la rime Quinault[4].
Enfin, quoi que je fasse ou que je veuille faire[5],
La bizarre toujours vient m'offrir le contraire.

1. Boileau dira plus tard en parlant de Chapelain :

Il *se tue* à rimer, que n'écrit-il en prose?

2. *Quinteux* était à peu près synonyme de *capricieux*, fantasque*; la quinteuse*, c'est comme *la cruelle* dans le fameux vers de Malherbe :

La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles.

3. **L'abbé de Pure**, écrivain médiocre si jamais il en fut, eut l'honneur d'être un des correspondants de Corneille; il a laissé quelques pièces de théâtre, quelques traductions et une *Vie du maréchal de Gassion* (1673, 4 vol.). Il est mort en 1680, et c'est alors que Boileau substitua les deux vers qu'on trouve ici à ceux qu'on lisait depuis 1665 :

Si je pense parler d'un galant de notre âge,
Ma muse, pour rimer, rencontrera Ménage.

Gilles **Ménage** (1613-1692) avait beaucoup d'esprit et de savoir, mais son pédantisme le rendit ridicule. Il est, suivant toute apparence. le *Vadius* des *Femmes savantes*, lequel

... sait du grec autant qu'homme de France.

Boileau, en l'attaquant dans cette satire, avait en vue son recueil de poésies grecques, latines, italiennes et françaises, dont la 3e édition parut en 1658. Les passages en italique qu'on trouvera plus loin sont empruntés textuellement à Ménage. *Le Ménagiana,* ou *Les bons mots et remarques critiques, historiques, morales et d'érudition de M. Ménage* (1729, 4 vol. in-12), est un des recueils les plus utiles pour l'histoire littéraire du XVIIe siècle.

4. Ce vers célèbre a consacré une des plus criantes injustices de Boileau. Philippe **Quinault**, dont le nom était à peine déguisé sous celui de *Kainaut* dans les anciennes éditions des Satires, naquit en 1635 et mourut en 1688. A trente ans, il avait fait représenter seize tragédies ou comédies en cinq actes et en vers, entre autres *l'Astrate* (1663) et *la Mère coquette* (1665). Marié en 1670, il abandonna le théâtre, mais pour y revenir avec plus d'éclat en 1672. Dans les quatorze années qui suivirent, il composa les seize opéras qui ont fait sa gloire; le dernier et le plus célèbre de tous est *Armide* (1686). C'est alors que Quinault renonça définitivement à la poésie dramatique, et vécut, comme Racine, dans une grande piété. Boileau s'était réconcilié avec lui et avait même vanté publiquement son mérite, mais sans effacer, comme il l'a fait pour Ménage par exemple, les vers méchants qu'il avait faits sur Quinault. Aussi Voltaire, dans un accès d'humeur, a-t-il appelé Boileau :

Zoïle de Quinault et flatteur de Louis.

5. On ne pourrait rencontrer un vers plus détestable, même dans Quinault ou dans l'abbé de Pure.

De rage, quelquefois, ne pouvant la trouver,
Triste, las et confus, je cesse d'y rêver ;
Et, maudissant vingt fois le démon[1] qui m'inspire,
Je fais mille serments de ne jamais écrire.
Mais, quand j'ai bien maudit et Muses et Phébus,
Je la vois qui paraît quand je n'y pense plus :
Aussitôt, malgré moi, tout mon feu se rallume ;
Je reprends sur-le-champ le papier et la plume ;
Et, de mes vains serments perdant le souvenir,
J'attends de vers en vers qu'elle daigne venir.
Encor[2] si pour rimer, dans sa verve indiscrète,
Ma muse au moins souffrait une froide épithète,
Je ferais comme un autre ; et, sans chercher si loin,
J'aurais toujours des mots pour les coudre au besoin[3].
Si je louais Philis, *en miracles féconde*,
Je trouverais bientôt, *à nulle autre seconde ;*
Si je voulais vanter un objet *non pareil*,
Je mettrais à l'instant : *plus beau que le soleil ;*
Enfin, parlant toujours d'*astres* et de *merveilles*,
De *chefs-d'œuvre des cieux*, de *beautés sans pareilles*[4],
Avec tous ces beaux mots, souvent mis au hasard,
Je pourrais aisément, sans génie et sans art,
Et transposant cent fois et le nom et le verbe,
Dans mes vers recousus mettre en pièces Malherbe[5].
Mais mon esprit, tremblant sur le choix de ses mots,

1. *Démon* vient d'un mot grec qui veut dire *génie*. Socrate parlait volontiers du *bon démon* qui lui inspirait ses plus nobles pensees.

2. *Encor*, pour *encore*, est synonyme ici de *du moins*.

3. Le vers critiqué plus haut

Enfin, quoi que je fasse ou que je veuille faire,

est bien rempli de ces mots à « coudre au besoin ».

4. Boileau se moque ici de Ménage, dans les poésies duquel on trouve des vers comme ceux-ci :

J'abandonnai Belinde *en miracles féconde*,
Et pour qui je brûlais d'une ardeur *sans seconde*.
(*Épitre a Chapelain.*)

Cette bouche divine, *en merveilles féconde*,
De qui l'odeur céleste, *à nulle autre seconde*...
(*Elégie sur la fievre de Phylis.*)

Cet homme merveilleux dont l'esprit *sans pareil*
Surpassait en clarté *les rayons du soleil.*
(*Épitre à Chapelain.*)

C'est ce nouveau *soleil, ce chef-d'œuvre des cieux*...
(*Christine*, églogue.)

Et tes yeux n'auront pas le plaisir nonpareil
De contempler ses yeux, *plus beaux que le soleil.*
(*Ibid.*)

Sans cesse il cultivait cet esprit *sans pareil*,
Plus clair et plus brillant que *l'éclat du soleil.*
(*Le Jardinier*, idylle.)

Presque tous les vers de Ménage sont malheureusement de ce style.

5. **Malherbe** peut être considéré

N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos,
Et ne saurait souffrir qu'une phrase insipide
Vienne à la fin d'un vers remplir la place vide;
Ainsi, recommençant un ouvrage vingt fois,
Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois[1].
Maudit soit le premier dont la verve insensée
Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée,
Et, donnant à ses mots une étroite prison,
Voulut avec la rime enchaîner la raison!
Sans ce métier, fatal au repos de ma vie,
Mes jours, pleins de loisir, couleraient sans envie.
Je n'aurais qu'à chanter, rire, boire d'autant[2];
Et, comme un gras chanoine, à mon aise et content,
Passer tranquillement, sans souci, sans affaire,
La nuit à bien dormir, et le jour à rien faire[3].
Mon cœur, exempt de soins, libre de passion,
Sait donner une borne à son ambition;
Et, fuyant des grandeurs la puissance importune,
Je ne vais point au Louvre adorer la fortune[4]:

comme le véritable précurseur de Boileau, car c'est lui qui le premier

Réduisit la muse aux règles du devoir.

Né en 1555 et mort en 1628, il a laissé un tout petit volume de vers, et Sainte-Beuve a dit avec raison qu'une demi-heure suffisait pour lire ce qu'il y a de vraiment exquis dans ces poésies. C'est avec cela que Malherbe a préparé la voie aux poëtes de génie qui l'ont suivi.

On a raconté que ces deux vers médiocres avaient coûté beaucoup de travail à leur auteur: il en était fort content, et La Fontaine les admirait naïvement. Molière ne mit certainement pas autant de temps à trouver sur les mêmes rimes ces vers des *Femmes savantes :*

Pour moi j'aime bien mieux qu'en épluchant [ses herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et répète vingt fois un bas et méchant mot,
Que de brûler ma viande ou saler trop mon pot.

1. Voilà enfin de beaux vers; la pensée est juste et très bien rendue. Boileau dira plus tard, avec non moins de bonheur :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :
Polissez-le sans cesse et le repolissez;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

(*Art poétique.*)

2. *Boire d'autant*, signifiant boire beaucoup, à pleines gorgées, se trouve dans La Fontaine :

Tous trois *burent d'autant*, l'ânier et le grison
Firent à l'éponge raison.

3. Il faudrait à *ne* rien faire; il paraît que Boileau l'a fait exprès pour montrer qu'à ses yeux c'est une occupation. Au reste, les mots *fainéant*, *fainéantise* et l'italien *far-niente* sont composés d'une manière analogue.

4. Louis XIV habitait encore le Louvre ou Saint-Germain; déjà cependant il faisait transformer le petit château de Versailles. Le vers de Boileau témoigne d'une noble indépendance, bien rare à cette époque.

Et je serais heureux si, pour me consumer,
Un destin envieux ne m'avait fait rimer.
Mais depuis le moment que cette frénésie
De ses noires vapeurs troubla ma fantaisie[1],
Et qu'un démon, jaloux de mon contentement,
M'inspira le dessein d'écrire poliment[2],
Tous les jours, malgré moi, cloué sur un ouvrage,
Retouchant un endroit, effaçant une page,
Enfin passant ma vie en ce triste métier,
J'envie, en écrivant, le sort de Pelletier[3].
Bienheureux Scudéri[4], dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume!
Tes écrits, il est vrai, sans art et languissants,
Semblent être formés en dépit du bon sens,
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire;

1. *Frénésie* et *fantaisie*, que Boileau écrivait à la moderne, alors que beaucoup de ses contemporains tenaient pour l'orthographe etymologique *phrénésie* et *phantaisie*, sont à peu près synonymes, l'un de *folie furieuse* et l'autre d'*imagination*. Corneille fait dire à Pauline dans *Polyeucte* (III, 1) :

Sévère incessamment brouille ma *fantaisie*.

2. D'une manière distinguée ; c'est un peu comme le *parler congrûment* des *Femmes savantes*.

3. Voir page 14, note 3.

4. C'est le fameux Scudéri, auteur de beaucoup de romans, et frère de la fameuse mademoiselle de Scudéri. (*Note de Boileau.*)

Dans les premières éditions des Satires, Boileau l'appelait *Scutari*, et il dit plaisamment dans une de ses préfaces (V. p. 2, note 3), qu'il ne faut pas confondre *Scutari* et *Scudéry*. **Georges de Scudéry** naquit au Havre en 1601 et mourut à Paris en 1667. Il ne manquait ni d'esprit ni de talent, mais sa vanité l'empêcha toujours de soigner ses ouvrages. Il composa seize pièces de théâtre de 1629 à 1643, des poésies de toute sorte qui contiennent plus de quinze à vingt mille vers, un poème épique en dix livres, *Alaric ou Rome vaincue* (1654). Il osait dire au public, dans une de ses préfaces : « La poésie me tient lieu de divertissement agréable, et non pas d'occupation sérieuse. Si je rime, ce n'est que quand je ne sais que faire... J'ai passé plus d'années parmi les armes que d'heures dans mon cabinet, et usé plus de mèches en arquebuse qu'en chandelle ; de sorte que je sais mieux ranger les soldats que les paroles, et mieux carrer les bataillons que les périodes... etc. » Boileau avait donc raison de tourner en ridicule un méchant poète si vaniteux. — **Madeleine de Scudéry** (1607-1701) s'est fait connaître par des romans, entre autres *Artamène ou le Grand Cyrus* (1653, 10 volumes), *Clélie, histoire romaine* (1656, 10 volumes). Boileau s'est moqué de la fadeur qui règne dans ces ouvrages, et c'est le principal objet de son Dialogue intitulé : *les Héro de roman*, qu'on trouvera plus loin.

Et quand la rime enfin se trouve au bout des vers,
Qu'importe que le reste y soit mis de travers?
 Malheureux mille fois celui dont la manie
Veut aux règles de l'art asservir son génie!
Un sot, en écrivant, fait tout avec plaisir.
Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir;
Et, toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement, en soi-même il s'admire.
Mais un esprit sublime en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver;
Et, toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde et ne saurait se plaire[1];
Et tel, dont en tous lieux chacun vante l'esprit,
Voudrait, pour son repos, n'avoir jamais écrit.
 Toi donc, qui vois les maux où ma muse s'abîme,
De grâce, enseigne-moi l'art de trouver la rime;
Ou, puisqu'enfin tes soins y seraient superflus,
Molière, enseigne-moi l'art de ne rimer plus.

SATIRE III

1665

[Cette description d'un *Repas ridicule* est imitée d'Horace et de Régnier. Les deux poètes ont été mieux inspirés que leur imitateur, et l'on ne peut pas leur reprocher, comme à lui, d'avoir décrit avec des souvenirs d'écolier un festin certainement imaginaire. Quelques beaux vers, de jolis détails descriptifs et une charmante scène de comédie littéraire ont fait pardonner à Boileau le peu d'originalité de sa composition.]

 A.[2] Quel sujet inconnu vous trouble et vous altère?
D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère,
Et ce visage enfin plus pâle qu'un rentier
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier[3]?

1. Molière, entendant réciter ce vers, disait à son ami qu'il exprimait là une grande vérité: l'auteur du *Misanthrope* n'était jamais content de ses ouvrages.

2. A. désigne ici l'auditeur; quatorze vers plus bas, P. désignera le poète.

3. Les rentes se payaient alors tous les trois mois à l'Hôtel de Ville,

Qu'est devenu ce teint dont la couleur fleurie
Semblait d'ortolans seuls et de bisques [1] nourrie,
Où la joie en son lustre [2] attirait les regards,
Et le vin en rubis [3] brillait de toutes parts?
Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine?
A-t-on par quelque édit réformé la cuisine [4]?
Ou quelque longue pluie, inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler [5] vos vins et vos melons?
Répondez donc enfin, ou bien je me retire.
P. Ah! de grâce, un moment, souffrez que je respire.
Je sors de chez un fat [6] qui, pour m'empoisonner,
Je pense, exprès chez lui m'a forcé de dîner.
Je l'avais bien prévu. Depuis près d'une année
J'éludais tous les jours sa poursuite obstinée.
Mais hier il m'aborde [7], et me serrant la main :
« Ah! monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends demain.
N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bouteilles

mais, parfois, quand les finances étaient obérées, comme en 1664, un édit du roi supprimait un quartier, un quart de la somme à payer; de là cette jolie pièce de vers :

> De nos rentes, pour nos péchés,
> Si les quartiers sont retranchés,
> Faut-il s'en émouvoir la bile?
> Nous n'aurons qu'à changer de lieu;
> Nous allions à l'Hôtel de Ville,
> Et nous irons à l'Hôtel-Dieu.

1. Les *ortolans* sont de petits oiseaux d'un goût très délicat. On appelait *bisque*, dit Richelet, une sorte de potage succulent. Un contemporain de Boileau, parlant du luxe des tables, se plaint d'y voir, au lieu de soupes, « ces grandes bisques dont le prix servirait à nourrir deux cents pauvres. » (*L'Évêque de cour*, pamphlet de 1674.)

2. Dans son plein épanouissement.

3. Richelet définit ainsi le *rubis :* Sorte de petite pustule rouge et luisante qui vient sur le nez et qui est souvent causée par un foie devenu trop chaud à force de boire du vin. » Adam Billault fait dire au soleil :

> Vois-tu sur la rive maure
> Plus qu'à mon nez de *rubis?*

4. Il arrivait parfois chez les anciens que l'on faisait des *lois somptuaires* pour tâcher d'arrêter les excès du luxe. Les Vénitiens en avaient fait; mais ce genre d'édits ne s'était pas encore vu en France.

5. On dit du raisin qu'il *coule*, lorsque, sous l'action de la pluie, les fleurs de la vigne n'arrivent pas à se nouer pour fructifier; il en est de même des fleurs du melon.

6. On appelle aujourd'hui *fat* un homme content de sa personne et des avantages extérieurs qu'il s'attribue; au dix-septième siècle, ce mot signifiait *sot;* c'est ainsi que Boileau dira dans l'*Art poétique*, ch. IV :

> Un *fat* quelquefois ouvre un avis important.

7. Heureux emploi du présent pour donner plus de vivacité au récit : *il m'aborde hier, je vous attends demain* sont des hardiesses.

D'un vin vieux... Boucingo[1] n'en a point de pareilles;
Et je gagerais bien que chez le Commandeur
Villandri priserait sa sève et sa verdeur[2].
Molière avec Tartuffe[3] y doit jouer son rôle;
Et Lambert[4], qui plus est, m'a donné sa parole.
C'est tout dire en un mot, et vous le connaissez.
— Quoi! Lambert? — Oui, Lambert. A demain. — C'est assez.»
Ce matin donc, séduit par sa vaine promesse,
J'y cours, midi sonnant, au sortir de la messe.
A peine étais-je entré, que, ravi de me voir,
Mon homme en m'embrassant[5] m'est venu recevoir;
Et, montrant à mes yeux une allégresse entière :
« Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Molière;
Mais, puisque je vous vois, je me tiens trop content.
Vous êtes un brave homme ; entrez, on vous attend. »
A ces mots, mais trop tard, reconnaissant ma faute,
Je le suis en tremblant dans une chambre haute[6],
Où, malgré les volets, le soleil irrité
Formait un poêle ardent au milieu de l'été.
Le couvert était mis dans ce lieu de plaisance,
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connaissance,
Deux nobles campagnards, grands liseurs de romans,
Qui m'ont dit tout *Cyrus*[7] dans leurs longs compliments.

1. Fameux marchand de vin.

2. Jacques de **Souvré**, commandeur de Saint-Jean-de-Latran, et ensuite grand prieur de France (1600-1670), était célèbre par le luxe de sa table; M. de **Villandri** était un des commensaux assidus de M. de Souvré dans son magnifique hôtel du Temple.

3. Les trois premiers actes de *Tartuffe* avaient été joués à Versailles le 11 mai 1664 ; mais comme des intrigues de toute sorte empêchaient Molière de faire représenter la pièce sur son théâtre, il en était réduit à la lire dans les sociétés particulières; Boileau, en écrivant ce vers, cherchait donc à rendre service à son illustre ami.

4. **Lambert** (1610-1690) était un chanteur, un professeur de musique et un compositeur très distingué. Fort bon homme, dit Boileau, il promettait à tout le monde de venir, mais ne venait jamais.

5. On s'embrassait au dix-septième siècle, dans les occasions où de nos jours on se serre la main.

De protestations, d'offres et de serments,
Vous chargez la fureur de vos *embrassements*,
Et quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme.

MOLIÈRE, *le Misanthrope*.

6. Sans doute au troisième étage, sous les combles.

7. Roman de mademoiselle de Scudéry (V. ci-dessus, p. 36, note 4). Tout est galanterie fade dans ce roman, intitulé *Artamène ou le Grand Cyrus*, paru de 1649 à 1653, 10 vol.

J'enrageais. Cependant on apporte un potage.
Un coq y paraissait en pompeux équipage,
Qui, changeant sur ce plat et d'état et de nom,
Par tous les conviés s'est appelé chapon[1].
Deux assiettes suivaient, dont l'une était ornée
D'une langue en ragoût, de persil couronnée;
L'autre d'un godiveau[2] tout brûlé par dehors,
Dont un beurre gluant inondait tous les bords.
On s'assied : mais d'abord notre troupe serrée
Tenait à peine autour d'une table carrée[3],
Où chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté,
Faisait un tour à gauche et mangeait de côté.
Jugez en cet état si je pouvais me plaire,
Moi qui ne compte rien[4] ni le vin ni la chère,
Si l'on n'est plus au large assis en un festin
Qu'aux sermons de Cassagne[5] ou de l'abbé Cotin[6].
Notre hôte cependant s'adressant à la troupe :
« Que vous semble, a-t-il dit, du goût de cette soupe?
Sentez-vous le citron dont on a mis le jus
Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus[7]?
Ma foi, vive Mignot et tout ce qu'il apprête![8] »

1. Que tous les conviés, ignorants et flatteurs, se sont empressés d'appeler *chapon*, confondant ainsi une volaille grasse et tendre avec une viande très dure.

2. Sorte de pâté chaud contenant des andouillettes, du hachis de veau, des fonds d'artichauts, des champignons et bien d'autres choses encore.

3. La plus incommode de toutes les tables quand on est nombreux.

4. On dirait maintenant : Moi qui *ne* compte pour rien *ni* le vin : ou : Moi *qui compte* pour rien *et* le vin *et* la chère.

5. Jacques **Cassagnes** naquit à Nîmes en 1634 et mourut fou à Saint-Lazare, âgé seulement de quarante-cinq ans. Il avait du mérite, et l'un des continuateurs de Loret disait de lui en 1665 :

> Je puis dire, sans flatter rien,
> Qu'il prêche admirablement bien.

On a prétendu que la plaisanterie de Boileau l'avait abreuvé de chagrin et dégoûté de la prédication; c'est probablement une légende. Un contemporain de Cassagnes disait de ses sermons : « Tout y est plein de bon sens, de savoir et d'éloquence. » Bussy Rabutin, en 1671, vantait « son esprit, son jugement et son style ».

6. **Cotin** (1604-1682) était poète et prédicateur, membre de l'Académie française depuis 1665. On a de lui des *Œuvres galantes*, des *Poésies chrétiennes*, etc. Très méchant poète, il se montra vindicatif, et il ne rougit pas de calomnier ses détracteurs; il s'attira ainsi de la part de Boileau et de Molière le rude châtiment que l'on sait.

7. Ces sortes de soupe avaient été mises à la mode par un traiteur du quartier de l'Université, à l'*Écu d'argent*.

8. Ce pâtissier traiteur, qui avait

Les cheveux cependant me dressaient à la tête :
Car Mignot, c'est tout dire; et dans le monde entier
Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.
J'approuvais tout pourtant de la mine et du geste,
Pensant qu'au moins le vin dût réparer le reste.
Pour m'en éclaicir donc j'en demande, et d'abord
Un laquais effronté m'apporte un rouge-bord[1]
D'un Auvernat fumeux qui, mêlé de Lignage[2]
Se vendait chez Crenet[3] pour vin de l'Hermitage[4],
Et qui, rouge et vermeil, mais fade et doucereux,
N'avait rien qu'un goût plat et qu'un déboire affreux[5].
A peine ai-je senti cette liqueur traîtresse,
Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse;
Toutefois, avec l'eau que j'y mets à foison[6],
J'espérais adoucir la force du poison.
Mais, qui l'aurait pensé? pour comble de disgrâce,
Par le chaud qu'il faisait, nous n'avions point de glace.
Point de glace, bon Dieu! dans le fort de l'été!
Au mois de juin! Pour moi, j'étais si transporté,
Que, donnant de fureur tout le festin au diable,
Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table;
Et, dût-on m'appeler et fantasque et bourru,
J'allais sortir enfin quand le rôt a paru.

Sur un lièvre[7] flanqué de six poulets étiques

une charge à la cour, se fâcha tout rouge en lisant la satire de Boileau; il porta plainte, mais ne put obtenir justice. Pour se venger, il fit imprimer une satire de Cotin contre Boileau, et en enveloppa les biscuits qu'il vendait. Il ne tarda pas à s'apercevoir que la plaisanterie de Boileau était une excellente « réclame » en sa faveur, et il avoua même qu'il devait sa fortune au poète.

1. *Un verre rempli jusqu'au bord.*

2. L'*Auvernat*, originaire de l'*Auvergne*, était un gros vin de l'Orléanais; il n'était bon qu'au bout de deux ans, et alors même, disait un contemporain, il entête et est malfaisant. Le *Lignage*, moins fort en couleur, était employé par les marchands de vin pour leurs mélanges; c'est ainsi que de nos jours on mêle la piquette d'Argenteuil aux gros vins de Narbonne.

3. Cabaretier célèbre logé, dit Boileau, à l'enseigne de la *Pomme de pin;* son cabaret était déjà très fréquenté au temps de Rabelais.

4. Le coteau de l'Hermitage, situé dans la vallée du Rhône, en face de Tournon, produit encore aujourd'hui des vins renommés.

5. *Arrière-goût désagréable.*

6. *En grande quantité;* ce mot vient du latin *fundere*, *fusum*, répandre ; il est donc employé ici dans son véritable sens.

7. Il est difficile d'imaginer un plat plus monstrueux : un lièvre, trois lapins, six poulets, six pigeons

S'élevaient trois lapins, animaux domestiques,
Qui, dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
Sentaient encor le chou dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées
Régnait un long cordon d'alouettes pressées,
Et, sur les bords du plat, six pigeons étalés
Présentaient pour renfort leurs squelettes brûlés.
A côté de ce plat paraissaient deux salades,
L'une de pourpier[1] jaune, et l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin saisissait l'odorat,
Et nageait dans des flots de vinaigre rosat[2].
Tous mes sots à l'instant, changeant de contenance,
Ont loué du festin la superbe ordonnance;
Tandis que mon faquin, qui se voyait priser[3],
Avec un ris moqueur les priait d'excuser.
Surtout certain hâbleur[4], à la gueule affamée,
Qui vint à ce festin conduit par la fumée[5],
Et qui s'est dit profès dans l'ordre des coteaux[6],
A fait, en bien mangeant, l'éloge des morceaux[7].
Je riais de le voir, avec sa mine étique,
Son rabat[8] jadis blanc, et sa perruque antique,

et des alouettes en grand nombre; Gargantua lui-même eût été effrayé. La plaisanterie tourne à la charge. On a fait observer avec raison que les alouettes ne se mangent pas au mois de juin, les lièvres non plus.

1. Plante potagere aqueuse et sans saveur, mais très rafraichissante.

2. Vinaigre parfumé avec de l'essence de rose; on ne comprend pas bien ce que pouvait être un pareil assaisonnement : notez qu'il y a huit ou dix fois plus de vinaigre que d'huile.

3. *Estimer à son prix.*

4. *Grand parleur ;* ce mot vient de l'espagnol *hablar*, qui signifie *parler*.

5. Par la fumée *des cuisines;* l'adjectif *goulu* est fait avec le radical du mot *gueule*.

6. Nom donné par plaisanterie à une société de raffinés qui n'admettaient sur leur table que les vins de certains coteaux de Champagne (Aï, Haut-Villiers et Avenay, a dit Saint-Évremond). On joua, la même année (1665), une comédie en un acte, en vers, par de Villiers, intitullée: *les Costeaux* ou *les Marquis friands*. (Voy. Fournel, *les Contemporains de Molière*, I. 329.)—On appelait *profès* les religieux admis dans un ordre après un *noviciat* plus ou moins long.

7. Sa manière de *louer* les morceaux consistait *à les manger avec avidité*.

8. Le *rabat*, porté aujourd'hui par les avocats, les magistrats et les professeurs en robe, faisait alors partie du costume des hommes. On sait que le Chrysale des *Femmes savantes* serrait les siens entre les feuillets d'un gros Plutarque. (V. le portrait de Boileau en tête du volume.)

En lapins de garenne ériger nos clapiers[1],
Et nos pigeons cauchois en superbes ramiers[2];
Et, pour flatter note hôte, observant son visage.
Composer sur ses yeux son geste et son langage[3],
Quand notre hôte charmé, m'avisant[4] sur ce point :
« Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point?
Je vous trouve aujourd'hui l'âme tout inquiète,
Et les morceaux entiers restent sur votre assiette...
Aimez-vous la muscade? on en a mis partout[5].
Ah! monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux goût;
Ces pigeons sont dodus : mangez, sur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche et molle.
Ma foi, tout est passable, il le faut confesser,
Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.
Quand on parle de sauce, il faut qu'on y raffine;
Pour moi, j'aime surtout que le poivre y domine:
J'en suis fourni, Dieu sait! et j'ai tout Pelletier[6]
Roulé dans mon office en cornets de papier.»
A tous ces beaux discours j'étais comme une pierre,
Ou comme la statue est au *Festin de Pierre*[7];
Et, sans dire un seul mot, j'avalais au hasard
Quelque aile de poulet dont j'arrachais le lard.
Cependant mon hâbleur, avec une voix haute,
Porte à mes campagnards la santé de notre hôte[8],

1. Ce sont les *lapins de chou* de tout à l'heure.

2. Les pigeons du pays de *Caux*, engraissés dans les fermes, sont aux *ramiers*, ou pigeons sauvages, ce que les clapiers à chair blanche et molle sont aux lapins de garenne. dont la chair est rouge et ferme.

3. C'est peut-être l'origine de ces beaux vers de Racine, dans *Britannicus :*

Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage
Sur les yeux de César composent leur visage.

4. *Me regardant et s'adressant à moi. Aviser* est formé avec le radical de *visage.*

5. Vers devenu proverbe, et avec raison. La question posée par l'hôte est ridicule; car il serait bien sot si l'invité lui répondait *qu'il n'aime pas* la muscade. La *muscade* ou *noix muscade,* graine du *muscadier,* n'est plus guère employée comme assaisonnement; elle joue un rôle important dans la préparation de certains médicaments, surtout chez les Hindous.

6. V. p. 14, note 3.

7. *Don Juan ou le Festin de Pierre,* comédie en cinq actes, par Molière, avait été représentée tout récemment (15 Février 1665). Boileau fait allusion à la statue du Commandeur, qui se contente de baisser la tête, au troisième acte, quand Don Juan l'invite à souper, et qui lui adresse quelques paroles à la fin du quatrième acte et à la fin de la pièce.

8. Invite les campagnards *à boire à la santé* de leur hôte.

Qui tous deux pleins de joie, en jetant un grand cri,
Avec un rouge-bord acceptent son défi.
Un si galant exploit réveillant tout le monde,
On a porté partout des verres à la ronde,
Où les doigts des laquais, dans la crasse tracés,
Témoignaient par écrit qu'on les avait rincés.
Quand un des conviés, d'un ton mélancolique,
Lamentant tristement une chanson bachique[1],
Tous mes sots à la fois, ravis de l'écouter,
Détonnant de concert[2] se mettent à chanter.
La musique sans doute était rare et charmante !
L'un traîne en longs fredons une voix glapissante[3] ;
Et l'autre, l'appuyant de son aigre fausset[4],
Semble un violon faux qui jure sous l'archet.
  Sur ce point[5], un jambon d'assez maigre apparence
Arrive sous le nom de jambon de Mayence.
Un valet le portait, marchant à pas comptés,
Comme un recteur suivi des quatre facultés[6].
Deux marmitons crasseux, revêtus de serviettes,
Lui servaient de massiers, et portaient deux assiettes,
L'une de champignons avec des ris de veau[7],
Et l'autre de pois verts qui se noyaient dans l'eau.
Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,
Chez tous les conviés la joie est redoublée ;
Et la troupe, à l'instant cessant de fredonner,
D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.

1. Le premier caractère d'une *chanson à boire*, ou *chanson bachique* (de *Bacchus*, dieu du vin), c'est évidemment la gaieté.

2. Ils chantent *ensemble*, *celui-ci sur un ton*, *celui-là sur un autre*.

3. *Glapir* se dit au propre des renards ou des petits chiens dont le cri est très aigre.

4. « Voix qui n'est pas naturelle et qui est au-dessus de la naturelle. » (*Dict. de Richelet.*)

5. *A ce moment*. Boileau, auteur des Satires, abuse de ces formes de transition banales : *cependant*, *à l'instant*, *et d'abord*.

6. L'Université de Paris, si célèbre au moyen âge, se composait de quatre *Facultés* distinctes : Faculté de Théologie, Faculté de Droit, Faculté de Médecine, Faculté des Arts ; son chef était le *Recteur* qui présidait le Tribunal de l'Université. Les *massiers* étaient des bedeaux ou des huissiers porteurs de bâtons à grosse tête garnis d'argent. Les *appariteurs* des Facultés actuelles figurent encore avec leurs chaînes et leurs masses dans les cérémonies universitaires.

7. L'Académie définit le *ris* un corps glanduleux qui est placé sous la gorge du veau et qui est un manger assez délicat.

Le vin au plus muet fournissant des paroles[1],
Chacun a débité ses maximes frivoles,
Réglé les intérêts de chaque potentat,
Corrigé la police et réformé l'État;
Puis, de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Hollande ou battu l'Angleterre[2].
Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,
De propos en propos on a parlé de vers.
Là tous mes sots, enflés d'une nouvelle audace,
Ont jugé des auteurs en maîtres du Parnasse[3]:
Mais notre hôte surtout, pour la justesse et l'art,
Élevait jusqu'au ciel Théophile[4] et Ronsard[5].
Quand un des campagnards, relevant sa moustache,
Et son feutre[6] à grands poils ombragé d'un panache,
Impose à tous silence, et d'un ton de docteur:
« Morbleu! dit-il, La Serre[7] est un charmant auteur!

1. Horace avait dit: *Ép.*, I. v. 19.

Fecundi calices quem non fecere disertum?
Quel est l'homme que les coupes fécondes n'ont pas rendu éloquent?

2. L'Angleterre et la Hollande étaient alors en guerre pour la possession des côtes de Guinée: Louis XIV prit parti pour les Hollandais et fit armer une flotte qu'il confia au duc de Beaufort; cette guerre fut terminée en 1667 par le traité de Bréda, grâce à l'entremise du roi de Suède.

3. *En critiques consommés*, capables de juger les poètes.

4. **Théophile de Viau** (1590-1626) a composé des poésies diverses, des odes, des élégies, et la tragédie de *Pyrame et Thisbé* (1617), dont Boileau a cité deux vers ridicules dans une de ses Préfaces (voir page 25). Voici quelques vers de Théophile qui le feront connaître sous le rapport de la *justesse* et de l'*art;* ils sont adressés à Louis XIII:

Celui qui lance le tonnerre,
Qui gouverne les éléments,
Et qui jusqu'en ses fondements
D'un clin d'œil fait trembler la terre,
Dieu, qui vous mit le sceptre en main,
Et qui peut vous l'ôter demain,
Dieu qui vous prête sa lumière,
Et qui, malgré les fleurs de lis,
Un jour fera de la poussière
De vos membres ensevelis...

5. **Ronsard** (1524-1585) est infiniment supérieur à Théophile, et Boileau n'aurait pas dû le traiter si durement. C'était un vrai poète; mais il parut à une époque de transition; l'admiration qu'il professait pour les anciens l'égara: il se mit, comme le dira plus tard Boileau, à parler grec et latin en français, et il ne vit pas qu'il signait sa propre condamnation en faisant des vers comme ceux-ci:

Les François qui mes vers liront,
S'ils ne sont et Grecs et Romains,
Au lieu de ce livre, ils n'auront
Qu'un pesant faix entre les mains.

Les Français du XVIIe siècle voulurent, et avec raison, demeurer Français; les œuvres de Ronsard leur parurent un *faix trop pesant*, et ils le rejetèrent bien loin.

6. Son *chapeau de feutre*, de poils collés ensemble et foulés; on gardait donc son chapeau à table au XVIIe siècle.

7. « Écrivain célèbre pour son

Ses vers sont d'un beau style et sa prose est coulante.
La *Pucelle*[1] est encore une œuvre bien galante,
Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant.
Le Pays[2], sans mentir, est un bouffon plaisant :
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture[3].
Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.
A mon gré, le Corneille est joli[4] quelquefois.
En vérité, pour moi, j'aime le beau français[5] ;
Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'*Alexandre*[6],
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre[7].
Les héros chez Quinault parlent bien autrement,

galimatias. » (*Note de Boileau.*) **La Serre** (1600-1665) a fait jouer sept tragédies, dont une intitulée *Thomas Morus,* en cinq actes et en prose : il fit aussi le *Secrétaire de la Cour,* recueil de lettres qui ont eu le plus grand succès.

1. Il s'agit ici du fameux poème de Chapelain, attendu vingt ans, et enfin publié en 1656. Jean **Chapelain** (1595-1674) a fait en l'honneur de Richelieu une ode bien supérieure à celle de Boileau sur la prise de Namur; mais la *Pucelle* est ridicule. En voici quelques vers, choisis parmi les meilleurs :

... Charles, son jeune maître et sa faible espérance,
Des fiers usurpateurs éprouvait l'insolence ;
Et la Marne et la Seine à peine en leurs courants
Trouvaient un boulevard à l'abri des tyrans.
Cent monstres à la fois, la Peste et la Famine
Des peuples en tous lieux avançaient la ruine,
Et la guerre, en tous lieux agitant son flambeau,
De leurs toits embrasés composait leur tombeau.

La prose de Chapelain valait mieux que ses vers : on a de lui les *Sentiments de l'Academie sur le Cid* et une *Correspondance intéressante*, publiée naguère par M. Tamizey de Larroque.

2. **Le Pays** (1636-1690) avait alors trente ans ; il s'était fait connaître et estimer non seulement « chez les provinciaux », comme le dit Boileau dans une note, mais même à la Ville et à la Cour par son livre intitulé : *Amitiés, amours et amourettes* (1664). C'est un singulier mélange de prose et de vers, avec des saillies parfois heureuses ; malheureusement pour lui, Le Pays s'est trop étudié à « singer » Voiture.

3. Vincent **Voiture**, que Boileau loue ici d'une manière si délicate, naquit en 1598, et mourut âgé de cinquante ans seulement en 1648. Son neveu Pinchêne, dont il sera question plus tard, publia en 1650 les lettres et les vers qui lui avaient acquis dès 1627 une si grande réputation de bel esprit. Voiture n'est jamais simple, mais on ne saurait lui contester l'élégance et la distinction ; il a beaucoup contribué à épurer la langue française.

4. *Corneille* et *joli* ne vont pas ensemble, pas plus que *Bossuet* et *médiocre*, comme on l'a dit avec tant de raison.

5. On écrivait alors *françois*, prononcez *françoué*.

6. *Alexandre le Grand*, deuxième tragédie de Racine, jouée par la troupe de Molière le 4 decembre 1665, et le 14 par les comédiens de l'hôtel de Bourgogne.

7. Justement le reproche qu'on adresse à l'*Alexandre* de Racine, c'est d'avoir beaucoup trop de *tendresse.* Saint-Évremond disait que le grand conquérant se trouvait ainsi transformé en chevalier errant.

Et jusqu'à : *Je vous hais*, tout s'y dit tendrement[1].
On dit qu'on l'a drapé[2] dans certaine satire ;
Qu'un jeune homme... — Ah ! je sais ce que vous voulez dire,
A répondu notre hôte : « Un auteur sans défaut,
« La raison dit : Virgile, et la rime : Quinault[3]. »
— Justement. A mon gré, la pièce est assez plate.
Et puis, blâmer Quinault !... Avez-vous vu *l'Astrate*[4] ?
C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé ;
Surtout l'anneau royal me semble bien trouvé.
Son sujet est conduit d'une belle manière ;
Et chaque acte en sa pièce est une pièce entière.
Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.
— Il est vrai que Quinault est un esprit profond.
A repris certain fat, qu'à sa mine discrète
Et son maintien jaloux j'ai reconnu poète ;
Mais il en est pourtant qui le pourraient valoir.
— Ma foi ce n'est pas vous qui nous le ferez voir,
A dit mon campagnard avec une voix claire,
Et déjà tout bouillant de vin et de colère.
— Peut-être, a dit l'auteur pâlissant de courroux ;
Mais vous, pour en parler, vous y connaissez-vous ?

1. Allusion à quelques vers de la *Stratonice* de Quinault, représentée en 1657 :

ANTIOCHUS
Vous me haïssez donc ?
STRATONICE
J'y mets toute ma gloire...
ANTIOCHUS
Ah ! si vous me laissez l'ordre de vous haïr,
Laissez-moi donc aussi le pouvoir d'obéir,
Cruelle, et si pour vous ma haine est nécessaire,
Pour m'empêcher d'aimer, empêchez-vous de plaire.
Vous demandez ma haine ! ah ! ne pouviez-vous mieux
Mettre aujourd'hui d'accord votre bouche et vos yeux ?
Peuvent-ils à la fois vouloir avec justice
Et que je vous adore, et que je vous haïsse ?
(Acte II, sc. VI et VII.)

2. *Habillé d'étrange sorte*, bafoué.
3. Voir page 33.
4. La tragédie d'*Astrate, roi de Tyr*, obtint en 1663 un succès prodigieux ; elle fut jouée trois mois de suite, et l'on doubla le prix des places au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. La pièce est loin d'être aussi mauvaise que le prétend Boileau. On y rencontre de très beaux vers, et si la *tendresse* des héros est excessive, ce défaut plaisait aux spectateurs qui applaudirent l'*Alexandre* de Racine. Voici quelques vers de la fameuse scène où il est question de l'anneau royal :

AGÉNOR
Après m'avoir loué d'avoir cédé mes droits
En mettant dans mes mains cet *anneau de nos rois*,
La reine avec adresse a su me faire entendre
Que son cœur à vos feux s'était laissé surprendre...
Que voulez-vous ? chacun a sa façon d'aimer.
Vous aimez en héros ; pour moi, je le confesse,
Le ciel m'a fait un cœur capable de faiblesse ;
Mais je n'en rougis point, et, jusques à ce jour,
La faiblesse jamais n'a fait honte à l'amour.
(Acte III, sc. III.)

— Mieux que vous mille fois, dit le noble en furie.
— Vous ? mon Dieu ! mêlez-vous de boire, je vous prie,
A l'auteur sur-le-champ aigrement reparti[1].
— Je suis donc un sot, moi ? vous en avez menti !
Reprend le campagnard ; et, sans plus de langage,
Lui jette pour défi son assiette au visage.
L'autre esquive le coup ; et l'assiette, volant,
S'en va frapper le mur et revient en roulant[2].
A cet affront l'auteur, se levant de la table,
Lance à mon campagnard un regard effroyable :
Et, chacun vainement se ruant entre deux,
Nos braves s'accrochant se prennent aux cheveux.
Aussitôt sous leurs pieds les tables renversées
Font voir un long débris de bouteilles cassées.
En vain à lever[3] tout les valets sont fort prompts,
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.
  Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare ;
Et, leur première ardeur passant en un moment,
On a parlé de paix et d'accommodement.
Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire[4],
J'ai gagné doucement la porte sans rien dire,
Avec un bon serment que, si pour l'avenir
En pareille cohue on me peut retenir,
Je consens de bon cœur, pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie[5],
Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers,
Et qu'à peine au mois d'août l'on mange des pois verts.

1. La construction n'est pas très heureuse ; elle ne serait pas meilleure si l'on disait en prose : A sur-le-champ reparti aigrement l'auteur.

2. Tout le monde a remarqué l'effet d'harmonie imitative produit par la rencontre de ces R.

3. A *relever*, à *ramasser* ; ne se dirait plus.

4. *Conspirer*, veut dire proprement *respirer à l'unisson*, et par suite *agir de concert*. Bossuet, dans son *Histoire universelle*, parle des bons citoyens qui *conspirent au bien public* avec les lois de leur patrie.

5. La Brie était une province, ou pour mieux dire une région de l'ancienne France, comprenant sur une longueur d'environ trente lieues le pays situé entre la Seine et la Marne. La *Brie champenoise*, dont la capitale était Meaux, produisait d'assez bons vins ; c'est aux vins de la *Brie française*, appelée Brie-Comte-Robert, que Boileau fait ici allusion ; ils étaient fort médiocres.

SATIRE IV

1664

A M. L'ABBÉ LE VAYER

[La satire IV a été composée en 1664, avant le *Discours au Roi;* c'est donc une œuvre de jeune homme, et l'on s'en aperçoit, car elle est médiocre. Elle a pour objet l'*infinie diversité des folies humaines,* et il paraît que Boileau en conçut l'idée au cours d'une conversation sur ce sujet avec Molière et l'abbé Le Vayer. Fils unique du célèbre La Mothe Le Vayer, ancien précepteur de Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, cet abbé mourut âgé de 35 ans à peine, en 1664, avant l'impression de cette satire dont la dédicace a rendu son nom célèbre.]

D'où vient, cher Le Vayer, que l'homme le moins sage
Croit toujours seul avoir la sagesse en partage,
Et qu'il n'est point de fou qui, par belles raisons,
Ne loge son voisin aux Petites-Maisons [1] ?
Un pédant[2], enivré de sa vaine science,
Tout hérissé de grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui, de mille auteurs retenus mot pour mot,
Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un sot[3],
Croit qu'un livre fait tout, et que, sans Aristote[4],
La raison ne voit goutte[5], et le bon sens radote.

1. On appelait ainsi un hôpital situé à Paris, rue de Sèvres; on y recevait les vieillards et les fous.

2. Un *pédant* est un homme qui fait le docteur hors de propos, comme un maître d'école qui se croirait toujours dans sa classe.

3. La construction est embarrassée et le sens n'est pas très clair ; on ne voit pas bien comment la réunion de mille auteurs entassés dans la tête d'un homme peut faire un sot : Molière a dit avec un plus grand bonheur d'expression :

La science est sujette à faire de grands sots.
(*Les femmes savantes*, IV, III.)

4. **Aristote** était un philosophe grec, disciple de Platon et précepteur d'Alexandre (384-322). Ses ouvrages, traduits du grec en syriaque, du syriaque en arabe et de l'arabe en latin, firent autorité pendant tout le moyen âge. On croyait avoir tranché une difficulté quand on avait cité le philosophe de Stagyre ou quand on avait prononcé gravement ces mots : « Le maître l'a dit ». Descartes a, non sans peine, détruit l'autorité d'Aristote pour lui substituer celle du sens commun.

5. *Ne voit rien du tout ;* les substantifs *goutte, mie, pas, point,* s'emploient ainsi avec *ne* pour former des locutions négatives.

D'autre part un galant[1], de qui tout le métier
Est de courir le jour de quartier en quartier,
Et d'aller, à l'abri d'une perruque blonde[2],
De ses froides douceurs fatiguer tout le monde[3],
Condamne la science, et, blâmant tout écrit,
Croit qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit[4];
Que c'est des gens de cour le plus beau privilège,
Et renvoie un savant dans le fond d'un collège.
Un bigot[5] orgueilleux, qui, dans sa vanité,
Croit duper jusqu'à Dieu par son zèle affecté,
Couvrant tous ses défauts d'une sainte apparence,
Damne tous les humains, de sa pleine puissance[6].
Un libertin[7], d'ailleurs, qui, sans âme et sans foi,
Se fait de son plaisir une suprême loi,
Tient que[8] ces vieux propos de démons et de flammes
Sont bons pour étonner[9] des enfants et des femmes,
Que c'est s'embarrasser de soucis superflus,
Et qu'enfin tout dévot a le cerveau perclus[10].
En un mot, qui voudrait épuiser ces matières,
Peignant de tant d'esprits les diverses manières,
Il[11] compterait plutôt combien, dans un printemps,
Guénaud[12] et l'antimoine ont fait mourir de gens...

1. On appelait aussi *damoiseaux* les jeunes désœuvrés qui passaient leur temps à faire visite aux dames.

2. Les hommes portaient alors, à l'imitation du roi, une perruque blonde: dans Molière, les galants sont très souvent appelés *blondins*. Boileau dira plus tard :

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
Sous mes faux *cheveux blonds* déjà toute chenue...

3. Édit. de 1713 : *fatiguer le beau monde*.

4. On sait qu'au moyen âge les nobles se glorifiaient de ne savoir ni lire ni écrire. Certains nobles du XVIIe siècle prétendaient tout savoir, mais sans avoir rien appris.

5. Ce mot signifiait alors *faux dévot*, et Richelet, qui le définit ainsi dans son *Dictionnaire*, ajoute : Un franc bigot et un franc scélérat sont cousins germains. On a déjà vu (p. 16, note 1) que Boileau, dont la piété fut toujours aussi sincère qu'éclairée, avait horreur des *bigots ;* il dira plus tard, dans *l'Épître à Racine :*

L'un, défenseur zélé des *bigots* mis en jeu...

6. *De son autorité privée*, sans y avoir été autorisé.

7. On appelait alors *libertins* ou *esprits forts*, ceux qu'on nomme aujourd'hui *libres-penseurs ;* le *libertinage* confinait à l'impiété.

8. *Est d'avis que*, prétend.

9. *Pour épouvanter*, v. page 31, note 4.

10. *Paralysé ;* et l'on sait que ce genre de maladie amène la folie.

11. *Celui-là* compterait ; cette tournure ne s'emploie plus.

12. **Guénaud**, médecin de la reine en 1667 ; il préconisait comme re-

Mais, sans errer en vain dans ces vagues propos,
Et pour rimer ici ma pensée en deux mots,
N'en déplaise à ces fous nommés sages de Grèce[1],
En ce monde il n'est point de parfaite sagesse :
Tous les hommes sont fous, et, malgré tous leurs soins,
Ne diffèrent entre eux que du plus ou du moins[2].
Comme on voit qu'en un bois que cent routes séparent
Les voyageurs sans guide assez souvent s'égarent,
L'un à droit[3], l'autre à gauche, et, courant vainement,
La même erreur les fait errer diversement[4] :
Chacun suit dans le monde une route incertaine,
Selon que son erreur le joue et le promène ;
Et tel y fait l'habile et nous traite de fous,
Qui, sous le nom de sage, est le plus fou de tous.
Mais, quoi que sur ce point la satire publie,
Chacun veut en sagesse ériger sa folie,
Et, se laissant régler à son esprit tortu[5],
De ses propres défauts se fait une vertu.
Ainsi, cela soit dit pour qui veut se connaître,
Le plus sage est celui qui ne pense point l'être :
Qui, toujours pour un autre enclin vers la douceur[6],
Se regarde soi-même en sévère censeur,
Rend à tous ses défauts une exacte justice,
Et fait sans se flatter le procès à son vice.
Mais chacun pour soi-même est toujours indulgent.
Un avare, idolâtre et fou de son argent[7],
Rencontrant la disette au sein de l'abondance,
Appelle sa folie une rare prudence,
Et met toute sa gloire et son souverain bien

mède l'*antimoine*, ou *émétique*, purgatif énergique composé de tartrate de potasse et d'antimoine. On disait plaisamment que ce remède, ayant guéri Louis XIV et tué Mazarin, avait deux fois sauvé la France.

1. On appela ainsi dans l'antiquité un certain nombre de personnages qui s'illustrèrent par l'étendue de leurs connaissances. Le mot grec *sophos* veut dire *savant* et *sage*.

2. *L'un est plus fou, l'autre moins; c'est une question de degré.*

3. On dirait aujourd'hui à *droite*.

4. Ce vers est traduit littéralement d'Horace. *Sat.*, II, III, v. 50.

5. Se laissant régler *par ;* cette construction était fréquente au temps de Boileau, même en prose.

6. On dit plutôt *enclin à;* mais comme le mot *enclin* sert à désigner l'*inclinaison*, l'emploi de *vers* est très logique.

7. *Idolâtre de et fou de.* L'avare aime son argent jusqu'à l'adoration, jusqu'à la folie.

A grossir un trésor qui ne lui sert de rien.
Plus il le voit accru, moins il en sait l'usage.
« Sans mentir, l'avarice est une étrange rage, »
Dira cet autre fou non moins privé de sens,
Qui jette, furieux[1], son bien à tous venants,
Et dont l'âme inquiète, à soi-même importune,
Se fait un embarras de sa bonne fortune[2].
Qui des deux, en effet, est le plus aveuglé ?
« L'un et l'autre, à mon sens, ont le cerveau troublé, »
Répondra, chez Fredoc[3], ce marquis sage et prude[4],
Et qui sans cesse au jeu, dont il fait son étude,
Attendant son destin d'un quatorze ou d'un sept,
Voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet[5].
Que si d'un sort fâcheux la maligne inconstance
Vient par un coup fatal faire tourner la chance,
Vous le verrez bientôt, les cheveux hérissés,
Et les yeux vers le ciel de fureur élancés,
Ainsi qu'un possédé que le prêtre exorcise[6],
Fêter dans ses serments tous les saints de l'Église[7].
Qu'on le lie : ou je crains, à son air furieux,
Que ce nouveau Titan[8] n'escalade les cieux.
Mais laissons-le plutôt en proie à son caprice ;
Sa folie, aussi bien, lui tient lieu de supplice.
Il est d'autres erreurs dont l'aimable poison

1. *Furieux* ne désigne pas ici la colère violente ; Boileau veut dire que le prodigue est un *fou à lier*.

2. *De la situation si favorable dans laquelle le place sa richesse.*

3. **Fredoc** tenait, place du Palais-Royal, une *académie* ou salle de jeu très fréquentée. La fureur du jeu était alors extrême ; la reine elle-même, la vertueuse Marie-Thérèse, s'y abandonnait, et le roi dut intervenir un jour qu'elle y avait perdu des sommes énormes.

4. *Prude* voulait dire alors qui *a de la prudence*, et de là viennent les expressions *prud'homme* et *prud'homie* ; ce dernier mot servait à désigner la sagesse acquise par une longue expérience.

5. On voit par là qu'il s'agit de jeux de hasard, du jeu de dés par exemple ; on jouait aussi aux cartes, et certaines maisons de jeu s'appelaient *brelans*, comme on le voit par ce vers des *Plaideurs :*

Courir le bal la nuit, et le jour les *brelans*.

6. Les *exorcismes* sont des prières accompagnées de cérémonies pour chasser les démons.

7. Il s'agit ici de ceux qui jurent en prenant l'un après l'autre le nom de tous les saints; *serment* n'est donc pas le mot propre.

8. Les *Titans*, fils de la Terre, voulurent escalader le ciel et ils entassèrent Pélion sur Ossa ; Jupiter les foudroya.

D'un charme[1] bien plus doux enivre la raison :
L'esprit dans ce nectar heureusement s'oublie.
  Chapelain[2] veut rimer, et c'est là sa folie.
Mais bien que ses durs vers[3], d'épithètes enflés,
Soient des moindres grimauds chez Ménage sifflés[4],
Lui-même il s'applaudit. et, d'un esprit tranquille,
Prend le pas au Parnasse au-dessus de Virgile[5].
Que ferait-il, hélas ! si quelque audacieux
Allait, pour son malheur, lui dessiller les yeux,
Lui faisant voir ses vers et sans force et sans grâces,
Montés sur deux grands mots, comme sur deux échasses[6] ;
Ses termes sans raison l'un de l'autre écartés,
Et ses froids ornements à la ligne plantés ?
Qu'il maudirait le jour où son âme insensée
Perdit l'heureuse erreur qui charmait sa pensée !
  Jadis certain bigot, d'ailleurs homme sensé,
D'un mal assez bizarre eut le cerveau blessé,
S'imaginant sans cesse, en sa douce manie,
Des esprits bienheureux entendre l'harmonie[7].

1. Les *charmes* magiques ne sont pas des breuvages, et ils ne peuvent pas enivrer ; ce sont les *philtres* qui produisent cet effet.

2. V. page 46, note 1.

3. Ce vers est fait sur le modèle de ceux de Chapelain.

4. Ménage (v. page 33, note 3). recevait chez lui le mercredi ; il a vivement réclamé contre l'épithète de *grimaud* (écolier des basses classes) appliquée ainsi aux gens de lettres français et étrangers. Ménage jugeait sévèrement la *Pucelle* de Chapelain, bien que ses vers à lui ne fussent pas meilleurs.

5. *Se proclame supérieur à l'auteur de l'Énéide*. Chapelain, dans la préface de son poème, déclare que Virgile est son modèle, mais qu'il ne le copie point, car il y aurait « de la bassesse de cœur et de la stérilité d'esprit en cette sorte d'imitation. » A la fin de cette même préface, il invite ses lecteurs à s'examiner eux-mêmes avant d'examiner son œuvre, pour voir s'ils ont « assez de lumières ».

6. Cette critique est parfaitement juste ; Chapelain affectionnait les grands mots ; on cite de lui des vers comme ceux-ci :

D'insupportables maux une suite enchaînée.
Des sourcilleuses tours saper le fondement.
De ce sourcilleux roc l'inébranlable cime.

Boileau s'amusait à disposer ce dernier vers de la manière que voici, sur deux *échasses :*

ROC
De ce sourcilleux
l'inébranlable cime

7. Horace a décrit la folie d'un grec qui allait s'asseoir dans un théâtre vide et croyait y entendre d'admirables tragédies.

Enfin un médecin fort expert en son art
Le guérit par adresse, ou plutôt par hasard[1] ;
Mais voulant de ses soins exiger le salaire,
« Moi vous payer[2] ! lui dit le bigot en colère,
Vous dont l'art infernal, par des secrets maudits,
En me tirant d'erreur m'ôte du paradis ! »
J'approuve son courroux ; car, puisqu'il faut le dire,
Souvent de tous nos maux la raison est le pire :
C'est elle qui, farouche au milieu des plaisirs,
D'un remords importun vient brider[3] nos désirs.
La fâcheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles ;
C'est un pédant qu'on a sans cesse à ses oreilles,
Qui toujours nous gourmande, et, loin de nous toucher,
Souvent, comme Joly[4], perd son temps à prêcher.
En vain certains rêveurs nous l'habillent en reine,
Veulent sur tous nos sens la rendre souveraine,
Et, s'en formant en terre[5] une divinité,
Pensent aller par elle à la félicité :
« C'est elle, disent-ils, qui nous montre à bien vivre. »
Ces discours, il est vrai, sont fort beaux dans un livre.
Je les estime fort ; mais je trouve, en effet,
Que le plus fou souvent est le plus satisfait.

1. C'est l'éternelle plaisanterie sur l'ignorance des médecins, et pourtant Boileau les consultait, et il suivait leurs conseils : ce fut sur leur ordre formel qu'il alla aux eaux de Bourbon.

2. Vous prétendez que je vous paie : cette tournure est analogue à celle qu'on rencontre dans *le Lièvre et la Tortue :* « Moi l'emporter !... »

3. *Arrêter dans leur course*, comme un cheval dont on tire la *bride*.

4. Claude **Joly** (ou Joli, comme l'écrivait Boileau) (1610-1678) était alors curé de Saint-Nicolas-des-Champs ; il fut nommé par Louis XIV évêque d'Agen, et l'on a imprimé de lui en 1692, huit volumes de *Prônes* et autres œuvres mêlées.

5. *Sur la terre ;* c'est ainsi qu'on lit dans *Polyeucte* (V, v) :

Le coup à l'un et à l'autre en sera précieux,
Puisqu'il t'assure *en terre* en m'élevant aux cieux.

SATIRE V

1665

A M. LE MARQUIS DE DANGEAU

[Juvénal s'était élevé avec force, dans sa huitième satire, contre les nobles indignes de leur rang. Boileau eut l'heureuse idée de faire une satire sur *la Noblesse*, et de répéter à ses contemporains ce que Corneille et Molière avaient dit en quelques mots, dans le *Menteur* et dans *Don Juan*, que « la noblesse n'est rien où la vertu n'est pas ». La satire V est moins belle que celle du poète latin ; mais elle renferme de très beaux vers, et c'est l'œuvre d'un honnête homme qui dit la vérité avec un certain courage. Boileau a dédié cette satire à Philippe Courcillon de Dangeau (1638-1720), et justement Saint-Simon a dit que la noblesse des Dangeau « était fort courte ». Membre de l'Académie française en 1668, Dangeau a laissé un *Journal* précieux pour l'histoire ; il y relate pour ainsi dire heure par heure les événements de toute nature qui se sont accomplis à la cour de 1684 à 1720.]

La noblesse, Dangeau, n'est pas une chimère [1],
Quand [2], sous l'étroite loi d'une vertu sévère,
Un homme, issu d'un sang fécond en demi-dieux [3],
Suit, comme toi, la trace où [4] marchaient ses aïeux.
Mais je ne puis souffrir qu'un fat [5], dont la mollesse
N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine noblesse,
Se pare insolemment du mérite d'autrui [6],
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.

1. Une chose qui n'existe que dans l'imagination des gens, comme la *Chimère*, monstre à tête de lion, à corps de chèvre et à queue de serpent.

2. *Si toutefois, à condition que.*

3. On distinguait, dans la mythologie ancienne, les *dieux*, les *demi-dieux* et les *héros* ; les demi-dieux étaient fils d'un dieu et d'une mortelle ou réciproquement.

4. *Dans laquelle? Marcher sur les traces de quelqu'un*, c'est mettre ses pieds sur les vestiges qu'il a laissés sur le sable.

5. V. page 38, note 6.

6. Comme *le geai paré des plumes du paon* dans La Fontaine.

Je veux[1] que la valeur de ses aïeux antiques[2]
Ait fourni de matière[3] aux plus vieilles chroniques,
Et que l'un des Capets[4], pour honorer leur nom,
Ait de trois fleurs de lis doté leur écusson[5] :
Que sert ce vain amas d'une inutile gloire,
Si, de tant de héros célèbres dans l'histoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'univers
Que de vieux parchemins[6] qu'ont épargnés les vers ;
Si, tout sorti qu'il est[7] d'une source divine,
Son cœur dément en lui sa superbe origine,
Et, n'ayant rien de grand qu'une sotte fierté,
S'endort dans une lâche et molle oisiveté ?
Cependant, à le voir avec tant d'arrogance
Vanter le faux éclat de sa haute naissance,
On dirait que le ciel est soumis à sa loi,
Et que Dieu l'a pétri d'autre limon que moi.
Enivré de lui-même, il croit, dans sa folie,
Qu'il faut que devant lui d'abord tout s'humilie[8].
Aujourd'hui toutefois, sans trop le ménager,
Sur ce ton un peu haut je vais l'interroger[9] :
« Dites-moi, grand héros, esprit rare et sublime,
Entre tant d'animaux, qui sont[10] ceux qu'on estime ?
On fait cas d'un coursier qui, fier et plein de cœur,
Fait paraître en courant sa bouillante vigueur ;
Qui jamais ne se lasse, et qui dans la carrière
S'est couvert mille fois d'une noble poussière.

1. *Je veux* a ici le sens de *Je veux bien admettre*.

2. De ceux mêmes dont l'existence se perd dans la nuit des temps.

3. Ait fourni *la* matière *de*, ou ait *servi* de matière *à*.

4. L'un des rois de la 3e race, successeurs de Hugues Capet ; on sait que ce nom fut donné à Louis XVI par dérision, en 1792.

5. Les anciens commentateurs de Boileau ont dit qu'il faisait ici allusion à Philippe-Auguste : sauvé à Bouvines par le chevalier d'Estaing, il lui aurait permis d'ajouter à son blason les armes de la maison de France.

6. *De vieux titres de noblesse ;* ils étaient écrits sur *parchemin*, comme l'étaient encore, au temps de Boileau, les actes notariés de quelque importance.

7. Et non qu'il *soit ;* la réalité de cette descendance est admise, pour mieux accabler le noble indigne.

8. Que tout *commence par* s'humilier devant lui.

9. Je vais l'intérroger *en lui parlant rudement, comme à un égal*, Ces quatre vers ont été ajoutés par Boileau vers 1710, parce que l'apostrophe qui suit semblait s'adresser à Dangeau.

10. On dirait aujourd'hui *quels* sont.

Mais la postérité d'Alfane [1] et de Bayard [2],
Quand ce n'est qu'une rosse [3], est vendue au hasard,
Sans respect des aïeux dont elle est descendue,
Et va porter la malle, ou tirer la charrue [4].
Pourquoi donc voulez-vous que, par un sot abus,
Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus?
On ne m'éblouit point d'une apparence vaine :
La vertu d'un cœur noble est la marque certaine.
Si vous êtes sorti de ces héros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zèle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Respectez-vous les lois? fuyez-vous l'injustice?
Savez-vous pour la gloire oublier le repos,
Et dormir en plein champ le harnais [5] sur le dos?
Je vous connais [6] pour noble à ces illustres marques.
Alors soyez issu des plus fameux monarques,
Venez de mille aïeux; et, si ce n'est assez.
Feuilletez à loisir tous les siècles passés;
Voyez de quel guerrier il vous plaît de descendre;
Choisissez de César, d'Achille, ou d'Alexandre [8] :
En vain un faux censeur voudrait vous démentir,
Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.
Mais, fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous [9],

1. Cheval du géant Gradasse, dans le *Roland furieux* de l'Arioste. On a fait observer à ce propos que le mot *alfana* est un nom commun signifiant *cavale*, et que Boileau a pris ainsi le Pirée pour un homme.

2. Cheval de *Renaud de Montauban*, l'aîné et le plus vaillant des *quatre fils Aymon*.

3. *Un mauvais cheval ;* ce mot vient de l'allemand *ross*, qui veut dire *coursier*.

4. Cette comparaison des nobles avec les chevaux est tirée presque textuellement de Juvénal (*Sat.* VIII, v. 56.)

Dis-moi, descendant des Troyens, qui donc croit à la noblesse des animaux s'ils ne sont courageux?

5. *Harnais*, ou *harnois*, signifiait jadis et l'équipement d'un homme d'armes, et l'équipage de cuir d'une voiture. Le premier sens se retrouve dans la locution poetique *blanchi sous le harnois*, c'est-à-dire *vieilli au service militaire*.

7. Je vous *reconnais*, je déclare que vous êtes noble.

8. On dirait plutôt aujourd'hui : choisissez *entre*. Racine fait dire à Agrippine dans *Britannicus :*

Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère.

9. Que vous *déshonorez* tous; le verbe *diffamer* n'est plus guère usité; le substantif *diffamation* s'emploie tous les jours dans le sens de *déshonneur*.

Sont autant de témoins qui parlent contre vous,
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie
Ne sert plus que de jour à votre ignominie [1].
En vain, tout fier d'un sang que vous déshonorez,
Vous dormez à l'abri de ces noms révérés;
En vain vous vous couvrez des vertus de vos pères :
Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimères;
Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,
Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,
Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie [2]... »
Que maudit soit le jour où cette vanité
Vint ici de nos mœurs souiller la pureté!
Dans les temps bienheureux du monde en son enfance,
Chacun mettait sa gloire en sa seule innocence;
Chacun vivait content, et sous d'égales lois,
Le mérite y faisait la noblesse et les rois [3];
Et, sans chercher l'appui d'une naissance illustre,
Un héros de soi-même empruntait tout son lustre.
Mais enfin par le temps le mérite avili
Vit l'honneur en roture, et le vice anobli [4];
Et l'orgueil, d'un faux titre appuyant sa faiblesse,
Maîtrisa les humains sous le nom de noblesse.
De là vinrent en foule et marquis et barons [5] :
Chacun pour ses vertus [6] n'offrit plus que des noms.

1. Ne sert qu'à mettre votre ignominie *dans tout son jour*, en pleine lumière.

2. Boileau s'emporte, comme il le dira au vers suivant : cette accumulation d'injures est analogue à celle qu'on trouve dans *Polyeucte*, lorsque la confidente Stratonice dit à Pauline (acte III, scène II) :

C'est l'ennemi commun de l'État et des dieux,
Un méchant, un infâme, un rebelle, un perfide,
Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide,
Une peste exécrable à tous les gens de bien,
Un sacrilège impie, en un mot, un chrétien.

3. Bien plus, il n'y avait *ni nobles ni rois*; chaque père de famille était roi dans sa maison.

4. Les *honnêtes gens* furent de simples *roturiers*, bourgeois, manants ou vilains; les *gens vicieux* devinrent *nobles*; Boileau parlera plus tard de l'*honnête homme à pied* et du *faquin en litière*.

5. Les *marquis* étaient jadis les gouverneurs des *marches* ou provinces frontières; *baron* voulait dire simplement *homme* (homme de cœur); les titres de noblesse ont été dans la suite classés de la manière suivante : écuyer, vidame, chevalier, baron, vicomte, comte, marquis, duc, prince.

6. *En guise de vertus.*

Aussitôt maint esprit fécond en rêveries
Inventa le blason avec les armoiries [1] ;
De ses termes obscurs fit un langage à part ;
Composa tous ces mots de Cimier et d'Écart [2],
De Pal, de Contrepal, de Lambel et de Fasce [3],
Et tout ce que Segoing dans son *Mercure* entasse [4].
Une vaine folie enivrant la raison,
L'honneur triste et honteux ne fut plus de saison [5].
Alors, pour soutenir son rang et sa naissance,
Il fallut étaler le luxe et la dépense ;
Il fallut habiter un superbe palais,
Faire par les couleurs distinguer ses valets,
Et, traînant en tous lieux de pompeux équipages [6],
Le duc et le marquis se reconnut aux pages [7].
Bientôt, pour subsister, la noblesse sans bien
Trouva l'art d'emprunter, et de ne rendre rien ;
Et, bravant des sergents la timide cohorte [8],
Laissa le créancier se morfondre à sa porte [9] :

1. La Fontaine s'est moqué du blason dans une de ses fables (X, XVI).

Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole.

2. *Cimier* se dit, dans la langue du blason, d'un ornement qui surmonte le sommet, la *cime* du casque. Les *écarts* sont les différentes divisions de l'écu, lorsqu'il est partagé en quatre.

3. On appelait *pal* une division verticale de l'écu ; *contrepal* un pal divisé lui-même en deux ; *lambel* une sorte de brisure, et *fasce* une division horizontale de l'écu.

4. Auteur d'un ouvrage publié en 1657 et intitulé *Trésor héraldique*, ou *Mercure armorial*. Dans les éditions contemporaines de Boileau, l'avocat **Segoing** est toujours appelé *Segond ;* c'est seulement en 1713 qu'il reprend son véritable nom, encore est-il appelé *Segoind*.

5. Régnier disait avec plus de vivacité (*Sat.* XIII).

L'Honneur est un vieux saint que l'on ne chôme [plus.

6. *Équipage* se disait de l'appareil qui entourait les grands seigneurs ou les gens très riches quand ils paraissaient en public.

7. Nous mettrions le pluriel ; le singulier, est très logique parce qu'il suppose que le verbe est sous-entendu une première fois, et très conforme aux habitudes du XVII[e] siècle. On appelait *pages* des jeunes gens de bonne famille qui entraient au service des grands seigneurs pour s'y former aux belles manières, et faire, pour ainsi dire, leur apprentissage de courtisans. On connait les vers de La Fontaine :

Tout petit prince a des ambassadeurs
Tout marquis veut avoir des *pages*.

8. Des *suppôts de justice ;* les privilégiés sous l'ancien régime se moquaient de la loi.

9. Le fait de ne pas payer ses dettes distinguait tout particulièrement les grands seigneurs du temps de Louis XIV. Bossuet et les autres prédicateurs furent souvent obligés de tonner en chaire contre de pa-

Mais, pour comble, à la fin le marquis en prison
Sous le faix des procès vit tomber sa maison.
Alors le noble altier, pressé de l'indigence,
Humblement du faquin [1] rechercha l'alliance;
Avec lui trafiquant d'un nom si précieux,
Par un lâche contrat vendit tous ses aïeux [2];
Et, corrigeant ainsi la fortune ennemie,
Rétablit son honneur à force d'infamie.
Car, si l'éclat de l'or ne relève le sang,
En vain l'on fait briller la splendeur de son rang;
L'amour de vos aïeux passe en vous pour manie,
Et chacun pour parent vous fuit et vous renie.
Mais quand un homme est riche il vaut toujours son prix:
Et, l'eût-on vu porter la mandille [3] à Paris,
N'eût-il de son vrai nom ni titre ni mémoire,
D'Hozier [4] lui trouvera cent aïeux dans l'histoire.
Toi donc, qui, de mérite et d'honneurs revêtu,
Des écueils de la cour as sauvé ta vertu,
Dangeau, qui, dans le rang où notre roi t'appelle,
Le vois, toujours orné d'une gloire nouvelle,
Et plus brillant par soi que par l'éclat des lis,
Dédaigner tous ces rois dans la pourpre amollis;
Fuir d'un honteux loisir la douceur importune;
A ses sages conseils asservir la fortune;
Et, de tout son bonheur ne devant rien qu'à soi,
Montrer à l'univers ce que c'est qu'être roi:
Si tu veux te couvrir d'un éclat légitime,

reils scandales. Les princes du sang étaient eux-mêmes criblés de dettes qu'ils ne payaient pas. Le créancier n'attendait pas toujours à la porte. parfois on le faisait entrer. mais pour le recevoir comme le Don Juan de Molière reçoit M. Dimanche.

1. Du *roturier qu'il méprisait*, mais dont il voulait bien s'approprier la fortune.

2. Un noble se déshonorait et déshonorait tous ses aïeux en se mariant avec une femme qui n'était pas noble.

3. Un *petit manteau de laquais;* c'était une sorte de casaque composée de trois pièces, qui pendaient, l'une sur le dos et les deux autres sur les épaules.

4. Il y a deux généalogistes de ce nom. **Pierre d'Hozier** (1592-1660), et **Charles-René d'Hozier**, son fils (1640-1732). Boileau parle ici du père, dont il a fait l'épitaphe en vers (v. ci-après, *Poésies diverses*). Les 14 vers qui suivent furent, dit-on, ajoutés après coup sur l'invitation de Dangeau, qui lut la pièce devant le roi et qui était bien aise de lui faire sa cour.

Va par mille beaux faits mériter son estime ;
Sers un si noble maître ; et fais voir qu'aujourd'hui
Ton prince a des sujets qui sont dignes de lui.

SATIRE VI

1660

[La satire VI, sur les *Embarras de Paris*, est peut-être la plus populaire des satires de Boileau. On regrette de n'y pas trouver plus d'originalité et plus de véritable poésie ; mais il faut reconnaître que l'auteur de tant de vers spirituels et harmonieux est un maître dans l'art d'exprimer avec élégance les choses de la vie commune. A l'origine, ce tableau si chargé de la vie à Paris faisait partie de la première satire ; Boileau eut le bon goût de l'en détacher avant l'impression, et l'on eut ainsi deux satires au lieu d'une.]

Qui frappe l'air, bon Dieu ! de ces lugubres cris ?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ?
Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,
Rassemble ici les chats de toutes les gouttières ?
J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi ;
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi.
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie ;
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encor : les souris et les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats,
Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'abbé de Pure [1].
Tout conspire à la fois à troubler mon repos,
Et je me plains ici du moindre de mes maux :
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voisinage [2],

1. « Ennuyeux célèbre, » disait Boileau dans une note. V. au sujet de ce prédicateur homme de lettres, la note 3 de la page 33.

2. Aujourd'hui le ramage des coqs n'incommode guère les Parisiens ; en 1660 il y avait au cœur de Paris de véritables fermes.

Qu'un affreux serrurier, laborieux Vulcain [1],
Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
De cent coups de marteau me va fendre la tête.
J'entends déjà partout les charrettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir :
Tandis que dans les airs mille cloches émues [2]
D'un funèbre concert font retentir les nues :
Et, se mêlant au bruit de la grêle et des vents,
Pour honorer les morts font mourir les vivants.
Encor je bénirais la bonté souveraine,
Si le ciel à ces maux avait borné ma peine ;
Mais si seul en mon lit je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison.
En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.
L'un me heurte d'un ais [3] dont je suis tout froissé ;
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
Là, d'un enterrement la funèbre ordonnance
D'un pas lugubre et lent vers l'église s'avance :
Et plus loin, des laquais, l'un l'autre s'agaçants [4],
Font aboyer les chiens et jurer les passants.
Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
Là, je trouve une croix de funeste présage [5] ;
Et des couvreurs, grimpés au toit [6] d'une maison,

1. Cette expression mythologique ne s'est présentée que tard à l'esprit de Boileau ; on lit dans toutes les éditions antérieures à 1713 :

> Qu'un affreux serrurier, que le ciel en courroux
> A fait, pour mes péchés, trop voisin de chez nous...

2. *Mises en mouvement, en branle ;* on disait même *émouvoir un pieu*, c'est-à-dire l'*arracher*.

3. D'une *planche ;* Boileau dira au 1er chant du *Lutrin :*

> Sur ce rang d'*ais* serrés qui forment sa clôture...

4. Nous mettrions le singulier ; le pluriel se rencontre souvent au temps de Boileau, même en prose ; il est fréquent dans La Fontaine :

> N'étant pas de ces rats qui, les livres *rongeants*
> Se font savants jusques aux dents.

5. Pour avertir les passants qu'il était dangereux de marcher le long d'une maison en réparation, les ouvriers suspendaient à une longue corde une croix de bois faite avec deux lattes : aujourd'hui les règlements de police exigent qu'il y ait un barrage, et un homme doit se tenir à l'endroit dangereux pour prévenir les passants.

6. *Sur le* toit ; la préposition *au* fait image, on voit pour ainsi dire ces couvreurs accrochés aux tuiles.

En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison [1].
Là, sur une charrette, une poutre branlante
Vient, menaçant de loin la foule qu'elle augmente ;
Six chevaux, attelés à ce fardeau pesant,
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.
D'un carrosse en tournant [2] il accroche une roue,
Et du choc le renverse en un grand tas de boue :
Quand un autre, à l'instant, s'efforçant de passer,
Dans le même embarras se vient embarrasser [3].
Vingt carrosses bientôt, arrivant à la file,
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille [4] ;
Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs ;
Chacun prétend passer ; l'un mugit, l'autre jure [5] ;
Des mulets en sonnant [6] augmentent le murmure.
Aussitôt cent chevaux [7], dans la foule appelés,
De l'embarras qui croît ferment les défilés,
Et partout, des passants enchaînant les brigades [8],
Au milieu de la paix font voir les barricades.
On n'entend que des cris poussés confusément ;
Dieu pour s'y faire ouïr tonnerait vainement.
Moi donc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,
Le jour déjà baissant, et qui suis las d'attendre,
Ne sachant plus tantôt [9] à quel saint me vouer,
Je me mets au hasard de me faire rouer [10].

1. *En abondance*, comme si on les *versait* (en latin *fundere, fusum*).

2. *Au détour d'une rue.*

3. On a remarqué souvent l'effet d'harmonie imitative produit par ce vers.

4. L'exagération est manifeste ; cependant, comme il n'y avait pas alors de voitures publiques, bien des personnes avaient leur carrosse, grande voiture à six, huit ou dix places.

5. Confusion plaisante ; Boileau met sur la même ligne les bêtes et les gens ; on ne sait pas au juste qui *mugit* et qui *jure*.

6. Le mulet marche *en faisant sonner sa sonnette*, comme dit La Fontaine.

7. Cent cavaliers de la maréchaussée, semblables à nos gardes municipaux à cheval.

8. Ce vers, amené par la nécessité de rimer avec *barricades*, n'est pas d'une clarté parfaite ; Boileau a voulu dire que *la foule* des passants est arrêtée, refoulée par les cavaliers, qui interdisent momentanément la circulation.

9. Ne sachant *bientôt* plus.

10. Encore une expression qui n'est pas claire ; *rouer* un criminel, c'était le frapper de 11 coups d'une grosse barre de fer et l'étendre ensuite sur une *roue*. Boileau n'a-t-il pas voulu dire qu'il risquait de se faire écraser sous les *roues* des voitures ?

Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse;
Guénaud sur son cheval [1] en passant m'éclabousse;
Et, n'osant plus paraître en l'état où je suis,
Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.
Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,
Souvent, pour m'achever, il survient une pluie.
On dirait que le ciel, qui se fond tout en eau,
Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverser la rue, au milieu de l'orage,
Un ais sur deux pavés forme un étroit passage [2];
Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant:
Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant;
Et les nombreux torrents qui tombent des gouttières,
Grossissant les ruisseaux, en ont fait des rivières.
J'y passe en trébuchant; mais, malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit [3] précipite mes pas.
Car, sitôt que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques;
Que, retiré chez lui, le paisible marchand
Va revoir ses billets [4] et compter son argent;
Que dans le Marché-Neuf [5] tout est calme et tranquille,
Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville.
Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est, au prix de Paris [6], un lieu de sûreté.
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue!

1. Médecin célèbre (v. page 50, note 12). Il faisait ses visites à cheval; ses pareils ont aujourd'hui leur *coupé*.

2. Les *ruisseaux* étaient alors au milieu de la rue, et les maisons n'étaient pas bordées de trottoirs; de grosses bornes empêchaient les voitures de passer trop près des murs. La traversée des rues était fort difficile en temps de pluie; on établissait alors des ponts en plaçant une planche sur deux pavés, et l'on pouvait passer moyennant un sou. Chapelain, qui était fort avare, voulut un jour d'orage traverser un ruisseau sans recourir à « l'ais sur deux pavés »; il y gagna une fluxion de poitrine dont il mourut.

3. La frayeur *que me cause l'approche de la nuit*.

4. On ne connaissait pas alors les *billets de banque;* il s'agit donc ici de ce qu'on appelle des *effets de commerce*, des *traites*, etc.

5. Ce marché était établi dans la Cité, sur le quai, entre le Petit-Pont et le pont Saint-Michel; il existait encore en 1860.

6. *En comparaison* de Paris; ainsi La Fontaine : V, VI.

Elles filaient si bien, que les sœurs filandières
Ne faisaient que brouiller *au prix* de celles-ci.

Bientôt quatre bandits lui serrant les côtés :
« La bourse!... » Il faut se rendre; ou bien non, résistez,
Afin que votre mort, de tragique mémoire,
Des *Massacres fameux* aille grossir l'histoire [1].
Pour moi, fermant ma porte, et cédant au sommeil,
Tous les jours je me couche avecque [2] le soleil :
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière,
Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière.
Des filous effrontés, d'un coup de pistolet,
Ébranlent ma fenêtre et percent mon volet;
J'entends crier partout : « Au meurtre! on m'assassine! »
Ou : « Le feu vient de prendre à la maison voisine! »
Tremblant et demi-mort, je me lève à ce bruit,
Et souvent sans pourpoint [3] je cours toute la nuit;
Car le feu, dont la flamme en ondes se déploie,
Fait de notre quartier une seconde Troie [4],
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons va piller le Troyen.
Enfin, sous mille crocs la maison abîmée
Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée [5].
Je me retire donc, encor pâle d'effroi :
Mais le jour est venu quand je rentre chez moi;
Je fais pour reposer un effort inutile.
Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette ville.
Il faudrait, dans l'enclos d'un vaste logement,
Avoir, loin de la rue, un autre appartement [6].

1. De même qu'on a aujourd'hui les *Causes célèbres* et autres publications du même genre, on avait alors, comme Boileau l'a dit en note, une *Histoire des larrons*.

2. Licence poétique, *avecque* se trouve souvent dans Molière et dans La Fontaine (IV, XXII).

Le possesseur du champ vient *avecque* son fils.

3. Sorte de veste assez analogue à celle que portent aujourd'hui nos zouaves.

4. Ville d'Asie mineure prise, après dix ans de siège, par les Grecs ou *Argiens*, qui la pillèrent et la réduisirent en cendres.

5. Le service des incendies n'était pas alors organisé comme il l'est aujourd'hui ; on n'avait ni pompes ni pompiers. C'étaient, comme dit madame de Sévigné, « des capucins pleins de charité et d'adresse » qui éteignaient les incendies ; on faisait la part du feu et l'on démolissait à l'aide de crocs les parties de maison sacrifiées ; elles *s'abîmaient* dans les flammes.

6. Non pas un *second* appartement, mais un appartement autre que le mien.

Paris est pour un riche un pays de Cocagne[1] :
Sans sortir de la ville, il trouve la campagne :
Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,
Recéler[2] le printemps au milieu des hivers;
Et, foulant le parfum de ses plantes fleuries[3],
Aller entretenir ses douces rêveries.
Mais moi, grâce au destin, qui n'ai ni feu ni lieu[4],
Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu.

SATIRE VII

1663

[La satire VII, qui a pour sujet *le Genre satirique* et dans laquelle Boileau veut faire entendre qu'il avait le génie satirique d'Horace ou de Juvénal, est encore une œuvre de très jeune homme. Elle ne doit pas être rangée parmi les meilleures de Boileau; elle ne soutient même pas la comparaison avec sa neuvième satire. On y rencontre, comme toujours, des idées justes et quelques vers heureux; mais le poète manque de souffle : il est contraint de s'arrêter, sans même pouvoir atteindre le chiffre de cent vers.]

Muse, changeons de style et quittons la satire;
C'est un méchant métier que celui de médire :
A l'auteur qui l'embrasse il est toujours fatal;
Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal[5].
Maint poète, aveuglé d'une telle manie[6],
En courant à l'honneur, trouve l'ignominie;
Et tel mot, pour avoir réjoui le lecteur,
A coûté bien souvent des larmes à l'auteur.

1. Pays imaginaire, comme l'*El-dorado*, où l'on pouvait mener une vie parfaitement heureuse.
2. *Cacher à tous les yeux et garder pour lui seul.*
3. Expression très hardie pour dire qu'il *foule aux pieds* des fleurs qui exhalent *un parfum délicieux.*
4. *Ni foyer, ni domicile.* — *Grâce au destin* veut dire parce que le Destin l'a voulu ainsi ; Boileau exagère : il était célibataire et rentier.
5. S.-entendu : pour celui qui le dit.
6. *De* ou *par* étaient si bien synonymes qu'on n'hésitait pas à dire : l'homme a été *créé de Dieu.*

Un éloge ennuyeux, un froid panégyrique,
Peut pourrir à son aise au fond d'une boutique [1],
Ne craint point du public les jugements divers,
Et n'a pour ennemis que la poudre [2] et les vers.
Mais un auteur malin, qui rit et qui fait rire,
Qu'on blâme en le lisant, et pourtant qu'on veut lire,
Dans ses plaisants accès qui se croit tout permis [3],
De ses propres rieurs se fait des ennemis.
Un discours trop sincère aisément nous outrage :
Chacun dans ce miroir pense voir son visage ;
Et tel, en vous lisant, admire chaque trait,
Qui dans le fond de l'âme et vous craint et vous hait.
Muse, c'est donc en vain que la main vous démange :
S'il faut rimer ici, rimons quelque louange ;
Et cherchons un héros, parmi cet univers [4],
Digne de notre encens et digne de nos vers.
Mais à ce grand effort en vain je vous anime :
Je ne puis pour louer rencontrer une rime ;
Dès que j'y veux rêver, ma veine est aux abois [5].
J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts,
Je ne puis arracher du creux de ma cervelle
Que des vers plus forcés que ceux de la *Pucelle* [6].
Je pense être à la gêne [7], et, pour un tel dessein,
La plume et le papier résistent à ma main.
Mais, quand il faut railler, j'ai ce que je souhaite.
Alors, certes, alors je me connais [8] poète :

1. D'une boutique *de libraire*.
2. La poussière ; *poudre* est le mot poétique ; c'est ainsi que Racine l'emploie (*Esther*, I, III).

Il parle, et dans la *poudre* il les fait tous rentrer.

3. L'inversion est un peu forte, la construction en prose serait : *qui, dans ses plaisants accès, se croit tout permis*.
4. *Au milieu de ;* c'est le sens étymologique de *parmi*. Ce mot se rencontrait alors employé avec le singulier, comme dans ce vers de Corneille (*Polyeucte*, I, III).

Parmi ce grand amour que j'avais pour Sévère.

5. Terme de chasse ; se dit des derniers *aboiements* que font entendre les chiens, quand ils vont forcer la bête. *Être aux abois* se dit des gens qui n'ont plus de ressources ; une *veine* aux abois étonne un peu.
6. Poème épique de Chapelain (v. page 46, note 1).
7. *Gêne* a perdu aujourd'hui presque toute sa force, comme *ennui*, *étonnement* et quelques autres encore. Ce mot venait de *gehenna*, feu de l'enfer, et servait à désigner un genre de *torture*. C'est le mot *torture* qui l'a remplacé dans le sens figuré.
8. Je me *reconnais* poète, je *constate* que je le suis vraiment.

Phébus, dès que je parle, est prêt à m'exaucer;
Mes mots viennent sans peine, et courent se placer.
Faut-il peindre un fripon fameux dans cette ville?
Ma main, sans que j'y rêve, écrira Raumaville [1].
Faut-il d'un sot parfait montrer l'original?
Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofal [2].
Je sens que mon esprit travaille de génie [3].
Faut-il d'un froid rimeur dépeindre la manie?
Mes vers, comme un torrent, coulent sur le papier:
Je rencontre à la fois Perrin et Pelletier [4],
Bonnecorse, Pradon, Colletet, Titreville [5];
Et, pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.
Aussitôt je triomphe; et ma muse en secret
S'estime et s'applaudit du beau coup qu'elle a fait.
C'est en vain qu'au milieu de ma fureur extrême [6]
Je me fais quelquefois des leçons à moi-même;
En vain je veux au moins faire grâce à quelqu'un:
Ma plume aurait regret d'en épargner aucun;

1. On croit que ce pseudonyme désigne Antoine **de Sommaville**, libraire de Paris, éditeur de La Serre, de Benserade, de Rotrou, de Thomas Corneille, etc.

2. Cette fois il s'agit bien d'un personnage déterminé, de Henri **Sauval**, avocat au Parlement, qui avait composé un livre imprimé seulement en 1724 et intitulé : *Histoire et recherches des antiquités de la ville de Paris* (3 vol. in-folio). Sauval a été vengé ; les érudits apprécient beaucoup son livre, et l'on a donné son nom à une rue de Paris.

3. C'est justement de Boileau que La Bruyère a dit : « Ses vers *faits de génie* quoique travaillés avec art... »

4. Il a déjà été question de **Pelletier** (v. page 14, note 3). **Perrin** (? — 1680) publia des poésies ridicules, traduisit l'Enéide de Virgile en vers dignes de Chapelain, et fut, quoique abbé, le premier directeur de l'Opéra. Il fit imprimer en 1661 un recueil de vers où se trouvaient des *Jeux de Poésie*, fragments d'histoire naturelle en vers à l'usage des « Dames et des cavaliers. » La postérité a confirmé le jugement de Boileau.

5. **Bonnecorse** (? — 1706) fut consul de France au Caire, et eut le tort de se croire poète. Il voulut même se venger de Boileau et fit un poème en 10 chants, le *Lutrigot*, pour parodier le *Lutrin*. Sa nullité n'en fut que plus éclatante. — **Pradon**, qui devait causer à Racine en 1677 des chagrins si cuisants, n'était encore connu que par quelques poésies insignifiantes. Il voulut en appeler du jugement de Boileau et se mit à écrire contre l'auteur des *Satires ;* il était d'une ignorance honteuse, jusqu'à confondre la chronologie avec la géographie ; il mourut en 1698. Une de ses tragédies *Régulus*, est restée longtemps au théâtre. — Au sujet de **Colletet**, v. page 27, note 6. — **Titreville**, enfin, est beaucoup plus obscur que les autres ; Boileau lui-même n'a pu le sauver de l'oubli.

6. *Fureur poétique.*

Et sitôt qu'une fois la verve me domine,
Tout ce qui s'offre à moi passe par l'étamine [1].
Le mérite pourtant m'est toujours précieux :
Mais tout fat [2] me déplait et me blesse les yeux ;
Je le poursuis partout, comme un chien fait sa proie,
Et ne le sens jamais qu'aussitôt je n'aboie.
Enfin, sans perdre temps en de si vains propos,
Je sais coudre une rime au bout de quelques mots.
Souvent j'habille en vers une maligne prose [3] :
C'est par là que je vaux, si je vaux quelque chose.
Ainsi, soit que bientôt, par une dure loi,
La mort d'un vol affreux vienne fondre sur moi,
Soit que le ciel me garde un cours long et tranquille,
A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la ville,
Dût ma muse par là choquer tout l'univers,
Riche, gueux, triste ou gai, je veux faire des vers.
« Pauvre esprit, dira-t-on, que je plains ta folie !
Modère ces bouillons de ta mélancolie [4] ;
Et garde qu'un de ceux que tu penses blâmer
N'éteigne dans ton sang cette ardeur de rimer. »
— Eh quoi! lorsqu'autrefois Horace, après Lucile [5],
Exhalait en bons mots les vapeurs de sa bile,
Et, vengeant la vertu par des traits éclatants,
Allait ôter le masque aux vices de son temps ;
Ou bien quand Juvénal [6], de sa mordante plume
Faisant couler des flots de fiel et d'amertume,
Gourmandait en courroux tout le peuple latin,
L'un ou l'autre fit-il une tragique fin?

1. Étoffe peu serrée que l'on emploie pour clarifier les liquides ; *passer par l'étamine* veut dire *examiner sévèrement*.

2. V. page 38, note 6.

3. Boileau, comme Horace, fait souvent des vers qui ressemblent à de la prose versifiée ; mais le genre le veut ainsi, et l'on sait par cœur la plupart de ces vers.

4. Ces *bouillonnements*. *Mélancolie* signifie *bile noire*, et les poètes disent souvent que leur bile *s'échauffe* ; ainsi Boileau lui-même :

Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire.

5. **Horace** (65 — 9 av. J. C.) s'est rendu illustre par ses *Odes*, ses *Satires*, ses *Épîtres* et son *Art poétique* ; Boileau se l'est souvent proposé pour modèle, et l'on peut dire que parfois il l'a égalé ; jamais il n'a surpassé le poète latin. — **Lucile** ou **Lucilius** (150-109 av. J.-C.) avait composé, un siècle avant Horace, des satires très violentes dont on n'a que de courts fragments en très petit nombre.

6. V. page 21, note 2.

Et que craindre, après tout, d'une fureur si vaine ?
Personne ne connaît ni mon nom ni ma veine :
On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreuil[1],
Grossir impunément les feuillets d'un recueil.
A peine quelquefois je me force à les lire[2]
Pour plaire à quelque ami que charme la satire,
Qui me flatte peut-être, et, d'un air imposteur,
Rit tout haut de l'ouvrage, et tout bas de l'auteur[3].
Enfin c'est mon plaisir : je veux me satisfaire.
Je ne puis bien parler, et ne saurais me taire ;
Et, dès qu'un mot plaisant vient luire à mon esprit,
Je n'ai point de repos qu'il ne soit en écrit :
Je ne résiste point au torrent qui m'entraîne.
Mais c'est assez parlé : prenons un peu d'haleine ;
Ma main, pour cette fois, commence à se lasser.
Finissons. Mais demain, Muse, à recommencer.

SATIRE VIII

1667

A M. M.... Docteur de Sorbonne

[Boileau a dit de cette satire *sur l'Homme* qu'elle était « tout à fait dans le goût de Perse et marquait un philosophe chagrin qui ne peut plus souffrir les vices des hommes. » C'est une exagération, car le grand satirique ne fut jamais un misanthrope. La satire VIII n'est, en définitive, qu'un jeu d'esprit, et la comparaison par trop hyperbolique de l'âne avec l'homme nuit à l'effet des vérités

1. A l'imitation de Montreuil et pour rivaliser avec lui. Poète parfois distingué, homme d'esprit et de goût, **Montreuil** naquit en 1621 et mourut en 1692 ; il insérait ses vers dans les recueils du temps ; ses *Œuvres*, composées de Lettres en prose et de Poésies, ont été imimprimées en 1666, et réimprimées plusieurs fois. Voici un échantillon de ses vers :

Je trouve encor vos yeux, votre air, votre visage,
Comme le premier jour que je fus engagé.
Pour votre esprit, Philis, il me semble changé :
Je vous en trouve davantage.

2. *Je consens à grand'peine*, pour ne pas désobliger mes amis, à leur lire quelquefois mes vers.

3. Il paraît que Furetière riait sous cape à la lecture d'une satire de Boileau, et que c'est de lui qu'il est ici question.

contenues dans ce long réquisitoire. Bossuet s'est montré sévère pour cette satire; il a reproché à son auteur d'avoir « plaidé la cause des bêtes et attaqué en forme jusqu'à la raison, sans songer qu'il déprisait ainsi l'image de Dieu... » La postérité, plus indulgente, lit avec plaisir la *Satire sur l'homme :* elle pardonne même au poète ami de Port-Royal sa dédicace ironique au docteur Morel, fougueux ami des Jésuites et adversaire déclaré des Jansénistes. Le docteur Morel, que ses confrères avaient surnommé *mâchoire d'âne*, mourut en 1679, et l'on trouva chez lui, dit un contemporain, 55,000 francs en pièces d'or : il n'avait pas médité sur les vers que Boileau, dans cette satire même, a dirigés contre les avares.]

De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer [1],
De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.
« Quoi ! dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un taureau qui rumine, une chèvre qui broute,
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'homme ?» — Oui sans doute.
Ce discours te surprend, docteur, je l'aperçoi [2].
« L'homme de la nature est le chef et le roi :
Bois, prés, champs, animaux, tout est pour son usage,
Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage. »
— Il est vrai, de tout temps la raison fut son lot :
Mais de là je conclus que l'homme est le plus sot.
« Ces propos, diras-tu, sont bons dans la satire,
Pour égayer d'abord [3] un lecteur qui veut rire :
Mais il faut les prouver. En forme [4]. » — J'y consens.
Réponds-moi donc, docteur, et mets-toi sur les bancs [5].

1. Ces périphrases pour désigner les *oiseaux*, les *quadrupèdes* et les *poissons* ne sont pas, on en conviendra, d'une grande poésie.

2. Cette suppression de l'*s* à la première personne des verbes est aujourd'hui une licence ; c'était le contraire autrefois ; on disait : *je voi, tu vois, il voit*, et l'on marquait mieux les différences. La lettre *s* fut ajoutée originairement pour éviter l'hiatus qui se trouverait par exemple dans : *Je voi un homme.*

3. *Dès le début, tout de suite ;* on dirait maintenant *tout d'abord.*

4. C.-à-d. raisonnons *suivant les formes* usitées dans les discussions philosophiques ou théologiques ; procédons par *syllogismes* complets avec leur *majeure*, leur *mineure* et leur *conclusion ;* ex : Tout homme est mortel (majeure). Or Pierre est homme (mineure). Donc Pierre est mortel (conclusion).

5. Comme dans une des salles de la Sorbonne un jour d'examen.

Qu'est-ce que la sagesse? Une égalité d'âme.
Que rien ne peut troubler, qu'aucun désir n'enflamme,
Qui marche en ses conseils à pas plus mesurés
Qu'un doyen au palais ne monte les degrés [1].
Or, cette égalité dont se forme le sage [2],
Qui jamais moins que l'homme en a connu l'usage?
La fourmi tous les ans, traversant les guérets [3],
Grossit ses magasins des trésors de Cérès;
Et dès que l'aquilon, ramenant la froidure [4],
Vient de ses noirs frimas attrister la nature,
Cet animal, tapi dans son obscurité [5],
Jouit l'hiver des biens conquis durant l'été [6].
Mais on ne la voit point, d'une humeur inconstante,
Paresseuse au printemps, en hiver diligente,
Affronter en plein champ les fureurs de janvier,
Ou demeurer oisive au retour du Bélier [7].
Mais l'homme, sans arrêt dans sa course insensée,
Voltige incessamment de pensée en pensée :
Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,
Ne sait ni ce qu'il veut ni ce qu'il ne veut pas,
Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le souhaite.
— Moi! j'irais épouser une femme coquette!
J'irais, par ma constance aux affronts endurci,
Me mettre au rang des saints qu'a célébrés Bussi [8]!

1. On appelait *doyen* (on écrivait *doïen*) le chef d'un corps constitué. comme par exemple la Faculté de théologie; dans la magistrature. dont il est ici question, le *doyen* était le plus ancien de sa compagnie.

2. *Qui constitue essentiellement la sagesse*, sans laquelle un homme ne peut se dire sage.

3. Les *campagnes cultivées*.

4. L'*aquilon*, vent du nord, est glacial en hiver : *froidure* est le synonyme poetique de *froid* :

Misérable troupeau qui pendant la *froidure*
Vois ces champs sans moisson et ces prés sans verdure.

RACAN.

5. *Replié sur lui-même au fond de ses galeries souterraines ;* on sait aujourd'hui que toutes ces belles théories sont fausses ; les fourmis dorment pendant tout l'hiver.

6. Tout ce passage est imité d'Horace (*Sat.*, I. I. 33).

7. *Au printemps.* C'est le 21 mars, premier jour du printemps, que le soleil entre dans le signe du zodiaque appelé *Bélier*.

8. **Bussi**, ou mieux **Bussy-Rabutin**. cousin de madame de Sevigné (1618-1693), avait composé une *Histoire amoureuse des Gaules*, dans laquelle sa médisance se donnait libre carrière. Pour ce fait il fut mis à la Bastille, puis exilé dans ses terres de Bourgogne. On a de lui une *Correspondance* dont la meilleure edition est celle de M. L Lalanne (6 vol. in-12, 1859).

Assez de sots sans moi feront parler la ville [1],
Disait le mois passé ce marquis indocile,
Qui, depuis quinze jours dans le piège arrêté,
Entre les bons maris pour exemple cité,
Croit que Dieu tout exprès d'une côte nouvelle
A tiré pour lui seul une femme fidèle.
Voilà l'homme en effet. Il va du blanc au noir :
Il condamne au matin [2] ses sentiments du soir :
Importun à tout autre, à soi-même incommode,
Il change à tous moments d'esprit comme de mode :
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc [3].
Cependant à le voir, plein de vapeurs légères,
Soi-même se bercer de ses propres chimères,
Lui seul de la nature est la base et l'appui,
Et le dixième ciel [4] ne tourne que pour lui.
De tous les animaux il est, dit-il, le maître.
— Qui pourrait le nier? poursuis-tu. — Moi, peut-être.
Mais, sans examiner si, vers les antres sourds [5],
L'ours a peur du passant, ou le passant de l'ours;
Et si, sur un édit des pâtres de Nubie,
Les lions de Barca videraient la Libye [6];
Ce maître prétendu qui leur donne des lois,
Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois!
L'Ambition, l'Amour, l'Avarice, la Haine
Tiennent comme un forçat son esprit à la chaîne [7].
Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher [8] :

1. *Seront l'objet des conversations malveillantes.*

2. *Le* matin ; on dit encore tous les jours : hier *au* soir.

3. Aujourd'hui *soldat*, et demain *moine ;* Boileau était content, et non sans raison, de la facture de ces deux vers qui riment si richement.

4. Si éloigné, de nous que nous ne le soupçonnons même pas.

5. On a beaucoup critiqué cette épithète ; les anciens disaient : des *cavernes aveugles,* c'est-à-dire des cavernes où on ne voit pas clair ; les *antres sourds* seraient alors des antres où la voix se trouve étouffée.

6. On appelle *Barca* une partie de la Tripolitaine actuelle, au nord de l'Afrique, que les anciens appelaient Libye. — *Vider un lieu*, c'est le quitter pour n'y plus revenir.

7. On enchainait jadis les galériens ou forçats que l'on envoyait dans les ports de mer ; un groupe de forçats ainsi attachés s'appelait *chaîne*.

8. *Se répandre ;* on trouve de même dans Boileau (*Épître* VII) :

Leur venin, qui sur moi brûle de *s'épancher*,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.

« Debout, dit l'Avarice [1], il est temps de marcher.
Hé! laisse-moi. — Debout! — Un moment. — Tu répliques?
— A peine le soleil fait ouvrir les boutiques.
— N'importe, lève-toi. — Pourquoi faire après tout?
— Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,
Chercher jusqu'au Japon la porcelaine et l'ambre [2],
Rapporter de Goa le poivre et le gingembre [3].
— Mais j'ai des biens en foule, et je puis m'en passer [4].
— On n'en peut trop avoir; et pour en amasser
Il ne faut épargner ni crime ni parjure;
Il faut souffrir la faim et coucher sur la dure:
Eût-on plus de trésors que n'en perdit Galet [5],
N'avoir en sa maison ni meubles ni valet;
Parmi les tas de blé vivre de seigle et d'orge:
De peur de perdre un liard [6] souffrir qu'on vous égorge.
— Et pourquoi cette épargne enfin? — L'ignores-tu?
Afin qu'un héritier, bien nourri, bien vêtu,
Profitant d'un trésor en tes mains inutile,
De son train [7] quelque jour embarrasse la ville.
— Que faire? Il faut partir; les matelots sont prêts. »
Ou, si pour l'entraîner l'argent manque d'attraits,
Bientôt l'Ambition et toute son escorte
Dans le sein du repos vient le prendre à main forte,
L'envoie en furieux, au milieu des hasards,
Se faire estropier sur les pas des Césars [8]:
Et, cherchant sur la brèche une mort indiscrète,

1. *Avarice* est employé au sens du mot latin *avaritia*, qui veut dire *avidité*, amour du gain.

2. Les porcelaines de la Chine et du Japon sont encore très recherchées. L'*ambre* gris, qui provient, dit-on, des cachalots, se trouve dans l'océan Indien.

3. *Goa* est une colonie portugaise sur la côte orientale de l'Indoustan. Le *gingembre* est une plante originaire des Indes; sa racine est employée comme assaisonnement au même titre que le *poivre* ou fruit du poivrier.

4. Le sens n'est pas très clair; on pourrait croire qu'il s'agit des biens que notre homme possède en foule: il est question de surcroît de fortune que lui apporterait la vente de la porcelaine, de l'ambre et des épices dont on vient de parler.

5. C'est à Régnier que Boileau a emprunté le nom de ce joueur ruiné. V. p. 22, note 1.

6. *Un quart de sou*, un peu plus d'un centime.

7. De son *train de maison*. « A père avare, fils prodigue », dit un proverbe.

8. Les Césars se font rarement *estropier;* il n'en est pas de même des ambitieux qui les servent sur les champs de bataille.

De sa folle valeur embellir la gazette [1].
« Tout beau [2], dira quelqu'un, raillez plus à propos ;
Ce vice fut toujours la vertu des héros.
Quoi donc ! à votre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre ?
— Qui ? cet écervelé qui mit l'Asie en cendre ?
Ce fougueux l'Angéli [3], qui, de sang altéré,
Maître du monde entier s'y trouvait trop serré !
L'enragé qu'il était, né roi d'une province [4]
Qu'il pouvait gouverner en bon et sage prince,
S'en alla follement, et pensant être dieu,
Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu [5] ;
Et, traînant avec soi les horreurs de la guerre,
De sa vaste folie emplir toute la terre :
Heureux, si de son temps, pour cent bonnes raisons,
La Macédoine eût eu des Petites-Maisons [6],
Et qu'un sage tuteur l'eût en cette demeure,
Par avis de parents, enfermé de bonne heure ! »
Mais, sans nous égarer dans ces digressions,
Traiter, comme Senaut [7], toutes les passions ;
Et, les distribuant par classes et par titres,
Dogmatiser en vers, et rimer par chapitres,
Laissons-en discourir La Chambre et Coeffeteau [8],
Et voyons l'homme enfin par l'endroit le plus beau.
Lui seul, vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes,
Fai voir d'honnêtes mœurs, des coutumes civiles,

1. L'unique journal de ce temps-là était la *Gazette de France*, sorte de brochure in-4° qui paraissait tous les quinze jours et enregistrait les faits que le gouvernement voulait bien lui permettre de raconter.

2. Formule pour imposer silence; voir p. 31, note 2.

3. Voir p. 29, note 5. Louis XIV n'avait pas encore manifesté cette passion pour la guerre qu'il regrettait en 1715, sur son lit de mort; dix ans plus tard Boileau changera de ton. Il faut comparer ce qu'il dit ici d'Alexandre avec le passage si grave et si beau que Bossuet a consacré dans l'*Histoire Universelle* au conquérant de la Perse.

4. *Province* est employé ici dans le sens le plus général de ce mot; il s'agit d'une région plus ou moins vaste.

5. *Ni foyer, ni domicile.*

6. Voir p. 49, note 1.

7. Le P. **Senault**, de l'Oratoire (1599-1671), fut un des réformateurs de l'éloquence de la chaire ; il a laissé des panégyriques, et quelques ouvrages, entre autres un *Traité des Passions* (1641) souvent réimprimé.

8. **Cureau de La Chambre** (1594-1669), était un médecin philosophe et littérateur, membre de l'Académie française depuis sa fondation. Il avait fait imprimer un ouvrage

Se fait des gouverneurs, des magistrats, des rois,
Observe une police, obéit à des lois.
Il est vrai. Mais pourtant sans lois et sans police,
Sans craindre archers, prévôt, ni suppôt de justice,
Voit-on les loups brigands, comme nous inhumains,
Pour détrousser[2] les loups courir les grands chemins?
Jamais, pour s'agrandir, vit-on dans sa manie
Un tigre en factions partager l'Hyrcanie[3]?
L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours?
Le vautour dans les airs fond-il sur les vautours?
A-t-on vu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
Déchirant à l'envi leur propre république,
« Lions contre lions, parents contre parents,
« Combattre follement pour le choix des tyrans[4]? »
L'animal le plus fier[5] qu'enfante la nature
Dans un autre animal respecte sa figure,
De sa rage avec lui modère les accès,
Vit sans bruit, sans débats, sans noise, sans procès.
Un aigle, sur un champ prétendant droit d'aubaine[6],

en 4 volumes intitulé *Les Caractères des passions* (1663). — Nicolas **Coeffeteau** (1574-1623), était dominicain, il mourut évêque de Marseille ; il a laissé un grand nombre d'ouvrages sans intérêt, notamment une traduction de Florus estimée pour la pureté du langage. Boileau fait ici allusion à son *Tableau des passions humaines, leurs causes et leurs effets.*

1. Les *archers* étaient à l'origine des soldats armés d'un *arc;* cet arc devint une *arbalète*, puis un *mousquet*, puis un *fusil*, ce qui n'empêcha pas de continuer à appeler *archers* les soldats au service de la police. — Les *prévôts* étaient des juges inférieurs, un peu comme nos commissaires de police. — Les *suppôts* étaient les agents subalternes au service des magistrats, comme les *huissiers*, les *sergents*, etc.

2. Priver de leur *trousse ; dévaliser* ou priver de *valise* a aujourd'hui le même sens.

3. L'*Hyrcanie* était une vaste région au sud-est de la mer Caspienne. C'est à l'imitation de Virgile et des poètes latins que Boileau emploie ici des épithètes géographiques pour désigner le lieu d'origine; les lions de *Barca*, les tigres d'*Hyrcanie*.

4. Ces deux vers sont une parodie de Corneille. (*Cinna*, I, XIII) :

Romains contre Romains, parents contre parents
Combattaient seulement pour le choix des tyrans.

5. *Fier* est ici dans le sens du latin *ferus*, farouche ; et Boileau a sans doute voulu dire que les animaux même les plus *féroces* ne s'exterminent pas mutuellement. *Fier tyran* signifiait *cruel* tyran.

6. *Aubain* était un terme de jurisprudence synonyme d'*étranger ;* le *droit d'aubaine* était, comme l'a dit Boileau dans une note, « un droit qu'a le roi de succéder aux biens des étrangers qui meurent en France et qui ne sont pas natura-

Ne fait point appeler un aigle à la huitaine[1] ;
Jamais, contre un renard chicanant un poulet,
Un renard de son sac n'alla charger Rolet[2] ;
On ne connaît chez eux ni placets ni requêtes,
Ni haut ni bas conseil, ni chambre des enquêtes[3].
Chacun l'un avec l'autre en toute sûreté
Vit sous les pures lois de la simple équité.
L'homme seul, l'homme seul, en sa fureur extrême,
Met un brutal honneur à s'égorger soi-même[4].
C'était peu que sa main, conduite par l'enfer,
Eût pétri le salpêtre, eût aiguisé le fer[5] :
Il fallait que sa rage, à l'univers funeste,
Allât encor de lois embrouiller un Digeste[6] ;
Cherchât pour l'obscurcir des gloses[7], des docteurs,
Accablât l'équité sous des monceaux d'auteurs,
Et pour comble de maux apportât dans la France
Des harangueurs du temps l'ennuyeuse éloquence[8].
— Doucement! diras-tu; que sert[9] de s'emporter?
L'homme a ses passions, on n'en saurait douter;
Il a, comme la mer, ses flots et ses caprices :
Mais ses moindres vertus balancent tous ses vices.

lisés.» Sous Louis XIV, les Suisses, les Portugais et les Écossais étaient exceptés ; leurs héritiers naturels recueillaient leur succession.

1. Ne l'oblige pas à comparaître *dans les huit jours.*

2. Voir p. 26, note 2. On mettait alors dans des *sacs* les dossiers des différentes affaires qu'on avait à traiter ; aussi Perrin Dandin dit-il dans *les Plaideurs :*

Je ne veux de huit jours rentrer à la maison :
De *sacs* et de procès j'ai fait provision.

3. Ces deux vers veulent dire que les animaux n'ont point de magistrature. Les *placets* sont des demandes adressées à un homme haut placé (prince, juge, etc.). Les demandes qu'on adresse à un tribunal s'appellent *requêtes.* Le Parlement se composait d'une Grand'chambre, de 3 chambres des Enquêtes, de la Tournelle et de 2 chambres des Requêtes. Le *Conseil d'en haut,* c'était la réunion des ministres sous la présidence du roi. Il n'y avait pas de *Bas Conseil;* évidemment Boileau désigne par là des réunions de moindre importance.

4. C'est-à-dire à égorger *son semblable.*

5. Expression poétique pour dire que l'homme a *inventé la poudre, forgé des lances, des sabres, etc.*

6. On appelait *Digeste,* du latin *digerere, digestum,* rassembler, un Recueil de décisions juridiques formé au VI[e] siècle par ordre de l'empereur Justinien.

7. *Des interprétations, des commentaires ;* encore aujourd'hui le Code Napoléon est interprété ainsi.

8. Boileau, de même que Racine, admirait fort peu « l'éloquence éclatante » des avocats de son temps.

9. *A quoi sert-il...?*

N'est-ce pas l'homme enfin dont l'art audacieux
Dans le tour d'un compas a mesuré les cieux [1];
Dont la vaste science, embrassant toutes choses,
A fouillé la nature, en a percé les causes?
Les animaux ont-ils des universités?
Voit-on fleurir chez eux des quatre Facultés [2]?
Y voit-on des savants en droit, en médecine,
Endosser l'écarlate et se fourrer d'hermine?
— Non, sans doute: et jamais chez eux un médecin
N'empoisonna les bois [3] de son art assassin.
Jamais docteur, armé d'un argument frivole,
Ne s'enroua chez eux sur les bancs d'une école.
Mais, sans chercher au fond si notre esprit déçu
Sait rien de ce qu'il sait, s'il a jamais rien su,
Toi-même réponds-moi : dans le siècle où nous sommes,
Est-ce au pied du savoir [4] qu'on mesure les hommes?
« Veux-tu voir tous les grands à ta porte courir?
Dit un père à son fils dont le poil va fleurir;
Prends-moi [5] le bon parti : laisse là tous les livres.
Cent francs au denier cinq [6] combien font-ils? —Vingt livres.
— C'est bien dit. Va, tu sais tout ce qu'il faut savoir.
Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleuvoir!
Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes sciences;
Prends, au lieu d'un Platon, le *Guidon des finances* [7].
Sache quelle province enrichit les traitants [8];

1. Expression très hardie pour désigner les progrès de la cosmographie et de l'astronomie.

2. L'Université est composée de quatre *facultés*, qui sont les Arts, la Théologie, le Droit et la Médecine. Les docteurs portent, dans les jours de cérémonie, des robes rouges fourrées d'hermine. (*Note de Boileau.*)

3. *N'infesta* serait plus juste, mais il n'y aurait plus de vers.

4. Le savoir n'est pas la *mesure* (le *pied* valait 33 centimètres) qui sert à mesurer les hommes.

5. Le pronom *moi* est ici explétif : il sert à rendre la phrase plus communicative et plus vive; La Fontaine en fait constamment usage :

Prends ton pic et *me* romps ce caillou qui te nuit.
Comble-*moi* cette ornière...

6. A raison d'un denier pour cinq, en prêtant à 20 pour 100; prêter à 5 pour 100 c'était prêter au denier *vingt*. Ce passage est imité d'Horace.

7. **Platon**, le plus illustre des disciples de Socrate (430-347 av. J.-C.), a laissé des dialogues philosophiques, littéraires ou moraux qui ne seraient pas d'une grande utilité à un usurier. — Le *Guidon des Finances* était alors ce qu'on appellerait le *Manuel du parfait financier*.

8. Les *traitants* étaient des financiers qui avaient fait un *traité* avec le roi; ils lui avançaient le montant des impôts d'une province, se char-

Combien le sel au roi peut fournir tous les ans [1].
Endurcis-toi le cœur, sois arabe, corsaire,
Injuste, violent, sans foi, double, faussaire [2].
Ne va point sottement faire le généreux :
Engraisse-toi, mon fils, du suc des malheureux [3];
Et, trompant de Colbert la prudence importune [4],
Va par tes cruautés mériter la fortune.
Aussitôt tu verras poètes, orateurs,
Rhéteurs, grammairiens, astronomes, docteurs,
Dégrader les héros [5] pour te mettre en leurs places,
De tes titres pompeux enfler leurs dédicaces [6],
Te prouver à toi-même, en grec, hébreu, latin,
Que tu sais de leur art et le fort et le fin.
Quiconque est riche est tout : sans sagesse il est sage;
Il a, sans rien savoir, la science en partage;
Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le sang;
Il est aimé des grands, il est chéri des belles :
Jamais surintendant [7] ne trouva de cruelles.

geaient de recouvrer eux-mêmes ces impôts et faisaient aux dépens des contribuables des fortunes scandaleuses. On les appelait aussi *partisans ;* plus tard ils se donnèrent le nom de *fermiers généraux.*

1. La *gabelle*, ou impôt sur le sel qu'on était obligé d'acheter fort cher et en quantité déterminée, rapportait beaucoup, depuis Philippe le Bel, au trésor royal.

2. Il y a quelque exagération dans ce discours ; l'usurier le plus impudent n'oserait pas s'exprimer en ces termes. Les *Arabes* ou les *Turcs*, surtout les *corsaires* qui infestaient la Méditerranée, exigeaient de leurs prisonniers des rançons énormes ; de là cette expression, que l'on trouve dans l'*Avare* de Molière : « Il est *turc* là-dessus, mais d'une *turquerie* épouvantable. »

3. C'est ainsi que Narcisse dit, dans *Britannicus :*

Et, pour nous rendre heureux, perdons les *misérables*.

et Mathan dans *Athalie :*

Et prodigue surtout du sang des *misérables*.

4. Éloge délicat de l'illustre **Colbert** (1619-1683) ; il était alors contrôleur général des finances, et administrait avec une sagesse admirable.

5. Les faire *descendre* (du latin *gradus*, degré), de leur piédestal.

6. Les auteurs dédiaient alors leurs ouvrages à quelque personnage considérable qui leur accordait une gratification. Corneille dédia ainsi *Cinna* à M. de Montauron ; Louis XIII ne voulut pas accepter la dédicace de *Polyeucte*, par économie. La Fontaine fait allusion à cette habitude dans l'*Avantage de la Science :*

Et vous qui dédiez
A Messieurs les gens de finance
De méchants livres bien payés.

7. On appelait *surintendant* un intendant-général qui avait de l'autorité sur tous les autres. Fouquet

L'or même à la laideur donne un teint de beauté [1].
Mais tout devient affreux avec la pauvreté. »
C'est ainsi qu'à son fils un usurier habile
Trace vers la richesse une route facile :
Et souvent tel il vient, qui sait, pour tout secret,
Cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste sept.
Après cela, docteur, va pâlir sur la Bible ;
Va marquer les écueils de cette mer terrible [2] ;
Perce la sainte horreur [3] de ce livre divin ;
Confonds dans un ouvrage et Luther et Calvin [4] :
Débrouille des vieux temps les querelles célèbres ;
Éclaircis des rabbins les savantes ténèbres [5],
Afin qu'en ta vieillesse un livre en maroquin [6]
Aille offrir ton travail à quelque heureux faquin,
Qui, pour digne loyer [7] de la Bible éclaircie,
Te paye en l'acceptant d'un « Je vous remercie. »
Ou si ton cœur aspire à des honneurs plus grands,
Quitte là le bonnet [8], la Sorbonne et les bancs ;
Et, prenant désormais un emploi salutaire,
Mets-toi chez un banquier, ou bien chez un notaire :

fut le dernier, et c'est à lui que Boileau fait ici allusion. Arrêté par ordre du roi, il avait été jugé et condamné au bannissement. Louis XIV aggrava la peine et le fit enfermer pour le reste de ses jours.

1. *Une personne laide paraît belle quand elle est riche.*

2. *Terrible en naufrages;* bien des commentateurs imprudents sont devenus hérétiques.

3. C'est ainsi que Racine a dit dans *Iphigénie :*

> Jette une *sainte horreur* qui nous rassure tous.

4. **Luther** et **Calvin** sont les véritables chefs de la Réforme. Le moine allemand Luther vécut de 1483 à 1546. Calvin, prêtre français, naquit à Noyon en 1509 et mourut à Genève en 1564. A l'époque où Boileau composa cette satire, on écrivait beaucoup pour tâcher de ramener les protestants ; Louis XIV n'avait pas encore imaginé le système de persécutions qu'il inaugura en 1685.

5. A force de science les *docteurs juifs* ou rabbins ont rendu les textes inintelligibles.

6. Le *maroquin*, ou cuir du Maroc, servait à relier les livres dont on « faisait des présents ». Ceux que les libraires vendaient au public étaient « reliés en veau ». Scarron disait plaisamment, lorsqu'on apprit la ruine du riche Montauron :

> Ce n'est que *maroquin* perdu
> Que les livres que l'on dédie
> Depuis que Montauron mendie.

7. *Pour récompense, pour salaire ;* La Fontaine emploie plusieurs fois cette expression :

> Toute peine, dit-on, est digne de *loyer*.
> Un rustre l'abattait, c'était là son *loyer*.

8. Le *bonnet* de docteur ; c'est de là qu'était venue l'expression proverbiale : *opiner du bonnet comme un moine en Sorbonne.*

Laisse là saint Thomas s'accorder avec Scot[1];
Et conclus avec moi qu'un docteur n'est qu'un sot.
« Un docteur! diras-tu. Parlez de vous, poète :
C'est pousser un peu loin votre muse indiscrète.
Mais, sans perdre en discours le temps hors de saison,
L'homme, venez au fait, n'a-t-il pas la raison?
N'est-ce pas son flambeau, son pilote fidèle? »
— Oui. Mais de quoi lui sert que sa voix le rappelle,
Si, sur la foi des vents tout prêt à s'embarquer,
Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer?
Et que sert à Cotin[2] la raison qui lui crie :
« N'écris plus, guéris-toi d'une vaine furie; »
Si tous ces vains conseils, loin de la réprimer,
Ne font qu'accroître en lui la fureur de rimer?
Tous les jours de ses vers, qu'à grand bruit il récite,
Il met chez lui voisins, parents, amis en fuite;
Car, lorsque son démon commence à l'agiter,
Tout, jusqu'à sa servante, est prêt à déserter. »
Un âne, pour le moins, instruit par la nature,
A l'instinct qui le guide obéit sans murmure,
Ne va point follement de sa bizarre voix
Défier aux chansons[3] les oiseaux dans les bois :
Sans avoir la raison, il marche sur sa route.
L'homme seul, qu'elle éclaire, en plein jour n'y voit goutte;
Réglé par ses avis, fait tout à contre-temps,
Et dans tout ce qu'il fait n'a ni raison ni sens.
Tout lui plaît et déplaît, tout le choque et l'oblige[4];
Sans raison il est gai, sans raison il s'afflige;
Son esprit au hasard aime, évite, poursuit,
Défait, refait, augmente, ôte, élève, détruit.

1. **Saint Thomas-d'Aquin**, l'ange de l'École (1227-1274), auteur d'une *Somme théologique* que l'on a imprimée en 15 ou 18 volumes in-folio. — **Scot**, ou mieux **Duns Scot**, né en Angleterre vers 1270, mourut à Cologne en 1308; il professa une doctrine souvent opposée à celle de saint Thomas, et les théologiens du quatorzième siècle se partagèrent en thomistes et en scotistes.

2. Voir p. 40, note 6. Cet acharnement de Boileau contre Cotin s'explique par ce fait, que Cotin écrivait contre lui libelles sur libelles et le dénonçait comme auteur d'ouvrages infâmes.

3. Il s'agit ici de *musique* et non de *chansons* au sens moderne.

4. Le met dans la situation d'un *obligé* par rapport à son bienfaiteur; sa liberté est engagée.

Et voit-on, comme lui, les ours ni les panthères
S'effrayer sottement de leurs propres chimères,
Plus de douze attroupés craindre le nombre impair [1],
Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air [2] ?
Jamais l'homme, dis-moi, vit-il la bête folle
Sacrifier à l'homme, adorer son idole,
Lui venir, comme au dieu des saisons et des vents,
Demander à genoux la pluie ou le beau temps ?
Non, mais cent fois la bête a vu l'homme hypocondre [3]
Adorer le métal que lui-même il fit fondre ;
A vu dans un pays les timides mortels
Trembler aux pieds d'un singe assis sur leurs autels ;
Et sur les bords du Nil les peuples imbéciles,
L'encensoir à la main, chercher les crocodiles [4].
« Mais pourquoi, diras-tu, cet exemple odieux ?
Que peut servir ici l'Égypte et ses faux dieux ?
Quoi ! me prouverez-vous par ce discours profane
Que l'homme, qu'un docteur, est au-dessous d'un âne ;
Un âne, le jouet de tous les animaux,
Un stupide animal, sujet à mille maux ;
Dont le nom seul en soi comprend une satire ! »
— Oui, d'un âne : et qu'a-t-il qui nous excite à rire ?
Nous nous moquons de lui : mais s'il pouvait un jour,
Docteur, sur nos défauts s'exprimer à son tour ;
Si, pour nous réformer, le ciel prudent et sage
De la parole enfin lui permettait l'usage ;
Qu'il pût dire [5] tout haut ce qu'il se dit tout bas ;

1. Cette expression n'est pas claire; Boileau parle de la superstition ridicule qui fait craindre de se trouver 13 à table; on pourrait croire qu'à partir de 12 on évite d'être *en nombre impair :* 13, 15, 17, etc., et ce serait un non-sens.

2. Bien des gens superstitieux ont cru que la vue d'un corbeau ou d'une chouette, ou de tel autre oiseau, était de mauvais augure. Les païens avaient poussé très loin l'art d'observer le vol des oiseaux.

3. L'*hypocondrie* est une maladie du cerveau qui rend inquiet, morose, et finit même par amener la folie : les anciens en plaçaient le siège au-dessous de l'épigastre, dans les hypocondres.

4. Les anciens Égyptiens adoraient les bêtes dont ils avaient peur et celles qui leur rendaient des services : l'ibis, qui se nourrit de reptiles, le chat, etc. On peut voir au musée du Louvre des momies de crocodile, de chat, et autres animaux. Tout ce passage est imité de la quinzième satire de Juvénal.

5. *S'il pouvait dire ;* plus loin les tournures *qu'il voit, qu'il trouve*, seront synonymes de *lorsqu'il voit*, lorsqu'il trouve.

Ah! docteur, entre nous, que ne dirait-il pas?
Et que peut-il penser lorsque dans une rue,
Au milieu de Paris, il promène sa vue;
Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrés,
Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrés [1] ?
Que dit-il quand il voit, avec la mort en trousse [2],
Courir chez un malade un assassin en housse [3];
Qu'il trouve de pédants un escadron fourré,
Suivi par un recteur de bedeaux entouré [4],
Ou qu'il voit la justice, en grosse compagnie,
Mener tuer un homme avec cérémonie [5] ?
Que pense-t-il de nous lorsque, sur le midi,
Un hasard au Palais le conduit un jeudi [6],
Lorsqu'il entend de loin, d'une gueule infernale,
La Chicane en fureur mugir dans la grand'salle [7] ?
Que dit-il quand il voit les juges, les huissiers [8],
Les clercs, les procureurs, les sergents, les greffiers [9] ?
Oh! que si l'âne alors, à bon droit misanthrope,
Pouvait trouver la voix qu'il eut au temps d'Ésope [10],
De tous côtés, docteur, voyant les hommes fous,

1. Il est certain que les animaux ne connaissent pas les *modes;* mais c'est peut-être la beauté de leurs robes et la variété de leurs plumages qui ont donné à l'homme l'idée de se *chamarrer*.

2. Les cavaliers plaçaient alors derrière eux leur *trousse*, les hardes qu'ils emportaient en voyage; *en croupe* est la locution moderne.

3. *Un médecin;* par exemple « Guénaud sur son cheval ». On appelle *housse* une pièce d'étoffe attachée à la selle et recouvrant la croupe du cheval.

4. Allusion à l'Université qui faisait à des époques déterminées de véritables processions dans les rues, en grand costume, avec ses *massiers*, *bedeaux* et autres *suppôts*.

5. Les exécutions capitales étaient fréquentes à cette époque. On pendait, on rompait chaque semaine, sur différentes places publiques, un ou plusieurs condamnés.

6. C'est le jour des grandes audiences. (*Note de Boileau.*)

7. *La salle des Pas-Perdus.* C'était le rendez-vous de ceux qui avaient affaire au Palais, et les libraires y tenaient leurs boutiques.

8. Il ne s'agit pas ici des *huissiers* officiers ministériels, mais de ceux qui introduisent les gens, qui font faire silence, etc.

9. Les *clercs* étaient des employés au service d'un notaire ou d'un procureur; les *procureurs* faisaient alors ce que font aujourd'hui les *avoués*, qui assistent les gens en justice. Les *greffiers*, alors comme aujourd'hui, étaient des fonctionnaires chargés de recueillir et de garder les arrêts et jugements.

10. Fabuliste grec, né en Phrygie au septième siècle av. J.-C.

Tout parle en son ouvrage, et même les poissons.

comme dit La Fontaine.

Qu'il dirait de bon cœur, sans en être jaloux,
Content de ses chardons, et secouant la tête :
« Ma foi, non plus que nous, l'homme n'est qu'une bête! »

SATIRE IX

1667

[La Satire IX adressée par Boileau *A son Esprit*, est sans contredit la meilleure du recueil ; on a même dit qu'elle pouvait passer pour un des chefs-d'œuvre du genre satirique. Il est impossible de joindre d'une façon plus heureuse le parfait bon sens et la fine raillerie. L'idée de paraître ainsi s'accuser soi-même pour immoler ses adversaires est d'autant plus excellente que ces adversaires de Boileau le prenaient sur le ton tragique, et que le poète n'avait pas encore, à cette date de 1667, la protection de Louis XIV.]

C'est à vous, mon Esprit, à qui [1] je veux parler.
Vous avez des défauts que je ne puis celer [2].
Assez et trop longtemps ma lâche complaisance
De vos jeux criminels a nourri l'insolence [3] ;
Mais, puisque vous poussez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croirait à vous voir dans vos libres caprices
Discourir en Caton [4] des vertus et des vices,
Décider du mérite et du prix des auteurs,
Et faire impunément la leçon aux docteurs.

1. Cette construction serait incorrecte aujourd'hui ; elle était alors autorisée par l'usage. Molière avait déjà dit dans *le Misanthrope :*

Que dites-vous de lui?
— Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
Et que c'est *a sa table a qui* l'on rend visite.

2. *Cacher ;* ce verbe n'est plus employé, mais on emploie couramment ses composés *recéler*, *déceler*. La Fontaine fait dire au loup dans *le Cheval et le Loup :*

Si dom Coursier voulait
Ne point *celer* sa maladie...

3. Il faut noter une fois pour toutes l'emploi des substantifs abstraits dans la poésie française du dix-septième siècle. Boileau Racine et Molière ont trouvé le secret de les rendre poetiques. Racine dit en effet dans *Andromaque :*

La *vieillesse* et l'*enfance*
En vain sur leur *faiblesse* appuyaient leur [*défense*. —

On pourrait citer mille exemples semblables.

4. Avec la sévérité de **Caton le Censeur** (232-147 av. J.-C.).

Qu'étant seul à couvert des traits de la satire,
Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.
Mais moi, qui dans le fond sais bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts [1],
Je ris quand je vous vois, si faible et si stérile,
Prendre sur vous le soin de réformer la ville,
Dans vos discours chagrins plus aigre et plus mordant
Qu'une femme en furie, ou Gautier [2] en plaidant.
Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrète
Sans l'aveu des neuf Sœurs [3] vous a rendu poëte?
Sentiez-vous, dites-moi, ces violents transports
Qui d'un esprit divin [4] font mouvoir les ressorts?
Qui vous a pu souffler une si folle audace?
Phébus a-t-il pour vous aplani le Parnasse?
Et ne savez-vous pas que, sur ce mont sacré,
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré [5],
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture [6],
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure [7]?
Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer
Cet ascendant malin [8] qui vous force à rimer,
Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles,
Osez chanter du Roi les augustes merveilles.
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers;

1. Le sens n'est pas clair; on pourrait croire que Boileau, ayant dix doigts comme tout le monde, avait *dix* défauts; il a voulu dire qu'il comptait *au moyen* de ses doigts (en latin *per*), comme les calculateurs qui ne sont pas très ferrés sur l'addition.

2. Avocat célèbre et très mordant. (*Note de Boileau.*) **Gautier la Gueule**, comme l'appelaient ses contemporains (1590-1666), a laissé deux volumes de *Plaidoyers* très inférieurs à ceux des avocats Lemaitre et Patru (V. p. 30, note 1): il était célèbre surtout par la causticité de son esprit.

3. Sans le *consentement* des Muses. *Aveu* ne s'emploie plus dans ce sens; on emploie encore son contraire: infliger un *désaveu* à quelqu'un.

4. *D'un esprit supérieur au commun des hommes;* la poésie étant le langage des dieux, les poètes ont été considérés dans l'antiquité comme ayant quelque chose de divin.

5. Traduction littérale d'un vers d'Horace (*Art poét.*, 378).

6. Le rapprochement est un peu bizarre, car les qualités de Voiture, souvent maniéré, ne sont pas celles d'Horace. (V. pour Horace, p. 69, note 5, et pour Voiture, p. 46, note 3.)

7. V. p. 33, note 3.

8. *Disposition, inclination naturelle.* On trouve dans Molière: *les Amants magnifiques* (I, 2): « l'*ascendant* est plus fort que tout. » C'est un terme d'astrologie.

Et par l'espoir du gain votre muse animée
Vendrait au poids de l'or une once de fumée [1].
— Mais en vain, direz-vous, je pense vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter.
Tout chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée [2],
Entonner en grands vers la Discorde étouffée [3];
Peindre Bellone [4] en feu tonnant de toutes parts,
Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts [5].
Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
Racan pourrait chanter au défaut d'un Homère [6];
Mais pour Cotin [7] et moi, qui rimons au hasard,
Que l'amour de blâmer fit poètes par art,
Quoiqu'un tas de grimauds [8] vante notre éloquence,
Le plus sûr est pour nous de garder le silence.

1. Depuis 1663, sur la proposition de Colbert, le roi faisait des pensions à un certain nombre de gens de lettres : Chapelain « le plus grand poète français qui ait jamais été, et de plus solide jugement », recevait 3000 livres ; Corneille, Ménage, La Chambre, « excellent homme pour la physique et pour la connaissance des passions dont il a fait divers ouvrages fort estimés », recevaient chacun 2000 livres ; Benserade, Conrart, Huet, Cassagne, « poète, orateur et savant en théologie », 1500 ; le « sieur abbé Cotin », 1200, de même que Desmarets de Saint Sorlin, « le plus fertile auteur, et doué de la plus belle imagination qui ait jamais été » ; l'abbé de Pure, « qui écrit l'histoire en latin pur et élégant », avait 1000 livres, de même que Molière ; Thomas Corneille et l'abbé Le Vayer ; Racine eut 800 livres ; Boileau ne fut pensionné qu'en 1669.

2. *En vers lyriques ;* mais on ne connait pas un seul vers du celebre « chantre de Thrace » dont l'existence est fort problématique, même si on la dégage des légendes dont la mythologie s'est plu à l'entourer.

3. Quelle est cette *Discorde étouffée ?* Si Boileau fait allusion à la Fronde, il s'agit d'événements déjà bien anciens en 1667, et Louis XIV était bien jeune en 1652, lorsque finit cette guerre.

4. Déesse de la guerre, ou plutôt la Guerre personnifiée dans la mythologie romaine. *Mars* était pour les Romains le dieu des instruments en fer ; quand ils connurent la mythologie grecque, ils identifièrent Mars avec Arès, dieu des combats chez les Grecs ; Bellone fut détrônée.

5. Louis XIV fit en 1667 la guerre dite de *Dévolution*. Il s'empara de Lille après un siège de neuf jours ; Turenne avait le commandement de l'armée.

6. Honorat de Beuil, marquis de **Racan** (1589-1670) n'a pas montré de dispositions particulières pour la poésie épique ; mais son mérite comme poète est incontestable. Mieux doué que Malherbe, il l'aurait surpassé s'il avait su le latin, sans lequel on ne peut pas savoir parfaitement le français.

7. V. p. 40, note 6. Ce trait d'esprit a été fourni à Boileau par Juvénal, qui s'associe de même un poète ridicule nommé Cluvienus (*Sat.*, I. 69.

8. Pour le sens de *grimaud*, v. p. 53, note 4.

Un poème insipide et sottement flatteur
Déshonore à la fois le héros et l'auteur.
Enfin de tels projets passent notre faiblesse.
— Ainsi parle un esprit languissant de mollesse,
Qui, sous l'humble dehors d'un respect affecté,
Cache le noir venin de sa malignité.
Mais, dussiez-vous en l'air voir vos ailes fondues [1],
Ne valait-il pas mieux vous perdre dans les nues,
Que d'aller sans raison, d'un style peu chrétien [2],
Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien,
Et du bruit dangereux d'un livre téméraire
A vos propres périls enrichir le libraire [3] ?
Vous vous flattez, peut-être, en votre vanité,
D'aller comme un Horace à l'immortalité ;
Et déjà vous croyez, dans vos rimes obscures,
Aux Saumaises [4] futurs préparer des tortures.
Mais combien d'écrivains, d'abord si bien reçus,
Sont de ce fol espoir honteusement déçus !
Combien, pour quelques mois, ont vu fleurir leur livre,
Dont les vers en paquet se vendent à la livre !
Vous pourrez voir un temps [5] vos écrits estimés
Courir de main en main par la ville semés ;
Puis de là, tout poudreux, ignorés sur la terre,
Suivre chez l'épicier Neuf-Germain et La Serre [6] ;

1. La mythologie rapporte que Dédale, enfermé dans le Labyrinthe de Crète, s'en échappa, ainsi que son fils Icare, après s'être adapté des ailes aux deux épaules. Malgré les recommandations de son père, Icare s'éleva trop haut, et la chaleur du soleil fondant la cire qui unissait ensemble les plumes de ses ailes, il tomba dans la mer.

2. La Bruyère a dit de même qu'un auteur « né chrétien et français » était gêné pour faire des satires.

3. Les auteurs d'alors ne s'enrichissaient pas avec leurs ouvrages : mais les libraires faisaient parfois des fortunes considérables. La Bruyère mourut pauvre ; son libraire Michallet « gagna des sommes infinies », de même que Denis Thierry, l'éditeur des *Fables* de La Fontaine.

4. Claude **Saumaise** (1588-1658) était appelé par des érudits comme Ménage et Heinsius « le prince des commentateurs ». Il a laissé quatre-vingts ouvrages imprimés et plus de soixante manuscrits ; on y chercherait vainement, à côté de la science proprement dite, l'élégance et le talent qui font lire les livres.

5. *Durant quelque temps ;* c'est ainsi qu'on lit dans Molière (*Misanthrope*, acte I, sc. II) :

> L'espoir il est vrai, nous soulage
> Et nous berce *un temps* notre ennui.

6. V. p. 23, note 1, et p. 45, note 7.

Ou, de trente feuillets réduits peut-être à neuf[1] ;
Parer, demi-rongés, les rebords du Pont-Neuf[2].
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loisir des laquais et des pages,
Et souvent, dans un coin renvoyés à l'écart,
Servir de second tome aux airs du Savoyard[3] !
Mais je veux que le sort, par un heureux caprice,
Fasse de vos écrits prospérer la malice,
Et qu'enfin, votre livre aille, au gré de vos vœux,
Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux :
Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produisent rien, pour fruit de leurs bons mots,
Que l'effroi du public et la haine des sots[4] ?
Quel démon vous irrite et vous porte à médire ?
Un livre vous déplaît : qui vous force à le lire ?
Laissez mourir un fat dans son obscurité :
Un auteur ne peut-il pourrir en sûreté ?
Le *Jonas* inconnu sèche dans la poussière :
Le *David* imprimé n'a point vu la lumière :
Le *Moïse* commence à moisir par les bords[5].
Quel mal cela fait-il ? Ceux qui sont morts sont morts.
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?
Et qu'ont fait tant d'auteurs, pour remuer leur cendre ?
Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinault[6],

1. Vers de remplissage comme il s'en trouvait tant dans les premières satires : à mesure qu'on avance, ils deviennent plus rares.

2. Les vieux livres se vendent aujourd'hui sur les quais : au dix-septième siècle, c'était le privilège exclusif du Pont-Neuf.

3. Il s'agit ici d'un chansonnier ambulant. Philippot, dit **le Savoyard**, qui se tenait sur le Pont-Neuf et y chantait des chansons qu'il fit imprimer en un petit volume intitulé : *Recueil nouveau des chansons du Savoyard, par lui seul chantées à Paris.*

4. Et justement un penseur s'est demandé combien il fallait de *sots* pour former un *public*.

5. *Jonas, ou Ninive sauvée* est un poème épique de **Coras**, mort en 1577 : ce poème parut en 1663. *David ou la Vertu couronnée*, du même auteur, vit le jour en 1665. C'est d'un autre *David*, composé par **Las-Fargas**, poète toulousain, que Boileau entendait parler ici : lui-même l'a dit en note. Le *Moïse* était de Saint-Amand (v. p. 28, note 5).

6. Pour Perrin, v. p. 68, note 4. — **Bardin** (Pierre) était de l'Académie française dès 1635 ; né en 1570, il mourut en 1636. Entre autres ouvrages il avait publié (1632-1634) le

Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs niches,
Vont de vos vers malins remplir les hémistiches?
Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour!
Ils ont bien ennuyé le Roi, toute la cour,
Sans que le moindre édit ait, pour punir leur crime,
Retranché les auteurs [1], ou supprimé la rime.
Écrive qui voudra : chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre et du papier.
Un roman, sans blesser les lois ni la coutume [2],
Peut conduire un héros au dixième volume [3].
De là vient que Paris voit chez lui de tout temps
Les auteurs à grands flots déborder tous les ans;
Et n'a point de portail où, jusques aux corniches,
Tous les piliers ne soient enveloppés d'affiches.
Vous seul, plus dégoûté, sans pouvoir et sans nom,
Viendrez régler les droits et l'État d'Apollon!
Mais vous, qui raffinez sur les écrits des autres,
De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres?
Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups,
Mais savez-vous aussi comme on parle de vous?
« Gardez-vous, dira l'un, de cet Esprit critique.
On ne sait bien souvent quelle mouche le pique ;
Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,
Et qui, pour un bon mot, va perdre vingt amis.
Il ne pardonne pas aux vers de *la Pucelle* [4],
Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.

Lycée, où en plusieurs promenades il est traité des connaissances, des actions et des plaisirs d'un honnête homme. C'est la seule fois que Boileau parle de lui.—Pour Pradon. v. p. 68, note 5. — **Hainaut**, ou plutôt **Hesnault**, mort en 1682, s'était fait connaître par diverses poésies, entre autres le sonnet sur *l'Avorton*, et un sonnet d'une injustice révoltante contre Colbert. — Il a déjà été question de Colletet (p. 27, note 6), de Pelletier (p. 14, note 3), de Titreville (p. 68, note 5), et de Quinault (p. 33, note 4).

1. Expression plaisante empruntée par le poète au style des édits ; Boileau avait dit (*Sat.* III) :

Et ce visage enfin plus pâle qu'un rentier
A l'aspect d'un édit qui *retranche* un quartier.

2. On appelait *coutume* l'ensemble des lois civiles particulières à une région déterminée; c'est dans ce sens que le mot se trouve dans *les Femmes savantes :*

... Deux époux! c'est trop pour la *coutume*.

3. *Cyrus* et *Clélie*, romans de mademoiselle de Scudéry, avaient chacun 10 volumes; *Pharamond* et *Cléopâtre*, de la Calprenède en comptaient jusqu'à 12.

4. Poème épique de Chapelain, v. p. 46, note 1.

Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon?
Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.
Avant lui Juvénal avait dit en latin
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin [1].
L'un et l'autre avant lui s'étaient plaints de la rime [2],
Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime :
Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lu ces auteurs, mais tout n'irait que mieux,
Quand de ces médisants l'engeance tout entière
Irait, la tête en bas, rimer dans la rivière [3]. »
Voilà comme on vous traite : et le monde effrayé
Vous regarde déjà comme un homme noyé.
En vain quelque rieur, prenant votre défense,
Veut faire au moins, de grâce, adoucir la sentence [4] :
Rien n'apaise un lecteur toujours tremblant d'effroi,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.
Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles?
Et faudra-t-il sans cesse essuyer des querelles?
N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre et murmurer?
Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer?
Répondez, mon Esprit : ce n'est plus raillerie;
Dites..... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie?
Quoi! pour un maigre auteur que je glose [5] en passant!
Est-ce un crime, après tout, et si noir et si grand?
Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage
Où la droite raison trébuche à chaque page,
Ne s'écrie aussitôt : « L'impertinent auteur!
L'ennuyeux écrivain! Le maudit traducteur! »
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,

1. Cotin accusait Boileau de ne faire qu'imiter servilement Horace et Juvénal : il est impossible de riposter plus vivement.

2. La plaisanterie est d'autant plus fine que les vers latins n'admettent pas la *rime*.

3. Montausier, homme austère et grand admirateur de Chapelain, s'était exprimé en termes analogues sur le compte de Boileau et des satiriques en général.

4. Ainsi Molière (*Misanthrope*) :

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable
Que je me *fasse un peu grâce* sur votre arrêt.

5. *Gloser* voulait dire originairement *commenter*, le sens de *critiquer* est venu ensuite.

Et ces riens enfermés dans de grandes paroles ? »
Est-ce donc là médire, ou parler franchement ?
Non, non, la médisance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher pour quel secret mystère
Alidor à ses frais bâtit un monastère :
« Alidor ! dit un fourbe [1], il est de mes amis,
Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis :
C'est un homme d'honneur, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde. »
Voilà jouer d'adresse, et médire avec art :
Et c'est avec respect enfoncer le poignard.
Un esprit né sans fard, sans basse complaisance,
Fuit ce ton radouci que prend la médisance.
Mais de blâmer des vers ou durs ou languissants,
De choquer un auteur qui choque le bon sens,
De railler d'un plaisant qui ne sait pas nous plaire,
C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.
Tous les jours, à la cour, un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité :
A Malherbe, à Racan, préférer Théophile [2],
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile [3].
Un clerc [4], pour quinze sous, sans craindre le holà [5],
Peut aller au parterre attaquer *Attila* [6] ;
Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de visigoths tous les vers de Corneille.

1. Ce *fourbe* n'est pas un *menteur*, c'est un *hypocrite* qui dit du mal des gens en ayant l'air de les vanter.

2. V. pour Malherbe, p. 34, note 5 ; pour Racan, p. 86, note 6 ; pour Théophile, p. 45, note 4.

3. On appelle *clinquant* des lamelles de métal sans valeur qui ont l'éclat et l'apparence de l'argent ou de l'or. Au figuré on désigne sous ce nom les fausses beautés littéraires. Boileau est ici bien sévère pour le Tasse (1544-1595). La *Jérusalem délivrée* du poète italien (1580) est sans doute une œuvre admirable, mais les Français sont bien obligés de reprocher au poète son clinquant, « et par surcroît son mauvais goût. » Voir Perrens, *Histoire de la littérature italienne*. Ce qui caractérise Virgile au contraire c'est la délicatesse exquise et l'absence complète de mauvais goût.

4. *Un petit commis, employé chez un notaire, chez un procureur.*

5. *Mettre le holà*, c'est faire taire les gens ; agir *sans craindre le holà*, c'est donc agir en toute liberté.

6. Cette tragédie, l'une des plus faibles de Corneille, fut jouée en 1667. En voici les premiers vers, les meilleurs de la pièce :

Ils ne sont pas venus nos deux rois ? Qu'on leur die
Qu'ils se font trop attendre, et qu'Attila s'ennuie,
Qu'alors que je les mande ils doivent se hâter.

Il n'est valet d'auteur, ni copiste à Paris,
Qui, la balance en main, ne pèse les écrits.
Dès que l'impression fait éclore un poète,
Il est esclave né de quiconque l'achète :
Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.
Un auteur à genoux, dans une humble préface [1],
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce,
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité,
Qui lui fait son procès de pleine autorité.
  Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire !
On sera ridicule, et je n'oserai rire !
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ai fait paraître [2] :
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connaître,
Leur talent dans l'oubli demeurerait caché.
Et qui saurait sans moi que Cotin a prêché [3]?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre :
C'est une ombre au tableau, qui lui donne du lustre.
En les blâmant enfin j'ai dit ce que j'en croi [4];
Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.
  « Il a tort, dira l'un ; pourquoi faut-il qu'il nomme?
Attaquer Chapelain [5]! ah! c'est un si bon homme?
Balzac [6] en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose [7]? »
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose?

1. Nous avons changé tout cela, et l'on fait aujourd'hui des *articles réclames* pour faire valoir les œuvres les plus détestables.

2. La fin de ces vers en explique le commencement : *décrier* veut dire ici *perdre de réputation;* c'est ainsi qu'on lit dans *les Précieuses ridicules* : « Cela seul suffirait à *décrier* le plus beau roman du monde. »

3. Voir, p. 40, n. 6.

4. C'est par licence que la lettre *s* est ici supprimée : on a déjà vu, p. 71, note 2, que ce qui était licence au temps de Boileau avait été longtemps la règle générale.

5. Voir, p. 46. note 1.

6. **Balzac** (1594-1655) a été regardé comme le Malherbe de la prose française ; il avait beaucoup d'estime pour Chapelain : on peut en juger par les lettres nombreuses qu'il lui adressa et qui ont été publiées.

7. Chapelain a beaucoup écrit en prose. On sait qu'il rédigea les *Sentiments de l'Académie sur le Cid.* Il a laissé en outre une volumineuse cor-

En blâmant ses écrits, ai-je, d'un style affreux,
Distillé sur sa vie un venin dangereux?
Ma muse en l'attaquant, charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète [1].
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité ;
Qu'on prise sa candeur et sa civilité ;
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère ;
On le veut, j'y souscris, et suis prêt de [2] me taire.
Mais que pour un modèle on montre ses écrits :
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits [3],
Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire :
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire ;
Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux, par un nouvel organe :
« Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne [4]. »
Quel tort lui fais-je enfin ? Ai-je par un écrit
Pétrifié sa veine et glacé son esprit [5]?
Quand un livre au Palais [6] se vend et se débite,
Que chacun par ses yeux juge de son mérite,

respondance qui s'étend de 1632 à 1673. M. Tamizey de Larroque l'a publiée pour la première fois en 1880, dans la *Collection des documents inédits sur l'Histoire de France*, 2 vol. in-4°. Les lettres de 1641 à 1658 sont perdues. On voit en lisant ces lettres que Chapelain était au fond un homme sensé et très instruit, et l'on comprend ce mot du cardinal de Retz dans ses *Mémoires :* « Chapelain, qui enfin avait de l'esprit. »

1. Ce sera l'éternel honneur de Boileau d'avoir agi de la sorte : c'est en définitive par patriotisme qu'il a encouru la haine des mauvais poètes.

2. Au XVIIe siècle, on écrivait indifféremment *prêt à* ou *prêt de*, on confondait même cette dernière locution avec *près de*.

3. Voir p. 86, note 1, l'indication des rentes servies par le roi aux gens de lettres à la date de 1663.

4. Souvenir mythologique rappelé ici très à propos : le roi Midas, le même qui changeait tout en or, ayant préféré Pan et sa flûte champêtre à la lyre d'Apollon, le dieu irrité lui infligea des oreilles d'âne. Midas les cachait avec soin, mais son *barbier* les vit, et reçut l'ordre de n'en parler à personne sous peine de la vie. Le barbier fit un trou en terre et dit tout bas : Midas a des oreilles d'âne. Mais dans ce creux vinrent à pousser des roseaux qui, « par un organe absolument nouveau » disaient, quand le vent les agitait : « Le roi Midas a des oreilles d'âne ! »

5. *Changé en pierre sa veine poétique, et son esprit en glaçon.*

6. On a déjà vu que les livres nouveaux se vendaient alors dans la Grand'salle du Palais de Justice, comme aujourd'hui au Palais-Royal ou sous les galeries de l'Odéon.

Que Bilaine [1] l'étale au deuxième pilier,
Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier?
En vain contre *le Cid* un ministre se ligue :
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue [2].
L'Académie en corps [3] a beau le censurer :
Le public révolté s'obstine à l'admirer.
Mais lorsque Chapelain met une œuvre en lumière,
Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière [4].
En vain il a reçu l'encens de mille auteurs :
Son livre en paraissant dément tous ses flatteurs.
Ainsi, sans m'accuser, quand tout Paris le joue,
Qu'il s'en prenne à ses vers que Phébus désavoue :
Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en français [5].
Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.
La satire, dit-on, est un métier funeste,
Qui plait à quelques gens, et choque tout le reste.
La suite en est à craindre : en ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Régnier [6].
Quittez ces vains plaisirs dont l'appât vous abuse,
A de plus doux emplois occupez votre muse;
Et laissez à Feuillet [7] réformer l'univers.
— Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers?
Irai-je dans une ode, en phrases de Malherbe [8],

1. Un des libraires les mieux achalandés de ce temps là, comme Barbin. Denis Thierry et quelques autres. La plupart des libraires riches, Desprez, Savreux, Ribou, Michallet, Cramoisy et autres, habitaient la rue Saint-Jacques.

2. Vers justement célèbres, qui auraient dû consoler Corneille de la critique adressée plus haut à sa tragédie d'*Attila*.

3. Allusion aux *Sentiments de l'Académie* sur le *Cid*. Chapelain ne fit que résumer les discussions qui avaient eu lieu durant plusieurs séances.

4. **Linière** (1628-1704) était un gentilhomme ruiné, qui se fit connaître de bonne heure par des épigrammes et des chansons satiriques. Il manquait de « génie », comme le dira plus tard Boileau, mais il avait beaucoup de verve et de gaieté.

5. On écrivait *françois* et l'on prononçait généralement *françoué*.

6. Voir p. 22, note 1.

7. On dirait aujourd'hui : *Et laissez Feuillet réformer*, ou alors on ajouterait : Et laissez à Feuillet *le soin* de réformer. — Nicolas **Feuillet**, chanoine de St-Cloud (1622-1693), était alors connu par ses prédications. Sans être janséniste, il poussait la sévérité jusqu'au rigorisme. Appelé au lit de mort de la duchesse d'Orléans, en 1670, il traita avec une extrême dureté cette princesse « si douce envers la mort », au témoignage de Bossuet.

8. Malherbe avait alors de plats imitateurs qui croyaient l'égaler en

Troubler dans ses roseaux le Danube superbe ;
Délivrer de Sion le peuple gémissant [1] ;
Faire trembler Memphis [2], ou pâlir le croissant [3] ;
Et, passant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir mal à propos les palmes idumées [4] ?
Viendrai-je en une églogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et, dans mon cabinet assis au pied des hêtres,
Faire dire aux échos des sottises champêtres [5] ?
Faudra-t-il de sens froid, et sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux ;
Lui prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore,
Et, toujours bien mangeant, mourir par métaphore [6] ?
Je laisse aux doucereux [7] ce langage affété,
Où s'endort un esprit de mollesse hébété.
La satire, en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile [8].
Et, d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens [9],
Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusque sous le dais [10] faire pâlir le vice :
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,

lui empruntant des expressions. ou même des hémistiches entiers.

1. Les juifs de Jérusalem, ville sur le *Jourdain*.

2. *Les anciens Égyptiens, alors sujets des Turcs.*

3. On sait que le *croissant* surmonte les étendards des Musulmans; il symbolise ici l'Islamisme tout entier.

4. L'*Idumée*, région voisine de la Judée, est fertile en palmiers.

5. La mode était encore aux *églogues;* le pieux Godeau, evêque de Vence, que Boileau a eu le bon goût de ménager dans ses Satires, avait même fait imprimer des *églogues* religieuses très édifiantes, sinon très poétiques.

6. Desmarets de Saint-Sorlin, dans sa bonne comédie, des *Visionnaires* (1636), s'était déjà moqué de ces poètes qui étaient seulement. suivant son expression, « amoureux en idée ». Trissotin dira en réponse à Henriette qui lui disait :

Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes,
Que toujours dans vos vers vous peignez si charmantes...
— D'elles on ne me voit amoureux qu'en poète ;
Mais j'aime tout de bon l'adorable Henriette.

7. Boileau avait déjà dit en parlant d'Alexandre (*Satire* III) :

Ce n'est qu'*un glorieux* qui ne dit rien de tendre

— *Affété* a donné *afféterie.*

8. Horace avait dit : « Celui-là emporte tous les suffrages qui mêle l'utile à l'agréable. *utile dulci.* »

9. C'est le caractère des vers de Boileau : à défaut de poésie. ils brillent par leur bon sens.

10. Ce sont les *prélats* ou les *rois* qui paraissent parfois sous un dais.

Va venger la raison des attentats d'un sot.
C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie [1],
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie [2],
Et qu'Horace, jetant le sel à pleines mains,
Se jouait aux dépens des Pelletiers romains [3].
C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre;
Et sur ce mont fameux où j'osai la chercher
Fortifia mes pas et m'apprit à marcher;
C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
Et, pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis [4].
Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
Je le déclare donc : Quinault est un Virgile [5];
Pradon comme un soleil en nos ans a paru [6],
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru [7];
Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire;
Sauval est le phénix des esprits relevés [8];
Perrin [9]... — Bon, mon Esprit! courage! poursuivez.
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
Va prendre encor ces vers pour de la raillerie?
Et Dieu sait aussitôt que d'auteurs en courroux,
Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous!
Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures,

1. Voir p. 19, note 1. *Lélie*, en latin *Lælius*, était un illustre romain, ami de Scipion. Cicéron a donné son nom au beau dialogue qu'il a composé sur l'*Amitié*.

2. Ces *Cotins* étaient des poètes : inutile de dire qu'ils n'étaient point des prédicateurs.

3. Voir p. 14, note 3.

4. On lit dans l'édition de 1713 : *Les maux que j'ai commis ;* c'est une faute d'impression.

5. Voir p. 33, note 4. *Un Virgile*, c'est-à-dire la perfection même.

6. Voir p. 68, note 4.

7. Aujourd'hui la construction serait *et que Patru* au lieu de *ni Patru;* mais au XVIIe siècle on disait couramment : Je viendrai; — *ni moi aussi.* — **Perrot d'Ablancourt** (1606-1664) se fit connaître par des traductions d'un style très soigné, mais d'une fidélité très équivoque. On les appelait *Belles infidèles.* Voir, au sujet de Patru, p. 30, note 1.

8. On a déjà vu Sauval traité comme le dernier des sots. (Voir p. 68, note 2.)

9. Voir p. 68, note 4.

Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'État.
Vous aurez beau vanter le Roi dans vos ouvrages,
Et de son nom sacré sanctifier [1] vos pages;
Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi [2].
Mais quoi! répondrez-vous, Cotin nous peut-il nuire?
Et par ses cris enfin que saurait-il produire?
Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux pensions où je ne prétends pas?
Non, pour louer un roi que tout l'univers loue,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue;
Et, sans espérer rien de mes faibles écrits,
L'honneur de le louer m'est un trop digne prix:
On me verra toujours, sage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices,
Et peint du nom d'auteur tant de sots revêtus,
Lui marquer mon respect, et tracer ses vertus.
— Je vous crois; mais pourtant on crie, on vous menace.
— Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.
Hé! mon Dieu! craignez tout d'un auteur en courroux,
Qui peut ..—Quoi?—Je m'entends [3].—Mais encor?—Taisez-
[vous.

SATIRE XI

1698

A M. DE VALINCOUR

CONSEILLER DU ROI EN SES CONSEILS, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA MARINE, SECRÉTAIRE DES COMMANDEMENTS DE MGR LE COMTE DE TOULOUSE.

[La Satire sur l'*Honneur* est de 1698: Boileau avait alors 62 ans, et de plus il était accablé d'infirmités; ainsi s'explique la fai-

1. *Sanctifier* est un peu fort; le culte de Louis XIV touchait presque à l'idolâtrie, même pour des indépendants comme Boileau, qui ne prétendait pas aux pensions, comme il le dira quelques vers plus loin, et qui finit par les obtenir.

2. Ce vers peut justifier Boileau et Molière, surtout Molière qui a représenté Trissotin comme le plus vil des hommes, et qui l'avait d'abord appelé *Tricotin*.

3. *J'entends, je comprends ce que je veux dire.*

blesse de cette œuvre, qui ressemble plus à une dissertation rimée qu'à une satire au vrai sens de ce mot. M. de Valincour, auquel elle est dédiée (1653-1730), était ami de Racine et de Boileau. En 1699, il remplaça Racine à l'Académie française et fut nommé pour continuer avec Boileau l'histoire du règne de Louis XIV ; c'est chez lui que les manuscrits de cette histoire furent détruits dans un incendie.]

Oui, l'Honneur, Valincour, est chéri dans le monde :
Chacun pour l'exalter en paroles abonde ;
A s'en voir revêtu chacun met son bonheur ;
Et tout crie ici-bas : « L'Honneur ! Vive l'Honneur ! »
Entendons discourir, sur les bancs des galères [1],
Ce forçat, abhorré même de ses confrères [2] ;
Il plaint, par un arrêt injustement donné,
L'Honneur en sa personne à ramer condamné [3].
En un mot, parcourons et la mer et la terre ;
Interrogeons marchands, financiers, gens de guerre,
Courtisans, magistrats : chez eux, si je les croi [4],
L'intérêt ne peut rien, l'Honneur seul fait la loi.
Cependant, lorsqu'aux yeux leur portant la lanterne [5],
J'examine au grand jour l'esprit qui les gouverne,
Je n'aperçois partout que folle ambition,
Faiblesse, iniquité, fourbe, corruption,
Que ridicule orgueil de soi-même idolâtre.
Le monde, à mon avis, est comme un grand théâtre [6],
Où chacun en public, l'un par l'autre abusé,

1. On appelait *galeres* des vaisseaux longs, peu élevés, avec 24 ou 30 bancs de rameurs. Le service y était très dur, et c'est pour cela que l'on employait de préférence des condamnés. « Aller ramer sur les galères du roi, » c'était être condamné aux travaux forcés.

2. *Confrère* se dit de ceux qui exercent la même profession ou qui font partie du même corps ; avocats, médecins, etc. Appliqué à des forçats le mot est aussi plaisant que juste.

3. L'inversion est un peu forte : *Il plaint l'honneur condamné... par un arrêt.*

4. Voir p. 71, note 2.

5. Allusion au philosophe **Diogène** (413-323 av. J.-C.), lequel parcourut un jour les rues d'Athènes une lanterne à la main. « Je cherche un homme, » disait-il, et il ajoutait qu'il n'en trouvait point.

6. Cette comparaison du monde avec un théâtre est assez fréquente au XVIIe siècle ; Bossuet lui-même l'a employée en 1662 dans son admirable *Sermon sur la mort :* « On ne m'a envoyé que pour faire nombre, encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas été moins jouée quand je serais demeuré derrière le *théâtre.* »

Souvent à ce qu'il est joue un rôle opposé.
Tous les jours on y voit, orné d'un faux visage,
Impudemment le fou représenter le sage;
L'ignorant s'ériger en savant fastueux [1],
Et le plus vil faquin trancher du vertueux [2].
Mais, quelque fol espoir dont leur orgueil les berce [3],
Bientôt on les connaît, et la vérité perce.
On a beau se farder aux yeux de l'univers :
A la fin sur quelqu'un de nos vices couverts [4]
Le public malin jette un œil inévitable;
Et bientôt la censure, au regard formidable,
Sait, le crayon en main, marquer nos endroits faux,
Et nous développer [5] avec tous nos défauts.
Du mensonge toujours le vrai demeure maître.
Pour paraître honnête homme, en un mot, il faut l'être;
Et jamais, quoi qu'il fasse, un mortel ici-bas
Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'est pas.
En vain ce misanthrope, aux yeux tristes et sombres,
Veut, par un air riant, en éclaircir les ombres [6] :
Le ris sur son visage est en mauvaise humeur;
L'agrément fuit ses traits, ses caresses font peur;
Ses mots les plus flatteurs paraissent des rudesses,
Et la vanité brille en toutes ses bassesses.
Le naturel toujours sort et sait se montrer :
Vainement on l'arrête, on le force à rentrer;
Il rompt tout, perce tout, et trouve enfin passage [7].
Mais loin de mon projet je sens que je m'engage.
Revenons de ce pas à mon texte égaré.

1. *Faste*, dit Richelet, signifie *orgueil, magnifique apparence;* un savant *fastueux* c'est donc un savant *plein d'orgueil.*

2. Un *faquin* était alors un homme de rien, profondément méprisable. *Trancher du souverain* se trouvait déjà dans Vaugelas pour *faire le souverain.*

3. Cette construction serait aujourd'hui incorrecte; il faudrait dire : *de quelque espoir que...* ou *quel que soit l'espoir dont...* Boileau avait déjà dit dans son *Épître au Roi :*

Quelque orgueil en secret dont s'aveugle un auteur,
Il est fâcheux, grand Roi, de se voir sans lecteur.

4. *Cachés;* l'expression est très juste et elle fait image.

5. *Développer* veut dire ôter l'enveloppe qui *couvrait* nos vices.

6. *Éclaircir les ombres des yeux tristes et sombres* n'est ni clair ni surtout poétique.

7. Boileau traduit ici péniblement deux beaux vers d'Horace (*Épîtres*, I, x). La Fontaine a été bien mieux

L'honneur partout, disais-je, est du monde admiré;
Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
Quel est-il, Valincour? Pourras-tu me le dire?
L'ambitieux le met souvent à tout brûler;
L'avare, à voir chez lui le Pactole[1] rouler;
Un faux brave, à vanter sa prouesse[2] frivole;
Un vrai fourbe, à jamais ne garder sa parole;
Ce poète, à noircir d'insipides papiers;
Ce marquis, à savoir frauder ses créanciers;
Un libertin[3], à rompre et jeûnes et carême;
Un fou perdu d'honneur, à braver l'honneur même.
L'un d'eux a-t-il raison? Qui pourrait le penser?
Qu'est-ce donc que l'honneur que tout doit embrasser?
Est-ce de voir, dis-moi, vanter notre éloquence?
D'exceller en courage, en adresse, en prudence?
De voir à notre aspect tout trembler sous les cieux?
De posséder enfin mille dons précieux?
Mais avec tous ces dons de l'esprit et de l'âme
Un roi même souvent peut n'être qu'un infâme,
Qu'un Hérode, un Tibère effroyable à nommer[4].
Où donc est cet honneur qui seul doit nous charmer?
Quoi qu'en ses beaux discours Saint-Évremond nous prône,
Aujourd'hui j'en croirai Sénèque avant Pétrone[5].

inspiré dans sa fable intitulée : *la Chatte métamorphosée en femme* (livre II, xviii), et tout le monde connaît ce vers de Destouches qu'on attribue si souvent à Boileau :

Chassez le naturel, il revient au galop.

1. Fleuve d'Asie Mineure (ancienne Lydie) qui roulait des paillettes d'or.

2. *Prouesse*, action de valeur, de bravoure : on sait que *preux* signifie *brave, courageux*.

3. Ce mot de *libertin* servait alors à désigner les gens que l'on nomme aujourd'hui *libres penseurs*.

4. Tout ce passage est bien languissant et bien faible; *effroyable à nommer* le gâte encore, si c'est possible. Il y eut deux **Hérodes**, le premier ordonna le massacre des Innocents, l'autre, Hérode Antipas, fit décapiter saint Jean-Baptiste. **Tibère**, qui fut empereur de 14 à 37 de J.-C., ne devint un monstre de cruauté qu'après le complot de Séjan contre toute sa famille.

5. **Saint-Évremond** (1613-1703) peut être considéré comme le coryphée des « libertins » ou libres penseurs au xviie siècle. Boileau fait ici allusion à un ouvrage de Saint-Évremond intitulé : *Jugement sur Sénèque, Plutarque et Pétrone*, tome II de l'édition de 1711. « Je commencerai par Sénèque, disait-il, et vous dirai avec la dernière impudence que j'estime beaucoup plus sa personne que ses ouvrages... Du philosophe et de l'écrivain je n'en fais pas grand cas... Pétrone est admirable partout dans la pureté de son style, dans la

Dans le monde il n'est rien de beau que l'équité :
Sans elle la valeur, la force, la bonté,
Et toutes les vertus dont s'éblouit [1] la terre,
Ne sont que faux brillants et que morceaux de verre [2].
Un injuste guerrier, terreur de l'univers,
Qui, sans sujet, courant chez cent peuples divers,
S'en va tout ravager jusqu'aux rives du Gange,
N'est qu'un plus grand voleur que du Tertre et Saint-Ange [3].
Du premier des Césars on vante les exploits ;
Mais dans quel tribunal, jugé suivant les lois,
Eût-il pu disculper son injuste manie ?
Qu'on livre son pareil en France à la Reynie [4],
Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers
Laisser sur l'échafaud sa tête et ses lauriers.
C'est d'un roi que l'on tient cette maxime auguste,
Que jamais on n'est grand qu'autant que l'on est juste [5].
Rassemblez à la fois Mithridate et Sylla ;
Joignez-y Tamerlan, Genséric, Attila [6] :
Tous ces fiers conquérants, rois, princes, capitaines,
Sont moins grands à mes yeux que ce bourgeois d'Athènes [7]

délicatesse de ses sentiments... » **Sénèque**, né en l'an 2, mourut en 65 ; — **Pétrone** mourut l'année suivante pour échapper au supplice que lui préparait Néron.

1. Dont la terre *est éblouie*.

2. On se rappelle les beaux vers de *Polyeucte* (IV, II) :

> Et comme elle a l'éclat du verre,
> Elle en a la fragilité.

3. Boileau avait traité Alexandre de fou (v. p. 75) ; il le compare ici à deux vulgaires bandits qui périrent sur la roue.

4. **La Reynie** (1625-1709) était lieutenant-général de la police de Paris depuis 1667 ; c'était un magistrat intègre et vigilant, dont l'administration n'a laissé que de bons souvenirs. — Dans l'édition de 1713, on lit ce vers, évidemment fautif :

> Qu'on *trouve* son pareil en France à La Reynie.

5. Cette maxime est d'Agésilas, roi de Sparte, qui disait en parlant du roi de Perse : « En quoi est-il plus grand que moi, s'il n'est plus juste ? »

6. **Mithridate**, roi de Pont (133-64 av. J.-C.), tint longtemps en échec les légions romaines. — **Sylla** (158-78 av. J.-C.) eut le bonheur de terminer les expéditions bien commencées par d'autres généraux. Les trois autres conquérants que cite Boileau ne sont que des barbares : **Tamerlan** vécut au XIVe siècle, **Genséric** et **Attila** sont du Ve siècle.

7. Boileau a dit en note qu'il s'agissait ici de **Socrate** ; on ne se serait jamais avisé de le désigner par une semblable périphrase ; *bourgeois* est synonyme ici de *citoyen*. Dans La Fontaine, le Singe dit au Dauphin en parlant « d'Athènes la grande » :

> Un mien cousin est juge maire.

Qui sut, pour tous exploits, doux, modéré, frugal,
Toujours vers la justice aller d'un pas égal.
Oui, la justice en nous est la vertu qui brille :
Il faut de ses couleurs qu'ici-bas tout s'habille [1] :
Dans un mortel chéri, tout injuste qu'il est,
C'est quelque air d'équité qui séduit et qui plaît.
A cet unique appât l'âme est vraiment sensible :
Même aux yeux de l'injuste un injuste est horrible;
Et tel, qui n'admet point la probité chez lui,
Souvent à la rigueur l'exige chez autrui [2].
Disons plus : il n'est point d'âme livrée au vice
Où l'on ne trouve encor des traces de justice.
Chacun de l'équité ne fait pas son flambeau;
Tout n'est pas Caumartin, Bignon, ni Daguesseau [3].
Mais jusqu'en ces pays, où tout vit de pillage,
Chez l'Arabe et le Scythe [4], elle est de quelque usage;
Et du butin, acquis en violant les lois,
C'est elle entre eux qui fait le partage et le choix [5].
Mais allons voir le vrai jusqu'en sa source même.
Un dévot aux yeux creux et d'abstinence blême,
S'il n'a point le cœur juste, est affreux devant Dieu.
L'Évangile au chrétien ne dit en aucun lieu :
« Sois dévot [6]; » elle [7] dit : « Sois doux, simple, équitable. »

1. On dirait aujourd'hui : que tout *porte ses livrées*.

2. *L'exige à la rigueur*, comme un créancier qui ne fait pas la moindre concession ; le sens de cette expression ne serait plus le même de nos jours, ou du moins la construction serait amphibologique.

3. Boileau fait ici, dans une satire, l'éloge de trois de ses contemporains. **Le Fèvre de Caumartin**, conseiller d'État et intendant des finances (1653-1720) ; Jean-Paul **Bignon**, bibliothécaire du roi (1662-1743). Peut-être aussi Boileau faisait-il en outre allusion à Jérôme Bignon (1589-1656) avocat général et conseiller d'État. Henri-François **Daguesseau** (1668-1751) était alors avocat-général il ; devint chancelier en 1717.

4. Les Scythes étaient les anciens habitants de la Russie méridionale.

5. On sait que les voleurs se partagent leur butin avec une équité rigoureuse.

6. Il faut s'entendre ; saint François de Sales a fait une ***Introduction à la vie dévote***, et on lit dans les Commandements :

> Les dimanches tu garderas
> En servant Dieu *dévotement*.

Boileau proscrit ici ce qu'on appelle familièrement les *dévotionnettes*, les pratiques d'une dévotion mesquine et ignorante. La suite expliquera la véritable pensée du poète. La Bruyère, non moins religieux que Boileau, définit le *dévot* « celui qui sous un roi athée serait athée. »

7. *Évangile*, comme *Horloge*, *Idole* et quelques autres mots, était alors du masculin ou du féminin.

Car d'un dévot souvent au chrétien véritable
La distance est deux fois plus longue, à mon avis,
Que du pôle antarctique au détroit de Davis [1].
Encor par ce dévot ne crois pas que j'entende
Tartuffe, ou Molinos et sa mystique bande [2] :
J'entends un faux chrétien, mal instruit, mal guidé,
Et qui de l'Évangile en vain persuadé,
N'en a jamais conçu l'esprit ni la justice;
Un chrétien qui s'en sert pour disculper le vice;
Qui toujours près des grands, qu'il prend soin d'abuser,
Sur leurs faibles honteux sait les autoriser [3],
Et croit pouvoir au ciel, par ses folles maximes,
Avec le sacrement faire entrer tous les crimes.
Des faux dévots pour moi voilà le vrai héros.
Mais, pour borner enfin tout ce vague propos,
Concluons qu'ici-bas le seul honneur solide
C'est de prendre toujours la vérité pour guide,
De regarder en tout la raison et la loi;
D'être doux pour tout autre, et rigoureux pour soi,
D'accomplir tout le bien que le ciel nous inspire;
Et d'être juste enfin : ce mot seul veut tout dire.
Je doute que le flot des vulgaires humains
A ce discours pourtant donne aisément les mains [4];
Et, pour t'en dire ici la raison historique,
Souffre que je l'habille en fable allégorique.
Sous le bon roi Saturne [5], ami de la douceur,
L'Honneur, cher Valincour, et l'Équité [6], sa sœur,

1. Du *pôle sud* au *pôle nord* par conséquent; le *détroit de Davis*, découvert en 1585 par le navigateur anglais de ce nom, est près du Groënland, dans la région du pôle *Arctique* ou pôle de l'*Ourse*.

2. *Tartuffe*, si bien stigmatisé par Molière. Michel **Molinos** (1627-1696); introduisit la doctrine du *pur amour*, qui consiste à aimer Dieu sans espérance comme sans crainte, et qui dans la pratique menait aux conséquences les plus déplorables, le pur amour pouvant se concilier avec tous les désordres. Dans la « mystique bande » figuraient alors madame Guyon et Fénelon.

3. Leur citer des *autorités* qui *excusent* leurs fautes.

4. *Donner les mains* à une chose, c'est l'approuver, y consentir.

5. **Saturne**, ou le Temps, était dans la mythologie antique le père de Jupiter, l'espace divinisé ; il était aussi le père de Pluton (l'intérieur de la terre) et de Neptune ou la mer.

6. L'*equité* diffère de la *justice* en ce qu'elle pousse le scrupule beaucoup plus loin quand il s'agit de ne pas faire tort à autrui.

De leurs sages conseils éclairant tout le monde,
Régnaient, chéris du ciel, dans une paix profonde
Tout vivait en commun sous ce couple adoré :
Aucun n'avait d'enclos ni de champ séparé.
La vertu n'était point sujette à l'ostracisme [1],
Ni ne s'appelait point alors un jansénisme[2].
L'Honneur, beau par soi-même, et sans vains ornements,
N'étalait point aux yeux l'or ni les diamants,
Et, jamais ne sortant de ses devoirs austères,
Maintenait de sa sœur les règles salutaires.
Mais une fois au ciel par les dieux appelé
Il demeura longtemps au séjour étoilé.
Un fourbe cependant, assez haut de corsage [3],
Et qui lui ressemblait de geste et de visage,
Prend son temps, et partout ce hardi suborneur [4]
S'en va chez les humains crier qu'il est l'Honneur,
Qu'il arrive du ciel, et que, voulant lui-même
Seul porter désormais le faix du diadème,
De lui seul il prétend qu'on reçoive la loi.
A ces discours trompeurs le monde ajoute foi.
L'innocente Équité, honteusement bannie,
Trouve à peine un désert où fuir l'ignominie [5].
Aussitôt sur un trône éclatant de rubis
L'imposteur monte, orné de superbes habits.

1. Les Athéniens, jaloux de leur liberté, exilaient pour dix ans tout citoyen qui par ses vertus ou par des services rendus à l'État pouvait devenir trop populaire ; on votait à son sujet, et les votes étaient écrits sur des *coquilles* (en grec *ostrakon*). Aristide le Juste fut exilé de la sorte.

2. Boileau écrivait J***, mais personne ne s'y trompait. Ces deux vers lui font honneur, car les Jansénistes étaient alors persécutés par Louis XIV et par les Jésuites. Bossuet, dans ses *Méditations sur l'Évangile*, a exprimé la même pensée : « La régularité passe aujourd'hui pour rigueur, on lui donne un nom de secte. » — **Jansen** ou **Jansénius**, évêque d'Ypres (1585-1638) avait écrit contre les Jésuites un gros livre latin intitulé *Augustinus*, résumant la doctrine de saint Augustin sur la Grâce. Les Jésuites tirèrent de ce livre cinq propositions qu'ils firent condamner à Rome, et l'on appela *Jansénistes* ceux qui, tout en condamnant les cinq propositions, disaient ne les avoir jamais vues dans le livre de Jansénius ; Arnauld, Pascal, Racine et Boileau lui-même étaient ainsi jansénistes.

3. *Corsage* dans le sens de *taille* était déjà vieux et ne s'employait guère que dans le style burlesque.

4. *Séducteur qui cherche à corrompre.*

5. *Où elle puisse se réfugier pour fuir*, tournure elliptique très conforme aux habitudes du XVII[e] siècle.

La Hauteur, le Dédain, l'Audace l'environnent ;
Et le Luxe et l'Orgueil de leurs mains le couronnent.
Tout fier, il montre alors un front plus sourcilleux [1] :
Et le Tien et le Mien [2], deux frères pointilleux,
Par son ordre amenant les procès et la guerre,
En tous lieux de ce pas vont partager la terre :
En tous lieux, sous les noms de Bon droit et de Tort,
Vont chez elle établir le seul droit du plus fort.
Le nouveau roi triomphe, et, sur ce droit inique,
Bâtit de vaines lois un code fantastique ;
Avant tout aux mortels prescrit de se venger,
L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger,
Et dans leur âme, en vain de remords combattue,
Trace en lettres de sang ces deux mots : « Meurs ou tue [3] ! »
Alors, ce fut alors, sous ce vrai Jupiter,
Qu'on vit naître ici-bas le noir Siècle de fer :
Le frère au même instant s'arma contre le frère ;
Le fils trempa ses mains dans le sang de son père ;
La soif de commander enfanta des tyrans,
Du Tanaïs au Nil [4] porta les conquérants :
L'ambition passa pour la vertu sublime ;
Le crime heureux fut juste et cessa d'être crime ;
On ne vit plus que haine et que division,
Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confusion.
Le véritable Honneur sur la voûte céleste
Est enfin averti de ce trouble funeste.
Il part sans différer, et, descendu des cieux,
Va partout se montrer dans les terrestres lieux :
Mais il n'y fait plus voir qu'un visage incommode [5] ;

1. *Hautain, dédaigneux ;* on représentait Jupiter avec de noirs *sourcils* dont le moindre mouvement faisait trembler tout l'Olympe.

2. « Ce chien est à *moi*, disaient ces pauvres enfants ; c'est là *ma* place au soleil. Voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre. » (Pascal.) — La Fontaine n'a pas été mieux inspiré, lorsqu'il a dit en parlant de la Discorde :

> Chez l'animal qu'on appelle homme
> On la reçut à bras ouverts,
> Elle et Que-si Que-non son frère,
> Avecque Tien et Mien, son père.

3. Ce sont les propres paroles de don Diègue à son fils dans le *Cid*.

4. Le *Tanaïs*, fleuve de la Scythie, s'appelle aujourd'hui le *Don*, affluent de la mer Noire ou Pont-Euxin. Cette conquête de l'Égypte par les anciens Scythes doit être reléguée au rang des fables.

5. *Dont la vue gêne, est désagréable.*

On n'y peut plus souffrir ses vertus hors de mode ;
Et lui-même, traité de fourbe et d'imposteur,
Est contraint de ramper aux pieds du séducteur.
Enfin, las d'essuyer outrage sur outrage,
Il livre les humains à leur triste esclavage ;
S'en va trouver sa sœur, et dès ce même jour,
Avec elle s'envole au céleste séjour.
Depuis, toujours, ici, riche de leur ruine,
Sur les tristes mortels le faux Honneur domine,
Gouverne tout, fait tout dans ce bas univers,
Et peut-être est-ce lui qui m'a dicté ces vers [1].
Mais en fût-il l'auteur, je conclus de sa fable
Que ce n'est qu'en Dieu seul qu'est l'Honneur véritable.

1. C'est bien possible, car ces vers sont très médiocres. Boileau veut imiter Régnier, qui dit en parlant de l'Honneur :

Tandis qu'à le blâmer la raison me transporte,
Que de lui je médis, il me flatte, et me dit
Que je veux par ces vers acquérir son crédit.
(*Satire* VI.)

ÉPITRES

ÉPITRE I

1669

AU ROI

[Cette première Épître, consacrée tout entière aux louanges de la paix, n'est pas seulement une belle œuvre littéraire, c'est encore un acte de patriotisme éclairé. Louis XIV avait déjà fait la guerre avec succès, et l'on pouvait croire qu'il chercherait encore les occasions de recommencer. Colbert s'efforçait de faire prévaloir la politique de paix : le poète se fit l'auxiliaire du grand ministre et ne craignit pas de dire au roi que les conquérants sont les plus vulgaires de tous les héros. Si Louis XIV avait suivi ces conseils, il n'aurait pas eu à dire amèrement en 1715 : « J'ai trop aimé la guerre ! »]

Grand Roi, c'est vainement qu'abjurant[1] la satire
Pour toi seul désormais j'avais fait vœu d'écrire.
Dès que je prends la plume, Apollon éperdu
Semble me dire : « Arrête, insensé ; que fais-tu?
Sais-tu dans quels périls aujourd'hui tu t'engages?
Cette mer où tu cours est célèbre en naufrages. »
Ce n'est point qu'aisément, comme un autre, à ton char,
Je ne pusse attacher Alexandre et César[2];
Qu'aisément je ne pusse, en quelque ode insipide,
T'exalter aux dépens et de Mars et d'Alcide[3],
Te livrer le Bosphore[4], et, d'un vers incivil,
Proposer au sultan de te céder le Nil[5];
Mais, pour te bien louer, une raison sévère
Me dit qu'il faut sortir de la route vulgaire;
Qu'après avoir joué[6] tant d'auteurs différents,

1. *Abjurer* se dit des erreurs ; Boileau veut dire ici qu'il avait renoncé *solennellement* à la satire.

2. On a remarqué dans ces vers une allusion méchante à Corneille, qui avait dit de Louis XIV :

... Alexandre et César
Sembleraient des vaincus attachés à son char.

3. Autre nom d'*Hercule*.

4. Le détroit de Constantinople, possédé par les Turcs depuis 1453.

5. L'*Égypte*, possédée alors par les Turcs, est encore sous la dépendance nominale du Sultan.

6. *Jouer* a ici le même sens que dans *le Geai paré des plumes du paon :*

... Il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, *joué*.

Phébus même aurait peur s'il entrait sur les rangs;
Que par des vers tout neufs, avoués du Parnasse [1],
Il faut de mes dégoûts [2] justifier l'audace;
Et, si ma muse enfin n'est égale à mon roi,
Que je prête aux Cotins [3] des armes contre moi.
« Est-ce là cet auteur, l'effroi de *la Pucelle* [4],
Qui devait des bons vers nous tracer le modèle,
Ce censeur, diront-ils, qui nous réformait [5] tous?
Quoi! ce critique affreux n'en sait pas plus que nous!
N'avons-nous pas cent fois en faveur de la France,
Comme lui dans nos vers pris Memphis et Byzance [6],
Sur les bords de l'Euphrate abattu le turban,
Et coupé, pour rimer, les cèdres du Liban [7]?
De quel front aujourd'hui vient-il, sur nos brisées [8],
Se revêtir encor de nos phrases usées? »
Que répondrais-je alors? Honteux et rebuté,
J'aurais beau me complaire en ma propre beauté,
Et, de mes tristes vers admirateur unique,
Plaindre, en les relisant, l'ignorance publique.
Quelque orgueil en secret dont s'aveugle un auteur [9],
Il est fâcheux, grand Roi, de se voir sans lecteur,
Et d'aller du récit de ta gloire immortelle
Habiller chez Francœur le sucre et la cannelle [10].

1. *Approuvé par les Muses et par le dieu des vers.*

2. Du *profond mépris* dont témoignent les satires.

3. V. p. 40, note 6.

4. V. p. 46, note 1.

5. *Dans l'art de louer en vers.*

6. C'est la même idée que plus haut, puisque *Memphis*, ville de l'ancienne Égypte, était sur le *Nil*, et que *Byzance* est l'ancien nom de Constantinople, sur le *Bosphore*.

7. L'*Euphrate* est un fleuve de la Turquie d'Asie; le *Liban* et l'*Anti-Liban* traversent la Syrie du nord au sud. Boileau fait ici allusion à des vers de Malherbe critiqués avant lui par Théophile :

> Oh! combien lors aura de veuves
> La gent qui porte le *turban*!
> Que de sang rougira les fleuves
> Qui lavent les pieds du *Liban*!
> Que le *Bosphore* en ses deux rives
> Aura de sultanes captives!
> Et que de mères à *Memphis*
> En pleurant diront la vaillance
> De son courage et de sa lance
> Aux funérailles de leurs fils!
>
> (*Ode à Marie de Médicis.*)

8. On appelle proprement *brisées* les branches que casse un chasseur pour retrouver la route suivie par le gibier; on *va sur les brisées de quelqu'un;* mais *se revêtir de ses phrases sur ses brisées* est trop audacieux.

9. Il faudrait aujourd'hui : *Quel que soit l'orgueil dont s'aveugle...* ou *De quelque orgueil que s'aveugle.*

10. Fameux épicier, fournisseur de la maison du roi.

Ainsi, craignant toujours un funeste accident,
J'imite de Conrart le silence prudent[1].
Je laisse aux plus hardis l'honneur de la carrière,
Et regarde le champ, assis sur la barrière.
  Malgré moi toutefois un mouvement secret
Vient flatter mon esprit, qui se tait à regret.
Quoi! dis-je tout chagrin, dans ma verve infertile[2],
Des vertus de mon roi spectateur inutile,
Faudra-t-il sur sa gloire attendre à m'exercer[3]
Que ma tremblante voix commence à se glacer?
Dans un si beau projet, si ma muse rebelle
N'ose le suivre aux champs de Lille et de Bruxelle[4],
Sans le chercher au nord de l'Escaut et du Rhin,
La paix l'offre à mes yeux plus calme et plus serein.
Oui, grand Roi, laissons là les sièges, les batailles :
Qu'un autre aille en rimant renverser des murailles;
Et souvent, sur tes pas marchant sans ton aveu,
S'aille couvrir de sang, de poussière et de feu.
A quoi bon, d'une muse au carnage allumée,
Échauffer ta valeur déjà trop animée?
Jouissons à loisir du fruit de tes bienfaits,
Et ne nous lassons point des douceurs de la paix.
  « Pourquoi ces éléphants, ces armes, ce bagage,
Et ces vaisseaux tout prêts à[5] quitter le rivage? »
Disait au roi Pyrrhus un sage confident[6],

1. Valentin **Conrart** (1603-1675) est appelé par Boileau un « fameux académicien qui n'a jamais rien écrit ». C'est une erreur : Conrart avait publié, dès 1647, quelques œuvres en vers et en prose. Ses papiers, conservés à la bibliothèque de l'Arsenal, sont précieux pour l'histoire de son temps. Jusqu'en 1675, Boileau écrivait ce vers de la manière suivante :

J'observe sur ton nom un silence prudent.

2. *Infertile* ne s'emploierait plus au figuré; on le trouve dans La Fontaine (*Simonide préservé par les dieux*) : Matière *infertile* et petite.

3. *Faudra-t-il attendre pour m'exercer à célébrer sa gloire?* L'inversion est un peu forte, et la construction ne serait plus admise.

4. Allusion à la campagne de Flandre (1667). Lille succomba après un siège de neuf jours, et Louis XIV s'étant exposé au feu des ennemis, Turenne menaça de quitter le commandement si le roi ne se ménageait pas davantage. Ainsi s'explique le mot de « valeur trop allumée » qu'on trouvera plus loin.

5. *Prêt à* ne se dit que des personnes, mais la poésie anime tout. *Prêt à, prêt de* et *près de* étaient constamment confondus au temps de Boileau.

6. *Cinéas.* Boileau a dit en note qu'il empruntait cette anecdote à la *Vie de Pyrrhus*, par Plutarque.

Conseiller très sensé d'un roi très imprudent.
« Je vais, lui dit ce prince, à Rome où l'on m'appelle[1].
— Quoi faire? — L'assiéger. — L'entreprise est fort belle,
Et digne seulement d'Alexandre ou de vous :
Mais, Rome prise enfin, seigneur, où courons-nous?
— Du reste des Latins la conquête est facile.
— Sans doute, on les peut vaincre : est-ce tout? — La Sicile
De là nous tend les bras; et bientôt, sans effort,
Syracuse[2] reçoit nos vaisseaux dans son port.
— Bornez-vous là vos pas? — Dès que nous l'aurons prise
Il ne faut qu'un bon vent, et Carthage[3] est conquise.
Les chemins sont ouverts : qui peut nous arrêter?
— Je vous entends, seigneur, nous allons tout dompter :
Nous allons traverser les sables de Libye[4],
Asservir en passant l'Égypte, l'Arabie,
Courir delà le Gange[5] en de nouveaux pays,
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs[6],
Et ranger sous nos lois tout ce vaste hémisphère;
Mais, de retour enfin, que prétendez-vous faire?
— Alors, cher Cinéas, victorieux, contents,
Nous pourrons rire à l'aise et prendre du bon temps.
— Eh! seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire,
Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire? »
Le conseil était sage et facile à goûter :
Pyrrhus vivait[7] heureux s'il eût pu l'écouter;
Mais à l'ambition d'opposer[8] la prudence,
C'est aux prélats de cour prêcher la résidence[9].

1. Ce n'étaient pas les Romains qui appelaient **Pyrrhus**, c'étaient les Tarentins revoltés. Grâce à ses éléphants, qui épouvantèrent les Romains, il fut d'abord victorieux; vaincu ensuite, il dut repasser l'Adriatique, et il périt comme un aventurier au siège d'Argos (272 av. J.-C.).

2. Port de mer au S.-E. de la Sicile.

3. Carthage, maîtresse de l'Afrique, n'avait pas encore commencé les guerres puniques, qui amenèrent sa destruction en 146 av. J.-C. Il n'y a que quelques heures de navigation de la Sicile à la Tunisie.

4. De l'Afrique septentrionale, en revenant de Carthage.

5. Grand fleuve au N.-E. de l'Inde.

6. Fleuve de la Scythie ou Russie méridionale; c'est aujourd'hui le Don.

7. *Aurait vécu.*

8. On dirait aujourd'hui *opposer* (sans *de*); la tournure employée par Boileau était alors très usitée.

9. Les lois de l'Église exigent que l'évêque séjourne habituellement dans son diocèse; les prélats courtisans ne se soumettaient guère à cette loi.

Ce n'est pas que mon cœur, du travail ennemi,
Approuve un fainéant sur le trône endormi;
Mais, quelques vains lauriers que promette la guerre,
On peut être héros sans ravager la terre.
Il est plus d'une gloire. En vain aux conquérants
L'erreur, parmi les rois, donne les premiers rangs;
Entre les grands héros ce sont les plus vulgaires[1].
Chaque siècle est fécond en heureux téméraires;
Chaque climat fournit des favoris de Mars;
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars:
On a vu mille fois des fanges Méotides[2]
Sortir des conquérants goths, vandales, gépides[3].
Mais un roi vraiment roi, qui, sage en ses projets,
Sache en un calme heureux maintenir ses sujets;
Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire[4],
Il faut, pour le trouver, courir toute l'histoire.
La terre compte peu de ces rois bienfaisants;
Le ciel à les former se prépare longtemps.
Tel fut cet empereur[5] sous qui Rome adorée
Vit renaître les jours de Saturne et de Rhée[6];
Qui rendit de son joug l'univers amoureux;
Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux;
Qui soupirait le soir si sa main fortunée
N'avait par ses bienfaits signalé la journée.
Le cours ne fut pas long d'un empire si doux.
Mais où cherché-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous?
Grand Roi, sans recourir aux histoires antiques,
Ne t'avons-nous pas vu dans les plaines belgiques,
Quand l'ennemi vaincu, désertant ses remparts,
Au-devant de ton joug courait de toutes parts,
Toi-même te borner, au fort de ta victoire,

1. *Ceux dont la gloire est la moins pure.*

2. La mer d'Azof, au nord de la mer Noire, était appelée dans l'antiquité *Palus méotide*, et *palus* est le mot latin qui désigne un *marécage*.

3. Les Barbares du cinquième siècle (Goths, Vandales, Gépides, Huns, etc.), venaient de la Russie centrale ou même de l'Asie.

4. Expression très heureuse; le bonheur des sujets est comme le *ciment*, qui permet de bâtir pour l'éternité.

5. L'empereur **Titus** (79-81) se plaignait d'avoir perdu sa journée quand il ne l'avait pas signalée par des bienfaits.

6. *L'âge d'or*, par conséquent; l'âge de fer commença avec Jupiter.

Et chercher dans la paix une plus juste gloire[1]?
Ce sont là des exploits que tu dois avouer[2];
Et c'est par là, grand roi, que je te veux louer.
Assez d'autres, sans moi, d'un style moins timide,
Suivront aux champs de Mars ton courage rapide,
Iront de ta valeur effrayer l'univers,
Et camper devant Dôle au milieu des hivers[3].
Pour moi, loin des combats, sur un ton moins terrible,
Je dirai les exploits de ton règne paisible:
Je peindrai les plaisirs en foule renaissants;
Les oppresseurs du peuple à leur tour gémissants.
On verra par quels soins ta sage prévoyance
Au fort de la famine entretint l'abondance[4];
On verra les abus par ta main réformés,
La licence et l'orgueil en tous lieux réprimés[5];
Du débris des traitants ton épargne grossie;
Des subsides affreux la rigueur adoucie;
Le soldat dans la paix sage et laborieux;
Nos artisans grossiers rendus industrieux;
Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
Que payait à leur art le luxe de nos villes.

1. Cet éloge de Louis XIV est mérité, car ce prince sut alors s'arrêter au milieu de ses victoires, et il conclut la paix d'Aix-la-Chapelle (2 mai 1668); on s'étonne pourtant que Boileau, parlant de Titus, n'ait pas songé à Henri IV.

2. *Reconnaître, proclamer hautement.*

3. Allusion à la conquête de la Franche-Comté faite par le roi durant l'hiver de 1668. Condé prit Besançon le 7 février; Salins se rendit au maréchal de Luxembourg, et le roi en personne s'empara de Dôle le 14 février. (V. la carte.)

4. Allusion à la famine de 1662. Bossuet, entre autres, plaida alors la cause des malheureux qui mouraient littéralement de faim, et Louis XIV vint à leur secours.

5. Ce vers et ceux qui le suivent seraient inintelligibles si l'on ne connaissait pas les faits auxquels songe le poète. La licence et l'orgueil furent réprimés par des édits somptuaires, et surtout par l'établissement des grands jours d'Auvergne, en 1665. La Chambre de justice fit rendre gorge aux traitants qui avaient affermé les impôts. Les *tailles* furent diminuées de quatre millions, dit Boileau lui-même; les soldats qui ne furent pas licenciés furent employés à des travaux d'utilité générale; on établit des manufactures, entre autres celle des Gobelins, et il ne fut plus nécessaire d'acheter à grands frais les tapisseries, les dentelles, les glaces de fabrication étrangère. Tout cela est fort bien exprimé par Boileau; mais on regrette de ne pas trouver ici le nom de Colbert, qui suggéra au roi l'idée de ces belles réformes. La cour du Louvre, la colonnade de Perrault, l'agrandissement de Versailles datent de cette époque.

Tantôt je tracerai tes pompeux bâtiments,
Du loisir d'un héros nobles amusements.
J'entends déjà frémir les deux mers étonnées
De voir leurs flots unis aux pieds des Pyrénées[1].
Déjà de tous côtés la chicane aux abois
S'enfuit au seul aspect de tes nouvelles lois[2].
Oh! que ta main par là va sauver de pupilles!
Que de savants plaideurs désormais inutiles!
Qui ne sent point l'effet de tes soins généreux?
L'univers sous ton règne a-t-il des malheureux?
Est-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourse,
Ni dans ces lieux brûlés où le jour prend sa source[3],
Dont la triste indigence ose encore approcher,
Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher?
C'est par toi qu'on va voir les Muses enrichies
De leur longue disette à jamais affranchies[4].
Grand Roi, poursuis toujours, assure leur repos.
Sans elles un héros n'est pas longtemps héros :
Bientôt, quoi qu'il ait fait, la mort, d'une ombre noire,
Enveloppe avec lui son nom et son histoire[5].
En vain pour s'exempter de l'oubli du cercueil,
Achille mit vingt fois tout Ilion en deuil;
En vain, malgré les vents, aux bords de l'Hespérie[6],
Énée enfin porta ses dieux et sa patrie;
Sans le secours des vers, leurs noms tant publiés
Seraient depuis mille ans avec eux oubliés.
Non, à quelques hauts faits que ton destin t'appelle,
Sans le secours soigneux d'une Muse fidèle,
Pour t'immortaliser tu fais de vains efforts.

1. Le canal du Languedoc, ou *canal des deux mers*, dont l'idée première est due à l'ingénieur Riquet, fut commencé en 1665, et terminé quinze ans plus tard, en 1680.

2. Les différentes ordonnances qui composèrent ce qu'on appela le *Code Louis*. L'*Ordonnance civile* fut publiée en 1667; l'*Ordonnance criminelle* en 1670.

3. *Au fond de la Norwège et en Chine;* c'est étendre bien loin l'influence bienfaisante du roi, mais la flatterie n'y regarde pas de si près.

4. On a déjà vu (p. 86, note 1) que Louis XIV fit dresser une liste des gens de lettres auxquels il voulait accorder des pensions.

5. Ces vers destinés à rappeler au roi la pensée de sa mort *prochaine* rachètent heureusement la flatterie des vers précédents.

6. *De l'Italie.* L'*Hespérie* ou pays du soir, c'était pour les Grecs la péninsule italienne; pour les Romains ce fut l'Afrique ou l'Espagne.

Apollon te la doit[1] : ouvre-lui tes trésors.
En poètes fameux rends nos climats fertiles :
Un Auguste aisément peut faire des Virgiles[2].
Que d'illustres témoins de ta vaste bonté
Vont pour toi déposer[3] à la postérité !
  Pour moi qui, sur ton nom déjà brûlant d'écrire,
Sens au bout de ma plume expirer la satire[4],
Je n'ose de mes vers vanter ici le prix.
Toutefois, si quelqu'un de mes faibles écrits
Des ans injurieux[5] peut éviter l'outrage,
Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage ;
Et comme tes exploits, étonnant les lecteurs,
Seront à peine crus sur la foi des auteurs,
Si quelque esprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour, pour les rendre croyables :
Boileau, qui, dans ses vers pleins de sincérité,
Jadis à tout son siècle a dit la vérité,
Qui mit à tout blâmer son étude et sa gloire,
A pourtant de ce roi parlé comme l'histoire.

ÉPITRE II

1669

A M. L'ABBÉ DES ROCHES

[A la fin de l'*Épitre au Roi* se trouvait primitivement la fable de l'*Huitre et les Plaideurs ;* Boileau disait la tenir de son père, qui a lui avait autrefois racontée. Le prince de Condé engagea Boileau à l'en détacher parce qu'elle ne lui semblait pas « digne du reste de l'ouvrage ». Boileau céda, mais comme il tenait à sa fable, il composa pour l'encadrer une nouvelle épître *Sur les inconvénients des procès.* — L'abbé des Roches, auquel est adressée cette épître, serait inconnu sans Boileau ; on sait seulement qu'il mourut en

1. Expression très obscure : il faut entendre qu'Apollon doit au roi *cette Muse fidèle* dont le secours soigneux lui assurera l'immortalité.

2. « Ayez des Mecènes, disait le poète latin Martial, et les Virgiles ne manqueront pas. »

3. *Vont déposer en ta faveur.*

4. Retour à la pensée qu'exprimaient les deux premiers vers de cette Épitre.

5. *Injurieux*, qui fait tort ; *injurieux ami* se trouve dans les stances de Malherbe à Du Périer.

1711, âgé d'environ 75 ans. L'Épître II n'est pas un chef-d'œuvre, et la fable qui la termine paraît bien médiocre quand on la compare avec celle de La Fontaine, publiée quelques années après, en 1678.]

A quoi bon réveiller mes muses endormies,
Pour tracer aux auteurs des règles ennemies[1]?
Penses-tu qu'aucun d'eux veuille subir mes lois,
Ni suivre une raison qui parle par ma voix?
« O le plaisant docteur, qui, sur les pas d'Horace,
Vient prêcher, diront-ils, la réforme au Parnasse.
Nos écrits sont mauvais ; les siens valent-ils mieux? »
J'entends déjà d'ici Linière[2] furieux
Qui m'appelle au combat sans prendre un plus long terme.
« De l'encre, du papier! dit-il ; qu'on nous enferme!
Voyons qui de nous deux, plus aisé dans ses vers,
Aura plus tôt rempli la page et le revers. »
Moi donc qui suis peu fait à ce genre d'escrime,
Je le laisse tout seul verser rime sur rime,
Et, souvent de dépit contre moi s'exerçant,
Punir de mes défauts le papier innocent.
Mais toi, qui ne crains point qu'un rimeur te noircisse,
Que fais-tu cependant seul en ton bénéfice[3]?
Attends-tu qu'un fermier, payant, quoiqu'un peu tard,
De ton bien, pour le moins, daigne te faire part?
Vas-tu, grand défenseur des droits de ton église,
De tes moines mutins réprimer l'entreprise[4]?
Crois-moi, dût Auzanet[5] t'assurer du succès,
Abbé, n'entreprends point même un juste procès.
N'imite point ces fous dont la sotte avarice
Va de ses revenus engraisser la justice ;
Qui, toujours assignant et toujours assignés[6],

1. *Qui leur déplaisent*, parce qu'elles les obligent à avoir du bon sens ; Boileau travaillait alors depuis un an à son *Art poétique*.

2. V. p. 94, note 4.

3. On appelle *bénéfice*, dit Richelet, « une charge spirituelle accompagnée d'un certain revenu que l'Église donne à un homme qui est tonsuré ou dans les ordres afin de servir Dieu. » Les prieurés, les abbayes étaient des bénéfices : leurs revenus étaient parfois considérables.

4. Ou plutôt *les entreprises*.

5. Fameux avocat au Parlement de Paris. (*Note de Boileau.*) Né en 1610, Barthélemy **Auzanet** mourut en 1693.

6. Ou *ils assignent* leurs adversaires devant les tribunaux, ou ce

Souvent demeurent gueux de vingt procès gagnés.
« Soutenons bien nos droits : sot est celui qui donne. »
C'est ainsi devers Caen [1] que tout Normand raisonne.
Ce sont là les leçons dont un père manceau [2]
Instruit son fils novice au sortir du berceau.
Mais pour toi, qui, nourri bien en deçà de l'Oise,
As sucé la vertu picarde et champenoise [3],
Non, non, tu n'iras point, ardent bénéficier,
Faire enrouer pour toi Corbin ni Le Mazier [4].
Toutefois, si jamais quelque ardeur bilieuse
Allumait dans ton cœur l'humeur litigieuse [5],
Consulte-moi d'abord, et, pour la réprimer,
Retiens bien la leçon que je te vais rimer.

Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux voyageurs à jeun rencontrèrent une huître.
Tous deux la contestaient, lorsque, dans leur chemin,
La Justice passa, la balance à la main.
Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose.
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.
La Justice, pesant ce droit litigieux [9],
Demande l'huître, l'ouvre, et l'avale à leurs yeux,
Et par ce bel arrêt terminant la bataille :
« Tenez : voilà, dit-elle, à chacun une écaille.
Des sottises d'autrui nous vivons au Palais,
Messieurs, l'huître était bonne. Adieu. Vivez en paix [6]. »

sont eux qui *reçoivent les assignations*. On lit *assignans* dans toutes les anciennes éditions.

1. *Du côté de* Caen ; il paraît même que les Normands nés à Caen disaient alors : Je suis né *devers* Caen.

2. *Né au Mans*, pays jadis célèbre par la passion de ses habitants pour les procès.

3. *La franchise*. On connaît le vers de Racine :

Tout Picard que j'étais, j'étais un bon apôtre.

4. Jacques Corbin était un avocat braillard doublé d'un très mauvais poète. Voir au sujet de Le Mazier, page 30, note 1.

5. Qui aime les procès, ou les *litiges*.

6. Il faut comparer cette fable médiocre avec le chef-d'œuvre de La Fontaine ; le fabuliste se serait bien gardé d'employer des chevilles comme *n'importe en quel chapitre ;* et les détails comme à *jeun*, ou *avec dépens* lui auraient paru très déplacés. Le dernier vers seul est excellent, c'est à cause de lui que Boileau a conservé la fable et composé l'Épître qui sert à l'amener.

ÉPITRE III

1673

A M. ARNAULD

[L'Épître III, *Sur la fausse Honte*, n'offre rien de bien saillant au point de vue des idées ; mais les vers en sont beaux et l'intention du poète, qui a dédié cette pièce à un homme très mal en cour, au célèbre Antoine Arnauld, était excellente. (Au sujet de ce docteur, v. ci-dessus, page 30, note 2.) Six ans après la publication de cette Épître, Arnauld dut quitter la France et s'exiler en Hollande.]

Oui, sans peine, au travers des sophismes de Claude [1],
Arnauld, des novateurs tu découvres la fraude [2],
Et romps de leurs erreurs les filets captieux.
Mais que sert que ta main leur dessille les yeux,
Si toujours dans leur âme une pudeur rebelle [3],
Près d'embrasser l'Église, au prêche les rappelle [4] ?
Non, ne crois pas que Claude, habile à se tromper,
Soit insensible aux traits dont tu le sais frapper ;
Mais un démon l'arrête, et, quand ta voix l'attire,
Lui dit : « Si tu te rends, sais-tu ce qu'on va dire ? »
Dans son heureux retour lui montre un faux malheur,
Lui peint de Charenton l'hérétique douleur [5] ;
Et, balançant Dieu même en son âme flottante,
Fait mourir dans son cœur la vérité naissante.

1. Jean **Claude** (1619-1687) fut, avec Paul Ferri, Basnage et Jurieu, l'un des plus célèbres pasteurs protestants du dix-septième siècle. Il fut ministre du *prêche* ou temple de Charenton durant vingt ans ; la révocation de l'Édit de Nantes, en 1685, le chassa de France, et il alla mourir à La Haye. Arnauld et Nicole écrivirent, pour le réfuter, un ouvrage considérable, intitulé : *La perpétuité de la foi de l'Église catholique défendue contre le livre du sieur Claude.* Bossuet, en 1682, eut avec Claude une conférence célèbre dont il a imprimé le récit.

2. *Fraude* est ici pour la rime ; c'est tout au plus si Boileau a pu mettre *les sophismes*, car on doit toujours, quand on discute, admettre la parfaite bonne foi de ses contradicteurs.

3. Ces mots désignent la *fausse honte* ou le *respect humain*.

4. Le retient dans le protestantisme alors qu'il est sur le point de se faire catholique.

5. Expression très hardie pour exprimer la douleur des *hérétiques* qui ne pouvaient alors s'assembler qu'à Charenton, dont le prêche fut même démoli quelques années plus tard.

Des superbes mortels le plus affreux lien,
N'en doutons point, Arnauld, c'est la honte du bien.
Des plus nobles vertus cette adroite ennemie
Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie,
Asservit nos esprits sous un joug rigoureux,
Et nous rend l'un de l'autre esclaves malheureux.
Par elle la vertu devient lâche et timide.
Vois-tu ce libertin[1] en public intrépide,
Qui prêche contre un Dieu que dans son âme il croit?
Il irait embrasser la vérité qu'il voit ;
Mais de ses faux amis il craint la raillerie,
Et ne brave ainsi Dieu que par poltronnerie[2].
C'est là de tous nos maux le fatal fondement.
Des jugements d'autrui nous tremblons follement[3] ;
Et, chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus et nos vices.
Misérables jouets de notre vanité,
Faisons au moins l'aveu de notre infirmité.
A quoi bon, quand la fièvre en nos artères brûle,
Faire de notre mal un secret ridicule?
« Le feu sort de vos yeux pétillants et troublés,
Votre pouls inégal marche à pas redoublés:
Quelle fausse pudeur à feindre vous oblige?
« Qu'avez-vous? — Je n'ai rien. — Mais... — Je n'ai rien, vous dis-je. »
Répondra ce malade à se taire obstiné.
Mais cependant voilà tout son corps gangrené[4];
Et la fièvre demain, se rendant la plus forte,
Un bénitier aux pieds va l'étendre à la porte.
Prévenons sagement un si juste malheur[5].
Le jour fatal est proche et vient comme un voleur[6].
Avant qu'à nos erreurs le ciel nous abandonne,
Profitons des instants que de grâce[7] il nous donne.

1. On a déjà vu que *libertin* ou *esprit fort* désignait alors ce qu'on appelle aujourd'hui un *libre-penseur*.

2. C'est le mot de Pascal : « Rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. »

3. Expression très hardie : nous *avons peur* de ces jugements et cette peur nous fait *trembler*.

4. *Altéré par la décomposition du sang dans les veines.*

5. Ou plutôt un malheur analogue, car il ne s'agit plus de *fièvre* et de *gangrène*.

6. Cette expression très familière est empruntée à l'Évangile.

7. *Par grâce*, par un effet de sa bonté infinie.

Hâtons-nous; le temps fuit, et nous traîne avec soi :
Le moment où je parle est déjà loin de moi[1].
Mais quoi! toujours la honte en esclaves nous lie!
Oui, c'est toi qui nous perds, ridicule folie :
C'est toi qui fis tomber le premier malheureux,
Le jour que, d'un faux bien sottement amoureux,
Et n'osant soupçonner sa femme d'imposture,
Au démon, par pudeur, il vendit la nature[2].
Hélas! avant ce jour qui perdit ses neveux,
Tous les plaisirs couraient au-devant de ses vœux.
La faim aux animaux ne faisait point la guerre;
Le blé, pour se donner sans peine ouvrant la terre,
N'attendait point qu'un bœuf, pressé de l'aiguillon,
Traçât à pas tardifs un pénible sillon;
La vigne offrait partout des grappes toujours pleines,
Et des ruisseaux de lait serpentaient dans les plaines.
Mais dès ce jour Adam, déchu de son état,
D'un tribut de douleurs paya son attentat.
Il fallut qu'au travail son corps rendu docile
Forçât la terre avare à devenir fertile.
Le chardon importun hérissa les guérets[3] :
Le serpent venimeux rampa dans les forêts;
La canicule en feu[4] désola les campagnes;
L'aquilon en fureur gronda sur les montagnes.
Alors, pour se couvrir durant l'âpre saison,
Il fallut aux brebis dérober leur toison.
La peste en même temps, la guerre et la famine
Des malheureux humains jurèrent la ruine :
Mais aucun de ces maux n'égala les rigueurs
Que la mauvaise honte exerça dans les cœurs.
De ce nid à l'instant sortirent tous les vices.
L'avare, des premiers en proie à ses caprices,

1. Ce beau vers, comme plusieurs de ceux qui précèdent, est emprunté à la V[e] *Satire* de Perse. Boileau en le récitant l'accompagnait de gestes très expressifs pour montrer la fuite du temps.

2. Par *fausse honte* il vendit non pas la *nature*, mais sa postérité, ses derniers *neveux* ou petits-fils.

3. On appelle *guérets* les champs cultivés; le blé mûr s'y dresse pour ainsi dire comme une chevelure *hérissée*, les chardons de même.

4. Les chaleurs torrides du mois de juillet et du mois d'août, alors que le soleil est dans la constellation du Grand Chien. *Canicule* vient du latin et veut dire *petit chien*.

Dans un infâme gain mettant l'honnêteté,
Pour toute honte alors compta la pauvreté :
L'honneur et la vertu n'osèrent plus paraître[1];
La piété chercha les déserts et le cloître.
Depuis, on n'a point vu de cœur si détaché
Qui par quelque lien ne tînt à ce péché.
Triste et funeste effet du premier de nos crimes !
Moi-même, Arnauld, ici, qui te prêche en ces rimes,
Plus qu'aucun des mortels par la honte abattu,
En vain j'arme contre elle une faible vertu.
Ainsi toujours douteux[2], chancelant et volage,
A peine du limon où le vice m'engage
J'arrache un pied timide, et sors en m'agitant,
Que l'autre m'y reporte et s'embourbe à l'instant.
Car si, comme aujourd'hui, quelque rayon de zèle
Allume dans mon cœur une clarté nouvelle,
Soudain, aux yeux d'autrui s'il faut la confirmer,
D'un geste, d'un regard, je me sens alarmer;
Et, même sur ces vers que je te viens d'écrire,
Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire[3].

ÉPITRE IV

1672

[Dans cette épître, Boileau raconte en poète un épisode de la guerre de Hollande, *le Passage du Rhin*, effectué sous les yeux de Louis XIV le 12 mai 1672. C'est un heureux mélange de badinage à propos des noms hollandais et de description sérieuse; les critiques sont unanimes à considérer l'Épître IV comme le chef-d'œuvre de son auteur, comme un des chefs-d'œuvre de la langue française. Les historiens se plaignent seulement que le poète ait donné les proportions d'une bataille rangée à une simple escarmouche; Boileau pourrait répondre qu'il écrit en poète et non pas en historiographe. (Consulter la carte placée au commencement du volume.)]

1. On écrivait alors *paroître* et l'on prononçait *parouêtre ;* la prononciation ayant changé, ces mots ne rimeraient plus ensemble.

2. *En proie au doute, à l'incertitude ;* Corneille a dit dans *Polyeucte :*

Qui regarde en arrière, et *douteux* en son choix
Lorsque sa voix l'appelle écoute une autre voix.

3. Ces derniers vers sont d'une facture très pénible.

AU ROI

En vain, pour te louer, ma muse toujours prête,
Vingt fois de la Hollande a tenté la conquête.
Ce pays, où cent murs n'ont pu te résister,
Grand Roi, n'est pas en vers si facile à dompter.
Des villes que tu prends les noms durs et barbares
N'offrent, de toutes parts, que syllabes bizarres,
Et, l'oreille effrayée, il faut depuis l'Yssel,
Pour trouver un beau mot, courir jusqu'au Tessel[1].
Oui, partout de son nom chaque place munie
Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.
Et qui peut, sans frémir, aborder Woërden[2]?
Quel vers ne tomberait au seul nom de Heusden ?
Quelle muse, à rimer en tous lieux disposée,
Oserait approcher des bords du Zuiderzée ?
Comment, en vers heureux, assiéger Doësbourg,
Zutphen, Wageninghen, Harderwic, Knotzembourg ?
Il n'est fort, entre ceux que tu prends par centaines,
Qui ne puisse arrêter un rimeur six semaines :
Et partout sur le Wahl, ainsi que sur le Leck,
Le vers est en déroute, et le poète à sec.
  Encor si tes exploits, moins grands et moins rapides,
Laissaient prendre courage à nos muses timides,
Peut-être, avec le temps, à force d'y rêver,
Par quelque coup de l'art nous pourrions nous sauver.
Mais, dès qu'on veut tenter cette vaste carrière,
Pégase s'effarouche et recule en arrière[3] ;
Mon Apollon s'étonne[4] ; et Nimègue[5] est à toi,
Que ma muse est encore au camp devant Orsoi[6].
  Aujourd'hui toutefois mon zèle m'encourage :
Il faut, au moins, du Rhin tenter l'heureux passage.
Un trop juste devoir veut que nous l'essayions.

1. L'Yssel est une rivière qui se jette dans le Zuiderzée. — Tessel ou Texel est une île à l'entrée de ce même Zuiderzée. (V. la carte.)

2. V. ces noms sur la carte, près de l'embouchure du Rhin.

3. Pléonasme vicieux, car il est difficile de *reculer* autrement qu'*en arrière*.

4. *Ma veine poétique est comme paralysée.*

5. Ville forte de la Gueldre, prise par Turenne, après un siège de six jours (7 juillet 1672). (Voir la carte.)

6. Place forte du duché de Clèves, prise en juin 1672. (Voir la carte.)

Muses, pour le tracer, cherchez tous vos crayons :
Car, puisqu'en cet exploit tout paraît incroyable,
Que la vérité pure y ressemble à la fable,
De tous vos ornements vous pouvez l'égayer.
Venez donc, et surtout gardez bien [1] d'ennuyer :
Vous savez des grands vers les disgrâces tragiques ;
Et souvent on ennuie en termes magnifiques.

Au pied du mont Adule [2], entre mille roseaux,
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait [3] au bruit flatteur de son onde naissante ;
Lorsqu'un cri, tout à coup suivi de mille cris [4],
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde, et partout sur ses rives
Il voit fuir à grands pas ses naïades [5] craintives,
Qui toutes, accourant vers leur humide roi,
Par un récit affreux redoublent son effroi.
Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,
A, de ses bords fameux, flétri l'antique gloire :
Que Rhinberg et Wesel [6], terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
« Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournées contre sa tête.
Il marche vers Tholus [7], et tes flots en courroux,
Au prix de [8] sa fureur, sont tranquilles et doux.
Il a de Jupiter la taille et le visage :
Et, depuis ce Romain [9], dont l'insolent passage
Sur un pont, en deux jours, trompa tous tes efforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords. »

1. *Prenez garde, évitez avec soin.*
2. Le mont *Adula*, dans le massif du Saint-Gothard (3 400 mètres); le Rhin y prend sa source à 1 700 mètres au-dessus de la mer. (V. la carte.)
3. S'il *dort*, il est *tranquille*, mais alors il cesse d'être *fier du progrès de ses eaux*.
4. *Mille* roseaux, *mille* cris, tout cela sent l'effort.
5. Nymphes des fleuves et des fontaines dans la mythologie grecque.
6. Villes fortes de la Prusse rhénane : *Wesel* est au confluent de la Lippe et du Rhin. (V. la carte.)
7. Village sur les bords du Rhin, à l'endroit même où s'effectua le passage. (V. la carte.)
8. *En comparaison de*, locution fréquemment employée alors.
9. Jules César : le passage du Rhin, tel qu'il est rapporté dans les *Commentaires* (l. IV, ch. XVI), est bien autrement étonnant que celui de 1672.

Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles ;
Le feu sort à travers ses humides prunelles.
« C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois
Ait appris à couler sous de nouvelles lois [1] ;
Et de mille remparts mon onde environnée
De ces fleuves sans nom suivra la destinée!
Ah ! périssent mes eaux! ou par d'illustres coups
Montrons qui doit céder, des mortels ou de nous. »
A ces mots, essuyant sa barbe limoneuse [2],
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse.
Son front cicatricé [3] rend son air furieux ;
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
En ce moment il part ; et, couvert d'une nue,
Du fameux fort de Skink [4] prend la route connue.
Là, contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pâles défenseurs par la frayeur épars ;
Il voit cent bataillons qui, loin de se défendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus, il les aborde ; et, renforçant sa voix :
« Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois [5],
Est-ce ainsi que votre âme, aux périls aguerrie,
Soutient sur ces remparts l'honneur et la patrie [6] ?
Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,
Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux ;
Du moins, en vous montrant sur la rive opposée,
N'oseriez-vous saisir une victoire aisée ?
Allez, vils combattants, inutiles soldats ;
Laissez là ces mousquets [7] trop pesants pour vos bras ;

1. Allusion délicate à la conquête de la Flandre espagnole, en 1667, lors de la guerre de Dévolution.

2. *Couverte de limon*, de vase malpropre ; *limoneuse* est ici pour rimer avec *poudreuse* ; l'emploi des adjectifs à la fin des vers est toujours dangereux.

3. *Couvert de cicatrices* ; on a reproché à Boileau cette expression, mais il avait raison de ne pas vouloir employer *cicatrisé*, qui a un autre sens.

4. Dans la Gueldre, à l'endroit où le Rhin se divise. (V. la carte.)

5. Ironie mordante à l'adresse des Hollandais qui, en 1669, avaient fait frapper une médaille pour se vanter d'avoir *aidé, protégé, mis d'accord* les rois de l'Europe.

6. Nouvelle ironie, car la devise inscrite sur les drapeaux hollandais était : *Pro honore et patriâ*, pour l'honneur et pour la patrie.

7. Le *mousquet*, plus lourd que le fusil moderne, partait au moyen d'une mèche qui enflammait la poudre contenue dans le bassinet.

Et, la faux à la main, parmi vos marécages,
Allez couper vos joncs et presser vos laitages;
Ou, gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir,
Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir. »
  Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme
Ressuscite l'honneur déjà mort en leur âme;
Et, leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve, où Louis en personne,
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre Gramont[1], le premier dans les flots
S'avance, soutenu des regards du héros:
Son coursier, écumant sous son maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel[2] le suit de près: sous ce chef redouté
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.
Mais déjà, devant eux, une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,
Vivonne, Nantouillet, et Coislin, et Salart[3];
Chacun d'eux au péril veut la première part:
Vendôme[4], que soutient l'orgueil de sa naissance,
Au même instant dans l'onde impatient s'élance:
La Salle, Béringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois[5],
Fendent les flots, tremblants sous un si noble poids.
Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ses soins cependant trente légers vaisseaux
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux[6]:
Cent guerriers s'y jetant signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace;

1. Le comte de **Guiche**, fils du maréchal de **Gramont**.

2. Le marquis de **Revel**, colonel des cuirassiers.

3. Le duc de **Lesdiguières**, comte de Saux, mort en 1681; le duc de **Vivonne**, frère de Mme de Montespan, mort en 1688; il était lié d'amitié avec Boileau: le chevalier de **Nantouillet**; le duc de **Coislin**, mort en 1702: **Salart** était, dit-on, capitaine des gardes françaises.

4. Le duc, alors chevalier de **Vendôme**; il n'avait pas 17 ans.

5. Le marquis de **La Salle**, blessé par les cuirassiers qui le prirent pour un Hollandais; le marquis de **Beringhen**; le comte de **Nogent**, tué dans l'affaire; le marquis de **Cavois**.

6. Il s'agit de bateaux en cuivre que Louis XIV avait fait faire; Condé passa le fleuve dans un de ces bateaux, avec son fils, le duc d'Enghien, dont il sera question plus loin.

Il s'avance en courroux. Le plomb vole à l'instant
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume[1],
Et des coups redoublés tout le rivage fume.
Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint :
Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps, sur les eaux, la fortune douteuse;
Mais Louis, d'un regard, sait bientôt la fixer :
Le destin à ses yeux n'oserait balancer.
Bientôt avec Gramont courent Mars et Bellone[2] :
Le Rhin, à leur aspect, d'épouvante frissonne,
Quand, pour nouvelle alarme à ses esprits glacés,
Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé[3] sont passés;
Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons et gagne les batailles;
Enghien, de son hymen le seul et digne fruit,
Par lui, dès son enfance, à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine;
Le dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne;
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à Louis la victoire et ses bords.

Du fleuve ainsi dompté la déroute éclatante
A Wurts[4] jusqu'en son camp va porter l'épouvante.
Wurts, l'espoir du pays et l'appui de ses murs :
Wurts... Ah! quel nom, grand Roi, quel Hector que ce Wurts[5]!
Sans ce terrible nom, mal né pour les oreilles,
Que j'allais à tes yeux étaler de merveilles!
Bientôt on eût vu Skink, dans mes vers emporté,
De ses fameux remparts démentir la fierté ;
Bientôt... Mais Wurts s'oppose à l'ardeur qui m'anime.

1. Expression très hardie pour décrire les effets de la fusillade.

2. Le dieu et la déesse de la guerre dans la mythologie latine.

3. Le bruit, c'est-à-dire *la nouvelle se répand*, se propage de rang en rang. C'est du grand **Condé** qu'il est ici question (1621-1686). Rentré en grâce après le traité des Pyrénées, il accompagnait le roi, mais sans avoir encore de grand commandement.

4. Général des Hollandais; il était danois et avait été quelque temps au service des Suédois.

5. Cette comparaison de Wurts avec le fils de Priam est ingénieuse, et prépare le joli passage qui suit.

6. Ce fort, qui passait pour imprenable et que les troupes françaises prirent en trois jours, avait soutenu, en 1636, un siège de huit mois.

Finissons, il est temps : aussi bien si la rime
Allait mal à propos m'engager dans Arnheim,
Je ne sais pour sortir de porte qu'Hildesheim[1].
Oh ! que le ciel, soigneux de notre poésie,
Grand Roi, ne nous fit-il plus voisins de l'Asie !
Bientôt, victorieux de cent peuples altiers,
Tu nous aurais fourni des rimes à milliers.
Il n'est plaine, en ces lieux, si sèche et si stérile
Qui ne soit, en beaux mots, partout riche et fertile.
Là, plus d'un bourg, fameux par son antique nom,
Vient offrir à l'oreille un agréable son.
Quel plaisir de te suivre aux rives du Scamandre[2],
D'y trouver d'Ilion la poétique cendre[3] ;
De juger si les Grecs, qui brisèrent ses tours,
Firent plus en dix ans que Louis en dix jours !
Mais pourquoi sans raison désespérer ma veine ?
Est-il dans l'univers de plage si lointaine
Où ta valeur, grand Roi, ne te puisse porter,
Et ne m'offre bientôt des exploits à chanter ?
Non, non, ne faisons plus de plaintes inutiles :
Puisqu'ainsi dans deux mois[4] tu prends quarante villes,
Assuré des bons vers dont ton bras me répond,
Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont[5].

1. Arnheim (dans la Gueldre) fut prise le 14 juin 1672 : Hildesheim n'est pas en Hollande, mais dans le pays de Trèves. (V. la carte.)

2. Petite rivière de l'Asie Mineure ; elle prenait sa source au pied du mont Ida, arrosait la plaine de Troie ou d'Ilion, et se jetait dans l'Hellespont ; les dieux, dit Homère, la désignaient sous le nom de *Xanthe*, c'est-à-dire *fleuve rouge*.

3. On a remarqué avec raison que l'expression de Boileau est elle-même très poétique.

4. *Dans* est plus précis que *en ;* il s'agit d'une campagne de soixante jours, pas un de plus.

5. Boileau se contredit ici lui-même, car dans l'Épitre I il s'est moqué de ceux qui prennent Memphis et Byzance (v. p. 108) ; mais ce n'est qu'une fiction de poète, il sait que le roi ne viendra pas au rendez-vous.

ÉPITRE V

1674

A M. DE GUILLERAGUES

SECRÉTAIRE DU CABINET

[L'Épître V est toute morale ; elle a pour sujet *La connaissance de soi-même*, et l'auteur y montre qu'il avait cherché de bonne heure à s'étudier lui-même. Les vers en sont très beaux. Le comte de Guilleragues, auquel est dédiée cette épître, était un gentilhomme gascon, excellent courtisan, mais incapable de chercher à se bien connaître, et surtout à se corriger. Il avait dissipé tout son bien, lorsque Louis XIV le nomma ambassadeur à Constantinople. Il s'y rendit en 1679 et y mourut d'apoplexie en 1689.]

Esprit né pour la cour et maître en l'art de plaire,
Guilleragues, qui sais et parler et te taire[1],
Apprends-moi si je dois ou me taire ou parler.
Faut-il dans la satire encor me signaler,
Et dans ce champ, fécond en plaisantes malices,
Faire encore aux auteurs redouter mes caprices ?
Jadis, non sans tumulte, on m'y vit éclater[2],
Quand mon esprit, plus jeune et prompt à s'irriter,
Aspirait moins au nom de discret et de sage ;
Que mes cheveux plus noirs ombrageaient mon visage[3].
Maintenant que le temps a mûri mes désirs[4],
Que mon âge, amoureux de plus sages plaisirs,
Bientôt s'en va frapper à son neuvième lustre[5],
J'aime mieux mon repos qu'un embarras illustre[6].
Que d'une égale ardeur mille auteurs animés,
Aiguisent contre moi leurs traits envenimés ;

1. *Savoir parler* et surtout *savoir se taire*, ce sont en effet les qualités du parfait courtisan, sinon du parfait honnête homme.

2. Boileau n'avait pas fait un vers satirique depuis sept ans : on oublie trop que l'auteur des *Satires* est resté plus de vingt-cinq ans sans en composer une seule.

3. C'est probablement alors que Boileau porta cette perruque de « cheveux blonds » dont il a parlé dans sa neuvième satire.

4. *Les a rendus plus sérieux et plus rares.*

5. Manière poétique de dire que l'auteur approche de la quarantaine ; le lustre étant de cinq ans, le neuvième lustre correspond aux chiffres 40 — 45.

6. *Le repos sans gloire que la gloire sans repos.*

Que tout, jusqu'à Pinchêne[1], et m'insulte et m'accable,
Aujourd'hui, vieux lion, je suis doux et traitable;
Je n'arme point contre eux mes ongles émoussés.
Ainsi que mes beaux jours mes chagrins[2] sont passés.
Je ne sens plus l'aigreur de ma bile première,
Et laisse aux froids rimeurs une libre carrière.
Ainsi donc, philosophe à la raison soumis,
Mes défauts désormais sont mes seuls ennemis[3] :
C'est l'erreur que je fuis, c'est la vertu que j'aime.
Je songe à me connaître et me cherche en moi-même :
C'est là l'unique étude où je veux m'attacher.
Que, l'astrolabe en main[4], un autre aille chercher
Si le soleil est fixe ou tourne sur son axe,
Si Saturne, à nos yeux, peut faire un parallaxe[5] ;
Que Rohaut[6] vainement sèche pour concevoir
Comment, tout étant plein, tout a pu se mouvoir;
Ou que Bernier[7] compose et le sec et l'humide
Des corps ronds et crochus errants parmi le vide ;
Pour moi, sur cette mer qu'ici-bas nous courons[8],
Je songe à me pourvoir d'esquif et d'avirons,
A régler mes désirs, à prévenir l'orage,
Et sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.
C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous;

1. **Pinchêne**, neveu de Voiture et éditeur des œuvres de son oncle, a laissé deux volumes de poésies détestables; il prit ces vers mordants pour un éloge.

2. Mes *accès d'humeur*. l'adjectif *chagrin* a conservé ce sens.

3. Les seuls *que j'attaque*.

4. Boileau parle ici d'astronomie en homme qui n'y entend rien ; les *astrolabes* servent uniquement à déterminer d'une manière précise la *hauteur* des astres ; le soleil peut être *fixe* et tourner sur son axe, parce qu'il n'est pas *immobile*, ce qui est très différent.

5. Saturne est une des plus grosses planètes qui tournent autour du soleil. — *Parallaxe* est du féminin et sert à désigner un angle formé par deux lignes imaginaires, dont l'une passerait par le centre de la terre, et l'autre par le point où se trouve l'observateur.

6. Jacques **Rohault** (1620-1675) était un philosophe et un savant disciple de Descartes; Boileau fait ici allusion au *Traité de physique* qui parut en 1671; la question du *plein* et du *vide* divisait alors les savants.

7. François **Bernier**, médecin, voyageur et philosophe, mort en 1685; il était revenu en 1670 d'un voyage de seize années en Terre-Sainte, en Égypte et dans l'Inde où il fut médecin du Grand Mogol. Comme philosophe, il était disciple du célèbre Gassendi et professait la doctrine dite des atomes crochus.

8. Tous les poètes ont parlé avant Boileau de ce qu'ils appellent « la mer de ce monde ».

Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.
Un fou, rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval pour tromper son ennui,
Le chagrin monte en croupe, et galope avec lui[1].
Que crois-tu qu'Alexandre, en ravageant la terre,
Cherche parmi l'horreur, le tumulte et la guerre?
Possédé d'un ennui qu'il ne saurait dompter,
Il craint d'être à soi-même, et songe à s'éviter.
C'est là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'Aurore,
Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore[2].
De nos propres malheurs auteurs infortunés,
Nous sommes loin de nous à toute heure entraînés.
A quoi bon ravir l'or au sein du nouveau monde?
Le bonheur, tant cherché sur la terre et sur l'onde,
Est ici comme aux lieux où mûrit le coco[3],
Et se trouve à Paris de même qu'à Cusco[4] :
On ne le tire point des veines du Potose[5].
Qui vit content de rien possède toute chose.
Mais sans cesse, ignorants de nos propres besoins,
Nous demandons au ciel ce qu'il nous faut le moins.
« Oh! que, si[6] cet hiver un rhume salutaire,
Guérissant de tous maux mon avare beau-père,
Pouvait, bien confessé, l'étendre en un cercueil,
Et remplir sa maison d'un agréable deuil!
Que mon âme, en ce jour de joie et d'opulence,
D'un superbe convoi plaindrait peu la dépense[7] ! »
Disait le mois passé, doux, honnête et soumis,

1. Heureuse imitation d'Horace qui a dit (*Odes*, I, 3) : « Le noir souci est en croupe derrière le cavalier. »

2. Boileau feint ici de partager l'erreur des anciens qui croyaient l'Orient plus chaud, à latitude égale, que les autres régions. Les anciens Perses, sectateurs de la doctrine de Zoroastre, adoraient le soleil et le feu.

3. L'Amérique, où croissent des *cocotiers* gigantesques.

4. Ancienne capitale du Pérou; Cuzco est aujourd'hui, après Lima, la ville la plus importante du pays. elle compte 40 000 habitants.

5. Le mont *Cerro de Potosi*, dans la Bolivie, est élevé de 4 900 mètres; il a déjà donné, dit-on, pour près de neuf milliards de minerai d'argent.

6. Il faut sous-entendre ici, comme dans presque toutes les phrases exclamatives, un certain nombre de mots : « Oh! que, (c'est-à-dire combien) *je serais heureux* si... »

7. *Épargnerait peu*, dépenserait sans regret.

L'héritier affamé de ce riche commis,
Qui, pour lui préparer cette douce journée,
Tourmenta quarante ans sa vie infortunée.
La mort vient de saisir le vieillard catarrheux [1] :
Voilà son gendre riche : en est-il plus heureux?
Tout fier du faux éclat de sa vaine richesse,
Déjà, nouveau seigneur, il vante sa noblesse.
Quoique fils de meunier, encor blanc du moulin [2],
Il est prêt à fournir ses titres en vélin [3].
En mille vains projets à toute heure il s'égare :
Le voilà fou, superbe, impertinent, bizarre,
Rêveur, sombre, inquiet, à soi-même ennuyeux.
Il vivrait plus content, si, comme ses aïeux,
Dans un habit conforme à sa vraie origine,
Sur le mulet encore il chargeait la farine.
Mais ce discours n'est pas pour le peuple ignorant,
Que le faste éblouit d'un bonheur apparent.
L'argent! l'argent! dit-on ; sans lui tout est stérile :
La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile.
L'argent en honnête homme érige un scélérat ;
L'argent seul au Palais peut faire un magistrat [4].
« Qu'importe qu'en tous lieux on me traite d'infâme?
Dit ce fourbe sans foi, sans honneur et sans âme ;
Dans mon coffre, tout plein de rares qualités,
J'ai cent mille vertus en louis bien comptés.
Est-il quelque talent que l'argent ne me donne [5] ? »
C'est ainsi qu'en son cœur ce financier raisonne.
Mais pour moi, que l'éclat ne saurait décevoir,
Qui mets au rang des biens l'esprit et le savoir,

1. Il y a *caterrheux* dans l'édition de 1713 et dans les éditions antérieures. Le dictionnaire de Richelet, édition de 1706, donne *caterreux*, dérivé de *caterre;* il cite *caterre* à la fin d'un vers de Saint-Amand et ajoute que *catarre* commence à vieillir. On voit par là que les mots vieillis rajeunissent parfois, comme le faisait remarquer Horace.

2. S'il est depuis *quarante ans* gendre du riche commis, il ne peut plus être *blanc du moulin.*

3. Sur des parchemins de la plus belle qualité.

4. Exagération poétique ; Boileau fait allusion à ce qu'on appelait alors la vénalité des charges de judicature ; on achetait des titres de conseiller, de président, etc.

5. La même idée est exprimée dans la *Satire* VIII (V. p. 79) :

Quiconque est riche est tout...

J'estime autant Patru [1], même dans l'indigence,
Qu'un commis engraissé des malheurs de la France.
Non que je sois du goût de ce sage insensé [2],
Qui, d'un argent commode esclave embarrassé,
Jeta tout dans la mer pour crier : « Je suis libre ! »
De la droite raison je sens mieux l'équilibre :
Mais je tiens [3] qu'ici-bas, sans faire tant d'apprêts,
La vertu se contente et vit à peu de frais.
Pourquoi donc s'égarer en des projets si vagues ?
Ce que j'avance ici, crois-moi, cher Guilleragues,
Ton ami dès l'enfance ainsi l'a pratiqué.
Mon père, soixante ans au travail appliqué,
En mourant me laissa, pour rouler et pour vivre,
Un revenu léger [4], et son exemple à suivre.
Mais bientôt, amoureux d'un plus noble métier,
Fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffier,
Pouvant charger mon bras d'une utile liasse [5],
J'allai loin du Palais errer sur le Parnasse.
La famille en pâlit, et vit en frémissant
Dans la poudre [6] du greffe un poète naissant :
On vit avec horreur une muse effrénée
Dormir chez un greffier la grasse matinée.
Dès lors à la richesse il fallut renoncer.
Ne pouvant l'acquérir, j'appris à m'en passer ;
Et surtout, redoutant la basse servitude,
La libre vérité fut toute mon étude [7].
Dans ce métier, funeste à qui veut s'enrichir,
Qui l'eût cru que pour moi le sort dût se fléchir ?
Mais du plus grand des rois la bonté sans limite,
Toujours prête à courir au-devant du mérite,

1. V. p. 30, note 1. *Autant* est de la plus fine ironie.

2. **Cratès**, philosophe cynique. (*Note de Boileau.*) Il vivait au quatrième siècle avant J.-C. ; il jeta son argent dans la mer, en disant : « Périssez, funestes richesses, je vous engloutis de peur que vous ne m'engloutissiez. »

3. *Je suis d'avis*, je soutiens que...

4. Son père lui avait laissé, en 1657, 36 000 livres, qui vaudraient 120 000 francs de notre monnaie.

5. Les greffiers manient en effet de nombreuses *liasses* de papiers.

6. Dans la *poussière*.

7. Si le vers « se sent toujours des bassesses du cœur », comme l'a dit Boileau lui-même, on voit ici que les nobles sentiments font naître les beaux vers.

Crut voir dans ma franchise un mérite inconnu,
Et d'abord de ses dons enfla mon revenu[1].
La brigue ni l'envie, à mon bonheur contraires,
Ni les cris douloureux de mes vains adversaires,
Ne purent dans leur course arrêter ses bienfaits.
C'en est trop : mon bonheur a passé[2] mes souhaits.
Qu'à son gré désormais la fortune me joue ;
On me verra dormir au branle de sa roue[3].
  Si quelque soin[4] encore agite mon repos,
C'est l'ardeur de louer un si fameux héros.
Ce soin ambitieux, me tirant par l'oreille,
La nuit, lorsque je dors, en sursaut me réveille[5] ;
Me dit que ses bienfaits, dont j'ose me vanter,
Par des vers immortels ont dû[6] se mériter.
C'est là le seul chagrin qui trouble encor mon âme.
Mais si, dans le beau feu du zèle qui m'enflamme,
Par un ouvrage, enfin des critiques vainqueur,
Je puis sur ce sujet satisfaire mon cœur,
Guilleragues, plains-toi de mon humeur légère,
Si jamais, entraîné d'une ardeur étrangère,
Ou d'un vil intérêt reconnaissant[7] la loi,
Je cherche mon bonheur autre part que chez moi.

ÉPITRE VI

1677

A M. DE LAMOIGNON

AVOCAT GÉNÉRAL

Consacrée à décrire *les Plaisirs des champs*, que Boileau goûtait en homme de la ville et en courtisan, tandis que La Fontaine

1. *D'abord* n'est pas juste, car Boileau attendit quatre ans : il ne fut pensionné qu'en 1669.

2. A *dépassé*. Racine a dit :

Grâce au ciel, mon malheur *passe* mon espérance.

3. Le *branle*, c'est *la mise en mouvement*.

4. On dirait aujourd'hui : quelque *souci*, quelque *préoccupation*.

5. Cette expression très familière est empruntée à Horace, qui l'applique à Apollon lui-même.

6. *Auraient dû être mérités* par des vers immortels.

7. On *subit* sans murmurer la loi que l'on a ainsi *reconnue*.

savait les goûter en grand poète, l'Épître VI nous paraît peut-être moins parfaite qu'elle ne l'est en réalité ; ce que nous y admirons le plus, c'est la peinture si vive des ennuis de la ville ; l'Épître VI complète ainsi la satire sur les *Embarras de Paris*. Boileau l'a dédiée à Chrétien de Lamoignon (1644-1709), fils de l'illustre président qui fut le protecteur éclairé du satirique.]

Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins [1] de la ville,
Et contre eux la campagne est mon unique asile.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
C'est un petit village [2], ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine, au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
Qui, partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forment vingt rivières.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du passant insultés [3].
Le village au-dessus forme un amphithéâtre [4] :
L'habitant ne connaît ni la chaux ni le plâtre ;
Et dans le roc, qui cède et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement [5].
La maison du Seigneur [6], seule un peu plus ornée,
Se présente au dehors de murs environnée ;
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du nord.
C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici, dans un vallon bornant tous mes désirs,
J'achète à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies,

1. Les désagréments ou les *embarras*.

2. Le village de *Haute-Ile* ou *Hautile*, entre Mantes et Vernon, près de la Roche-Guyon (Seine-et-Oise). Boileau s'y trouvait alors chez son neveu **Dongois**, greffier en chef du Parlement de Paris, mort en 1717.

3. On abat les noix à coups de pierres sans même attendre qu'elles soient tout à fait mûres.

4. Un demi-cercle garni pour ainsi dire de gradins ; les *amphithéâtres* romains formaient un cercle complet, ou plutôt une ellipse.

5. Il en est encore ainsi plus près de Paris, entre Pontoise et l'Isle-Adam, sur les bords de l'Oise.

6. L'église, et non le château seigneurial, comme on pourrait le croire.

J'occupe ma raison d'utiles rêveries :
Tantôt, cherchant la fin d'un vers que je construi [1],
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui ;
Quelquefois, aux appâts [2] d'un hameçon perfide
J'amorce en badinant le poisson trop avide ;
Ou, d'un plomb qui suit l'œil et part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitants de l'air [3].
Une table, au retour, propre et non magnifique,
Nous présente un repas agréable et rustique.
Là, sans s'assujettir aux dogmes du Broussain [4],
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain
La maison le fournit, la fermière l'ordonne [5] ;
Et mieux que Bergerat [6] l'appétit l'assaisonne.
O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux !
Que, pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde [7] !
Mais à peine, du sein de vos vallons chéris
Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au passage.
Un cousin, abusant d'un fâcheux parentage [8],
Veut qu'encor tout poudreux, et sans me débotter,
Chez vingt juges pour lui j'aille solliciter.
Il faut voir de ce pas les plus considérables ;
L'un demeure au Marais, et l'autre aux Incurables [9].
Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi ;

1. V. p. 71, note 2.

2. On écrivait alors *aux appas ;* il faudrait aujourd'hui *à l'appât.*

3. On voit par ces vers que le principal mérite de la poésie consistait alors à ne pas appeler les choses par leur nom.

4. René **Brulart**, comte **du Broussin** ; c'était un gastronome émérite, et précoce si l'on en croit l'épigramme suivante :

Broussin dès l'âge le plus tendre
Inventa la sauce-robert,
Mais jamais il ne put apprendre
Ni son *credo*, ni son *pater*.

5. *Le dispose avec soin et avec goût.*

6. Fameux traiteur, dont la boutique était rue des Bons-Enfants, près du Palais-Royal.

7. Ces beaux vers sont imités d'Horace (*Sat.* II, 6) : « O campagne, quand te verrai-je, et quand me sera-t-il donné d'oublier délicieusement les soucis de la vie en lisant de vieux livres, ou en sommeillant, ou en passant le temps à ne rien faire? »

8. *Parentage* a été remplacé depuis par *parenté*, dont il était alors synonyme ; le cousin en question se nommait Balthasar Boileau.

9. Aux deux extrémités du Paris d'alors ; ces deux quartiers sont aujourd'hui au cœur même de la ville (rue de Turenne, rue de Sèvres).

« Hier[1], dit-on, de vous on parla chez le roi,
Et d'attentat horrible on traita la satire.
— Et le roi, que dit-il ? — Le roi se prit à rire[2].
Contre vos derniers vers on est fort en courroux ;
Pradon a mis au jour un livre contre vous[3],
Et, chez le chapelier du coin de notre place,
Autour d'un caudebec[4] j'en ai lu la préface.
L'autre jour, sur un mot la cour vous condamna :
Le bruit court qu'avant-hier on vous assassina[5].
Un écrit scandaleux sous votre nom se donne ;
D'un pasquin qu'on a fait au Louvre on vous soupçonne[6].
— Moi ? — Vous : on nous l'a dit dans le Palais-Royal[7]. »
Douze ans sont écoulés depuis le jour fatal
Qu'un libraire, imprimant les essais de ma plume,
Donna, pour mon malheur, un trop heureux volume[8].

1. *Hier* est ici de deux syllabes et n'en aura qu'une huit vers plus loin; les poètes avaient le choix : ainsi l'on trouve dans Molière (*Femmes savantes*) :

Oui, *hier* il me fut lu dans une compagnie.

et dans Racine (*Athalie*) :

Je l'observais *hi-er*, et je voyais ses yeux...

2. Montausier ne cessait d'attaquer en présence de Louis XIV la satire et les satiriques ; un jour le roi lui tourna le dos en riant. Mais nous sommes en 1677, et depuis dix ans Boileau n'a pas fait de satire.

3. V. ci-dessus, p. 68, note 5. Pradon disait dans la préface de *Phèdre et Hippolyte*, imprimée cette même année : « ...La satire est une bête qui ne me fait point de peur, et que l'on range quelquefois à la raison ; de sorte que si le succès de *Phèdre* m'attire quelques traits du sieur D***, je ne m'en vengerai qu'en faisant mon possible *de* lui fournir tous les ans *de* nouvelle matière par une bonne pièce *de* théâtre *de* ma façon, afin *de* mériter une satire *de* la sienne, à l'impression de laquelle je ne m'opposerai jamais, quoiqu'on ait voulu empêcher mon libraire d'imprimer ma pièce... »

4. Chapeau de laine fabriqué à Caudebec (Seine-Inférieure) ; c'est ainsi que l'on a dit du *vieux Rouen*, c'est-à-dire de la faïence fabriquée à Rouen, et de la *Malines*, c'est-à-dire de la dentelle fabriquée à Malines.

5. Les ennemis de Racine et de Boileau firent alors courir le bruit que ces deux poètes avaient été bâtonnés par les laquais du duc de Nevers ; le vers de Boileau semble indiquer que le fait est faux.

6. *Au Louvre*, c'est-à-dire à la Cour ; le roi n'habitait pas encore Versailles d'une manière définitive. Les *pasquins* ou *pasquinades* sont des écrits satiriques ; les plaisants de Rome en collaient constamment sur une statue antique mutilée qui se trouvait auprès du château Saint-Ange et qu'on appelait *Pasquin*.

7. Il n'y avait alors qu'un seul journal, *la Gazette de France*, paraissant tous les quinze jours, et ne disant que ce qu'on voulait bien lui laisser dire : les gens avides de nouvelles se réunissaient au Palais-Royal, aux Tuileries, au Luxembourg.

8. La 1re édition des œuvres de Boileau date en effet de 1665.

Toujours, depuis ce temps, en proie aux sots discours,
Contre eux la vérité m'est un faible secours.
Vient-il de la province une satire fade,
D'un plaisant du pays insipide boutade ;
Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi ;
Et le sot campagnard le croit de bonne foi.
J'ai beau prendre à témoin et la cour et la ville :
« Non ; à d'autres [1], dit-il ; on connait votre style.
Combien de temps ces vers vous ont-ils bien coûté ?
— Ils ne sont point de moi, monsieur, en vérité :
Peut-on m'attribuer ces sottises étranges ?
— Ah ! monsieur, vos mépris vous servent de louanges [2]. »
Ainsi de cent chagrins dans Paris accablé,
Juge si, toujours triste, interrompu, troublé,
Lamoignon, j'ai le temps de courtiser les Muses [3].
Le monde cependant se rit de mes excuses,
Croit que, pour m'inspirer sur chaque événement,
Apollon doit venir au premier mandement [4].
Un bruit court que le roi va tout réduire en poudre [5],
Et dans Valencienne est entré comme un foudre [6] ;
Que Cambrai, des Français l'épouvantable écueil,
A vu tomber enfin ses murs et son orgueil,
Que, devant Saint-Omer, Nassau, par sa défaite,
De Philippe vainqueur rend la gloire complète.
« Dieu sait comme les vers chez vous s'en vont couler ! »
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler.
Et, dans ce temps guerrier, si fécond en Achilles [7],

1. Dites *à d'autres*, plus crédules que moi, ce que vous voudriez me faire croire.

2. Ils prouvent que vous êtes à la fois modeste et capable de faire mieux encore que vous n'avez fait.

3. *De faire des vers.*

4. Sans attendre que je le *mande*, que je le *fasse appeler* une seconde fois. Dès l'annee 1700 *mandement* ne se disait plus que des écrits adressés par les evêques à leurs diocesains.

5. *En poussière ;* ainsi dans Racine *Esther*, :

Il parle, et dans la *poudre* il les fait tous rentrer.

6. Allusion aux brillants faits d'armes de la campagne de 1677 ; la ville de Valenciennes fut prise de vive force le 17 mars, après 8 jours de siège ; Cambrai capitula le 5 avril, et la citadelle dut se rendre le 17 ; Philippe d'Orléans assiégeait alors Saint-Omer, le duc de Nassau, prince d'Orange, vint en personne au secours de cette place ; il fut battu à Cassel le 11 avril, et Saint Omer se rendit le 20 ; c'était bien comme le dit Boileau une marche *foudroyante.*

7. *En héros d'une valeur indomptable* comme Achille au siège de Troie.

Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes.
Mais moi, dont le génie est mort en ce moment,
Je ne sais que répondre à ce vain compliment;
Et, justement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France[1].
Qu'heureux est le mortel, qui, du monde ignoré,
Vit content de soi-même en un coin retiré;
Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée
N'a jamais enivré d'une vaine fumée;
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir!
Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,
Et du peuple inconstant il brave les caprices.
Mais nous autres, faiseurs de livres et d'écrits,
Sur les bords du Permesse aux louanges nourris[2],
Nous ne saurions briser nos fers et nos entraves,
Du lecteur dédaigneux honorables esclaves.
Du rang où notre esprit une fois s'est fait voir,
Sans un fâcheux éclat nous ne saurions déchoir.
Le public, enrichi du tribut de nos veilles,
Croit qu'on doit ajouter merveilles sur merveilles.
Au comble parvenus, il veut que nous croissions[3];
Il veut en vieillissant[4] que nous rajeunissions.
Cependant tout décroît; et moi-même, à qui l'âge
D'aucune ride encor n'a flétri le visage,
Déjà moins plein de feu, pour animer ma voix
J'ai besoin du silence et de l'ombre des bois :
Ma muse, qui se plaît dans leurs routes perdues,
Ne saurait plus marcher sur le pavé des rues.
Ce n'est que dans ces bois, propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.
Ne demande donc plus par quelle humeur sauvage
Tout l'été, loin de toi demeurant au village,

1. Il est difficile de donner à sa pensée un tour plus délicat; Boileau dit ici comme Bossuet dans un sermon de 1660 : « Je sens, je sens le bonheur public! »

2. Le sens de ce vers n'est pas suffisamment clair : on ne sait si les poètes sont habitués dès leurs débuts dans la vie poétique à *donner* ou à *recevoir* des louanges; c'est ce dernier sens qu'il faut adopter ici.

3. Que nous *devenions plus parfaits*, alors même que nous avons *atteint la perfection*.

4. *Alors même que nous vieillissons.*

J'y passe obstinément les ardeurs du Lion [1],
Et montre pour Paris si peu de passion.
C'est à toi, Lamoignon, que le rang, la naissance,
Le mérite éclatant et la haute éloquence
Appellent dans Paris aux sublimes emplois [2],
Qu'il sied bien d'y veiller pour le maintien des lois.
Tu dois là tous tes soins au bien de ta patrie :
Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie,
Que l'oppresseur ne montre un front audacieux;
Et Thémis pour voir clair a besoin de tes yeux [3].
Mais pour moi, de Paris citoyen inhabile [4],
Qui ne lui puis fournir qu'un rêveur inutile,
Il me faut du repos, des prés et des forêts.
Laisse-moi donc ici, sous leurs ombrages frais,
Attendre que septembre ait ramené l'automne,
Et que Cérès contente ait fait place à Pomone [5].
Quand Bacchus comblera de ses nouveaux bienfaits
Le vendangeur ravi de ployer sous le faix,
Aussitôt ton ami, redoutant moins la ville,
T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Bâville [6].
Là, dans le seul loisir que Thémis t'a laissé [7],
Tu me verras souvent à te suivre empressé,
Pour monter à cheval rappelant mon audace,
Apprenti cavalier galoper sur ta trace [8].
Tantôt sur l'herbe assis, au pied de ces coteaux
Où Polycrène épand ses libérales eaux [9],

1. Manière poétique de désigner le mois de *juillet :* le soleil parait alors se trouver dans le signe du zodiaque nommé *le Lion.*

2. Aux emplois *les plus élevés*, aux *grandes dignités* dont parle La Fontaine, dans *le Vieillard et les trois jeunes hommes*.

3. Lamoignon était *avocat-général*, et à ce titre chargé de poursuivre les criminels; la déesse de la Justice avait donc besoin de son secours.

4. *Sans aptitudes;* le mot *habile* a souvent le sens de *capable*; on dit d'un homme qu'il est *habile* à tester.

5. La déesse des *moissons* à la déesse des *fruits*; le premier vers rendait complètement la pensée, le second fait image.

6. Propriété de la famille Lamoignon, entre Montlhéry et Dourdan (Seine-et-Oise).

7. *Les vacances de la magistrature ;* Lamoignon prenait évidemment les siennes au mois de septembre.

8. Ce vers d'harmonie imitative est coupé en quatre tronçons de trois syllabes chacun pour mieux rendre le galop du cheval.

9. *Polycrêne* est un mot grec (*polus*, nombreux; *krênê*, source): Lamoignon désignait ainsi, non sans quelque pédantisme, une source de son parc.

Lamoignon, nous irons, libres d'inquiétude,
Discourir des vertus dont tu fais ton étude :
Chercher quels sont les biens véritables ou faux :
Si l'honnête homme en soi doit souffrir des défauts ;
Quel chemin le plus droit [1] à la gloire nous guide,
Ou la vaste science, ou la vertu solide.
C'est ainsi que chez toi tu sauras m'attacher,
Heureux si les fâcheux, prompts à nous y chercher,
N'y viennent point semer l'ennuyeuse tristesse!
Car, dans ce grand concours d'hommes de toute espèce
Que sans cesse à Bâville attire le devoir,
Au lieu de quatre amis qu'on attendait le soir,
Quelquefois de fâcheux arrivent trois volées [2],
Qui du parc à l'instant assiègent les allées.
Alors sauve qui peut : et quatre fois heureux
Qui sait pour s'échapper quelque antre [3] ignoré d'eux!

ÉPITRE VII

1677

A M. RACINE

[L'épître à Racine, *Sur l'utilité des ennemis*, n'est pas seulement une belle œuvre, c'est aussi une bonne action. Racine était découragé par l'insuccès de sa *Phèdre* à laquelle une cabale puissante opposait la *Phèdre* de **Pradon** (v. p. 68, note 5 : Boileau, pour ranimer le courage de son ami, lui proposa l'exemple de Corneille et de Molière ; il ne réussit pas à consoler Racine, qui abandonna le théâtre; mais l'Épître VII n'en est pas moins un chef-d'œuvre de raison éloquente, parfois même de poésie.]

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur [4],
Émouvoir, étonner, ravir un spectateur!

1. Le plus *direct* et le plus *court*.
2. Trois *troupes ;* Boileau compare ces fâcheux à des *volées* de pigeons ou de moineaux.
3. Les *antres* sont des cavernes profondes au milieu des rochers ; il n'y en avait point à Bâville.
4. *Quand tu fais représenter une tragédie*. Ces mots n'ont pas été amenés, comme on le croit généralement, par la nécessité de rimer; il s'agit de bien montrer à Racine, qui en doute, son incomparable talent de poète *dramatique*.

Jamais Iphigénie, en Aulide[1] immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que, dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous son nom verser la Champmeslé[2].
Ne crois pas toutefois, par tes savants ouvrages,
Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages.
Sitôt que d'Apollon un génie inspiré[3]
Trouve, loin du vulgaire, un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent;
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent[4];
Et son trop de lumière, importunant[5] les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux;
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie[6],
Peut calmer sur son nom[7] l'injustice et l'envie,
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits[8],
Et donner à ses vers leur légitime prix.
Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière[9],
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ces beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur à ses naissantes pièces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venaient pour diffamer[10] son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur[11] voulait la scène plus exacte;

1. Allusion délicate à l'*Iphigénie* de Racine (1674). Il faudrait: *a Aulis*. mais on s'était habitué à prendre pour une province cette petite bourgade de la Grèce.

2. Actrice célèbre (1644-1698); Racine lui avait donné donné des leçons de déclamation dont elle avait admirablement profité.

3 Sitôt qu'un génie, *inspiré par* Apollon.

4. Comme des *corbeaux* jaloux de voir un aigle s'élever dans les nues.

5. *Importuner* avait alors plus de force qu'aujourd'hui.

6. Voilà un hemistiche de pur remplissage, car tout le monde sait que la mort termine la vie.

7. Expression très hardie; l'injustice et l'envie s'exercent sur son nom. la mort les *calme*. les fait taire.

8. Expression très heureuse, c'est l'idée que Boileau repète si souvent:

Aimez donc la raison, que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

9. On sait que l'archevêque de Paris refusa de laisser enterrer Molière avec les cérémonies de l'Eglise; la veuve du grand poète *pria* le roi d'intervenir, et l'enterrement eut lieu, mais à 8 heures du soir, au mois de février 1673.

10. Pour le *déshonorer*, en tâchant de le rendre ridicule et odieux.

11. Le commandeur de Souvré (v. p. 39, note 2) critiquait vivement l'*École des Femmes*.

Le vicomte indigné sortait au second acte[1];
L'un, défenseur zélé des bigots[2] mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnait au feu[3];
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Voulait venger la cour immolée au parterre[4].
Mais, sitôt que d'un trait de ses fatales mains
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable comédie, avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir[5].
Tel fut, chez nous, le sort du théâtre comique.
  Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de Sophocle[6], et, seul de tant d'esprits,
De Corneille vieilli sais consoler Paris[7],
Cesse de t'étonner si l'envie animée[8],
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
La calomnie en main quelquefois te poursuit.
En cela, comme en tout, le ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse;
Mais par les envieux un génie excité
Au comble de son art est mille fois monté[9];
Plus on veut l'affaiblir, plus il croît et s'élance.
Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance[10];

1. Il paraît que Boileau désignait par ce vers le vicomte, devenu depuis comte du Broussin (v. p. 134, note 4).

2. Des *faux dévots*, allusion au Tartuffe de Molière.

3. Un curé de Paris, nommé Roullé, avait écrit, en 1664, un pamphlet contre *le Tartuffe;* il y appelait Molière « un homme, ou plutôt un démon vêtu de chair et habillé en homme. » et disait du poète qu'il « méritait un dernier supplice exemplaire et public, *et le feu même*, avant-coureur de celui de l'enfer. »

4. Molière s'est beaucoup moqué des *marquis*, mais il ne les craignait guère, ayant la protection du roi.

5. Le *brodequin* ou *socque* était la chaussure des anciens acteurs comiques; ce mot désignait donc la *Comédie* comme le mot *cothurne* désignait la *Tragédie*.

6. Racine dut être particulièrement sensible à cet éloge, car il a dit (Préface de *Britannicus*) : « Nous devons sans cesse nous demander : Que dirait Sophocle s'il voyait représenter cette scène? »

7. Corneille, âgé de 68 ans, avait renoncé au théâtre en 1674, après l'échec de sa tragédie de *Suréna*.

8. *Très excitée*, en raison de tes succès.

9. *S'est élevé aussi haut que possible.*

10. Le *Cid*, représenté en 1636, fut poursuivi avec acharnement par Richelieu, qui obtint de l'Académie

Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus [1].
Moi-même, dont la gloire, ici moins répandue,
Des pâles envieux ne blesse point la vue,
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis,
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au faible et vain talent dont la France me loue [2].
Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours, en marchant [3], m'empêche de broncher.
Je songe, à chaque trait que ma plume hasarde,
Que d'un œil dangereux [4] leur troupe me regarde.
Je sais sur leurs avis [5] corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre [6],
C'est en me guérissant que je sais leur répondre ;
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus, croissant en vertu, je songe à me venger.
Imite mon exemple ; et lorsqu'une cabale,
Un flot de vains auteurs follement te ravale [7],
Profite de leur haine et de leur mauvais sens [8],
Ris du bruit passager de leurs cris impuissants.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine [9] ?
Le Parnasse français, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir [10].
Eh! qui, voyant un jour la douleur vertueuse

française une censure de cette pièce ; Corneille répondit à ses détracteurs en composant coup sur coup *Horace*, *Cinna* et *Polyeucte*.

1. L'*Andromaque* de Racine, dans laquelle se trouve le personnage de *Pyrrhus*, roi d'Épire, fut très vivement attaquée ; Racine répondit par la composition de *Britannicus*, où figure *Burrhus*, le vertueux précepteur de Néron.

2. Excès de modestie ; si *la France* loue Boileau, c'est que le talent de ce poète n'est ni *faible* ni *vain*.

3. *Lorsque je marche*, construction très employée au seizième siècle.

4. Qui m'annonce des périls, des *dangers;* l'expression est trop hardie.

5. En profitant de leurs *avis*, donnés sous forme de critique acerbe.

6. En me reprochant un *vice*, un défaut grave ; les ennemis de Boileau l'attaquaient et comme écrivain et comme homme.

7. *Cherche à rabaisser ton mérite.*

8. *De leur sottise;* on dit toujours *bon sens*, on ne dit plus *mauvais sens*.

9. Boileau abuse de cet adjectif qu'on trouve ici trois fois en 16 vers.

10. Très beau vers pour exprimer cette vérité que le public est infaillible à la deuxième génération.

De Phèdre, malgré soi[1] perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné
Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles[2] ?
Cependant laisse ici gronder quelques censeurs
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs[3].
Et qu'importe à nos vers que Perrin[4] les admire ;
Que l'auteur du *Jonas*[5] s'empresse de les lire ;
Qu'ils charment de Senlis le poète idiot[6],
Ou le sec traducteur du français d'Amyot[7] ;
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées[8]
Soient du peuple, des grands, des provinces goûtées;
Pourvu qu'ils puissent plaire au plus puissant des rois,
Qu'à Chantilly Condé les souffre quelquefois[9] ;
Qu'Enghien en soit touché; que Colbert et Vivonne,
Que La Rochefoucauld, Marsillac et Pomponne[10],
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats[11] se laissent pénétrer?
Et plût au ciel encor, pour couronner l'ouvrage

1. On dirait aujourd'hui *malgré elle*, on dit encore : chacun pour *soi*, chacun chez *soi*.

2. Ces tragédies *admirables*, et d'une *si grande magnificence*.

3. Encore un très beau vers ; l'opposition entre les expressions *charmantes douceurs* et *aigrir* est on ne peut plus heureuse.

4. V. p. 68, note 4.

5. L'auteur de ce poème épique était **Coras** (v. p. 88, note 5).

6. **Linière**, (v. p. 94, note 4).

7. L'abbé François **Tallemant**, de l'Académie française (1620-1692); il publia une traduction des *Vies de Plutarque ;* ce n'était guère que celle d'Amyot « rajeunie ». Et justement Racine, citant Amyot, dans sa préface de *Mithridate*, avait dit : « Le lecteur trouvera bon que je rapporte ses paroles telles qu'Amyot les a traduites ; car elles ont une grâce dans le vieux style de ce traducteur que je ne crois point pouvoir égaler dans notre langage moderne ».

8. Allusion aux charmes de la déclamation théâtrale.

9. Le grand Condé passait alors la plus grande partie de l'année dans sa magnifique résidence de Chantilly (département de l'Oise).

10. On voit par cette énumération quels étaient les protecteurs et les admirateurs de Racine et de Boileau; **Enghien**, fils du grand *Condé* (1643-1709) ; **Colbert**, l'illustre contrôleur des finances (1619-1683) ; le duc de **Vivonne** (v. p. 124, note 3); le duc de **La Rochefaucauld**, auteur du livre des *Maximes* (1613-1680) ; le prince de **Marsillac**, fils du précédent (1634-1714); le marquis de **Pomponne**, fils du célèbre Arnauld d'Andilly et neveu du grand Arnauld (1618-1690); il était alors ministre d'État.

11. Se laisse pénétrer *par* leurs traits délicats; cette tournure est fréquemment employée par Boileau.

Que Montausier voulût leur donner son suffrage [1] !
C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits ;
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,
Admirateurs zélés de toute œuvre insipide,
Que, non loin de la place où Brioché préside [2],
Sans chercher dans les vers ni cadence ni son,
Il s'en aille admirer le savoir de Pradon !

ÉPITRE VIII

1675

AU ROI

[Cette *Épître au Roi* est bien différente de celle que Boileau avait composée dix années auparavant (*Épître* I, v. page 107). Elle nous paraît trop louangeuse, mais il ne faut pas oublier que l'admiration du poète était sincère, et qu'il voulait témoigner sa reconnaissance à un prince qui l'avait comblé de ses bienfaits. Par un jeu d'esprit assez ingénieux, Boileau se pose en satirique désolé d'avoir à décerner des louanges; grâce à cet artifice, la pièce soutient la lecture, et l'on ne manquera pas d'apprécier les jolis détails qu'elle renferme.]

Grand Roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.
Tu sais bien que mon style est né pour la satire ;
Mais mon esprit, contraint de la désavouer,
Sous ton règne étonnant ne veut plus que louer.
Tantôt, dans les ardeurs de ce zèle incommode,
Je songe à mesurer les syllabes d'une ode [3] ;

1. Le duc de **Montausier**, dont Boileau fait l'éloge d'une manière si délicate, s'était montré en toute occasion l'adversaire déclaré de la satire et du satirique. Né en 1610, il devint en 1668 gouverneur du Dauphin ; il mourut en 1690. Il avait épousé la célèbre Julie d'Angennes, fille de la marquise de Rambouillet.

2. Jean **Brioché**, arracheur de dents, avait acquis, dès 1650, une grande célébrité comme montreur de marionnettes; il se tenait sur une place à l'extrémité de la rue Guénégaud ; la *Phèdre* de Pradon se joua en 1677 à l'autre extrémité de la même rue; Boileau semble dire que la pièce mériterait d'être jouée par des marionnettes.

3. Boileau y songea près de vingt ans encore, et composa en 1692 l'ode si faible sur la prise de Namur.

Tantôt, d'une Énéide[1] auteur ambitieux,
Je m'en forme déjà le plan audacieux.
Ainsi, toujours flatté d'une douce manie,
Je sens de jour en jour dépérir mon génie;
Et mes vers, en ce style ennuyeux, sans appas,
Déshonorent ma plume et ne t'honorent pas.
Encor si ta valeur, à tout vaincre obstinée,
Nous laissait, pour le moins, respirer une année,
Peut-être mon esprit, prompt à ressusciter,
Du temps qu'il a perdu saurait se racquitter[2].
Sur ses nombreux défauts, merveilleux à décrire,
Le siècle m'offre encor plus d'un bon mot[3] à dire.
Mais à peine Dinan et Limbourg sont forcés,
Qu'il faut chanter Bouchain et Condé terrassés[4].
Ton courage, affamé de péril et de gloire,
Court d'exploits en exploits, de victoire en victoire.
Souvent ce qu'un seul jour te voit exécuter
Nous laisse pour un an d'actions à conter[5].
Que si[6], quelquefois, las de forcer des murailles,
Le soin de tes sujets te rappelle à Versailles,
Tu viens m'embarrasser de mille autres vertus :
Te voyant de plus près, je t'admire encor plus.
Dans les nobles douceurs d'un séjour plein de charmes[7],
Tu n'es pas moins héros qu'au milieu des alarmes :
De ton trône agrandi portant seul tout le faix[8],

1. L'*Enéide* est un poème en douze chants composé par Virgile à la gloire d'Énée, fils d'Anchise. D'après des récits fabuleux, ce héros serait venu fonder un empire sur les bords du Tibre.

2. Comme un joueur qui a perdu et qui veut *acquitter* sa dette en jouant comme on dit *quitte ou double*.

3. *Bon mot* n'avait pas alors, comme aujourd'hui, le sens de *plaisanterie;* on appelait *bons mots* ou *beaux mots* les *expressions heureuses;* on lit dans Molière *(Femmes savantes)* :

Et Malherbe et Balzac, si savants en *beaux mots*.

4. *Dinan* et *Limbourg* sont des villes fortes de la Belgique (provinces de Namur et de Liège) dont Louis XIV s'était emparé les 29 mai et 6 juin 1675. — *Condé* et *Bouchain*, villes du département du Nord, succombèrent le 26 avril et le 11 mai 1676.

5. On lit *compter* dans quelques éditions; c'est une faute. Les éditions contemporaines de Boileau et celle de 1713 ont toutes *conter*.

6. Expression oratoire et poétique synonyme de *Si*.

7. Le poète semble ignorer que la construction de Versailles, qui engloutit plusieurs centaines de millions, est une des folies criminelles de Louis XIV.

8. L'expression est singulière, car

Tu cultives les arts : tu répands les bienfaits;
Tu sais récompenser jusqu'aux muses critiques [1].
Ah! crois-moi, c'en est trop. Nous autres satiriques,
Propres à relever les sottises du temps,
Nous sommes un peu nés pour être mécontents :
Notre muse, souvent paresseuse et stérile,
A besoin, pour marcher, de colère et de bile.
Notre style languit dans un remercîment;
Mais, Grand Roi, nous savons nous plaindre élégamment [2].
  Oh! que, si je vivais sous les règnes sinistres
De ces rois nés valets de leurs propres ministres [3],
Et qui, jamais en main ne prenant le timon,
Aux exploits de leur temps ne prêtaient que leur nom;
Que, sans les fatiguer d'une louange vaine,
Aisément les bons mots [4] couleraient de ma veine!
Mais toujours sous ton règne il faut se récrier :
Toujours, les yeux au ciel, il faut remercier.
Sans cesse à t'admirer ma critique forcée
N'a plus en écrivant de maligne pensée,
Et mes chagrins, sans fiel et presque évanouis,
Font grâce à tout le siècle en faveur de Louis.
En tous lieux cependant la *Pharsale* [5] approuvée,
Sans crainte de mes vers va la tête levée;
La licence partout règne dans les écrits :
Déjà le mauvais sens [6], reprenant ses esprits,
Songe à nous redonner des poèmes épiques [7].

ce sont les trônes qui portent les rois, et non les rois qui *portent le faix des trônes*.

1. Boileau avait été pensionné en 1669 non pas à cause de ses satires, mais pour ses vers flatteurs à l'adresse du roi.

2. Ce dernier vers fait oublier ce qu'il y a d'un peu *languissant* dans ceux qui précèdent.

3. Et Louis XIII, et Louis XIV jusqu'à la mort de Mazarin? — Le poete n'y songe même pas.

4. C'est-à-dire ici *les bons vers*.

5. La *Pharsale* n'est pas une œuvre originale, mais simplement une traduction en vers d'un poème latin composé par **Lucain** (39-65). L'auteur de cette traduction, où se rencontrent de très beaux vers, était **Brébeuf** (1618-1661). Boileau est bien sévère ici pour un poète mort depuis seize ans déjà; il a dit ailleurs avec plus de raison :

> Malgré son fatras obscur
> Souvent Brébeuf étincelle.

6. V. p. 142, note 8.

7. Boileau a dit en note qu'il désignait par là le *Childebrand* de **Carel de Sainte-Garde** (1620?-1685?) et le Charlemagne de **Louis le Laboureur** (1615-1679). Mais ces deux poèmes avaient paru, le premier en 1666, le second en 1664. Il est probable que Boileau fait allusion à un ouvrage

S'empare des discours mêmes académiques[1].
Perrin[2] a de ses vers obtenu le pardon,
Et la scène française est en proie à Pradon[3].
Et moi, sur ce sujet loin d'exercer ma plume,
J'amasse de tes faits le pénible volume,
Et ma muse, occupée à cet unique emploi,
Ne regarde, n'entend, ne connaît plus que toi !
Tu le sais bien pourtant, cette ardeur empressée
N'est point en moi l'effet d'une âme intéressée.
Avant que tes bienfaits courussent me chercher,
Mon zèle impatient ne se pouvait cacher :
Je n'admirais que toi. Le plaisir de le dire
Vint m'apprendre à louer au sein de la satire ;
Et, depuis que tes dons sont venus m'accabler,
Loin de sentir mes vers avec eux redoubler,
Quelquefois, le dirai-je ? un remords légitime
Au fort de mon ardeur vient refroidir ma rime.
Il me semble, grand roi, dans mes nouveaux écrits,
Que mon encens payé n'est plus du même prix[4].
J'ai peur que l'univers, qui sait ma récompense,
N'impute mes transports à ma reconnaissance,
Et que par tes présents mon vers discrédité
N'ait moins de poids pour toi dans la postérité[5].
Toutefois je sais vaincre un remords qui te blesse[6].
Si tout ce qui reçoit des fruits de ta largesse
A peindre tes exploits ne doit point s'engager,
Qui d'un si juste soin se pourra donc charger ?
Ah ! plutôt de nos sons redoublons l'harmonie :
Le zèle à mon esprit tiendra lieu de génie.
Horace, tant de fois dans mes vers imité,

de Desmarets de Saint-Sorlin intitulé : *Défense du poème héroïque, avec quelques remarques sur les Œuvres satiriques du sieur D**** (1674).

1. *Même* pouvait s'écrire avec une *s*, tout comme *guères*, *jusques*, et autres semblables. Mlle de Scudéry remporta en 1671 le premier prix d'éloquence décerné par l'Académie française.

2. V. p 68, note 4.

3. Pradon (v. p. 68, note 5). Il avait fait représenter *Pyrame et Thisbé* en 1674 et *Tamerlan* en 1676.

4. Le sentiment est délicat ; mais Boileau eût été mieux inspiré encore s'il n'avait pas parlé de *paiement*.

5. Allusion au dernier vers de la première Épitre ;

. . . A pourtant de ce roi parlé comme l'histoire.

6. Ces remords du poète sont offensants pour la générosité du monarque.

De vapeurs en son temps, comme moi tourmenté,
Pour amortir le feu de sa rate indocile[1],
Dans l'encre quelquefois sut égayer sa bile.
Mais de la même main qui peignit Tullius[2],
Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius[3],
Il sut fléchir Glycère[4], il sut vanter Auguste,
Et marquer sur la lyre une cadence juste.
Suivons les pas fameux d'un si noble écrivain.
A ces mots, quelquefois, prenant la lyre en main,
Au récit que pour toi je suis prêt d'entreprendre[5],
Je crois voir les rochers accourir pour m'entendre[6];
Et déjà mon vers coule à flots précipités,
Quand j'entends le lecteur qui me crie : « Arrêtez !
Horace eut cent talents; mais la nature avare
Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bizarre.
Vous passez en audace et Perse et Juvénal ;
Mais sur le ton flatteur Pinchêne[7] est votre égal. »
A ce discours, Grand Roi, que pourrais-je répondre ?
Je me sens sur ce point trop facile à confondre ;
Et, sans trop relever des reproches si vrais,
Je m'arrête à l'instant, j'admire et je me tais.

ÉPITRE IX

1675

AU MARQUIS DE SEIGNELAY

[L'Épître IX est destinée à prouver que « rien n'est beau que le vrai. » Aucun sujet ne pouvait mieux convenir au génie si sage

1. On ne sait pas encore à quoi la *rate* peut servir; en tout cas il devrait être question du *foie*, puisque Boileau parle de *bile*.

2. Sénateur romain ; César l'exclut du sénat, mais il y rentra après sa mort. (*Note de Boileau.*)

3. Fameux musicien, le plus estimé de son temps et fort chéri d'Auguste. (*Note de Boileau.*)

4. Nom d'une femme à laquelle Horace a adressé des vers.

5. Au temps de Boileau on ne distinguait pas *prêt à* ou *prêt de* et *près de*; on lit dans La Fontaine :

Enfin, se sentant prêt de terminer ses jours. . .

6. C'est Boileau qui a dit dans son Art poétique :

Aux accents d'Amphion les pierres se mouvaie

7. V. p. 128, note 1. **Pinchêne**, neveu de Voiture et premier éditeur de ses œuvres, avait fait imprimer des *Éloges du roi, des princes et princesses de son sang, et de toute sa cour.*

du poète ; il l'a traité pour ainsi dire avec amour, et les beaux vers abondent pour exprimer des idées parfaitement justes. L'Épître est dédiée au marquis de Seignelay, fils de l'illustre Colbert. Né en 1651, il n'avait alors que 24 ans ; l'année suivante il eut à diriger l'administration de la marine, si admirable durant la première moitié du règne de Louis XIV. Seignelay mourut à 39 ans en 1690.]

Dangereux ennemi de tout mauvais flatteur [1],
Seignelay, c'est en vain qu'un ridicule auteur,
Prêt à porter ton nom de l'Èbre jusqu'au Gange [2],
Croit te prendre aux filets d'une sotte louange.
Aussitôt ton esprit, prompt à se révolter,
S'échappe, et rompt le piège où l'on veut l'arrêter.
Il n'en est pas ainsi de ces esprits frivoles
Que tout flatteur endort au son de ses paroles ;
Qui, dans un vain sonnet [3], placés au rang des dieux,
Se plaisent à fouler l'Olympe radieux ;
Et, fiers du haut étage [4] où La Serre [5] les loge,
Avalent sans dégoût le plus grossier éloge [6].
Tu ne te repais point d'encens à si bas prix.
Non que tu sois pourtant de ces rudes esprits
Qui regimbent toujours, quelque main qui les flatte :
Tu souffres la louange adroite et délicate,
Dont la trop forte odeur n'ébranle point les sens ;
Mais un auteur novice à répandre l'encens,
Souvent à son héros, dans un bizarre ouvrage,
Donne de l'encensoir au travers du visage,
Va louer Monterey d'Oudenarde forcé [7],

1. Y a-t-il donc de *bons flatteurs?* Bossuet disait : « tout flatteur est un animal traître et odieux. »

2. De l'*Espagne* jusqu'aux *Indes ;* les rivières servant à désigner poétiquement les pays qu'elles arrosent.

3. On verra page 179, au deuxième chant de l'*Art poétique*, ce que c'est qu'un *Sonnet*, petit poème de 14 vers.

4. De la haute *situation ;* ils *foulent aux pieds* le séjour des immortels.

5. V. p. 45, note 7.

6. *Loger*, *avaler* sont des termes bien familiers : La Fontaine a dit plus crûment encore :

Amusez les grands par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges...
Ils *goberont l'appât*, vous serez leur ami.

7. **Monterey**, général espagnol et gouverneur des Pays-Bas, entreprit vainement d'assiéger *Oudenarde*, ville de Belgique sur l'Escaut. L'approche de Condé le contraignit à lever le siège de cette ville (12 septembre 1674). Monterey était fils du célèbre **don Luis de Haro**.

Ou vante aux Électeurs Turenne repoussé[1].
Tout éloge imposteur blesse une âme sincère.
Si, pour faire sa cour à ton illustre père,
Seignelay, quelque auteur, d'un faux zèle emporté,
Au lieu de peindre en lui la noble activité,
La solide vertu, la vaste intelligence,
Le zèle pour son roi, l'ardeur, la vigilance,
La constante équité, l'amour pour les beaux-arts,
Lui donnait les vertus d'Alexandre ou de Mars;
Et, pouvant justement l'égaler à Mécène[2],
Le comparait au fils de Pélée ou d'Alcmène[3] :
Ses yeux, d'un tel discours faiblement éblouis,
Bientôt dans ce tableau reconnaîtraient Louis;
Et, glaçant d'un regard la muse et le poète,
Imposeraient silence à sa verve indiscrète.
Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui,
Et ne s'applaudit point des qualités d'autrui.
Que me sert en effet qu'un admirateur fade[4]
Vante mon embonpoint, si je me sens malade;
Si, dans cet instant même, un feu séditieux[5]
Fait bouillonner mon sang et pétiller mes yeux?
Rien n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable;
Il doit régner partout, et même dans la fable.
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité[6].
Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces;
Sont recherchés du peuple, et reçus chez les princes?
Ce n'est pas que leurs sons, agréables, nombreux[7],
Soient toujours à l'oreille également heureux;

1. Allusion délicate à la victoire de *Turkheim* en Alsace, remportée par Turenne sur l'*électeur* de Brandebourg le 5 janvier 1675. L'admirable **Turenne**, né en 1611, périt le 27 juillet de cette année 1675, de l'autre côté du Rhin que l'ennemi avait repassé précipitamment.

2. Voy. p. 28, note 2.

3. *Achille* était fils de Pélée; *Hercule* ou *Alcide* était fils de Jupiter et d'Alcmène.

4. *Que me sert* est ici pour *A quoi me sert;* La Fontaine a dit en termes analogues :

> Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
> Ni *fade adulateur*, ni parleur trop sincère.

5. Le feu de la *fièvre ;* l'état de fièvre est un état de désordre assez comparable à celui d'un pays où règne la *sédition*.

6. C'est ce qui fait le mérite des fables de La Fontaine :

> Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.

7. Ayant du *nombre*, de l'harmonie.

Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure [1] :
Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,
Partout se montre aux yeux, et va saisir le cœur ;
Que le bien et le mal y sont prisés [2] au juste ;
Que jamais un faquin n'y tint un rang auguste [3] ;
Et que mon cœur, toujours conduisant mon esprit,
Ne dit rien aux lecteurs qu'à soi-même il n'ait dit.
Ma pensée au grand jour partout s'offre et s'expose,
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.
C'est par là quelquefois que ma rime surprend ;
C'est là ce que n'ont point *Jonas* ni *Childebrand* [4],
Ni tous ces vains amas de frivoles sornettes,
Montre, Miroir d'amour, Amitiés, Amourettes [5],
Dont le titre souvent est l'unique soutien,
Et qui, parlant beaucoup, ne disent jamais rien.
Mais peut-être, enivré des vapeurs de ma muse,
Moi-même en ma faveur, Seignelay, je m'abuse.
Cessons de nous flatter. Il n'est esprit si droit
Qui ne soit imposteur et faux par quelque endroit :
Sans cesse on prend le masque, et, quittant la nature,
On craint de se montrer sous sa propre figure.
Par là le plus sincère assez souvent déplaît.
Rarement un esprit ose être ce qu'il est [6].
Vois-tu cet importun que tout le monde évite ;
Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte ?

1. On voit avec quelle bonne grâce Boileau reconnaît ses défauts; notez que dans ces beaux vers le *sens ne gêne nullement la mesure*, et que la *césure* n'y est pas *bravée*.

2. Estimés à leur véritable *prix*.

3. Jamais un homme *méprisable* n'y tint une *place honorable*.

4. Le *Jonas* est de Coras. v. p. 88, note 5. — *Childebrand* est de Carel de Sainte Garde dont il a déjà été question p. 146, note 7.

5. La *Montre d'amour* était un poème de Bonnecorse, v. p. 68, note 5. — Le *Miroir d'amour*, ou la *Métamorphose d'Orante en miroir* est de **Charles Perrault** (1628-1703). Frère de l'architecte qui a fait la colonnade du Louvre, Charles Perrault s'est rendu célèbre par ses charmants *Contes des fées* (1697), par son *Parallèle des anciens et des modernes* (1688-1696) qui suscita de si longues disputes, et enfin par ses *Éloges des hommes illustres du dix-septième siècle* (1696-1701). Boileau l'a beaucoup attaqué ; tous deux finirent par se réconcilier sincèrement.—Les *Amitiés, Amours et Amourettes*, sont de Le Pays (v. p. 46, note 2); elles parurent pour la première fois en 1664, et eurent plusieurs éditions.

6. L'Épitre III est tout entière le développement de ce vers.

Il n'est pas sans esprit; mais, né triste et pesant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaisant;
Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire[1],
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La simplicité plaît sans étude et sans art.
Tout charme en un enfant dont la langue sans fard,
A peine du filet encor débarrassée[2],
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.
Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant;
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent :
C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime.
Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même[3].
Chacun pris dans son air est agréable en soi :
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
Ce marquis était né doux, commode[4], agréable;
On vantait en tous lieux son ignorance aimable.
Mais, depuis quelques mois devenu grand docteur,
Il a pris un faux air, une sotte hauteur;
Il ne veut plus parler que de rime et de prose;
Des auteurs décriés il prend en main la cause;
Il rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,
Et va voir l'opéra seulement pour les vers[5].
Voulant se redresser, soi-même on s'estropie,
Et d'un original on fait une copie.
L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté.
Rien n'est beau, je reviens[6], que par la vérité :
C'est par elle qu'on plaît, et qu'on peut longtemps plaire.
L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincère.
En vain par sa grimace un bouffon odieux
A table nous fait rire, et divertit nos yeux :
Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre[7].

1. Les gens qui ont toujours le sourire aux lèvres ont le don d'agacer.

2. Ce vers et le suivant sont très poétiques; mais la langue des petits enfants n'est nullement embarrassée par son *filet*, ou petit morceau de chair qui se trouve placé au dessous d'elle.

3. C'est pour cela que le Misanthrope de Molière est sympathique.

4. *Facile à vivre.*

5. Ce qui fait l'intérêt d'un *opéra* c'est généralement la musique et la mise en scène; on ne s'occupe guère des vers, que d'ailleurs on n'entend point.

6. La Fontaine dit de même :

Je reviens à mon texte...

7. Allusion aux acteurs, et surtout aux actrices qui se mettent sur la

Prenez-le tête à tête, ôtez-lui son théâtre ;
Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux [1] ;
Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.
J'aime un esprit aisé qui se montre, qui s'ouvre,
Et qui plaît d'autant plus, que plus il se découvre.
Mais la seule vertu peut souffrir la clarté :
Le vice toujours sombre aime l'obscurité;
Pour paraître au grand jour il faut qu'il se déguise ;
C'est lui qui, de nos mœurs, a banni la franchise.
Jadis l'homme vivait au travail occupé,
Et, ne trompant jamais, n'était jamais trompé :
On ne connaissait point la ruse et l'imposture;
Le Normand même alors ignorait le parjure [2];
Aucun rhéteur encore, arrangeant le discours,
N'avait d'un art menteur enseigné les détours [3].
Mais sitôt qu'aux humains, faciles à séduire,
L'abondance eut donné le loisir de se nuire,
La mollesse amena la fausse vanité ;
Chacun chercha pour plaire un visage emprunté [4] ;
Pour éblouir les yeux, la fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe insolente;
L'or éclata partout sur les riches habits ;
On polit l'émeraude, on tailla le rubis [5];
Et la laine et la soie, en cent façons nouvelles,
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.
La trop courte beauté monta sur des patins [6] ;
La coquette tendit ses lacs tous les matins;

figure beaucoup de *blanc*, et aussi de *rouge*. Boileau qui parle de *théâtre* au vers suivant oublie qu'il s'agit ici d'un plaisant *à table*.

1. Un *coquin ténébreux* est un homme qui agit en dessous, qui cherche à dissimuler ses *perfidies*, et il est ici question d'un bouffon. On a dit que *Lulli*, à la fois plaisant et méchant, était désigné par ces vers.

2. La plaisanterie n'est pas méchante, et les Normands n'ont pas gardé rancune au poète qui plaçait 200 ans avant le déluge ce tableau de l'âge d'or.

3. *Rhéteur* vient du mot grec *rhêtôr*, qui signifie simplement *orateur ;* les anciens Grecs appelaient *sophistes* ceux qui enseignaient à soutenir indifféremment le pour et le contre.

4. On *farda son visage*, ou bien l'on prit un *masque ;* tout cela est au figuré.

5. L'*émeraude* est une pierre précieuse de couleur verte ; le *rubis* est d'un beau rouge.

6. Ou du moins sur des chaussures à semelles très épaisses, à talons très hauts.

Et, mettant la céruse et le plâtre en usage,
Composa de sa main les fleurs de son visage.
L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi :
Le courtisan n'eut plus de sentiments à soi.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie :
On vit régner partout la basse flatterie.
Le Parnasse surtout, fécond en imposteurs,
Diffama le papier [1] par ses propos menteurs.
De là vint cet amas d'ouvrages mercenaires,
Stances, odes, sonnets, épîtres liminaires [2],
Où toujours le héros passe pour sans pareil,
Et, fût-il louche ou borgne, est réputé soleil [3].
Ne crois pas toutefois, sur ce discours bizarre,
Que, d'un frivole encens malignement avare,
J'en veuille sans raison frustrer tout l'univers.
La louange agréable est l'âme des beaux vers [4].
Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle soit vraie,
Et que son tour adroit n'ait rien qui nous effraye.
Alors, comme j'ai dit, tu la sais écouter,
Et sans crainte à tes yeux on pourrait t'exalter.
Mais sans t'aller chercher des vertus dans les nues,
Il faudrait peindre en toi des vérités connues;
Décrire ton esprit ami de la raison,
Ton ardeur pour ton roi, puisée en ta maison;
A servir ses desseins ta vigilance heureuse;
Ta probité sincère, utile, officieuse [5].
Tel, qui hait à se voir peint en de faux portraits,
Sans chagrin voit tracer ses véritables traits.

1. *Déshonora* le papier. Boileau a parlé ailleurs d'un *papier coupable*.

2. On appelle *stances* des vers groupés d'une manière particulière, toujours la même pour une même pièce de vers. — Les *odes* sont des poèmes lyriques composés de stances; on verra au deuxième chant de l'*Art poétique* (p. 179) ce que c'est qu'un *sonnet;* les *épîtres liminaires*, (du latin *limen, liminis*, seuil) étaient ces *dédicaces* en vers ou en prose dont on abusait tant au dix-septième siècle.

3. Gilles **Ménage** (v. p. 33, note 3) avait, dans son Églogue intitulée *Christine* (1656), parlé en ces termes du surintendant des finances Abel Servien (1593-1659), lequel était borgne :

Le grand, l'illustre Abel, cet esprit sans pareil,
Plus clair, plus pénétrant que les traits du *soleil*.

4. Des vers *louangeurs*, mais non de la poésie en général; son rôle est plus elevé.

5. Qui rend de bons *offices*, serviable.

Condé même, Condé, ce héros formidable[1],
Et, non moins qu'aux Flamands, aux flatteurs redoutable[2],
Ne s'offenserait pas si quelque adroit pinceau
Traçait de ses exploits le fidèle tableau;
Et, dans Senef[3] en feu contemplant sa peinture,
Ne désavouerait pas Malherbe ni Voiture[4].
Mais malheur au poète insipide, odieux,
Qui viendrait le glacer d'un éloge ennuyeux!
Il aurait beau crier : « Premier prince du monde!
« Courage sans pareil! lumière sans seconde[5]! »
Ses vers, jetés d'abord sans tourner le feuillet[6],
Iraient dans l'antichambre amuser Pacolet[7].

ÉPITRE X

1695

A MES VERS

[Cette épître, que Boileau adresse à ses vers comme l'avaient fait jadis Horace et Ovide, présente quelques analogies avec la Satire IX, *à son Esprit*. Elle est d'un ton moins vif, mais le ferme bon sens du poète et l'élévation de ses sentiments donnent encore beaucoup de prix à cette pièce qui contient sur la vie et le caractère de son auteur des renseignements très intéressants. Elle date

1. Racine a dit de même dans Athalie :

Moïse à Pharaon parut moins *formidable*.

2. C'est un jeu de mots amené par la ressemblance des trois premières lettres *fla;* l'éloge n'en est pas moins très délicat.

3. *Senef* est un village de Belgique (province de Hainaut) v. la carte; Condé y vainquit le prince d'Orange le 11 août 1674.

4. Des poètes qui auraient le mérite de Malherbe (v. p. 34, note 5) et de Voiture (v. p. 46, note 3). Condé avait huit ans à peine quand Malherbe mourut: mais Voiture avait dans une belle épître, en 1645, célébré les premiers exploits de ce prince.

5. *Sans pareille.* Le *Charlemagne* de Louis le Laboureur était dédié au prince de Condé et commençait par ces vers :

Premier prince du sang du plus grand roi du monde.
Courage sans pareil, etc.

6. *Sans que le prince eût tourné le feuillet.*

7. Valet de chambre du prince de Condé; les anciens commentateurs disent que la chose s'est passée ainsi lorsque Louis le Laboureur présenta son *Charlemagne* au prince; ils ne disent pas que Pacolet se soit *amusé* de cette lecture.

de 1695, alors que Boileau était presque sexagénaire; il avait pour cette œuvre une préférence marquée. Sans placer l'Épître X au-dessus des précédentes, la postérité lui accorde pourtant une place distinguée.]

J'ai beau vous arrêter, ma remontrance est vaine,
Allez, partez, mes Vers, dernier fruit de ma veine.
C'est trop languir chez moi dans un obscur séjour :
La prison vous déplaît, vous cherchez le grand jour;
Et déjà chez Barbin [1], ambitieux libelles [2],
Vous brûlez d'étaler vos feuilles criminelles.
Vains et faibles enfants dans ma vieillesse nés,
Vous croyez, sur les pas de vos heureux aînés,
Voir bientôt vos bons mots [3], passant du peuple aux princes,
Charmer également la ville et les provinces,
Et, par le prompt effet d'un sel réjouissant,
Devenir quelquefois proverbes en naissant [4].
Mais perdez cette erreur dont l'appât vous amorce.
Le temps n'est plus, mes vers, où ma muse en sa force,
Du Parnasse français formant les nourrissons,
De si riches couleurs habillait ses leçons;
Quand mon esprit, poussé d'un courroux légitime,
Vint devant la raison plaider contre la rime;
A tout le genre humain sut faire le procès,
Et s'attaqua soi-même avec tant de succès [5].
Alors il n'était point de lecteur si sauvage
Qui ne se déridât en lisant mon ouvrage,
Et qui, pour s'égayer, souvent dans ses discours
D'un mot pris en mes vers n'empruntât le secours.
Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue [6],

1. Claude **Barbin** avait sa boutique au Palais-de-Justice « sur le second perron de la Sainte-Chapelle. »

2. Les *libelles* sont des livres généralement anonymes qui attaquent l'honneur ou la réputation d'autrui.

3. *Bons mots* ou *beaux mots* signifiait alors *belles expressions*. (V. p. 145, n. 3.)

4. Tel fut en effet le privilège des vers d'Horace et des vers de Boileau.

5. Allusions à la *satire* II, contre la Rime, aux satires sur les Folies humaines et sur l'Homme (*satires* IV *et* VIII) ainsi qu'à la *satire* IX, à son Esprit.

6. Tous ceux qui paraissaient à la cour portaient alors, à l'imitation du roi, une énorme perruque blonde (V. le portrait de Boileau). *Chenu*, du latin *canus*, veut dire *blanc*.

A jeté sur ma tête, avec ses doigts pesants,
Onze lustres [1] complets, surchargés de trois ans,
Cessez de présumer, dans vos folles pensées,
Mes Vers, de voir en foule à vos rimes glacées
Courir, l'argent en main, les lecteurs empressés;
Nos beaux jours sont finis, nos honneurs sont passés [2].
Dans peu vous allez voir vos froides rêveries
Du public exciter les justes moqueries,
Et leur auteur, jadis à Régnier préféré,
A Pinchêne, à Linière, à Perrin comparé [3].
Vous aurez beau crier : « O vieillesse ennemie !
N'a-t-il donc tant vécu que pour cette infamie [4] ? »
Vous n'entendrez partout qu'injurieux brocards [5]
Et sur vous et sur lui fondre de toutes parts.
« Que veut-il? dira-t-on: quelle fougue indiscrète
Ramène sur les rangs encor ce vain athlète?
Quels pitoyables vers! quel style languissant!
Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant,
De peur que tout à coup, efflanqué, sans haleine,
Il ne laisse en tombant son maître sur l'arène [6]. »
Ainsi s'expliqueront nos censeurs sourcilleux,
Et bientôt vous verrez mille auteurs pointilleux,
Pièce à pièce épluchant vos sons et vos paroles,
Interdire chez vous l'entrée aux hyperboles [7];
Traiter tout noble mot de terme hasardeux,
Et dans tous vos discours, comme monstres hideux,

1. Le *lustre* étant un espace de cinq ans, cela fait tout juste 58 ans.

2. Ce vers en rappelle un autre plus heureux (*Ép.* V) :

Ainsi que mes beaux jours, mes chagrins sont passés.

3. V. ci-dessus, pour Régnier, p. 22, note 1; pour Pinchêne, p. 128, note 1; pour Linière, p. 94, note 4 et pour Perrin, p. 68, note 4.

4. Ces deux vers sont une parodie de deux vers de Corneille (*le Cid*, I, 4) : Le vieux don Diègue, souffleté par le comte, s'écrie :

O vieillesse ennemie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?

5. Les *brocards* sont des mots piquants, dit Richelet qui range ce mot parmi les termes comiques.

6. Ces trois derniers vers sont une traduction d'Horace qui dit au poète (*Ép.* I, I, 7) : « Ayez à temps la sagesse de desseller votre cheval vieillissant : sinon il broncherait au bout de la carrière et deviendrait poussif en faisant rire à ses dépens. »

7. Figure de rhétorique qui consiste à exagérer la pensée, ex. : *Tout Paris l'a vu.*

Huer la métaphore et la métonymie,
Grands mots que Pradon croit des termes de chimie[1];
Vous soutenir qu'un lit ne peut être effronté[2];
Que nommer la luxure est une impureté.
En vain contre ce flot d'aversion publique
Vous tiendrez quelque temps ferme sur la boutique;
Vous irez à la fin, honteusement exclus,
Trouver au magasin *Pyrame* et *Régulus*[3],
Ou couvrir chez Thierry[4], d'une feuille encore neuve,
Les *Méditations* de Buzée et d'Hayneuve[5];
Puis, en tristes lambeaux semés dans les marchés,
Souffrir tous les affronts au *Jonas*[6] reprochés.
Mais quoi! de ces discours bravant la vaine attaque,
Déjà, comme les vers de *Cinna*, d'*Andromaque*[7],
Vous croyez à grands pas chez la postérité
Courir, marqués au coin[8] de l'immortalité!
Eh bien! contentez donc l'orgueil qui vous enivre:
Montrez-vous, j'y consens: mais du moins dans mon livre
Commencez par vous joindre à mes premiers écrits.
C'est là qu'à la faveur de vos frères chéris,
Peut-être enfin soufferts comme enfants de ma plume,
Vous pourrez vous sauver, épars dans le volume.
Que si mêmes[9] un jour le lecteur gracieux,
Amorcé par mon nom, sur vous tourne les yeux,
Pour m'en récompenser, mes Vers, avec usure,
De votre auteur alors faites-lui la peinture:

1. La *métaphore* consiste à donner un sens figuré à une expression, ex. : *cet homme est un tigre;* la *métonymie* prend la cause pour l'effet, le contenant pour le contenu, etc., ex. : *cent voiles*, c.-à-d. *cent vaisseaux*. Pradon (v. p. 68, note 5) était d'une ignorance extrême; il confondait la *géographie* avec la *chronologie*.

2. Allusion à des critiques sottes de Pradon et de quelques autres ennemis de Boileau.

3. Tragédies de Pradon représentées, la première en 1674, l'autre en 1688. Cette dernière eut un certain succès.

4. Denis **Thierry**, libraire de la rue Saint-Jacques, à l'enseigne de la ville de Paris: il fut l'éditeur de Boileau et de La Fontaine.

5. Jean **Busée ou Buzée**, jésuite né à Nimègue (1547-1611), auteur de quelques ouvrages de piété longtemps estimés. — **Hayneuve**, autre jésuite, moins connu, mort en 1663.

6. V. p. 88, note 5.

7. *Cinna*, tragédie de Corneille (1640): *Andromaque*, premier chef-d'œuvre de Racine (1667).

8. On appelle *coin* un morceau d'acier gravé pour la frappe des monnaies ou des médailles.

9. Cette orthographe, aujourd'hui vicieuse, était alors autorisée.

Et surtout prenez soin d'effacer bien les traits
Dont tant de peintres faux ont flétri mes portraits.
Déposez hardiment[1] qu'au fond cet homme horrible,
Ce censeur qu'ils ont peint si noir et si terrible,
Fut un esprit doux, simple, ami de l'équité,
Qui, cherchant dans ses vers la seule vérité,
Fit sans être malin[2] ses plus grandes malices,
Et qu'enfin sa candeur seule a fait tous ses vices.
Dites que, harcelé par les plus vils rimeurs,
Jamais, blessant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs[3] :
Libre dans ses discours, mais pourtant toujours sage;
Assez faible de corps, assez doux de visage,
Ni petit, ni trop grand, très peu voluptueux,
Ami de la vertu plutôt que vertueux.

Que si quelqu'un, mes Vers, alors vous importune
Pour savoir mes parents, ma vie et ma fortune,
Contez-lui qu'allié d'assez hauts magistrats,
Fils d'un père greffier, né d'aïeux avocats,
Dès le berceau perdant une fort jeune mère,
Réduit seize ans après à pleurer mon vieux père,
J'allai d'un pas hardi, par moi-même guidé,
Et de mon seul génie en marchant secondé,
Studieux amateur et de Perse et d'Horace[4],
Assez près de Régnier[5] m'asseoir sur le Parnasse;
Que, par un coup du sort au grand jour amené,
Et des bords du Permesse[6] à la cour entraîné,
Je sus, prenant l'essor par des routes nouvelles,
Élever assez haut mes poétiques ailes;
Que ce roi, dont le nom fait trembler tant de rois,
Voulut bien que ma main crayonnât ses exploits[7];

1. Comme des *témoins* devant un juge.

2. Sans être *méchant;* c'est encore aujourd'hui le sens de *fièvre maligne*, *esprits malins*, etc.

3. Un des grands mérites de Boileau, que Pradon, Cotin, Desmarets et beaucoup d'autres attaquaient non seulement comme poète, mais aussi comme homme privé, c'est en effet de n'avoir jamais eu recours à des procédés semblables. Il a dit ailleurs, et avec vérité (*satire* IX) :

Ma muse en écrivant, charitable, discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète.

4. V. p. 21, note 1, et p. 69, note 5.

5. V. p. 22, note 1.

6. Fleuve de Grèce qui prenait sa source au pied du mont Hélicon et était consacré aux Muses.

7. Boileau et Racine furent nommés historiographes en 1677.

Que plus d'un grand m'aima jusques à la tendresse;
Que ma vue à Colbert inspirait l'allégresse[1];
Qu'aujourd'hui même encor, de deux sens affaibli,
Retiré de la cour et non mis en oubli[2],
Plus d'un héros, épris des fruits de mon étude,
Vient quelquefois chez moi goûter la solitude[3].
Mais des heureux regards de mon astre étonnant[4]
Marquez bien cet effet encor plus surprenant,
Qui dans mon souvenir aura toujours sa place :
Que de tant d'écrivains de l'école d'Ignace
Étant, comme je suis, ami si déclaré[5],
Ce docteur toutefois si craint, si révéré,
Qui contre eux de sa plume épuisa l'énergie,
Arnauld, le grand Arnauld fit mon apologie[6].
Sur mon tombeau futur, mes Vers, pour l'énoncer,
Courez en lettres d'or de ce pas vous placer:
Allez, jusqu'où l'Aurore en naissant voit l'Hydaspe[7],
Chercher, pour l'y graver, le plus précieux jaspe[8] :
Surtout à mes rivaux sachez bien l'étaler.
Mais je vous retiens trop. C'est assez vous parler.
Déjà, plein du beau feu qui pour vous le transporte,
Barbin impatient chez moi frappe à la porte :
Il vient pour vous chercher. C'est lui : j'entends sa voix.
Adieu mes Vers, adieu, pour la dernière fois!

1. C'est beaucoup dire, car le grand Colbert ne riait guère (v. p. 79, note 4).

2. La vue et l'ouïe ; Boileau sentant venir les infirmités eut en effet le rare bon sens de quitter un séjour où il fallait avant tout ne pas cesser de plaire.

3. A Auteuil, où le poète avait acheté une petite maison avec jardin.

4. Ce vers fait penser au suivant, qu'on lira dans l'*Art poétique :*

Si son *astre* en naissant ne l'a formé poète.

5. La construction est embarrassée ; il faut, pour bien saisir le sens, construire de la manière suivante : Étant (c.-à-d. bien que je sois), comme je (le) suis, ami si déclaré de tant d'écrivains de l'École d'Ignace (de Jésuites), toutefois ce docteur....

6. Arnauld (v. p. 30, note 4), écrivit en effet à plus de 80 ans, en 1694, une longue lettre pour défendre Boileau contre Charles Perrault.

7. Fleuve d'Asie, un des affluents de l'Indus, aujourd'hui Sind, au N.-O. de l'Hindoustan.

8. Le jaspe est une belle pierre de couleurs différentes très bien nuancées.

ÉPITRE XI

1695

A MON JARDINIER

[Horace avait adressé une épître à son fermier, c'est probablement ce qui valut à Antoine **Riquié**, jardinier de Boileau à Auteuil, l'honneur de se voir dédier une épître toute morale sur le travail d'esprit comparé au travail des mains, et sur les avantages de la vie active opposée à l'oisiveté. Antoine ne put certainement pas saisir la portée de cette dissertation en vers ; mais Boileau l'a faite pour le public qui comprend et qui aime cette philosophie douce, ces sentiments honnêtes si bien exprimés.]

Laborieux valet du plus commode maître
Qui pour te rendre heureux ici-bas pouvait naître,
Antoine, gouverneur[1] de mon jardin d'Auteuil,
Qui diriges chez moi l'if et le chèvrefeuil[2],
Et sur mes espaliers, industrieux génie,
Sais si bien exercer l'art de la Quintinie[3] ;
Oh! que de mon esprit triste et mal ordonné,
Ainsi que de champ par toi si bien orné,
Ne puis-je faire ôter les ronces, les épines,
Et des défauts sans nombre arracher les racines!
Mais parle : raisonnons. Quand du matin au soir,
Chez moi poussant la bêche ou portant l'arrosoir,
Tu fais d'un sable aride une terre fertile,
Et rends tout mon jardin à tes lois si docile ;
Que dis-tu de m'y voir rêveur, capricieux,
Tantôt baissant le front, tantôt levant les yeux,

1. Tout comme le duc de Vendôme était *gouverneur* de la Provence ; c'est une plaisanterie.

2. Voltaire s'est moqué de ces vers dans son *Épitre à Boileau* (1769) :

J'ai vu le jardinier de ta maison d'Auteuil
Qui chez toi, *pour rimer*, planta le chèvrefeuil.

la critique est juste, car on écrivait déjà *chèvrefeuille*.

3. Jean de **La Quintinie**, avocat devenu jardinier par goût, et directeur des jardins du roi (1626-1688), a laissé des ouvrages excellents, notamment sur l'art de tailler les arbres. Perrault l'a mis au rang des *Hommes illustres* de son temps, et naguère on lui a érigé une statue dans le potager de Versailles, théâtre de ses exploits.

De paroles dans l'air par élans envolées
Effrayer les oiseaux perchés dans mes allées?
Ne soupçonnes-tu point qu'agité du démon,
Ainsi que ce cousin des quatre fils Aimon [1]
Dont tu lis quelquefois la merveilleuse histoire,
Je rumine en marchant quelque endroit du grimoire [2]?
Mais non : tu te souviens qu'au village on t'a dit
Que ton maître est nommé pour coucher par écrit
Les faits d'un roi plus grand en sagesse, en vaillance,
Que Charlemagne aidé des douze pairs de France [3].
Tu crois qu'il y travaille, et qu'au long de ce mur
Peut-être en ce moment il prend Mons et Namur [4].

Que penserais-tu donc, si l'on t'allait apprendre
Que ce grand chroniqueur des gestes d'Alexandre [5],
Aujourd'hui méditant un projet tout nouveau,
S'agite, se démène, et s'use le cerveau,
Pour te faire à toi-même, en rimes insensées,
Un bizarre portrait de ses folles pensées?
« Mon maître, dirais-tu, passe pour un docteur,
Et parle quelquefois mieux qu'un prédicateur [6].
Sous ces arbres pourtant, de si vaines sornettes
Il n'irait point troubler la paix de ces fauvettes,
S'il lui fallait toujours, comme moi, s'exercer [7],
Labourer, couper, tondre, aplanir, palisser,
Et dans l'eau de ces puits sans relâche tirée,
De ce sable étancher la soif démesurée. »

Antoine, de nous deux, tu crois donc, je le voi,

1. Maugis. *(Note de Boileau.)* *Les quatre fils Aimon*, c'est le titre d'un roman de chevalerie du XIIIe siècle, source d'une infinité de contes populaires.

2. *Livre de sorcellerie ;* le mot est très juste, puisque Maugis, cousin des fils Aimon, était un enchanteur ou un sorcier.

3. Allusion ingénieuse aux fonctions de Boileau historiographe du roi. De tous les monarques français, le jardinier ne doit connaître que Charlemagne, dont l'histoire a été défigurée dans les *Contes bleus* dont il fait sa lecture habituelle.

4. Villes de Belgique prises quelques années auparavant (v. la Carte); l'historien les *prend* au moment où il en *raconte* la prise.

5. Des *exploits ;* les romans de chevalerie s'appelaient *chansons de gestes*, et il y avait un poème à la louange d'Alexandre qu'on représentait comme un héros chrétien allant à la Croisade.

6. C'est l'idéal pour les gens du peuple ; ils n'admettent pas que Gros-Jean veuille en remontrer à son curé.

7. *Se fatiguer.*

Que le plus occupé dans ce jardin c'est toi?
Oh! que tu changerais d'avis et de langage,
Si deux jours seulement, libre du jardinage,
Tout à coup devenu poète et bel esprit,
Tu t'allais engager à polir un écrit
Qui dît, sans s'avilir, les plus petites choses;
Fît des plus secs chardons des œillets et des roses;
Et sût même aux discours de la rusticité
Donner de l'élégance et de la dignité[1];
Un ouvrage, en un mot, qui, juste en tous ses termes,
Sût plaire à Daguesseau[2], sût satisfaire Termes:
Sût, dis-je, contenter, en paraissant au jour,
Ce qu'ont d'esprits plus fins et la ville et la cour[3]!
Bientôt de ce travail revenu sec et pâle,
Et le teint plus jauni que de vingt ans de hâle[4],
Tu dirais, reprenant ta pelle et ton râteau:
« J'aime mieux mettre encor cent arpents au niveau
Que d'aller follement, égaré dans les nues,
Me lasser à chercher des visions cornues[5],
Et, pour lier des mots si mal s'entr'accordants[6],
Prendre dans ce jardin la lune avec les dents[7].
Approche donc, et viens; qu'un paresseux t'apprenne,
Antoine, ce que c'est que fatigue et que peine.
L'homme, ici-bas, toujours inquiet et gêné,
Est, dans le repos même, au travail condamné.
La fatigue l'y suit. C'est en vain qu'aux poètes
Les neuf trompeuses Sœurs[8] dans leurs douces retraites

1. C'était la règle; aussi Boileau a-t-il dit:

Et, dans mon cabinet, assis au pied des hêtres,
Faire dire aux échos des *sottises champêtres*.

2. Pour Daguesseau, v. p. 102, note 3; — Le marquis de **Termes**, mort en 1704, n'avait pas le mérite de Daguessau; et ce dernier ne devait pas être très flatté de se voir associé à ce courtisan.

3. *Ce que la ville et la cour ont d'esprits plus fins que les autres.*

4. On appelle ainsi l'effet que produit sur le visage et sur les mains la trop grande ardeur du soleil.

5. Locution proverbiale paur désigner des choses chimériques.

6. *S'accordant si mal entre eux;* les participes présents pouvaient alors prendre l'accord.

7. Autre locution proverbiale pour dire qu'on veut tenter une chose impossible.

8. *Les Muses;* Antoine, qui comprenait les allusions aux contes bleus et les locutions proverbiales, ne doit plus comprendre du tout; mais Boileau n'écrivait pas uniquement pour son jardinier.

Promettent du repos sous leurs ombrages frais;
Dans ces tranquilles bois pour eux plantés exprès,
La cadence aussitôt, la rime, la césure,
La riche expression, la nombreuse mesure[1],
Sorcières dont l'amour sait d'abord les charmer,
De fatigues sans fin viennent les consumer.
Sans cesse poursuivant ces fugitives fées[2],
On voit sous les lauriers haleter les Orphées[3].
Leur esprit toutefois se plaît dans son tourment,
Et se fait de sa peine un noble amusement.
Mais je ne trouve point de fatigue si rude
Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude,
Qui jamais ne sortant de sa stupidité
Soutient, dans les langueurs de son oisiveté,
D'une lâche indolence esclave volontaire,
Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.
Vainement offusqué de ses pensers[4] épais,
Loin du trouble et du bruit il croit trouver la paix.
Dans le calme odieux de sa sombre paresse,
Tous les honteux plaisirs, enfants de la mollesse,
Usurpant sur son âme un absolu pouvoir,
De monstrueux désirs le viennent émouvoir[5],
Irritent de ses sens la fureur endormie,
Et le font le jouet de leur triste infamie.
Puis sur leurs pas soudain arrivent les remords;
Et bientôt avec eux tous les fléaux du corps,
La pierre, la colique et les gouttes cruelles;
Guénaud, Rainssant, Brayer[6], presque aussi tristes[7] qu'elles,
Chez l'indigne mortel courent tous s'assembler;
De travaux douloureux le viennent accabler;
Sur le duvet d'un lit, théâtre de ses gênes[8],
Lui font scier des rocs, lui font fendre des chênes[9],
Et le mettent au point d'envier ton emploi.

1. *La mesure harmonieuse.*
2. *Les Muses*, et non plus les sorcières de tout à l'heure.
3. Les poètes inspirés comme l'était Orphée.
4. V. p. 29, note 8.
5. *Le remuer fortement.*
6. Pour Guénaud, v. p. 50, note 12. **Rainssant** et **Brayer**, nommés plusieurs fois dans les lettres de Gui Patin, étaient comme Guénaud des médecins en réputation.
7. Aussi *fâcheux.*
8. De ses *tortures*, tel était le sens du mot *gêne.*
9. *Le fatiguent, le font souffrir,*

Reconnais donc, Antoine, et conclus avec moi,
Que la pauvreté mâle, active et vigilante,
Est, parmi les travaux, moins lasse et plus contente
Que la richesse oisive au sein des voluptés.
Je te vais sur cela prouver deux vérités :
L'une, que le travail aux hommes nécessaire,
Fait leur félicité plutôt que leur misère ;
Et l'autre, qu'il n'est point de coupable en repos.
C'est ce qu'il faut ici montrer en peu de mots.
Suis-moi donc. Mais je vois, sur ce début de prône[1],
Que ta bouche déjà s'ouvre large d'une aune[2],
Et que, les yeux fermés, tu baisses le menton.
Ma foi, le plus sûr est de finir ce sermon.
Aussi bien j'aperçois ces melons qui t'attendent,
Et ces fleurs qui là-bas entre elles se demandent
Si c'est fête au village, et pour quel saint nouveau
On les laisse aujourd'hui si longtemps manquer d'eau.

comme s'il sciait des rocs ou fendait des chênes.

1. Le *prône* est l'instruction qui se fait le dimanche au milieu de la messe ; la malignité a rendu ce mot synonyme de *discours ennuyeux*.

2. Ancienne mesure de longueur, environ 1 m. 20 c.

L'ART POÉTIQUE

(1669-1674)

L'auteur des *Épîtres* et des *Satires* fut amené tout naturellement, comme Horace son modèle, à composer un *Art poétique*; mais l'art poétique latin est une épître familière ; Boileau voulut faire un poème didactique lisible pour les gens du monde. Il ne fallait donc lui demander ni préceptes techniques à l'usage des apprentis poètes, ni traités complets sur telle ou telle partie de la poétique générale ; l'*Art poétique* est avant tout une œuvre d'art, et Boileau n'avait pas la prétention de mettre en vers Aristote ou l'abbé d'Aubignac. C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour admirer comme il mérite de l'être un poème dont Voltaire a dit qu'après les tragédies de Racine c'était celui qui faisait le plus d'honneur à la langue française.

— Le premier chant est consacré tout entier aux préceptes généraux qui rempliront également le 4e. On y rencontre une foule d'observations judicieuses sur la nécessité d'être poète pour écrire en vers ; sur les droits imprescriptibles du sens commun, même quand il s'agit de poésie ; sur l'utilité des critiques, etc. Un tableau de la poésie française au seizième siècle varie agréablement cette suite de préceptes sans transitions marquées.]

CHANT I

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur :
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poète,
Dans son génie étroit il est toujours captif ;
Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif[1].

1. Ces premiers vers d'un poème excellent prêtent beaucoup à la critique ; ainsi *la hauteur de l'art des vers* se trouve être *une des cimes du Parnasse*, ce que Boileau ne voulait pas dire ; et l'on a peine à com-

O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse.
Courez du bel esprit [1] la carrière épineuse,
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer :
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez longtemps votre esprit et vos forces [2].
La nature, fertile en esprits excellents,
Sait entre les auteurs partager les talents.
L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme ;
L'autre d'un trait plaisant aiguiser l'épigramme :
Malherbe [3] d'un héros peut vanter les exploits ;
Racan [4], chanter Philis, les bergers et les bois.
Mais souvent un esprit qui se flatte et qui s'aime
Méconnaît son génie, et s'ignore soi-même.
Ainsi tel [5], autrefois, qu'on vit avec Faret [6]
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret [7],
S'en va, mal à propos, d'une voix insolente,
Chanter du peuple hébreu la fuite triomphante,
Et, poursuivant Moïse au travers des déserts,
Court avec Pharaon se noyer dans les mers.
Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant, ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime :
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr ;
La rime est une esclave et ne doit qu'obéir.
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue [8] ;

prendre comment un poète *captif dans son génie étroit* s'aperçoit que *Pégase*, le cheval ailé qui figure le talent poétique, peut être *rétif* pour lui. En général les commencements de poèmes semblent avoir coûté à Boileau beaucoup de travail.

1. *De la poésie ;* dans l'*Epitre à son jardinier*, Boileau s'exprime ainsi :

Tout à coup devenu *poète et bel esprit.*

2. Imitation d'Horace qui dit aux poètes : « Examinez longtemps ce que vos épaules se refusent à soutenir et ce qu'elles peuvent porter. »

3. V. p. 34, note 5.

4. Allusion aux *Bergeries* et aux *Stances* de Racan, v. p. 86, note 6,

5. **Saint-Amant**. auteur du *Moïse sauvé*, v. p. 28, note 5.

6. Nicolas **Faret**, un des premiers membres de l'Académie française (1597-1650), n'était pas du tout, comme Boileau l'insinue ici, un ivrogne. Il disait lui-même que son plus grand tort était d'avoir un nom qui rimât avec *cabaret*, et Saint-Amant, dont il était le bienfaiteur, lui a fait une réputation qui n'est pas méritée.

7. Expression très hardie ; après avoir bu, les deux poètes écrivent des vers sur le mur avec un morceau de charbon.

8. Le sens n'est pas très clair ;

Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
Mais lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle;
Et pour la rattraper le sens court après elle.
Aimez donc la raison : que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule [1] et leur lustre et leur prix.

La plupart, emportés d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens [2] vont chercher leur pensée.
Ils croiraient s'abaisser, dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
Évitons ces excès : laissons à l'Italie
De tous ces faux brillants l'éclatante folie [3].
Tout doit tendre au bon sens : mais pour y parvenir
Le chemin est glissant et pénible à tenir;
Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie.
La raison pour marcher n'a souvent qu'une voie.

Un auteur, quelquefois trop plein de son objet,
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet [4].
S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face;
Il me promène après de terrasse en terrasse;
Ici s'offre un perron; là règne un corridor;
Là ce balcon s'enferme en un balustre [5] d'or.
Il compte des plafonds les ronds et les ovales;
« Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales [6]. »
Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
Et je me sauve à peine au travers du jardin.
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile.

est-ce l'esprit *s'habitue aisément* à la trouver, ou l'esprit s'habitue à la *trouver aisément?* Le second sens est probablement le vrai.

1. D'elle *surtout*, mais non d'elle *seule*.

2. *Loin du sens commun*, du bon sens.

3. Boileau a parlé ailleurs de ce qu'il appelle *le clinquant* du Tasse : son bon sens ne pouvait admettre la prétention, la recherche et trop souvent le mauvais goût des auteurs italiens, si fort à la mode sous Catherine et Marie de Médicis.

4. On a blâmé avec raison le rapprochement fâcheux de *quelquefois* et de *jamais*, d'*objet* et de *sujet*; ces deux vers laissent à désirer.

5. Sorte de colonnette très ornée; les *balustres* réunis font des *balustrades*.

6. Les *astragales*, sont des moulures en forme de bracelet à la base et au sommet des colonnes; Boileau travestit ici, pour le rendre plus ridicule, un vers de Scudéry, au 3e chant de son *Alaric :*

Ce ne sont que festons, ce ne sont que *couronnes*,

Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant;
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire :
Un vers était trop faible, et vous le rendez dur;
J'évite d'être long, et je deviens obscur.
L'un n'est point trop fardé, mais sa muse est trop nue[1];
L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nue.
Voulez-vous du public mériter les amours?
Sans cesse en écrivant variez vos discours;
Un style trop égal et toujours uniforme
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier[2].
Heureux qui, dans ses vers, sait d'une voix légère
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère[3]!
Son livre, aimé du ciel, et chéri des lecteurs,
Est souvent chez Barbin[4] entouré d'acheteurs.
Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse :
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du bon sens, le burlesque effronté[5]
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.
On ne vit plus en vers que pointes triviales;
Le Parnasse parla le langage des halles;
La licence à rimer[6] alors n'eut plus de frein;
Apollon travesti devint un Tabarin[7].
Cette contagion infecta les provinces,

1. *L'un, l'autre*, servent ici à désigner les poètes qui ont des défauts contraires.

2. La *psalmodie* consiste à chanter des *psaumes* presque à voix basse, et toujours sur la même note; elle est extrêmement monotone.

3. Imitation d'Horace : « Celui-là emporte tous les suffrages qui a su mêler l'utile à l'agréable. »

4. Libraire qui avait sa boutique au Palais, v. p. 156, note 1.

5. Le *genre burlesque;* Boileau disait en note que le burlesque fut en vogue depuis 1600 jusqu'en 1660. Le *burlesque*, appelé jadis le *grotesque*, consistait surtout à faire parler à des héros le langage de la farce. **Scarron** (1610-1660) a fait en ce genre des pièces célèbres.

6. La licence *des rimeurs;* elle alla même, dit un ancien commentateur, jusqu'à mettre la *Passion de Jésus-Christ* en vers burlesques.

7. **Tabarin** était un bouffon grossier, valet d'un charlatan qui se tenait dans les environs du Pont-Neuf entre les années 1620 et 1630. Les *farces* de cet histrion furent imprimées à Paris en 1622.

Du clerc[1] et du bourgeois passa jusques aux princes.
Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs;
Et, jusqu'à d'Assoucy[2], tout trouva des lecteurs.
Mais de ce style enfin la cour désabusée
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,
Distingua le naïf du plat et du bouffon,
Et laissa la province admirer le *Typhon*[3].
Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
Imitons de Marot[4] l'élégant badinage,
Et laissons le burlesque aux plaisants du Pont-Neuf.
Mais n'allez point aussi[5], sur les pas de Brébeuf,
Même en une *Pharsale*, entasser sur les rives
« De morts et de mourants cent montagnes plaintives[6]. »
Prenez mieux votre ton : soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.
N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire.
Ayez pour la cadence une oreille sévère;
Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée[7].

1. Petit commis d'huissier ou de procureur.

2. Charles Coypeau d'**Assoucy** (1604-1678) a publié en vers et en prose le récit burlesque de ses *Aventures* en France et en Italie, et ses publications eurent en effet *des lecteurs*. Il sentit vivement la critique de Boileau qui lui ôtait, disait-il, son titre d' « Empereur du burlesque » et le transformait en « reptile du Parnasse » et en « marmiton des Muses. Boileau avait en vue son *Ovide en belle humeur*, imitation burlesque des *Métamorphoses* (1653).

3. *Typhon ou la Gigantomachie*, poème burlesque dans lequel Scarron racontait la guerre des Géants contre les dieux (1644).

4. Clément **Marot** (1495-1544) a laissé beaucoup de vers, mais c'est bien dans le badinage élégant qu'il excelle; ses *Épitres*, *Ballades*, *Rondeaux*, *Épigrammes*, lui ont acquis une réputation que ne lui auraient jamais value ses *Psaumes en vers* et ses autres poésies sérieuses.

5. On dirait aujourd'hui : N'allez pas *non plus*, ou bien, en changeant complètement la tournure : *Mais aussi* n'allez pas...

6. Vers de Brébeuf (v. p. 146, note 5) au septième chant de sa *Pharsale* :

Il voit de toutes parts
Des spectacles sanglants effrayer ses regards;
De mourants et de morts cent montagnes plaintives,
D'un sang impétueux cent vagues fugitives,
Cent horreurs que du choc avait caché l'horreur,
S'étalent à ses yeux et déchirent son cœur.

7. Ici Boileau joint admirablement l'exemple au précepte : mais la poésie serait insupportable si tous les vers étaient coupés ainsi; il faut donc tenir compte d'une autre prescription du poète :

Sans cesse en écrivant variez vos discours.

Il est un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais sons le concours odieux :
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée.
Durant les premiers ans du Parnasse françois [1],
Le caprice tout seul faisait toutes les lois.
La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenait lieu d'ornements, de nombre et de césure [2].
Villon [3] sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers [4].
Marot [5], bientôt après, fit fleurir les ballades [6],
Tourna des triolets, rima des mascarades,
A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronsard [7], qui le suivit, par une autre méthode,
Réglant tout [8], brouilla tout, fit un art à sa mode,
Et toutefois longtemps eut un heureux destin.
Mais sa muse, en français parlant grec et latin [9],

1. Ces deux vers ne riment plus ; on écrivait alors *françois* que l'on prononçait *françoué* et *loi* se prononçait *loué*.

2. Les vers du moyen âge n'étaient pas assujettis comme les nôtres à avoir un nombre de syllabes déterminé, des hémistiches, des rimes, etc. Il faut remarquer que dans ce passage si souvent cité, Boileau fait l'histoire, non pas de la poésie française, mais simplement de la versification française; c'est pour cela qu'il exaltera Malherbe, le « tyran des mots et des syllabes. »

3. François **Villon**, vivait au quinzième siècle (1431-1485 ?) Sa vie, toute d'aventures, est fort peu honorable ; mais ses vers sont d'un véritable poète.

4. Ces *romanciers* étaient des *poètes:* le *Roman de la Rose* et le *Roman de Renart* sont en vers.

5. V. p. 170, note 4.

6. Les prédécesseurs de Marot avaient fait des *ballades*, petites pièces de vers composées de deux couplets de mesure semblable avec un couplet supplémentaire appelé *envoi ;* ils avaient fait aussi des *rondeaux*, composés de couplets dans lesquels revient régulièrement le premier vers de la pièce. On a remarqué avec raison que Marot n'a fait ni *triolets*, ou pièces de huit vers avec double répétition du premier, ni *mascarades*, ou couplets pour les personnages d'un ballet.

7. V. p. 45, note 5.

8. *En voulant tout régler :* il s'agit surtout du rythme et de la langue, comme le prouvent les vers suivants.

9. *Grec* surtout, c'est Ronsard qui a dit :

Ah ! que je suis marry que la muse françoise
Ne peut dire ces mots comme fait la grégeoise :
« Ocymore, dyspotme, oligochronien ! »
Certes, je le dirois du sang valésien.

Les mots grecs *okumoros, duspotmos* et *oligokhronios* veulent dire : *qui meurt tôt, qui a une destinée funeste, qui dure peu de temps,*

Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
Ce poète orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut[1].
Enfin Malherbe[2] vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber[3].
Tout reconnut ses lois; et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
Marchez donc sur ses pas; aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre[4];
Et, de vos vains discours prompt à se détacher,
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.
Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées;
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément[5].
Surtout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.

1. Philippe **Desportes** (1546-1606) a pu être considéré comme un précurseur de Malherbe. Ses œuvres complètes ont été réimprimées de nos jours. — Jean **Bertaut**, évêque de Séez (1570-1611) avait l'approbation de Malherbe, mais Régnier le trouvait « trop sage » trop « retenu » comme dit Boileau, c'est-à-dire trop timide en poésie. C'est plutôt un versificateur élégant qu'un poète.

2. V. p. 34, note 5.

3. La Fontaine et André Chénier ont fait voir que l'enjambement peut être une source de beauté poétique, de même que la mesure à contre temps en musique; Boileau n'en a pas moins raison de le proscrire d'une manière générale.

4. Comme un arc trop longtemps tendu.

5. Ces préceptes détachés sont presque tous empruntés à l'Art poétique d'Horace.

En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre, ou le tour vicieux :
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme[1].
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain[2].
Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse[3] :
Un style si rapide, et qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit, que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement; et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :
Polissez-le sans cesse et le repolissez;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.
C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent.
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu;
Que le début, la fin répondent au milieu;
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties;
Que jamais du sujet le discours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos vers la censure publique?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique.
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous censurer :
Qu'ils soient de vos écrits les confidents sincères,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires.

1. Le *barbarisme* est une faute de langue ; le *solécisme* est une faute contre la syntaxe. Dans ces deux vers des *Femmes savantes :*

Mon Dieu! *je n'avons* pas *étugué* comme vous,
Et *je parlons* tout droit comme on parle *cheux* nous

étugué et *cheux* sont des barbarismes ; *je n'avons* et *je parlons* sont des solécismes.

2. Rien n'est plus vrai ; les contemporains peuvent s'y tromper, mais la postérité n'admet que les ouvrages bien écrits.

3. Scudéry disait toujours pour s'excuser de travailler si vite qu'il avait ordre de finir. *(Note de Boileau.)*

Dépouillez[1] devant eux l'arrogance d'auteur;
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur.
Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue.
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.
Un flatteur aussitôt[2] cherche à se récrier :
Chaque vers qu'il entend le fait extasier[3].
Tout est charmant, divin; aucun mot ne le blesse;
Il trépigne de joie; il pleure de tendresse;
Il vous comble partout d'éloges fastueux.
La vérité n'a point cet air impétueux.
Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible :
Il ne pardonne point les endroits négligés;
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés[4];
Il réprime des mots l'ambitieuse emphase;
Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase;
Votre construction semble un peu s'obscurcir;
Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.
C'est ainsi que vous parle un ami véritable.
Mais souvent sur ses vers un auteur intraitable[5]
A les protéger tous se croit intéressé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offensé[6].
« De ce vers, direz-vous, l'expression est basse.
— Ah ! monsieur, pour ce vers je vous demande grâce,
Répondra-t-il d'abord. — Ce mot me semble froid,
Je le retrancherais. — C'est le plus bel endroit !
— Ce tour ne me plaît pas. — Tout le monde l'admire. »
Ainsi toujours constant à ne se point dédire,
Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser,
C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant, à l'entendre, il chérit la critique;
Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.
Mais tout ce beau discours dont il vient vous flatter

1. On disait indifféremment *dépouiller l'arrogance ou se dépouiller de...*
2. *Dès le premier vers.*
3. *Fait qu'il s'extasie,* qu'il tombe en extase.
4. La Fontaine a dit avec un plus grand bonheur d'expression :

Remettez pour le mieux ces deux vers à la fonte.

5. Intraitable *quand il s'agit de* ses vers.
6. Ses vers sont pour ainsi dire des personnes qu'on insulte et dont il se fait le défenseur.

N'est rien[1] qu'un piège adroit pour vous les réciter.
Aussitôt[2] il vous quitte ; et, content de sa muse,
S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse ;
Car souvent il en trouve : ainsi qu'en sots auteurs,
Notre siècle est fertile en sots admirateurs ;
Et, sans ceux que fournit[3] la ville et la province,
Il en est chez le duc, il en est chez le prince.
L'ouvrage le plus plat a, chez les courtisans,
De tout temps rencontré de zélés partisans ;
Et, pour finir enfin[4], par un trait de satire,
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

CHANT II

[Le second chant est consacré aux genres secondaires : l'Élégie, l'Idylle, l'Ode, le Sonnet, l'Épigramme, le Rondeau, la Ballade, le Madrigal (ces trois derniers sont simplement mentionnés), la Satire et le Vaudeville, c'est-à-dire la Chanson. Les préceptes donnés par le poète sont de véritables modèles du genre didactique. On lui a seulement reproché quelques omissions : on le blâme surtout d'avoir passé sous silence la Fable et la Fontaine. Mais il est facile de justifier Boileau : la Fable n'était alors représentée en France que par les 6 livres donnés au public en 1668, au moment même ou Boileau commençait l'*Art poétique*. En outre le poète s'était interdit de parler des vivants (il ne nommera ni Corneille ni Racine au IIIe chant) : enfin il prétendait si peu donner une nomenclature complète qu'il n'a parlé ni de l'Épître ni de la Poésie didactique.]

Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis[5] ne charge point sa tête,
Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamants,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements :

1. *N'est pas autre chose.*
2. Aussitôt qu'il a réussi à vous en infliger la lecture.
3. Il faudrait le pluriel ; le singulier était très usité dans ce cas au dix-septième siècle.
4. *Finir enfin* est un pléonasme répréhensible.
5. Pierres précieuses de couleur rouge.

Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante **Idylle** [1],
Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais souvent dans ce style un rimeur aux abois [2]
Jette là, de dépit, la flûte et le hautbois [3];
Et, follement pompeux, dans sa verve indiscrète,
Au milieu d'une églogue entonne la trompette.
De peur de l'écouter, Pan [4] fuit dans les roseaux;
Et les Nymphes, d'effroi, se cachent sous les eaux.
Au contraire cet autre, abject en son langage,
Fait parler ses bergers comme on parle au village.
Ses vers plats et grossiers, dépouillés d'agrément,
Toujours baisent la terre, et rampent tristement.
On dirait que Ronsard [5], sur ses pipeaux rustiques,
Vient encor fredonner ses idylles gothiques [6],
Et changer, sans respect de l'oreille et du son,
Lycidas en Pierrot, et Philis en Toinon [7].
Entre ces deux excès la route est difficile :
Suivez, pour la trouver, Théocrite et Virgile [8];
Que leurs tendres écrits, par les Grâces dictés,

1. *Idylle* vient d'un mot grec qui signifie *petit tableau;* ce mot sert aujourd'hui à désigner les petits poèmes qui ont pour objet la peinture de la vie champêtre. L'*idylle* se trouve ainsi confondue avec l'*églogue*, qui affectait plus particulièrement la forme dialoguée.

2. *Ne sachant plus que faire*, comme le cerf forcé par les chiens.

3. Expression figurée; la *lyre* sert à représenter la poésie distinguée; les autres instruments de musique, comme la *flûte*, le *hautbois*, et plus loin les *pipeaux rustiques*, symbolisent la poésie pastorale. *Entonner* ou *emboucher la trompette* c'est faire de la poésie *épique*.

4. Dieu champêtre, inventeur de la flûte ou du chalumeau.

5. V. p. 45, note 5.

6. *Gothique* était alors synonyme de *barbare*, et les contemporains de Boileau avaient le plus profond mépris pour l'architecture *gothique* du treizième siècle, que nous admirons sans réserve.

7. Ronsard et Marot avant lui avaient changé en noms vulgaires les noms poétiques de *Tircis, Mélibée*, *Amaryllis*, *Lycoris*, etc.; on trouve dans leurs églogues des personnages appelés *Guillot, Margot, Pierrot*, *Marion*, etc.

8. **Virgile** (70-19 av. J.-C.) a composé des *Églogues*, un poème didactique intitulé *les Géorgiques*, et un poème épique en douze chants, l'*Énéide*. — **Théocrite**, poète sicilien du troisième siècle av. J.-C., est surtout célèbre par ses *Idylles*, supérieures aux *Églogues* de Virgile.

Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre
Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre ;
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers :
Au combat de la flûte animer deux bergers ;
Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce ;
Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce [1] ;
Et par quel art encor l'églogue quelquefois
Rend dignes d'un consul la campagne et les bois [2].
Telle est de ce poème et la force et la grâce.
D'un ton un peu haut, mais pourtant sans audace,
La plaintive **Élégie** [3], en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.
Elle peint des amants la joie [4] et la tristesse ;
Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse.
Mais, pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poète, il faut être amoureux.
Je hais ces vains auteurs dont la muse forcée
M'entretient de ses feux, toujours froide et glacée ;
Qui s'affligent par art, et, fous de sens rassis,
S'érigent pour rimer en amoureux transis [5].
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines :
Ils ne savent jamais que se charger de chaînes,
Que bénir leur martyre, adorer leur prison,
Et faire quereller les sens et la raison.
Ce n'était pas jadis sur ce ton ridicule
Qu'Amour dictait les vers que soupirait Tibulle [6],
Ou que, du tendre Ovide [7] animant les doux sons,

1. Les *Métamorphoses* d'Ovide, auxquelles il est fait allusion ici, n'appartiennent pas au genre bucolique.

2. « Si nous chantons les bois, dit Virgile, que les bois soient dignes d'un consul. »

3. *Élégie* est formé avec deux mots grecs qui signifient *dire hélas ;* c'était à l'origine un chant de tristesse.

4. Si elle peint la joie, ce n'est évidemment plus *en longs habits de deuil.*

5. Mot souvent employé pour exprimer le saisissement ; Pascal a même dit *transi de respect.*

6. *Amour*, c'est-à-dire *le dieu de l'Amour.* — *Soupirer* marque la douceur des sentiments exprimés par le poète. Racine a dit dans Esther :

. . . *Soupirer* les malheurs de Sion.

— **Tibulle** (43 ?-17 av. J.-C.) est le plus délicat des poètes élégiaques latins.

7. **Ovide** (43 av. J.-C.- 17 après) a laissé, entre autres poésies latines, les *Métamorphoses*, les *Amours*, l'*Art*

Il donnait de son art les charmantes leçons.
Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.
L'**Ode** [1], avec plus d'éclat et non moins d'énergie [2],
Élevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les dieux.
Aux athlètes dans Pise elle ouvre la barrière [3],
Chante un vainqueur poudreux [4] au bout de la carrière,
Mène Achille sanglant aux bords du Simoïs [5],
Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis [6].
Tantôt, comme une abeille ardente à son ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage [7] ;
Elle peint les festins, les danses et les ris ;
Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris [8],
Qui mollement résiste, et, par un doux caprice,
Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse.
Son style impétueux souvent marche au hasard ;
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.
Loin ces rimeurs craintifs [9] dont l'esprit flegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique ;
Qui, chantant d'un héros les progrès [10] éclatants,
Maigres historiens, suivront l'ordre des temps.
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue :
Pour prendre Dôle, il faut que Lille soit rendue [11] ;
Et que leur vers exact, ainsi que Mézeray [12],

d'aimer et les *Tristes*, recueil d'élégies composées durant son exil, sur les bords de la mer Noire.

1. *Ode* vient d'un mot grec qui signifie *chant*, parce que ce genre de poème lyrique était jadis chanté.

2. Non moins d'énergie *que d'éclat;* l'expression est obscure.

3. Boileau a dit en note que Pise était une ville d'Élide (Grèce) où l'on célébrait les jeux olympiques. Il fait allusion ici aux *odes triomphales* composés par Simonide, Pindare et beaucoup d'autres en l'honneur de ceux qui avaient été vainqueurs dans les jeux publics, (lutte, course à pied, à cheval, etc.)

4. Tout couvert de *poudre*, de poussière.

5. Petite rivière non loin de Troie, théâtre des exploits d'Achille.

6. Allusion aux grandes victoires de Louis XIV en Flandre en 1667.

7. Les abeilles n'emportent pas les fleurs avec elles ; elles se contentent d'y puiser le suc qui doit faire le miel.

8. Il a déjà été question, dans la satire IX, de « quelque Iris en l'air. »

9. *Il faut repousser bien loin...*

10. Le premier sens de *progrès* est marche en avant.

11. Nouvelle allusion aux campagnes de Flandre (1667) et de Franche-Comté (1668).

12. Eudes de **Mézeray** (1610-1683) est surtout célèbre par son *Abrégé chronologique de l'Histoire de*

Ait fait déjà tomber les remparts de Courtrai.
Apollon de son feu leur fut toujours avare.
On dit, à ce propos, qu'un jour ce dieu bizarre,
Voulant pousser à bout tous les rimeurs français[1],
Inventa du **Sonnet**[2] les rigoureuses lois,
Voulut qu'en deux quatrains, de mesure pareille,
La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille ;
Et qu'ensuite six vers, artistement rangés,
Fussent en deux tercets par le sens partagés.
Surtout de ce poème il bannit la licence ;
Lui-même en mesura le nombre et la cadence ;
Défendit qu'un vers faible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remontrer.
Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême :
Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.
Mais en vain mille auteurs y pensent arriver,
Et cet heureux phénix est encore à trouver.
A peine dans Gombauld, Maynard et Malleville[3],
En peut-on admirer deux ou trois entre mille :

France (1668) ouvrage dont la sincérité lui attira la disgrâce du roi.

1. V. p. 171, note 1.

2. Le *sonnet* se compose essentiellement de quatorze vers, deux strophes de quatre vers et deux strophes de trois ; le choix des rimes n'est pas arbitraire ; il est réglé par des lois très rigoureuses. Imaginé par les trouvères français au treizième siècle, le sonnet se perfectionna en Italie.

3. **Gombauld**, qui mourut presque centenaire en 1666, a laissé des recueils de sonnets et d'épigrammes ; ces dernières ne sont pas sans valeur. Boileau admirait le sonnet suivant, composé par Gombauld en 1632, à la mort de Montmorency, décapité à Toulouse.

Ce grand Montmorency n'est plus qu'un peu de cendre
Que le sort précipite où tout doit arriver ;
Là courent ses pareils, si l'on en peut trouver ;
C'est le destin d'Achille, et celui d'Alexandre.

Tant de rares vertus ne l'en ont pu défendre ;
Mars commença l'ouvrage et n'osa l'achever ;
Il respecta le sang qu'on a vu réserver
A la plus vile main qui le pouvait répandre.

De son bras, qui couvrait les campagnes de morts,
L'un et l'autre élément ont senti les efforts.
Et sa gloire a passé tout ce que l'on admire.

Quand le ciel d'un héros veut la terre honorer,
Il n'en fait que la montre, et soudain le retire,
De peur que sa valeur ne le fasse adorer.

—**Maynard** (1582-1646) a laissé quelques poésies légères assez estimées ; c'est de lui que sont les quatre vers souvent cités :

Las d'espérer, et de me plaindre
Des Muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

— **Malleville** (1597-1647) a laissé un petit volume de vers imprimés seulement après sa mort. Boileau appréciait fort le sonnet de Malleville qui commence par ces vers :

Le silence régnait sur la terre et sur l'onde ;
L'air devenait serein, et l'olympe vermeil. . .

Le reste, aussi peu lu que ceux de Pelletier [1],
N'a fait de chez Sercy [2] qu'un saut chez l'épicier.
Pour enfermer son sens dans la borne prescrite,
La mesure est toujours trop longue ou trop petite.
L'**Épigramme** [3], plus libre en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.
Jadis de nos auteurs les pointes [4] ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées.
Le vulgaire, ébloui de leur faux agrément,
A ce nouvel appât courut avidement.
La faveur du public excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnasse.
Le madrigal [5] d'abord en fut enveloppé ;
Le sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé ;
La tragédie en fit ses plus chères délices [6] ;
L'élégie en orna ses douloureux caprices :
Un héros sur la scène eut soin de s'en parer,
Et sans pointe un amant n'osa plus soupirer.
On vit tous les bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
Fidèles à la pointe encor plus qu'à leurs belles :
Chaque mot eut toujours deux visages divers [7] :
La prose la reçut aussi bien que les vers ;
L'avocat au Palais en hérissa son style,
Et le docteur en chaire en sema l'Evangile [8].

1. V. p.14 . note 3.
2. Charles de **Sercy**, libraire au Palais, *à la salle Dauphine*.
3. *Epigramme* vient du grec et signifiait simplement *inscription ;* on désigne aujourd'hui sous ce nom un petit poème satirique ; voici la plus courte de toutes les épigrammes, elle est de Boileau :

J'ai vu l'Agésilas,
Hélas !

4. Les *jeux de mots*, ce qu'on appelait en Italie des *concetti*.
5. Pièce de vers très courte développant une pensée ingénieuse; voici un madrigal sur les conquêtes de Louis XIV durant l'hiver de 1668 :

Les héros de l'antiquité
N'étaient que des héros d'été.
Ils suivaient le printemps comme les hirondelles;
La victoire en hiver pour eux n'avait point d'ailes.
Mais, malgré les frimas, la neige et les glaçons,
Louis est un héros de toutes les saisons.

6. Boileau disait en note qu'il faisait allusion à la *Sylvie* du poète **Mairet** (1604-1686). Il cite dans une de ses Préfaces (v. p. 5) une des pointes dont la tragédie de *Pyrame et Thisbé*, de Théophile, est littéralement hérissée.
7. C'est-à-dire deux sens différents.
8. Boileau a dit en note qu'il songeait au petit père **André**, moine augustin (1582-1657); sa critique s'adresse à presque tous les prédicateurs antérieurs à l'année 1640.

La raison outragée enfin ouvrit les yeux,
La chassa pour jamais des discours sérieux ;
Et, dans tous ces écrits la déclarant infâme,
Par grâce lui laissa l'entrée en l'épigramme,
Pourvu que sa finesse, éclatant à propos,
Roulât sur la pensée, et non pas sur les mots.
Ainsi de toutes parts les désordres cessèrent.
Toutefois à la cour les turlupins [1] restèrent,
Insipides plaisants, bouffons infortunés,
D'un jeu de mots grossier partisans surannés.
Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine
Sur un mot en passant ne joue et ne badine,
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès ;
Mais fuyez sur ce point un ridicule excès,
Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole
Aiguiser par la queue une épigramme folle.
Tout poème est brillant de sa propre beauté.
Le **Rondeau** [2], né gaulois, a la naïveté.
La **Ballade** [3] asservie à ses vieilles maximes,
Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.
Le **Madrigal**, plus simple et plus noble en son tour,
Respire la douceur, la tendresse et l'amour [4].
L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,
Arma la Vérité du vers de la **Satire**.
Lucile [5] le premier osa la faire voir,
Aux vices des Romains présenta le miroir,
Vengea l'humble vertu de la richesse altière,
Et l'honnête homme à pied du faquin en litière [6].
Horace [7] à cette aigreur mêla son enjouement :
On ne fut plus ni fat ni sot impunément ;
Et malheur à tout nom qui, propre à la censure,
Put entrer dans un vers sans rompre la mesure !

1. Les mauvais farceurs : *Turlupin* était originairement le nom que s'était donné un acteur bouffon de l'Hôtel de Bourgogne.

2. V. p. 171, note 6. Le rondeau date du moyen âge, c'est pourquoi Boileau dit qu'il est *né gaulois*.

3. V. p. 171, note 6.

4. Ajoutez à cela que le madrigal doit être court et qu'il n'est asservi à aucune règle particulière.

5. Le poète Lucilius, v. p. 69, note 5.

6. *Le pauvre honnête du riche coquin;* les riches Romains voyageaient couchés sur des brancards que portaient leurs esclaves.

7. V. p. 69, note 5.

Perse[1], en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.
Juvénal[2], élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Étincellent pourtant de sublimes beautés :
Soit que, sur un écrit arrivé de Caprée,
Il brise de Séjan la statue adorée[3],
Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs[4] ;
Ou que, poussant à bout la luxure latine,
Aux portefaix de Rome il vende Messaline.
Ses écrits pleins de feu partout brillent aux yeux.
De ces maîtres savants disciple ingénieux,
Régnier[5], seul parmi nous, formé sur leurs modèles,
Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.
Heureux, si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux où[6] fréquentait l'auteur ;
Et si, du son hardi de ses rimes cyniques,
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques !
Le latin dans les mots brave l'honnêteté ;
Mais le lecteur français veut être respecté ;
Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la satire un esprit de candeur,
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.
D'un trait de ce poème en bons mots[7] si fertile,

1. V. p. 21, note 1. Cette extrême concision rend parfois les vers de Perse inintelligibles.

2. V. p. 21, note 2 : Boileau désigne par ce vers les écoles de rhéteurs de l'ancienne Rome ; on y enseignait la *déclamation* dans tous les sens de ce mot.

3. Allusion à quelques vers de la *Satire* X ; Juvénal y parle d'une lettre verbeuse écrite par Tibère, qui séjournait alors dans l'île de Caprée, non loin de Naples : quand le Sénat reçut cette lettre, le ministre Séjan fut disgracié et mis à mort ; le peuple qui encensait le favori traina aussitôt ses statues dans la boue.

4. Nouvelle allusion à quelques vers de Juvénal (*Satire* IV). Domitien convoqua le Sénat pour savoir comment il fallait accommoder un turbot.

5. V. p. 22, note 1.

6. La grammaire exigerait aujourd'hui *que ;* on lit dans Molière : *il fréquente chez nous.*

7. Les *bons mots*, très analogues aux *beaux mots*, sont des expressions vives et saisissantes ; ce ne sont pas nécessairement des *plaisanteries.*

Le Français, né malin, forma le **Vaudeville** [1] ;
Agréable indiscret, qui, conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche et s'accroît en marchant.
La liberté française en ses vers se déploie :
Cet enfant du plaisir veut naître dans la joie.
Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux.
A la fin tous ces jeux, que l'athéisme élève [2],
Conduisent tristement le plaisant à la Grève [3].
Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art :
Mais pourtant on a vu le vin et le hasard
Inspirer quelquefois une muse grossière,
Et fournir, sans génie, un couplet à Linière [4].
Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
Gardez qu'un sot orgueil ne vous vienne enfumer [5].
Souvent l'auteur altier de quelque chansonnette
Au même instant prend droit de se croire poète :
Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un sonnet ;
Il met tous les matins six impromptus [6] au net.
Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,
Si bientôt, imprimant ses sottes rêveries,
Il ne se fait graver au-devant du recueil,
Couronné de lauriers, par la main de Nanteuil [7].

1. Sorte de chanson faite généralement sur un air connu. *Vaudeville* (autrefois *Vau-de-Vire*) tire son nom de la *Vallée de Vire* en Normandie, patrie du poète **Olivier Basselin**, qui passe pour avoir inventé le vaudeville au xve siècle.

2. *Construit*, le mot *élever* est là pour la rime.

3. Allusion au poète **Petit**, auteur de *Paris ridicule*, qui fut pendu et brûlé en place de Grève, près de l'Hôtel de Ville, pour quelques chansons impies ; cette exécution eut lieu durant la minorité de Louis XIV.

4. V. p. 94, note 4.

5. *Prenez garde* qu'un sot orgueil ne vous *enivre*. Les *fumées* de l'orgueil sont ici comparées à celles du vin.

6. On appelle *impromptus* des vers faits *sur-le-champ*, sans préparation aucune.

7. Graveur célèbre auquel on doit d'admirables portraits d'après les plus grands peintres. Né en 1630, **Nanteuil** mourut en 1678 ; il a laissé environ deux cents chefs-d'œuvre.

CHANT III

[Consacré à ce qu'on nomme les *genres principaux*, l'Épopée, la Tragédie et la Comédie, ce 3e chant est le plus beau du poème. On a critiqué l'ordre suivi par Boileau (1° Tragédie ; 2° Épopée ; 3° Comédie), et cette critique serait fondée si l'*Art poétique* était un traité en prose. Il est facile de voir, à certains vers de transition assez malheureux, que Boileau avait suivi d'abord l'ordre logique ; il a cru devoir changer ensuite pour mettre au début même de ce chant une comparaison destinée dans sa pensée à attirer l'attention du lecteur.]

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux :
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable [1].
Ainsi, pour nous charmer, la **Tragédie** en pleurs
D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs [2] :
D'Oreste parricide exprima les alarmes [3],
Et, pour nous divertir [4], nous arracha des larmes.
Vous donc qui, d'un beau feu pour le théâtre épris,
Venez en vers pompeux y disputer le prix,
Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages,
Et qui, toujours plus beaux, plus ils sont regardés [5],
Soient, au bout de vingt ans, encor redemandés ?
Que dans tous vos discours la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable [6] fureur

1. Digne d'admiration, c'est possible : mais pour rendre un monstre *aimable* il faut que l'art l'*idéalise* au lieu de l'*imiter*.

2. Allusion à la tragédie d'*Œdipe roi*. Le malheureux Œdipe, apprenant qu'il est le meurtrier de son père et l'époux de sa propre mère, s'arrache les yeux de désespoir et reparait ensuite sur la scène.

3. Les trois tragiques grecs ont dépeint non pas, comme le dit Boileau, les *alarmes*, mais bien les *fureurs* d'Oreste, alors que ce héros, pour venger la mort d'Agamemnon, vient de massacrer sa mère Clytemnestre.

4. *Divertir* avait encore au temps de Boileau le sens de *détourner l'attention*, de *distraire*.

5. Expression très vive pour dire que plus on les voit jouer plus on les trouve beaux.

6. *Agréable* parce qu'elle est bien *imitée par l'art*.

Souvent ne nous remplit d'une douce terreur,
Ou n'excite en notre âme une pitié charmante,
En vain vous étalez une scène savante[1] :
Vos froids raisonnements ne feront qu'attiédir[2]
Un spectateur toujours paresseux d'applaudir,
Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.
Le secret est d'abord de plaire et de toucher :
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Que dès les premiers vers l'action[3] préparée
Sans peine du sujet aplanisse l'entrée.
Je me ris d'un acteur qui, lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut, d'abord ne sait pas m'informer;
Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.
J'aimerais mieux encor qu'il déclinât son nom[4],
Et dît : « Je suis Oreste, ou bien Agamemnon, »
Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,
Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles;
Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.
Que le lieu de la scène y soit fixe et marqué.
Un rimeur, sans péril, delà les Pyrénées[5],
Sur la scène en un jour renferme des années :
Là souvent le héros d'un spectacle grossier,
Enfant au premier acte, est barbon au dernier.
Mais nous, que la raison à ses règles engage,
Nous voulons qu'avec art l'action se ménage :
Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait[6] accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli[7].

1. *Conforme aux lois de la composition dramatique.*

2. Rendu plus *tiède*, moins *chaud* quand il s'agit d'applaudir.

3. La *marche* de la pièce.

4. *Fît connaître très exactement.*

5. *Au delà des* Pyrénées, c'est-à-dire en Espagne. Boileau, qui ne connaissait pas Shakespeare, fait ici allusion au plus fécond de tous les poètes dramatiques espagnols, à **Lope de Véga** (1562-1635.)

6. Édition de 1713 : *un fait seul.*

7. C'est là ce qu'on appelle la règle des trois unités (unité de lieu, de temps et d'action). On a écrit des volumes pour ou contre ces fameuses règles que Boileau adopte, mais qu'il n'a pas inventées. Ceux qui font de la tragédie le spectacle de l'âme ne sont point gênés par la règle des unités; Racine l'applique à la rigueur sans la moindre contrainte. D'ailleurs le véritable objet de ces règles est de ne pas dérouter le spectateur, de ne pas lui faire une

Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable :
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Une merveille absurde est pour moi sans appas :
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose :
Les yeux en le voyant saisiraient mieux la chose;
Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux[1].
Que le trouble, toujours croissant de scène en scène,
A son comble arrivé se débrouille sans peine.
L'esprit ne se sent point plus vivement frappé
Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé
D'un secret tout à coup la vérité connue
Change tout, donne à tout une face imprévue[2].
La tragédie, informe et grossière en naissant,
N'était qu'un simple chœur, où chacun en dansant,
Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçait d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin et la joie éveillant les esprits,
Du plus habile chantre un bouc était le prix[3].
Thespis[4] fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie;
Et, d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passants d'un spectacle nouveau.
Eschyle[5] dans le chœur jeta les personnages,
D'un masque plus honnête habilla les visages,

fatigue d'un *divertissement;* il ne chicanera pas l'auteur pour des infractions légères aux règles qui concernent le temps et le lieu.

1. Horace n'admettait pas que Médée égorgeât ses enfants sur la scène; dans l'*Horace* de Corneille, Camille est frappée derrière le théâtre; Athalie de même est emmenée par les lévites pour être égorgée.

2. Ces brusques revirements sont ce qu'on nomme les *péripéties* du drame.

3. Boileau esquissant à grands traits l'histoire de la tragédie (du grec *tragos*, bouc, et *ôdè*, chant (*chant du bouc*), suit les indications que lui fournissait Horace; on sait aujourd'hui que les acteurs anciens ne recevaient pas un *bouc* en récompense de leurs efforts: la représentation dramatique accompagnait à l'origine le *sacrifice d'un bouc* immolé à Bacchus au moment des vendanges.

4. Auteur grec du sixième siècle av. J.-C. On ne sait rien de lui, sinon que l'histoire de son tombereau et de ses camarades barbouillés de lie est une légende absurde.

5. **Eschyle** (525-456 av. J.-C.) avait composé plus de soixante-dix tragédies avec chœurs; il nous en reste sept, admirables d'énergie parfois sauvage et de mâle simplicité.

Sur les ais[1] d'un théâtre en public exhaussé
Fit paraître l'acteur d'un brodequin[2] chaussé.
Sophocle[3] enfin, donnant l'essor à son génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie.
Intéressa le chœur dans toute l'action,
Des vers trop raboteux polit l'expression,
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la faiblesse latine[4].
Chez nos dévots aïeux, le théâtre abhorré
Fut longtemps dans la France un plaisir ignoré[5].
De pèlerins, dit-on, une troupe grossière
En public, à Paris, y monta la première[6];
Et, sottement zélée en sa simplicité,
Joua les saints, la Vierge et Dieu, par piété.
Le savoir, à la fin dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.
On chassa ces docteurs prêchant sans mission;
On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion[7].
Seulement, les acteurs laissant le masque antique[8],

1. Sur les *planches*.

2. *Brodequin* n'est pas le mot juste; c'est *cothurne* qu'il faut dire, mot déjà employé dans l'*Épître à Racine* (v. p. 141, note 5.)

3. **Sophocle** (495-405 av. J.-C.) avait composé durant sa longue carrière plus de cent tragédies; il en reste sept qui sont des chefs-d'œuvre. Racine le considérait comme le poète tragique idéal, et se demandait toujours : « Que dirait Sophocle, s'il voyait jouer cette tragédie? »

On remarquera que Boileau ne dit rien d'**Euripide** (485-406 av. J.-C.); ce n'est pas par dédain, car son ami Racine appréciait fort l'auteur d'*Iphigénie;* mais il craignait, sans doute, d'être un historien trop exact et non ce qu'il voulait être, c'est-à-dire un poète.

4. En effet les Romains n'ont pas de grands poètes tragiques; les combats de gladiateurs leur tenaient lieu de tragédies.

5. Les Pères de l'Église grecque et latine ayant proscrit le théâtre, il n'en fut pas même question durant sept ou huit cents ans; les longs festins, les cours d'amour et les tournois suffisaient à « divertir » nos bons aïeux.

6. C'est une erreur, mais personne alors ne connaissait l'histoire littéraire du moyen âge. Ce fut l'Église qui, sans le vouloir, ressuscita le théâtre. On chanta d'abord la Passion de J.-C. comme on la chante encore le dimanche des Rameaux; puis on la représenta hors des églises, puis on joua des *Mystères*, des *Miracles*, des *Moralités*, etc. Les Confrères de la Passion, auxquels Boileau semble faire allusion, étaient des bourgeois et non des pèlerins.

7. C'est-à-dire les héros d'Homère, et la scène représenta la ville de Troie; c'est encore une erreur, car les tragédies du seizième siècle sont grecques ou romaines (*Cléopâtre*, *Didon*) elles ne sont pas troyennes.

8. En Grèce et à Rome les acteurs

Le violon tint lieu de chœur et de musique[1].
Bientôt l'amour, fertile en tendres sentiments,
S'empara du théâtre ainsi que des romans.
De cette passion la sensible peinture
Est, pour aller au cœur, la route la plus sûre.
Peignez donc, j'y consens, les héros amoureux ;
Mais ne m'en formez pas des bergers doucereux :
Qu'Achille aime autrement que Tircis et Philène[2] ;
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène[3] ;
Et que l'amour, souvent de remords combattu,
Paraisse une faiblesse et non une vertu.
Des héros de roman fuyez les petitesses :
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques faiblesses.
Achille déplairait, moins bouillant et moins prompt :
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront[4].
A ces petits défauts marqués dans sa peinture
L'esprit avec plaisir reconnaît la nature.
Qu'il soit sur ce modèle en vos écrits tracé.
Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé ;
Que pour ses dieux Énée[5] ait un respect austère.
Conservez à chacun son propre caractère.
Des siècles, des pays étudiez les mœurs :
Les climats font souvent les diverses humeurs.
Gardez donc de[6] donner, ainsi que dans *Clélie*[7],
L'air ni l'esprit français à l'antique Italie ;
Et, sous des noms romains faisant notre portrait,

tragiques se grandissaient au moyen des *cothurnes*, (v. p. 141, note 5), et ils se couvraient la tête d'un masque représentant les personnages dont ils jouaient le rôle.

1. *Esther* et *Athalie* ont montré combien l'on a perdu en supprimant les chœurs et la musique. (*Note de Boileau.*)

2. Noms de bergers dans les églogues grecques, latines et françaises.

3. Mlle de Scudéry (v. p. 36, note 4) avait publié, en 1650, un roman en dix volumes intitulé : *Artamène ou le grand Cyrus* ; le célèbre conquérant y devient un fade héros, songeant exclusivement à la belle Mandane.

4. Allusion au premier chant de l'*Iliade* : Agamemnon, roi des rois, s'y montre *fier, superbe et intéressé* ; il refuse de rendre Briséis, et Achille verse des larmes de rage parce qu'il ne peut pas se venger de l'affront qu'il a reçu.

5. Virgile, auteur de l'*Énéide*, appelle souvent son héros *le pieux Énée*.

6. *Évitez donc de...*

7. Roman de Mlle de Scudéry (v. p. 36, note 4), en dix volumes comme *Artamène*. Clélie est une jeune romaine livrée comme otage au roi Étrusque Porsenna, et qui s'enfuit en traversant le Tibre à la nage.

Peindre Caton galant, et Brutus dameret[1].
Dans un roman frivole aisément tout s'excuse ;
C'est assez qu'en courant la fiction amuse ;
Trop de rigueur alors serait hors de saison :
Mais la scène demande une exacte raison ;
L'étroite bienséance y veut être gardée.
D'un nouveau personnage[2] inventez-vous l'idée?
Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.
Souvent, sans y penser, un écrivain qui s'aime
Forme tous ses héros semblables à soi-même :
Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon ;
Calprenède et Juba[3] parlent du même ton.
La nature est en nous plus diverse et plus sage ;
Chaque passion parle un différent langage :
La colère est superbe et veut des mots altiers,
L'abattement s'explique en des termes moins fiers[4].
Que, devant Troie en flamme, Hécube[5] désolée
Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,
Ni sans raison décrire en quel affreux pays
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs[6].
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux des paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez[7].

1. Il y a dans l'histoire romaine deux **Catons** et deux **Brutus**. Caton *le Censeur* (264-149 av. J.-C.) et Caton *d'Utique*, adversaire de César, m. en 46 av. J.-C. Il faut de même distinguer Brutus, fondateur de la république en 510 av. J.-C., et le Brutus qui assassina César en 44 av. J.-C. — *Dameret* veut dire très prévenant pour les dames.

2. D'un personnage qui n'appartienne pas à l'histoire ou à la légende, comme Aricie dans la *Phèdre* de Racine, ou Eriphile dans son *Iphigénie*.

3. **La Calprenède** (1610-1693) fut longtemps célèbre pour les romans qu'il avait composés, entre autres *Cléopâtre*, en douze volumes (1648-1662). **Juba**, roi de Mauritanie, vaincu par César en 46 av. J.-C., est un des héros de ce roman.

4. *Altiers* ne rimerait plus d'une manière suffisante avec *fiers ;* on était moins sévère au XVII[e] siècle ; ainsi l'on trouve dans *Polyeucte* les rimes suivantes :

O ruses de l'*enfer !*
Faut-il tant de fois vaincre avant de *triompher ?*

5. Femme du roi Priam et mère d'Hector, de Pâris, de Cassandre, etc. Il y a dans Euripide une tragédie d'*Hécube*.

6. Le Tanaïs (aujourd'hui le Don) se jette dans la mer Noire (autrefois Pont Euxin). Boileau fait ici allusion à des vers de Sénèque le Tragique.

7. *Que vous preniez un ton plus simple.*

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez [1].
Ces grands mots [2] dont alors l'acteur emplit sa bouche
Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.
Le théâtre, fertile en censeurs pointilleux,
Chez nous pour se produire est un champ périlleux.
Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes ;
Il trouve à le siffler des bouches toujours prêtes.
Chacun le peut traiter de fat et d'ignorant :
C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant [3].
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il se replie ;
Que tantôt il s'élève et tantôt s'humilie ;
Qu'en nobles sentiments il soit partout fécond ;
Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond ;
Que de traits surprenants sans cesse il nous réveille ;
Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveille,
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
Ainsi la tragédie agit, marche et s'explique [4].
D'un air plus grand encor la **Poésie épique**,
Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la fable et vit de fiction [5].
Là, pour nous enchanter tout est mis en usage ;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.
Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre [6],
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre ;
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots ;
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,

1. « Si vous voulez que je pleure, commencez par gémir, » dit Horace dans son *Art poétique*, en s'adressant aux auteurs de tragédies.

2. Horace les appelait des « mots longs de six pieds. »

3. Boileau avait déjà dit :

Un clerc pour quinze sous, sans craindre le holà,
Peut aller au parterre attaquer Attila.

4. *Se développe*. Ce vers a dû être fait au dernier moment, lorsque Boileau s'est décidé à parler de la tragédie en premier lieu, et ensuite de l'epopée ; la transition n'est pas très heureuse.

5. L'épopée ne peut subsister sans *merveilleux*, et par conséquent sans fiction.

6. On ne connaissait pas, au temps de Boileau, la véritable nature de l'*électricité*.

C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse[1].
Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poète s'égaye en mille inventions,
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.
Qu'Énée[2] et ses vaisseaux, par le vent écartés,
Soient aux bords africains d'un orage emportés[3];
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la Fortune.
Mais que Junon, constante en son aversion[4],
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion;
Qu'Éole, en sa faveur[5], les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Éolie[6];
Que Neptune, en courroux s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des syrtes[7] les arrache,
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
Sans tous ces ornements le vers tombe en langueur,
La poésie est morte ou rampe sans vigueur;
Le poète n'est plus qu'un orateur timide,
Qu'un froid historien d'une fable insipide[8].
  C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus,
Bannissant de leurs vers ces ornements reçus,
Pensent faire agir Dieu, ses saints et ses prophètes,
Comme ces dieux éclos du cerveau des poètes;
Mettent à chaque pas le lecteur en enfer,
N'offrent rien qu'Astaroth, Belzébuth, Lucifer[9].
De la foi d'un chrétien les mystères terribles

1. Personnage mythologique épris de sa propre beauté ; il se noya en contemplant son visage dans l'eau d'un clair ruisseau.

2. Allusion à l'*Énéide* de Virgile.

3. Emportés *par* un orage ; cette construction serait aujourd'hui incorrecte.

4. Junon favorisait les Grecs ; Énée était Troyen.

5. *Pour lui être agréable.*

6. Les cavernes dans lesquelles étaient enfermés les quatre vents du ciel.

7. On appelait *syrtes* les golfes sablonneux que la Méditerranée a creusés sur le littoral de l'Afrique, particulièrement à l'Est de la Tunisie actuelle.

8. Boileau disait en note qu'il avait en vue ici Desmarets de Saint-Sorlin. (V. p. 30, note 5.)

9. *Astaroth* était une divinité phénicienne ; tout le monde connaît *Belzébuth*, prince des démons, dont il est parlé dans l'Évangile, et *Lucifer* ou *Satan*, le chef des anges rebelles.

D'ornements égayés ne sont point susceptibles.
L'Évangile à l'esprit n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourments mérités;
Et de vos fictions le mélange coupable
Même à ses vérités donne l'air de la fable.
Eh! quel objet enfin à présenter aux yeux
Que le diable toujours hurlant contre les cieux,
Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,
Et souvent avec Dieu balance la victoire[1]!
Le Tasse[2], dira-t-on, l'a fait avec succès.
Je ne veux point ici lui faire son procès :
Mais, quoi que notre siècle à sa gloire publie[3],
Il n'eût point de son livre illustré l'Italie,
Si son sage héros[4], toujours en oraison,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison :
Et si Renaud, Argant, Tancrède et sa maîtresse[5]
N'eussent de son sujet égayé la tristesse[6].
Ce n'est pas que j'approuve, en un sujet chrétien,
Un auteur follement idolâtre et païen[7].
Mais, dans une profane et riante peinture,
De n'oser de la fable employer la figure;
De chasser les Tritons[8] de l'empire des eaux;
D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques[9] leurs ciseaux;
D'empêcher que Caron[10] dans la fatale barque
Ainsi que le berger ne passe le monarque :
C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.

1. *Est sur le point de remporter la victoire contre Dieu lui-même.* Boileau ne connaissait pas le *Paradis Perdu* de **Milton** (1608-1674).

2. V. page 91, note 3.

3. *A la gloire du Tasse.*

4. Godefroi de Bouillon.

5. Renaut, Argant, Tancrède et la belle Herminie sont au premier rang parmi les héros de la *Jérusalem délivrée.*

6. Ou plutôt la *gravité;* dans ce passage Boileau abuse du verbe *égayer,* et cela à propos du poème épique, qui est rarement *gai.*

7. Allusion à l'**Arioste**, auteur de *Roland furieux* (1474-1533). Ainsi Boileau n'admet pas le merveilleux chrétien : il ne veut pas non plus de merveilleux païen dans les épopées chrétiennes, et comme l'épopée « vit de fictions », cela revient à la condamner absolument.

8. Dieux marins qui soufflaient dans des coquilles en forme de trompes.

9. *Pan* était le dieu des pâturages; les Parques filaient la destinée des mortels.

10. Nocher des enfers.

Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis[1] ni bandeau ni balance,
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main[2];
Et partout des discours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.
Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur,
Mais, pour nous, bannissons une vaine terreur,
Et, fabuleux chrétiens[3], n'allons point, dans nos songes,
Du Dieu de vérité faire un dieu de mensonges.
La fable offre à l'esprit mille agréments divers :
Là tous les noms heureux semblent nés pour les vers,
Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idoménée,
Hélène, Ménélas, Pâris, Hector, Énée.
O le plaisant projet d'un poète ignorant,
Qui de tant de héros va choisir Childebrand[4]!
D'un seul nom quelquefois le son dur ou bizarre
Rend un poème entier ou burlesque ou barbare.
Voulez-vous longtemps plaire et jamais ne lasser ?
Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,
En valeur éclatant, en vertus magnifique :
Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque ;
Que ses faits surprenants soient dignes d'être ouïs ;
Qu'il soit tel que César, Alexandre ou Louis[5],
Non tel que Polynice et son perfide frère[6] :
On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.
N'offrez point un sujet d'incidents trop chargé.
Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,
Remplit abondamment une Iliade entière[7] :
Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.

1. Déesse de la justice.

2. Ou plutôt un *sablier ;* nos horloges étaient inconnues des anciens, qui avaient seulement des cadrans solaires et des clepsydres ou horloges à eau.

3. Le sens n'est pas très clair; il est probable que *fabuleux* veut dire ici *partisans de la fable.*

4. Allusion à Carel de Sainte-Garde. (V. p. 146, note 7.)

5. La flatterie est un peu forte, et le poète oublie qu'il a traité Alexandre de fou qu'on aurait dû enfermer. (V. *Satire* VIII, p. 75.)

6. Etéocle et Polynice, fils d'Œdipe et de Jocaste, s'entre-tuèrent sous les murs de Thèbes. Boileau fait ici allusion à la *Thébaïde* du poète latin Stace (61-96).

7. L'*Iliade* d'Homère n'est, en effet, que le récit des maux causés par la

Soyez vif et pressé dans vos narrations;
Soyez riche et pompeux dans vos descriptions.
C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance;
N'y présentez jamais de basse circonstance,
N'imitez pas ce fou[1] qui, décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met, pour le voir passer, les poissons aux fenêtres;
Peint le petit enfant qui va, saute, revient,
Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient[2].
Sur de trop vains objets c'est arrêter la vue.
Donnez à votre ouvrage une juste étendue.
Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dès l'abord, sur Pégase monté,
Crier à vos lecteurs, d'une voix de tonnerre :
« Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre[3]. »
Que produira l'auteur après tous ces grands cris?
La montagne en travail enfante une souris[4].
Oh! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse
Qui, sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux :
« Je chante les combats et cet homme pieux
« Qui, des bords phrygiens conduit dans l'Ausonie,
« Le premier aborda les champs de Lavinie![5] »
Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu,
Et, pour donner beaucoup, ne nous promet que peu;
Bientôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du destin des Latins prononcer les oracles,

colère d'Achille, et sa durée n'est même pas de 40 jours. Le poème finit au moment où Achille, pour venger son ami Patrocle, fait périr Hector.

1. Saint-Amand (v. p. 28, note 5); il disait dans son *Moïse sauvé* :

Les poissons ébahis les regardent passer.

2. Nouvelle allusion à des vers du *Moïse sauvé* :

La l'enfant éveillé......................
Va, revient, tourne, saute, et par maint cri joyeux
Témoignant le plaisir que reçoivent ses yeux,
D'un étrange caillou qu'à ses pieds il rencontre
Fait au premier venu la précieuse montre;
Ramasse une coquille, et d'aise transporté,
La présente à sa mere avec naïveté.

3. Premier vers d'*Alaric*, poème épique de Georges de Scudéry. (V. p. 36, note 4.)

4. Traduction presque littérale d'un beau vers d'Horace.

5. Boileau traduit ainsi librement les premiers vers de l'*Énéide* de Virgile.

De Styx et d'Achéron peindre les noirs torrents,
Et déjà les Césars dans l'Élysée errants[1].
De figures sans nombre égayez votre ouvrage;
Que tout y fasse aux yeux une riante image:
On peut être à la fois et pompeux et plaisant[2];
Et je hais un sublime ennuyeux et pesant.
J'aime mieux Arioste[3] et ses fables comiques,
Que ces auteurs toujours froids et mélancoliques,
Qui dans leur sombre humeur se croiraient faire affront[4]
Si les Grâces jamais leur déridaient le front.
On dirait que pour plaire, instruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture[5].
Son livre est d'agréments un fertile trésor:
Tout ce qu'il a touché se convertit en or,
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grâce;
Partout il divertit, et jamais il ne lasse.
Une heureuse chaleur anime ses discours:
Il ne s'égare point en de trop longs détours;
Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même et s'arrange et s'explique[6];
Tout, sans faire d'apprêts, s'y prépare aisément;
Chaque vers, chaque mot court à l'événement[7].
Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère:
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire[8].
Un poème excellent, où tout marche et se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit:
Il veut du temps, des soins; et ce pénible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.
Mais souvent parmi nous un poète sans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hasard,

1. Virgile, au sixième livre de l'*Énéide*, décrit une descente d'Énée aux enfers; le héros y rencontre son père Anchise qui lui fait connaître par avance les principaux personnages de l'histoire romaine jusqu'au règne d'Auguste.

2. *Plaisant*, signifie ici *agréable, qui plaît*, et non *facétieux*.

3. V. p. 192, note 7.

4. Locution impropre pour dire qu'ils se croiraient *déshonorés*.

5. Allusion aux vers de l'*Iliade* où Homère représente Vénus prêtant à Junon une ceinture merveilleuse, rehaussant la beauté de la personne qui la portait.

6. *Se développe*.

7. A l'événement essentiel, au *dénouement*.

8. Boileau emprunte ici, pour l'appliquer à Homère, une expression employée par Quintilien pour louer Cicéron.

Enflant d'un vain orgueil son esprit chimérique,
Fièrement prend en main la trompette héroïque.
Sa muse déréglée en ses vers vagabonds
Ne s'élève jamais que par sauts et par bonds :
Et son feu, dépourvu de sens et de lecture,
S'éteint à chaque pas, faute de nourriture.
Mais en vain le public, prompt à le mépriser,
De son mérite faux le veut désabuser:
Lui-même, applaudissant à son maigre génie,
Se donne par ses mains l'encens qu'on lui dénie[1].
Virgile, au prix de lui[2], n'a point d'invention;
Homère n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arrêt le siècle se rebelle[3],
A la postérité d'abord il en appelle.
Mais attendant qu'ici le bon sens de retour
Ramène triomphants ses ouvrages au jour,
Leurs tas, au magasin, cachés à la lumière,
Combattent tristement les vers et la poussière.
Laissons-les donc entre eux s'escrimer en repos[4],
Et, sans nous égarer, suivons notre propos[5].

Des succès fortunés du spectacle tragique
Dans Athènes naquit la **Comédie** antique[6].
Là le Grec, né moqueur, par mille jeux plaisants
Distilla le venin de ses traits médisants.
Aux accès insolents d'une bouffonne joie
La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proie.
On vit par le public un poète avoué[7]
S'enrichir aux dépens du mérite joué;

1. *Qu'on lui refuse;* ainsi Racine a dit :

Pour obtenir les vents que le ciel vous *dénie*.
(*Iphigénie*.)

2. *En comparaison de lui.*
3. *Se révolte.*
4. *S'escrimer en repos* n'est pas chose facile ; mais il s'agit de livres qui tâchent de n'être pas mangés par les vers.
5. Mauvaise transition ; mais le poète était dans l'embarras parce qu'il avait au dernier moment détruit l'ordre logique : épopée, tragédie, comédie.
6. Le sens de ces mots *comédie antique* n'est pas parfaitement clair. On nommait *comédie ancienne*, chez les Grecs, celle qui s'attaquait ouvertement aux hommes vivants ; vint ensuite la *comédie moyenne*, qui ne nommait plus les gens : puis la *comédie nouvelle*, comédie de caractère ou de mœurs sans personnalités.
7. Un poète *qui avait l'approbation du public*.

Et Socrate par lui, dans un chœur de Nuées,
D'un vil amas de peuple attirer les huées[1].
Enfin de la licence on arrêta le cours :
Le magistrat[2] des lois emprunta le secours,
Et, rendant par édit les poètes plus sages,
Défendit de marquer les noms et les visages.
Le théâtre perdit son antique fureur :
La comédie apprit à rire sans aigreur,
Sans fiel et sans venin sut instruire et reprendre,
Et plut innocemment dans les vers de Ménandre[3].
Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y point voir :
L'avare, des premiers, rit du tableau fidèle
D'un avare souvent tracé sur son modèle ;
Et mille fois un fat[4] finement exprimé
Méconnut le portrait sur lui-même formé.
Que la nature donc soit votre étude unique,
Auteurs qui prétendez aux honneurs du comique.
Quiconque voit bien l'homme, et, d'un esprit profond,
De tant de cœurs cachés a pénétré le fond :
Qui sait bien ce que c'est qu'un prodigue, un avare,
Un honnête homme, un fat, un jaloux, un bizarre,
Sur une scène heureuse il peut les étaler[5],
Et les faire à nos yeux vivre, agir et parler.
Présentez-en partout les images naïves ;
Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.

1. **Aristophane** (450-? av. J.-C.) fut certainement un grand poète comique ; mais la postérité lui reprochera toujours d'avoir bafoué Euripide dans sa comédie des *Grenouilles*, et surtout Socrate dans les *Nuées*. Dans cette dernière pièce, Aristophane réprésentait l'illustre philosophe juché dans un panier, et débitant à ses auditeurs une morale malhonnête. Tout ce qu'on peut dire à la décharge d'Aristophane, c'est que Socrate ne fut accusé et condamné que 25 ans plus tard.

2. Les magistrats, les archontes d'Athènes.

3. **Ménandre** (342-390 av. J.-C.) fut le plus illustre représentant de la *Comédie nouvelle ;* ses œuvres sont malheureusement perdues ; on ne les connait que par de courts fragments, et aussi par les imitations qu'en ont faites en latin Plaute et Térence.

4. V. pour le sens de ce mot, p. 38, note 6.

5. Expression très hardie : *Celui-là* peut les étaler *avec succès* sur la scène ; c'est surtout par de telles hardiesses que la poésie diffère de la prose et constitue véritablement une langue à part.

La nature, féconde en bizarres portraits,
Dans chaque âme est marquée à de différents traits;
Un geste la découvre, un rien la fait paraître :
Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connaître.
Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs;
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.
Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices;
Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.
L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des grands, s'intrigue[1], se ménage,
Contre les coups du sort songe à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.
La vieillesse chagrine incessamment amasse;
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse[2];
Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé,
Toujours plaint le présent et vante le passé;
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.
Ne faites point parler vos acteurs au hasard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.
Étudiez la cour et connaissez la ville;
L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
C'est par là que Molière[4], illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures;
Quitté, pour le bouffon, l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin[5].

1. *Se jette dans les intrigues;* ne se dirait plus aujourd'hui.

2. La Fontaine a dit de même :

> Thésaurisant pour les voleurs
> Pour ses parents, ou pour la terre.

3. Ce tableau des âges de la vie est célèbre; Boileau en doit les traits les plus heureux à Horace qui a fait une peinture analogue dans son *Art poétique* (V. p. 160 et suiv.).

4. Boileau, parlant de la tragédie, n'a pas même prononcé les noms de Corneille et de Racine, parce que ces poètes vivaient encore; il nomme ici Molière, mort depuis un an à peine (1673), et c'est pour le juger avec trop de sévérité. Boileau, qui vivait de ses rentes, oublie que son illustre ami travaillait pour vivre, et que des farces comme *Scapin* lui permettaient de composer des pièces comme le *Misanthrope*.

5. *Mêlé la grossièreté d'un bouffon*

Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope*[1].
Le comique, ennemi des soupirs et des pleurs,
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs;
Mais son emploi n'est pas d'aller dans une place
De mots sales et bas charmer la populace :
Il faut que ses acteurs badinent noblement;
Que son nœud bien formé se dénoue aisément;
Que l'action, marchant où la raison la guide
Ne se perde jamais dans une scène vide;
Que son style humble et doux se relève à propos;
Que ses discours, partout fertiles en bons mots[2],
Soient pleins de passions finement maniées,
Et les scènes toujours l'une à l'autre liées.
Aux dépens du bon sens gardez de plaisanter;
Jamais de la nature il ne faut s'écarter.
Contemplez de quel air un père[3], dans Térence,
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence;
De quel air cet amant écoute ses leçons,
Et court chez sa maîtresse oublier ces chansons[4].
Ce n'est pas un portrait, une image semblable :
C'est un amant, un fils, un père véritable.
J'aime sur le théâtre un agréable auteur
Qui, sans se diffamer[5] aux yeux du spectateur,
Plaît par la raison seule, et jamais ne la choque.
Mais pour un faux plaisant, à grossière équivoque,
Qui pour me divertir n'a que la saleté,

(v. p. 169, note 7) *avec la délicatesse exquise d'un grand poète.* **Térence** (193-159 av. J.-C.) était l'ami des plus illustres personnages de son temps. Les pièces qu'il a laissées, par exemple l'*Andrienne*, plaisaient infiniment aux Scipions, mais le public en abandonnait les représentations pour aller voir danser des ours; le poète s'en plaint avec amertume dans ses prologues.

1. Le sens de ces deux vers a été souvent discuté, mais il est parfaitement clair; le voici dans toute sa dureté : la comédie de *Scapin* (c'est-à-dire *les Fourberies de Scapin*, comédie en trois actes jouée en 1671), où l'on voit un homme enfermé dans un sac et rossé par son valet, déshonore l'auteur de ce beau chef-d'œuvre qui s'appelle le *Misanthrope*.

2. Pour le sens de cette expression, v. p. 145, note 3.

3. Allusion à des scènes touchantes de l'*Andrienne* et des *Adelphes*, comédies de Térence.

4. *Chansons que tout cela!* dit-on souvent, quand on ne veut pas prendre au sérieux des observations d'ailleurs très justes.

5. Sans se *déshonorer*, sans se perdre de *réputation* (en latin *fama*).

Qu'il s'en aille, s'il veut, sur deux tréteaux monté,
Amusant le Pont-Neuf de ses sornettes fades,
Aux laquais assemblés jouer ses mascarades[1].

CHANT IV

[Dans ce 4e chant, détaché sans doute du 1er, le poète revient aux préceptes généraux : il conseille surtout aux auteurs de savoir écouter les critiques et de travailler pour la gloire et non pour le gain. Tel a toujours été, dit-il, le rôle de la poésie, et sous un roi aussi généreux que Louis XIV, le talent n'a pas à redouter la misère. Ce dernier chant est digne des trois autres à tous les points de vue.]

Dans Florence jadis vivait un médecin,
Savant hâbleur[2], dit-on, et célèbre assassin.
Lui seul y fit longtemps la publique misère :
Là, le fils orphelin lui redemande un père :
Ici, le frère pleure un frère empoisonné ;
L'un meurt vide de sang, l'autre plein de séné[3].
Le rhume à son aspect se change en pleurésie,
Et par lui la migraine est bientôt frénésie[4].
Il quitte enfin la ville, en tous lieux détesté.
De tous ses amis morts un seul ami resté
Le mène en sa maison de superbe structure :
C'était un riche abbé, fou de l'architecture.
Le médecin d'abord semble né dans cet art,
Déjà des bâtiments parle comme Mansart[5] :
D'un salon qu'on élève il condamne la face ;

1. Boileau a déjà parlé du Pont-Neuf et de « la place où Brioché préside. » V. p. 144, note 2.

2. Habile *parleur* ; l'espagnol *hablar* veut dire *parler* ; mais les médecins sont faits pour *agir*.

3. Allusion à la fureur de *saignées* et de *purgations* qui distinguait les médecins du dix-septième siècle. En 1656, après une séance agitée, le chancelier Séguier fut saigné 7 fois le même jour.

4. Une indisposition légère devient une maladie de poitrine très grave ; un simple mal de tête dégénère en folie furieuse.

5. Il y eut deux architectes de ce nom au dix-septième siècle, l'oncle et le neveu : François **Mansart** (1598-1666), construisit le Val-de-Grâce. — Jules Hardouin **Mansart** (1645-1708), est l'auteur du château de Versailles et de l'Hôtel des Invalides.

Au vestibule obscur il marque une autre place;
Approuve l'escalier tourné d'autre façon.
Son ami le conçoit [1], et mande son maçon.
Le maçon vient, écoute, approuve et se corrige.
Enfin, pour abréger un si plaisant prodige,
Notre assassin renonce à son art inhumain;
Et désormais, la règle et l'équerre à la main,
Laissant de Galien[2] la science suspecte,
De méchant médecin devient bon architecte[3].
Son exemple est pour nous un précepte excellent.
Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent[4],
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun, et poète vulgaire.
Il est dans tout autre art des degrés différents:
On peut avec honneur remplir les seconds rangs;
Mais dans l'art dangereux de rimer et d'écrire,
Il n'est point de degrés du médiocre au pire[5].
Qui dit froid écrivain, dit détestable auteur.
Boyer [6] est à Pinchêne [7] égal pour le lecteur;
On ne lit guère plus Rampale et Ménardière
Que Magnon, du Souhait, Corbin et La Morlière[8].

1. *Entre dans ses vues*, comprend ses observations.

2. **Galien** (deuxième siècle de l'ère chrétienne) fut, après Hippocrate, le plus illustre médecin de l'antiquité.

3. Tout ce début, d'une si heureuse vivacité, est relatif au médecin Claude **Perrault** (1613-1688), qui abandonna la médecine pour l'architecture et s'illustra en construisant la *colonnade du Louvre*. Boileau l'a poursuivi, même comme architecte, avec une grande injustice.

4. *Si vous avez les dispositions nécessaires ;* on cite souvent ce vers en substituant *métier* à *talent;* et l'on fait dire ainsi à Boileau une sottise, car on n'a pas besoin de conseiller à un artisan d'exercer son *métier*.

5. Expression très heureuse, empruntée d'ailleurs à Horace, pour rendre cette vérité que les poètes, les peintres, en un mot ceux qui travaillent pour le plaisir du public, n'ont pas le droit d'être médiocres.

6. **Boyer** (1618-1698), était de l'Académie française : il passa sa vie à faire des tragédies, entre autres *Judith* et *Jephté*, dont Racine s'est si finement moqué.

7. V. p. 129, note 7.

8. Les six poètes dont Boileau entasse ici les noms sont aussi peu connus les uns que les autres. **Rampale** avait publié différents poèmes de 1640 à 1658, entre autres deux tragédies ; **La Mesnardière** (1610-1663) était un médecin qui devint membre de l'Académie française et fit imprimer des vers en 1656 ; **Magnon** (m. en 1662) composa des tragédies et fit imprimer un poème intitulé : *la Science universelle*, destiné, disait-il, à rendre toutes les bibliothèques inutiles; **du Souhait** vivait au commence-

Un fou du moins fait rire et peut nous égayer ;
Mais un froid écrivain ne sait rien qu'ennuyer.
J'aime mieux Bergerac [1] et sa burlesque audace
Que ces vers où Motin [2] se morfond et nous glace.
Ne vous enivrez point des éloges flatteurs
Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs
Vous donne en ces réduits [3], prompts à crier merveille.
Tel écrit récité se soutint à l'oreille,
Qui, dans l'impression au grand jour se montrant,
Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant.
On sait de cent auteurs l'aventure tragique :
Et Gombauld [4] tant loué garde encor la boutique.
Écoutez tout le monde, assidu consultant :
Un fat [5] quelquefois ouvre un avis important.
Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inspire,
En tous lieux aussitôt ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux [6]
Qui, de ses vains écrits lecteur harmonieux,
Aborde en récitant quiconque le salue,
Et poursuit de ses vers les passants dans la rue.
Il n'est temple si saint, des anges respecté,
Qui soit contre sa muse un lieu de sûreté.
Je vous l'ai déjà dit [7], aimez qu'on vous censure,

ment du dix-septième siècle, sous Henri IV : pour **Corbin** (v. p. 116, note 4); **La Morlière** était chanoine d'Amiens : il a laissé un ouvrage estimable sur les *Antiquités* de cette ville et des vers sans valeur.

1. **Cyrano de Bergerac** (1620-1655), a laissé une comédie en prose *le Pédant joué*, un *Voyage dans la lune* et d'autres ouvrages burlesques. Molière, Fontenelle et Voltaire lui ont emprunté quelques traits heureux.

2. **Motin**, mort vers 1615, serait inconnu sans Boileau, qui peut-être a substitué son nom à celui de *Cotin*, et cela par malice.

3. Les *réduits* étaient des espèces de petits salons où s'assemblaient quelques beaux esprits qui voulaient se lire mutuellement leurs ouvrages. *Prompts à crier merveille* se rapporte à *vains admirateurs*, et non, comme on l'a prétendu, à *réduits*.

4. V. p. 179, note 3.

5. V. p. 38, note 6. Ce vers pourrait servir à prouver que Boileau savait fort bien varier la coupe de ses alexandrins.

6. Boileau disait en note qu'il faisait ici allusion au poète **Dupérier**, mort en 1692, et plus connu par ses vers latins que par ses vers français. Dupérier le poursuivit un jour jusque dans une église.

7. Allusion à ces vers du premier chant :

Faites-vous des amis prompts à vous censurer.

V. p. 173. Il est plus que probable

Et, souple à la raison, corrigez sans murmure.
Mais ne vous rendez pas dès qu'un sot vous reprend.
Souvent dans son orgueil un subtil ignorant
Par d'injustes dégoûts combat toute une pièce,
Blâme des plus beaux vers la noble hardiesse.
On a beau réfuter ses vains raisonnements :
Son esprit se complaît dans ses faux jugements ;
Et sa faible raison, de clarté dépourvue,
Pense que rien n'échappe à sa débile vue.
Ses conseils sont à craindre ; et, si vous les croyez,
Pensant fuir un écueil, souvent vous vous noyez.
Faites choix d'un censeur solide et salutaire,
Que la raison conduise et le savoir éclaire,
Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent faible et qu'on se veut cacher.
Lui seul éclaircira vos doutes ridicules[1],
De votre esprit tremblant lèvera les scrupules.
C'est lui qui vous dira par quel transport heureux
Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux,
Trop resserré par l'art, sort des règles prescrites,
Et de l'art même apprend à franchir leurs limites[2].
Mais ce parfait censeur se trouve rarement :
Tel excelle à rimer qui juge sottement ;
Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile[3].
Auteurs, prêtez l'oreille à mes instructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions ?
Qu'en savantes leçons votre muse fertile
Partout joigne au plaisant le solide et l'utile[4].

que l'*Art poétique* n'avait, à l'origine, que trois chants, et que Boileau en a fait un quatrième avec ce qu'il a retranché du premier.

1. *Ridicules* pourrait bien être là pour rimer avec *scrupules*, car si l'on croyait avoir des doutes ridicules on ne consulterait pas.

2. Ainsi l'art même apprend aux hommes de génie à violer des règles trop rigoureuses ; il faut remarquer ici combien les idées de Boileau sont larges ; Pascal disait que la véritable éloquence se moque de l'éloquence : au jugement de Boileau, la véritable poésie peut, à l'occasion, se moquer de la poésie.

3. C'est de Corneille qu'il est ici question ; ce grand poète préférait même l'enflure et le mauvais goût de Lucain à la perfection de Virgile.

4. Traduction d'un vers d'Horace justement célèbre : « Celui-là gagne tous les suffrages qui a su mêler l'utile à l'agréable. »

Un lecteur sage fuit un vain amusement,
Et veut mettre à profit son divertissement [1].
Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages [2],
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs
Qui de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable [3],
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.
Je ne suis pas pourtant de ces tristes esprits [4]
Qui, bannissant l'amour de tous chastes écrits,
D'un si riche ornement veulent priver la scène :
Traitent d'empoisonneurs et Rodrigue et Chimène [5].
L'amour le moins honnête, exprimé chastement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.
Didon [6] a beau gémir et m'étaler ses charmes,
Je condamne sa faute en partageant ses larmes.
Un auteur vertueux, dans ses vers innocents,
Ne corrompt point le cœur en chatouillant les sens :
Son feu n'allume point de criminelle flamme.
Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre âme :
En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur;
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.
Fuyez surtout, fuyez ces basses jalousies,
Des vulgaires esprits malignes frénésies.
Un sublime écrivain [7] n'en peut être infecté;
C'est un vice qui suit la médiocrité.
Du mérite éclatant cette sombre rivale

1. *Divertissement* avait, au dix-septième siècle, le sens de *distraction*.

2. Ce vers fut imprimé durant 25 ans avec une énorme faute dont personne ne s'aperçut, pas même les critiques malveillants qui chicanaient le poète sur les moindres détails :

Que votre âme et vos mœurs *peints* dans tous vos ouvrages.

3. Expression très hardie et très heureuse.

4. Le théâtre fut attaqué vivement, de 1656 à 1666, par des moralistes tels que Nicole, le prince de Conti, Pascal et La Rochefoucauld. Bossuet en 1694 écrivit avec une extrême vigueur contre les spectacles.

5. Nicole et le prince de Conti condamnaient même le *Cid*, même *Polyeucte*.

6. Reine de Tyr, fondatrice de Carthage; il est question d'elle au commencement de l'*Énéide* de Virgile.

7. Un écrivain *supérieur ;* un homme de talent, sinon de génie.

Contre lui chez les grands incessamment cabale,
Et, sur les pieds en vain tâchant de se hausser,
Pour s'égaler à lui cherche à le rabaisser.
Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues :
N'allons point à l'honneur par de honteuses brigues.
Que les vers ne soient pas votre éternel emploi
Cultivez vos amis, soyez homme de foi[1] :
C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre,
Il faut savoir encore et converser et vivre[2].
Travaillez pour la gloire, et qu'un sordide gain
Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain.
Je sais qu'un noble esprit peut, sans honte et sans crime,
Tirer de son travail un tribut légitime[3] ;
Mais je ne puis souffrir ces auteurs renommés.
Qui, dégoûtés de gloire et d'argent affamés,
Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire,
Et font d'un art divin un métier mercenaire.
Avant que la raison, s'expliquant par la voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné des lois.
Tous les hommes suivaient la grossière nature.
Dispersés dans les bois couraient à la pâture[4] :
La force tenait lieu de droit et d'équité ;
Le meurtre s'exerçait avec impunité.
Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse[5]
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse,
Rassembla les humains dans les forêts épars,
Enferma les cités de murs et de remparts ;

1. *Homme d'honneur.*

2. Tel n'était pas le cas de quelques grands poètes contemporains de Boileau ; la conversation de Corneille était insipide ; Molière écoutait beaucoup et parlait peu : La Fontaine avait en société les distractions les plus invraisemblables.

3. Les écrivains du dix-septième siècle ne vendaient pas leurs ouvrages aux libraires, et c'est pour cette raison qu'ils cherchaient à les dédier à des personnages riches et généreux (V. page 79, note 6). Corneille en vint à se faire son propre libraire pour gagner un peu d'argent. Racine exigea quelque chose de ceux qui imprimèrent ses tragédies ; Boileau donna toujours ses manuscrits et put ainsi, comme il le dit quelque part :

A ses propres périls enrichir le libraire.

4. Expression très hardie : mais ces premiers hommes ressemblaient un peu aux animaux qui *s'en vont chercher pâture*, comme dit La Fontaine.

5. Le *discours* dont il est ici question, c'est, non pas la parole proprement dite, mais le *discours orné*, l'éloquence et surtout la poésie.

De l'aspect du supplice effraya l'insolence[1],
Et sous l'appui des lois mit la faible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
Qu'aux accents dont Orphée emplit les monts de Thrace[2],
Les tigres amollis dépouillaient leur audace;
Qu'aux accords d'Amphion[3] les pierres se mouvaient,
Et sur les murs thébains en ordre s'élevaient.
L'harmonie en naissant produisit ces miracles.
Depuis, le ciel en vers fit parler les oracles[4];
Du sein d'un prêtre, ému d'une divine horreur,
Apollon par des vers exhala sa fureur.
Bientôt ressuscitant les héros des vieux âges,
Homère[5] aux grands exploits anima les courages.
Hésiode[6] à son tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons[7].
En mille écrits fameux la sagesse tracée
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée[8];
Et partout des esprits ses préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrèrent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits, les Muses révérées
Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées;
Et leur art, attirant le culte des mortels,
A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels.
Mais enfin l'indigence amenant la bassesse,
Le Parnasse oublia sa première noblesse.

1. C'est-à-dire le *crime*.

2. **Orphée** appartient plutôt à la mythologie qu'à l'histoire littéraire : on a dit qu'il vivait au quatorzième ou quinzième siècle avant J.-C., plusieurs centaines d'années avant Homère, et qu'il habitait la Thrace, au nord de la Grèce.

3. Personnage légendaire, comme Orphée : il aurait, vers le quinzième siècle avant J.-C., bâti les murs de Thèbes au son de la lyre.

4. La plupart des *oracles*, ou prétendues réponses des dieux aux questions qu'on leur adressait, étaient en vers.

5. **Homère**, auteur présumé de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, n'est guère mieux connu qu'Orphée : on place son existence au neuvième ou au dixième siècle avant J.-C. — Les *courages*, ce sont ici les *cœurs ;* Bossuet et Corneille emploient le mot *courage* dans ce sens.

6. **Hésiode**, contemporain d'Homère, est l'auteur d'un petit poème sur l'agriculture : *les Travaux et les Jours*.

7. Expression poétique pour désigner les conseils donnés par le poète au laboureur.

8. Les traités de philosophie de Pythagore, et beaucoup d'autres encore, étaient en vers.

Un vil amour du gain, infectant les esprits,
De mensonges grossiers souilla tous les écrits ;
Et partout, enfantant mille ouvrages frivoles,
Trafiqua du discours et vendit les paroles.
Ne vous flétrissez point par un vice si bas.
Si l'or seul a pour vous d'invincibles appâts,
Fuyez ces lieux charmants qu'arrose le Permesse[1] :
Ce n'est point sur ses bords qu'habite la richesse.
Aux plus savants auteurs, comme aux plus grands guerriers,
Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers.
Mais quoi! dans la disette une muse affamée
Ne peut pas, dira-t-on, subsister de fumée ;
Un auteur, qui, pressé d'un besoin opportun,
Le soir entend crier ses entrailles à jeun,
Goûte peu d'Hélicon les douces promenades :
Horace a bu son soul quand il voit les Ménades[2] ;
Et, libre du souci qui trouble Colletet[3],
N'attend pas pour dîner le succès d'un sonnet[4].
Il est vrai : mais enfin cette affreuse disgrâce
Rarement parmi nous afflige le Parnasse.
Et que craindre en ce siècle, où toujours les beaux-arts
D'un astre favorable éprouvent les regards ;
Où d'un prince éclairé la sage prévoyance
Fait partout au mérite ignorer l'indigence.
Muses, dictez sa gloire à tous vos nourrissons :
Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons.
Que Corneille, pour lui rallumant son audace,
Soit encor le Corneille et du *Cid* et d'*Horace*[5] ;
Que Racine[6], enfantant des miracles nouveaux,

1. C'est-à-dire, en prose vulgaire, *ne faites pas de vers.*

2. Quand il invoque les *Bacchantes*, prêtresses du dieu du vin. Traduction d'un vers de Juvénal : « Horace est rassasié quand il crie : Evohé ! »

3. V. p. 27, note 6.

4. C'est une plaisanterie analogue à celle de Juvénal parlant de Cotin (V. *Satire* IX, p. 90.)

5. Corneille avait alors près de 70 ans ; malgré l'insuccès de ses dernières pièces, il croyait n'avoir rien perdu de son génie ; il disait même en 1676, deux ans plus tard, en s'adressant à lui-même :

Achève : les derniers n'ont rien qui dégénère,
Rien qui les fasse croire enfants d'un autre père.

6. Racine venait de faire jouer *Iphigénie ;* on sait qu'il devait renoncer au théâtre trois ans plus tard, après la chute imméritée de son admirable *Phèdre* (1677), à laquelle on préférait la détestable pièce de Pradon.

De ses héros sur lui forme tous les tableaux ;
Que de son nom, chanté par la bouche des belles,
Benserade[1] en tous lieux amuse les ruelles ;
Que Segrais[2] dans l'églogue en charme les forêts ;
Que pour lui l'épigramme aiguise tous ses traits[3].
Mais quel heureux auteur, dans une autre *Énéide*,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide[4] ?
Quelle savante lyre au bruit de ses exploits
Fera marcher encor les rochers et les bois[5] ;
Chantera le Batave[6], éperdu dans l'orage,
Soi-même se noyant pour sortir du naufrage[7] ;
Dira les bataillons sous Mastricht[8] enterrés,
Dans ces affreux assauts du soleil éclairés?
Mais tandis que je parle, une gloire nouvelle
Vers ce vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.
Déjà Dôle et Salins[9] sous le joug ont ployé ;
Besançon[10] fume encor sur son roc foudroyé.
Où sont ces grands guerriers dont les fatales ligues
Devaient à ce torrent opposer tant de digues?
Est-ce encore en fuyant qu'ils pensent l'arrêter,
Fiers du honteux honneur d'avoir su l'éviter[11] ?
Que de remparts détruits! Que de villes forcées!
Que de moissons de gloire en courant amassées!

1. **Benserade** ou **Bensserade** (1612-1690). On a de lui les *Métamorphoses d'Ovide en rondeaux* et des poésies diverses. Il excellait surtout à composer pour les ballets du roi des vers dont Lambert faisait la musique. Benserade ne mérite à aucun titre l'honneur que lui fait ici Boileau. — On appelait *ruelles* les réunions littéraires d'alors.

2. **Segrais** (1625-1701) a laissé entre autres ouvrages des *églogues* et des *élégies* qui ne sont pas sans mérite.

3. On ne voit pas bien comment l'*épigramme* peut arriver à *louer* le roi ; mais le sens primitif de ce mot, tiré du grec, était *inscription*.

4. *Alcide* ou *Hercule* n'est pas le héros de l'*Énéide ;* il s'agit ici d'un *poème épique quelconque* à la louange d'un *héros incomparable*.

5. Comme Orphée ou comme Amphion. (V. page 206, notes 1 et 2.)

6. Le *Hollandais ;* allusion à la célèbre campagne de 1672.

7. Cela revient à dire qu'il se noie pour n'être pas noyé.

8. Ville forte de Hollande sur la Meuse (v. la carte) ; elle fut prise d'assaut en plein jour, sous les yeux du roi, le 29 juin 1673.

9. Villes de Franche-Comté prises par les troupes françaises en juin 1674. (V. la carte.)

10. Cette ancienne capitale de la Franche-Comté fut prise le 15 mai 1674. (V. la carte.)

11. Montecuculli, adversaire de Turenne, se félicitait d'avoir évité la bataille, c'est-à-dire la défaite, en 1673.

Auteurs, pour les chanter redoublez vos transports :
Le sujet ne veut pas de vulgaires efforts.
Pour moi, qui, jusqu'ici nourri dans la satire[1],
N'ose encor manier la trompette et la lyre,
Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix et des yeux ;
Vous offrir ces leçons que ma muse au Parnasse
Rapporta, jeune encor, du commerce d'Horace;
Seconder votre ardeur, échauffer vos esprits,
Et vous montrer de loin la couronne et le prix.
Mais aussi pardonnez si, plein de ce beau zèle,
De tous vos pas fameux observateur fidèle,
Quelquefois du bon or je sépare le faux,
Et des auteurs grossiers[3] j'attaque les défauts :
Censeur un peu fâcheux, mais pourtant nécessaire,
Plus enclin à blâmer que savant à bien faire[4].

1. *Élevé dans la satire*. Au dix-septième siècle le mot *nourriture* était souvent synonyme d'*éducation*. En 1674, Boileau n'etait plus seulement l'auteur des *Satires*, il avait déjà fait quatre de ses *Épîtres*.

2. *De la lecture continuelle et attentive*. On a dit avec raison que la lecture est comme une *conversation* étudiée que l'on fait avec l'auteur dont on lit l'ouvrage.

3. La *grossièreté* dont parle ici le poète, c'est la *trop grande imperfection*, le défaut d'élégance. En géologie on appelle *calcaire grossier* la pierre de taille qui sert à construire nos maisons.

4. Cette formule de modestie ne devait tromper personne ; Boileau, auteur de l'*Art poétique*, attendit encore près de 10 ans avant d'entrer à l'Académie française; et il fallut pour l'y introduire un ordre du roi.

LE LUTRIN

1672-1683

[Le *Lutrin* est. de tous les ouvrages de Boileau, celui qui paraît avoir été fait le plus vite, et c'est sans contredit le meilleur. Deux années suffirent au poète pour écrire les quatre premiers chants, alors qu'il était absorbé par la composition de son *Art poétique*. Homme d'esprit et homme du monde, il s'est donné pour ainsi dire le plaisir de soutenir une gageure; il a voulu montrer à ses détracteurs qu'il pouvait donner l'exemple en même temps que le précepte; comme son ami Racine, il a été heureux de montrer qu'un véritable poète sait faire quelque chose avec rien, un long poème avec le récit d'une aventure vulgaire, capable tout au plus de fournir la matière d'un petit conte. Le cinquième et le sixième chant n'ont paru que neuf ans après les autres, en 1683; on voit que le sixième, trop sérieux pour une œuvre de ce genre, a été fait par acquit de conscience, afin de terminer une œuvre demeurée longtemps inachevée.

AU LECTEUR[1]

Je ne ferai point ici comme Arioste[2], qui quelquefois, sur le point de débiter la fable du monde la plus absurde, la garantit vraie d'une vérité reconnue, et l'appuie même de l'autorité de l'archevêque Turpin[3]. Pour moi, je déclare franchement que tout le poème du *Lutrin* n'est qu'une pure fiction, et que tout y est inventé, jusqu'au nom même du lieu où l'action se passe. Je l'ai appelé Pourges[4], du nom d'une petite chapelle qui était autrefois proche de Montlhéry.

1. Cet avis au lecteur ne figure que dans les premières éditions du *Lutrin* (1674-1675); en 1683, Boileau lui a substitué la Préface qu'on lira plus loin.

2. V. p. 192, note 7.

3. Archevêque de Reims qui vivait au huitième siècle, et auquel on attribuait faussement une *Vie de Charlemagne et de Roland*, œuvre de pure fantaisie composée, comme l'a démontré M. Gaston Pâris, entre 1050 et 1120.

4. Boileau avait d'abord écrit *Bourges* pour dérouter le lecteur curieux; il a cru devoir changer pour s'épargner des ennuis; on aurait vainement cherché, même en 1672, la petite chapelle dont il est ici question.

C'est pourquoi le lecteur ne doit pas s'étonner que, pour y arriver de Bourgogne, la Nuit prenne le chemin de Paris et de Montlhéry.

C'est une assez bizarre occasion qui a donné lieu à ce poème. Il n'y a pas longtemps que, dans une assemblée où j'étais, la conversation tomba sur le poème héroïque. Chacun en parla suivant ses lumières. A l'égard de moi, comme on m'en eut demandé mon avis, je soutins ce que j'ai avancé dans ma poétique[1], qu'un poème héroïque, pour être excellent, devait être chargé de peu de matière, et que c'était à l'invention à la soutenir et à l'étendre. La chose fut fort contestée. On s'échauffa beaucoup; mais après bien des raisons alléguées pour et contre, il arriva ce qui arrive ordinairement en toutes ces sortes de disputes : je veux dire qu'on ne se persuada point l'un l'autre, et que chacun demeura ferme dans son opinion. La chaleur de la dispute étant passée, on parla d'autre chose, et on se mit à rire de la manière dont on s'était échauffé sur une question aussi peu importante que celle-là. On moralisa fort sur la folie des hommes qui passent presque toute leur vie à faire sérieusement de très grandes bagatelles, et qui se font souvent une affaire considérable d'une chose indifférente. A propos de cela un provincial[2] raconta un démêlé fameux, qui était arrivé autrefois dans une petite église de sa province, entre le trésorier et le chantre, qui sont les deux premières dignités de cette église, pour savoir si un lutrin serait placé à un endroit ou à un autre. La chose fut trouvée plaisante. Sur cela un des savants de l'assemblée, qui ne pouvait pas oublier sitôt la dispute, me demanda si moi, qui voulais si peu de matière pour un poème héroïque, j'entreprendrais d'en faire un sur un démêlé aussi peu chargé d'incidents que celui de cette église. J'eus plutôt dit : Pourquoi non? que je n'eus fait réflexion sur ce qu'il me demandait. Cela fit faire un éclat de rire à la compagnie, et je ne pus m'empêcher de rire comme les autres, ne pensant pas en effet moi-même que je dusse jamais me mettre en état de tenir parole. Néan-

1. Allusion aux vers suivants du troisième chant de l'*Art poétique :*

N'offrez point un sujet d'incidents trop chargé.
Le seul courroux d'Achille, avec art menagé,
Remplit abondamment une Iliade entière.
Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.

2. Nouvelle manière de dérouter les curieux, l'affaire s'étant passée à Paris; c'est ainsi que Pascal avait adressé « à un *Provincial* de ses amis » les fameuses lettres de Louis de Montalte.

moins le soir, me trouvant de loisir, je rêvai à la chose, et ayant imaginé en général la plaisanterie que le lecteur va voir, j'en fis vingt vers que je montrai à mes amis. Ce commencement les réjouit assez. Le plaisir que je vis qu'ils y prenaient m'en fit faire encore vingt autres : ainsi, de vingt vers en vingt vers, j'ai poussé enfin l'ouvrage à près de neuf cents vers[1]. Voilà toute l'histoire de la bagatelle que je donne au public. J'aurais bien voulu la lui donner achevée ; mais des raisons très secrètes, et dont le lecteur trouvera bon que je ne l'instruise pas, m'en ont empêché[2]. Je ne me serais pourtant pas pressé de le donner imparfait, comme il est, n'eût été les misérables fragments qui en ont couru[3]. C'est un burlesque nouveau, dont je me suis avisé dans notre langue : car, au lieu que dans l'autre burlesque, Didon et Énée parlaient comme des harengères et des crocheteurs, dans celui-ci une horlogère et un horloger parlent comme Didon et Énée[4]. Je ne sais donc si mon poème aura les qualités propres à satisfaire un lecteur ; mais j'ose me flatter qu'il aura au moins l'agrément de la nouveauté, puisque je ne pense pas qu'il y ait d'ouvrage de cette nature en notre langue, *la Défaite des bouts-rimés* de Sarrasin[5] étant plutôt une pure allégorie qu'un poème comme celui-ci.

1. Pour les quatre premiers chants seulement : avec les deux derniers composés neuf ans plus tard, il y en a environ 1200.

2. La vraie raison, donnée par Brossette, c'est que le poème était inachevé.

3. En 1673 : c'est pour la même raison que Boileau dut publier ses premières Satires en 1665 et Molière ses *Précieuses ridicules* en 1660.

4. L'horloger et sa femme sont devenus ensuite un perruquier et une perruquière. Boileau fait ici allusion à l'*Énéide travestie*, poème burlesque de Scarron. C'est Boileau qui a dit dans l'*Art poétique :*

Et laissez le burlesque aux plaisants du Pont-Neuf

5. Le poète **Sarrasin** (1603-1654) avait composé en quelques jours un poème en quatre chants très courts intitulé : *Dulot vaincu, ou la défaite des bouts-rimés :* en voici le début, qui présente quelques analogies avec le début du Lutrin :

Je chante les combats, l'héroïque vaillance
Et les faits glorieux des poèmes de France :
Et comme, sous les murs de la grande cité,
Tomba, des mauvais vers, le peuple révolté. Etc.

PRÉFACE DE 1683[1]

Il serait inutile maintenant de nier que le poème suivant a été composé à l'occasion d'un différend assez léger, qui s'émut dans une des plus célèbres églises de Paris, entre le trésorier et le chantre; mais c'est tout ce qu'il y a de vrai. Le reste, depuis le commencement jusqu'à la fin, est une pure fiction; et tous les personnages y sont non seulement inventés, mais j'ai eu soin même de les faire d'un caractère directement opposé au caractère de ceux qui desservent cette église, dont la plupart, et principalement les chanoines, sont tous gens, non seulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'esprit, et entre lesquels il y en a tel à qui je demanderais aussi volontiers son sentiment sur mes ouvrages, qu'à beaucoup de messieurs de l'Académie. Il ne faut donc pas s'étonner si personne n'a été offensé de l'impression de ce poème, puisqu'il n'y a en effet personne qui y soit véritablement attaqué. Un prodigue ne s'avise guère de s'offenser de voir rire d'un avare, ni un dévot de voir tourner en ridicule un libertin. Je ne dirai point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle sur une espèce de défi, qui me fut fait en riant par feu M. le premier président de Lamoignon[2], qui est celui que j'y peins sous le le nom d'Ariste. Ce détail, à mon avis, n'est pas fort nécessaire. Mais je croirais me faire un trop grand tort si je laissais échapper cette occasion d'apprendre à ceux qui l'ignorent que ce grand personnage, durant sa vie, m'a honoré de son amitié. Je commençai à le connaître dans le temps

1. Cet *Avis au lecteur* terminait la Préface générale des Œuvres de Boileau (1683); en 1701 Boileau l'en détacha pour le placer ici.

2. Guillaume de **Lamoignon**, né en 1617 et mort en 1677, à soixante ans seulement, avait été nommé premier président du Parlement de Paris en 1658; c'est à lui que Louis XIV adressa les paroles si souvent citées : « Si j'avais connu un plus homme de bien et un plus digne sujet, je l'aurais choisi. » L'éloge que lui décerne Boileau, six ans après sa mort, est juste de tout point; le président Lamoignon est un des hommes qui ont le plus honoré la magistrature française.

que mes satires faisaient le plus de bruit ; et l'accès obligeant qu'il me donna dans son illustre maison fit avantageusement mon apologie contre ceux qui voulaient m'accuser alors de libertinage et de mauvaises mœurs. C'était un homme d'un savoir étonnant, et passionné admirateur de tous les bons livres de l'antiquité : et c'est ce qui lui fit plus aisément souffrir mes ouvrages, où il crut entrevoir quelque goût des anciens. Comme sa piété était sincère, elle était aussi fort gaie, et n'avait rien d'embarrassant. Il ne s'effraya point du nom de satires que portaient ces ouvrages, où il ne vit en effet que des vers et des auteurs attaqués. Il me loua même plusieurs fois d'avoir purgé, pour ainsi dire, ce genre de poésie de la saleté qui lui avait été jusqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne lui être pas désagréable. Il m'appela à tous ses plaisirs et à tous ses divertissements, c'est-à-dire à ses lectures et à ses promenades. Il me favorisa même quelquefois de sa plus étroite confidence, et me fit voir à fond son âme entière. Et que n'y vis-je point ! Quel trésor surprenant de probité et de justice ! Quel fonds inépuisable de piété et de zèle ! Bien que sa vertu jetât un fort grand éclat au dehors, c'était tout autre chose au dedans ; et on voyait bien qu'il avait soin d'en tempérer les rayons, pour ne pas blesser les yeux d'un siècle aussi corrompu que le nôtre. Je fus sincèrement épris de tant de qualités admirables : et s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eus aussi pour lui une très forte attache. Les soins que je lui rendis ne furent mêlés d'aucune raison d'intérêt mercenaire ; et je songeai bien plus à profiter de sa conversation que de son crédit. Il mourut dans le temps que cette amitié était en son plus haut point ; et le souvenir de sa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des hommes si dignes de vivre soient sitôt enlevés du monde, tandis que des misérables et des gens de rien arrivent à une extrême vieillesse ! Je ne m'étendrai pas davantage sur un sujet si triste : car je sens bien que si je continuais à en parler, je ne pourrais m'empêcher de mouiller peut-être de larmes la préface d'un ouvrage de pure plaisanterie.

ARGUMENT

Le *trésorier* remplit la première dignité du *chapitre* dont il est ici parlé, et il officie avec toutes les marques de l'épiscopat. Le *chantre* remplit la deuxième dignité. Il y avait autrefois dans le chœur, à la place de celui-ci (du chantre), un énorme pupitre ou lutrin qui le couvrait presque tout entier; il le fit ôter. De là arriva une dispute qui fait le sujet de ce poème [1].

CHANT PREMIER

1672

Je chante les combats, et ce prélat terrible [2]
Qui, par ses longs travaux et sa force invincible,
Dans une illustre église exerçant son grand cœur,
Fit placer à la fin un lutrin [3] dans le chœur [4].
C'est en vain que le chantre [5], abusant d'un faux titre,
Deux fois l'en fit ôter par les mains du chapitre :
Ce prélat, sur le banc de son rival altier
Deux fois le reportant, l'en couvrit tout entier.
Muse, redis-moi donc quelle ardeur de vengeance
De ces hommes sacrés rompit l'intelligence,
Et troubla si longtemps deux célèbres rivaux :
Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots [6] ?
Et toi, fameux héros [7], dont la sage entremise
De ce schisme naissant débarrassa l'Église,

1. Cet argument est de Boileau, qui ne voulant pas être trop clair n'a pas parlé de la Sainte-Chapelle, érigée par saint Louis au XIIIe siècle. La Sainte-Chapelle était desservie par un clergé composé de chanoines; l'abbé Boileau, frère du poète, obtint, grâce à Racine, de devenir chanoine de la Sainte-Chapelle.

2. Imitation de Virgile qui commence l'*Enéide* en disant : « Je chante les combats et le héros qui le premier... » Le prélat dont il est ici question se nommait Claude **Auvri**; il avait été évêque de Coutances avant de devenir trésorier de la Sainte-Chapelle.

3. On appelle encore *lutrins* de gros pupitres doubles qui supportent les antiphonaires et les livres d'office sur lesquels lisent les chantres.

4. *Chœur* et *cœur* forment un véritable calembour; Boileau donne ainsi le ton général de son poème héroï-*comique*.

5. Il se nommait **Barrin de la Galissonnière**, et c'était un homme fort recommandable à tous égards.

6. Ces quatre vers sont encore imités de Virgile, qui invoquait la muse en ces termes : « Muse, rappelle-moi les causes de ces événements; quelle divinité avait été blessée? Pourquoi Junon avait-elle exposé à tant de traverses, à tant de fatigues un héros si remarquable par sa piété? Les âmes célestes conçoivent-elles de si grandes colères? »

7. M. le premier président de La-

Viens d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toi de rire en ce grave sujet[1].

Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle,
Paris voyait fleurir son antique Chapelle :
Ses chanoines vermeils et brillants de santé
S'engraissaient d'une longue et sainte oisiveté.
Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéants faisaient chanter matines[2],
Veillaient à bien dîner, et laissaient en leur lieu
A des chantres gagés le soin de louer Dieu :
Quand la Discorde, encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes[3],
Avec cet air hideux qui fait frémir la Paix,
S'arrêta près d'un arbre au pied de son palais.
Là, d'un œil attentif contemplant son empire,
A l'aspect du tumulte elle-même s'admire.
Elle y voit par le coche[4] et d'Évreux et du Mans
Accourir à grands flots ses fidèles Normands;
Elle y voit aborder le marquis, la comtesse,
Le bourgeois, le manant, le clergé, la noblesse ;
Et partout des plaideurs les escadrons épars
Faire autour de Thémis flotter ses étendards.
Mais une église seule, à ses yeux immobile,
Garde au sein du tumulte une assiette[5] tranquille ;
Elle seule la brave ; elle seule aux procès
De ses paisibles murs veut défendre l'accès.
La Discorde, à l'aspect d'un calme qui l'offense,
Fait siffler ses serpents[6], s'excite à la vengeance :
Sa bouche se remplit d'un poison odieux,
Et de longs traits de feu lui sortent par les yeux.

moignon, dit Boileau ; voir l'*Avertissement*, p. 213.

1. Nouvelle façon d'avertir que le poème n'est pas sérieux.

2. Les *matines* sont la partie de l'office que l'on récitait jadis à la fin de la nuit, à trois heures du matin.

3. « Il y eut de grandes brouilleries dans ces deux couvents à l'occasion de quelques supérieurs qu'on y voulait élire. » (*Note de Boileau.*)

4. *Par la voiture publique ;* les *coches* partaient à heure fixe, comme les diligences qui les ont remplacés. On connait la locution *manquer le coche.*

5. *Une situation.*

6. Boileau, comme Racine dans *Andromaque*, cherche à imiter par la répétition des *s* le sifflement du serpent :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?

« Quoi ! dit-elle d'un ton qui fit trembler les vitres,
J'aurai pu jusqu'ici brouiller tous les chapitres,
Diviser Cordeliers, Carmes et Célestins !
J'aurai fait soutenir un siège aux Augustins [1] !
Et cette église seule, à mes ordres rebelle,
Nourrira dans son sein une paix éternelle !
Suis-je donc la Discorde ? et, parmi les mortels,
Qui voudra désormais encenser mes autels [2] ? »
A ces mots, d'un bonnet couvrant sa tête énorme,
Elle prend d'un vieux chantre et la taille et la forme ;
Elle peint de bourgeons [3] son visage guerrier,
Et s'en va de ce pas trouver le trésorier.
Dans le réduit obscur d'une alcôve [4] enfoncée
S'élève un lit de plume à grands frais amassée :
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence.
C'est là que le prélat, muni d'un déjeuner,
Dormant d'un léger somme, attendait le dîner [5].
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage ;
Son menton, sur son sein, descend à double étage ;
Et son corps, ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur [6].
La déesse en entrant, qui voit [7] la nappe mise,

1. En 1658, les Augustins du grand couvent de Paris refusèrent d'obéir au Parlement, qui leur enjoignait de faire droit aux réclamations de quelques religieux de leur maison ; il fallut recourir à la force. Les Augustins se défendirent les armes à la main ; deux de leurs moines furent tués, deux autres furent blessés ; ils ne se rendirent que quand les archers eurent fait une brèche dans leurs murs. La Fontaine a composé une ballade sur ce sujet tragi-comique.

2. Nouvelle imitation de Virgile qui fait dire à Junon : « Et qui donc désormais voudra adorer Junon, ou déposer en suppliant des offrandes sur mes autels ? »

3. Elle se fait un visage *bourgeonné*, tout couvert de bourgeons comme celui des hommes adonnés à la boisson.

4. Le grand luxe consiste aujourd'hui à placer les lits au milieu des chambres, et non plus dans des *alcôves ;* l'hygiène le veut ainsi.

5. Il a *déjeuné* en s'éveillant, sur les 7 ou 8 heures du matin ; il se rendort pour attendre le repas de midi, qu'on appelait alors le *dîner*.

6. Cette description est admirable ; elle suffirait à faire décerner à son auteur le titre de grand poète.

7. Construction conforme à l'usage du temps ; on en trouverait des exemples dans tous les grands écrivains du dix-septième siècle.

Admire un si bel ordre, et reconnaît l'Église,
Et, marchant à grands pas vers le lieu du repos,
Au prélat sommeillant elle adresse ces mots :
« Tu dors, prélat, tu dors! et là-haut, à ta place,
Le chantre aux yeux du chœur étale son audace;
Chante les *Oremus*, fait des processions,
Et répand à grands flots les bénédictions[1] !
Tu dors! attends-tu donc que, sans bulle et sans titre,
Il te ravisse encor le rochet et la mitre?
Sors de ce lit oiseux[2] qui te tient attaché,
Et renonce au repos, ou bien à l'évêché. »
Elle dit : et, du vent de sa bouche profane,
Lui souffle, avec ces mots, l'ardeur de la chicane.
Le prélat se réveille, et, plein d'émotion,
Lui donne toutefois la bénédiction.
Tel qu'on voit un taureau qu'une guêpe en furie
A piqué dans les flancs aux dépens de sa vie[3] ;
Le superbe animal, agité de tourments,
Exhale sa douleur en longs mugissements[4].
Tel le fougueux prélat, que ce songe épouvante,
Querelle en se levant et laquais et servante;
Et, d'un juste courroux rallumant sa vigueur,
Même avant le dîner parle d'aller au chœur.
Le prudent Gilotin, son aumônier fidèle[5],
En vain par ses conseils sagement le rappelle;
Lui montre le péril; que midi va sonner[6];
Qu'il va faire, s'il sort, refroidir le dîner.
« Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
Quand le dîner est prêt, vous appelle à l'office?

1. Le trésorier de la Sainte-Chapelle avait le droit de donner des *bénédictions*, comme les évêques; il pouvait aussi, comme les évêques, porter le *rochet* (sorte de surplis à manches étroites), la *mitre*, et avoir au doigt un *anneau pastoral*. Certains *abbés* avaient les mêmes privilèges.

2. *Oiseux* signifie aujourd'hui *qui ne fait rien* ou *qui ne sert à rien ;* Boileau par une heureuse audace, applique cet adjectif à un lit de *repos* (en latin *otium*).

3. L'abeille et la guêpe meurent quand elles ont laissé leur dard dans une piqûre.

4. Homère et Virgile multiplient les comparaisons de ce genre ; Boileau ne pouvait manquer de les introduire dans sa parodie ; on en trouvera plusieurs encore.

5. Cet aumônier s'appelait de son vrai nom *Guironnet*.

6. Construction très employée au dix-septième siècle ; on disait couramment : *je sais cela, et que...*

De votre dignité soutenez mieux l'éclat :
Est-ce pour travailler que vous êtes prélat?
A quoi bon ce dégoût et ce zèle inutile?
Est-il donc pour jeûner[1] quatre-temps ou vigile?
Reprenez vos esprits, et souvenez-vous bien
Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien[2]. »
Ainsi dit Gilotin, et ce ministre sage
Sur table[3], au même instant, fait servir le potage.
Le prélat voit la soupe, et plein d'un saint respect,
Demeure quelque temps muet à cet aspect[4].
Il cède, il dîne enfin; mais, toujours plus farouche,
Les morceaux trop hâtés se pressent dans sa bouche.
Gilotin en gémit, et, sortant de fureur,
Chez tous ses partisans va semer la terreur.
On voit courir chez lui leurs troupes éperdues,
Comme l'on voit marcher les bataillons de grues[5],
Quand le Pygmée altier[6], redoublant ses efforts,
De l'Hèbre ou du Strymon vient d'occuper les bords.
A l'aspect imprévu de leur foule agréable,
Le prélat radouci veut se lever de table:
La couleur lui renaît, sa voix change de ton;
Il fait par Gilotin rapporter un jambon[7].
Lui-même le premier, pour honorer la troupe,
D'un vin pur et vermeil il fait remplir sa coupe;

1. Le jeûne des *Quatre-Temps* revient quatre fois dans l'année, en mars, juin, septembre et décembre. Les *Vigiles* sont les *veilles* de grande fête; on connaît le commandement de l'Église auquel Gilotin fait allusion :

Quatre-Temps, Vigiles jeûneras...

Il faut noter que le prélat était déjà « muni d'un déjeuner. »

2. Charmante application d'un proverbe populaire.

3. On dirait aujourd'hui *sur la table;* il est vrai que nous disons *mettre un livre sous presse*, et que l'on disait du temps de Boileau *sous la presse*.

4. Harmonie imitative. Le *saint* respect du prélat pour la soupe ne choquait personne au dix-septième siècle, le siècle religieux s'il en fut jamais.

5. Homère, *Iliade*, III, 6. (*Note de Boileau.*)

6. Nation fabuleuse dont les hommes avaient à peine 50 centimètres de hauteur. Montés sur des chèvres, ajoutait la fable, ils faisaient sur les bords de l'Hèbre ou du Strymon, fleuves de Thrace, de grandes expéditions contre les grues.

7. Boileau avait mis dans les éditions anciennes :

Son visage n'a plus cet air si furibond.

On lui reprocha cette rime défectueuse, et il n'hésita pas à changer son vers.

Il l'avale d'un trait, et chacun l'imitant,
La cruche au large ventre est vide en un instant[1].
Sitôt que du nectar la troupe est abreuvée,
On dessert : et soudain, la nappe étant levée,
Le prélat, d'une voix conforme à son malheur,
Leur confie en ces mots sa trop juste douleur :
« Illustres compagnons de mes longues fatigues,
Qui m'avez soutenu par vos pieuses ligues,
Et par qui, maître enfin d'un chapitre insensé,
Seul à *Magnificat*[2] je me vois encensé :
Souffrirez-vous toujours qu'un orgueilleux m'outrage?
Que le chantre à vos yeux détruise votre ouvrage,
Usurpe tous mes droits, et s'égalant à moi,
Donne à votre lutrin et le ton et la loi[3] ?
Ce matin même encor, (ce n'est point un mensonge,
Une divinité me l'a fait voir en songe,)
L'insolent, s'emparant du fruit de mes travaux,
A prononcé pour moi le *Benedicat vos*[4] !
Oui, pour mieux m'égorger, il prend mes propres armes. »
Le prélat à ces mots verse un torrent de larmes.
Il veut, mais vainement poursuivre son discours :
Ses sanglots redoublés en arrêtent le cours.
Le zélé Gilotin, qui prend part à sa gloire,
Pour lui rendre la voix fait rapporter à boire;
Quand Sidrac[5], à qui l'âge allonge le chemin,
Arrive dans la chambre un bâton à la main.
Ce vieillard dans le chœur a déjà vu quatre âges[6] :
Il sait de tous les temps les différents usages;
Et son rare savoir, de simple marguillier[7],

1. Nouveau modèle d'harmonie imitative. Au temps de Boileau le vin ordinaire se tirait au tonneau, comme aujourd'hui dans les campagnes : on l'apportait de la cave dans des cruches.

2. Cantique de la Vierge qui se chante à la fin des vêpres. Pendant que le chœur chante, le célébrant va encenser l'autel et les dignitaires qui assistent à l'office.

3. Jeu de mots : le chantre est là pour donner le *ton*, mais non pour donner des *ordres*, pour *faire la loi*.

4. Formule de la bénédiction donnée par le célébrant : *Benedicat vos omnipotens Deus, Pater, et Filius, et Spiritus sanctus*. — « Que le Dieu tout puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, vous bénisse. »

5. Véritable nom d'un vicaire de la Sainte-Chapelle.

6. Dans Homère, Nestor a vécu seulement trois âges d'homme.

7. C'est celui qui a soin des reliques. (*Note de Boileau.*)

L'éleva par degrés au rang de chevecier[1].
A l'aspect du prélat qui tombe en défaillance,
Il devine son mal, il se ride, il s'avance;
Et d'un ton paternel réprimant ses douleurs :
« Laisse au chantre, dit-il, la tristesse et les pleurs,
Prélat, et, pour sauver tes droits et ton empire,
Écoute seulement ce que le ciel m'inspire.
Vers cet endroit du chœur où le chantre orgueilleux
Montre, assis à ta gauche, un front si sourcilleux[2],
Sur ce rang d'ais serrés qui forment sa clôture[3]
Fut jadis un lutrin d'inégale structure,
Dont les flancs élargis de leur vaste contour
Ombrageaient pleinement tous les lieux d'alentour.
Derrière ce lutrin, ainsi qu'au fond d'un antre,
A peine sur son banc on discernait le chantre,
Tandis qu'à l'autre banc le prélat radieux,
Découvert au grand jour attirait tous les yeux.
Mais un démon, fatal à cette ample machine,
Soit qu'une main la nuit eût hâté sa ruine,
Soit qu'ainsi de tout temps l'ordonnât le destin,
Fit tomber à nos yeux le pupitre un matin.
J'eus beau prendre le ciel et le chantre à partie[4],
Il fallut l'emporter dans notre sacristie,
Où depuis trente hivers, sans gloire enseveli,
Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
Entends-moi donc, prélat : dès que l'ombre tranquille
Viendra d'un crêpe noir envelopper la ville,
Il faut que trois de nous, sans tumulte et sans bruit,
Partent à la faveur de la naissante nuit,
Et, du lutrin rompu réunissant la masse,
Aillent d'un zèle adroit le remettre en sa place.
Si le chantre demain ose le renverser,

1. C'est celui qui a soin des chapes et de la cire. (*Note de Boileau.*) *Chevecier* vient de *chevet*, fond de l'église.

2. Plein d'orgueil ; le froncement des *sourcils* est un signe de fierté, de dédain.

3. Il s'agit ici des *planches* qui forment la *stalle* du chantre dans le chœur de la Sainte-Chapelle. Boileau avait déjà dit (*Sat.* VI) :

L'un me heurte d'un *ais* dont je suis tout froissé.

4. Il ne les a pas *cités en justice;* il s'en est pris à eux, il les a accusés de ce crime.

Alors de cent arrêts tu peux le terrasser.
Pour soutenir tes droits, que le ciel autorise,
Abîme tout plutôt : c'est l'esprit de l'Église[1];
C'est par là qu'un prélat signale sa vigueur.
Ne borne pas ta gloire à prier dans un chœur :
Ces vertus, dans Aleth[2], peuvent être en usage;
Mais dans Paris, plaidons : c'est là notre partage.
Tes bénédictions, dans le trouble croissant,
Tu pourras les répandre et par vingt et par cent;
Et, pour braver le chantre en son orgueil extrême,
Les répandre à ses yeux et le bénir lui-même. »
Ce discours aussitôt frappe tous les esprits;
Et le prélat charmé l'approuve par des cris.
Il veut que, sur-le-champ, dans la troupe on choisisse
Les trois que Dieu destine à ce pieux office;
Mais chacun prétend part[3] à cet illustre emploi.
« Le sort, dit le prélat, vous servira de loi[4] :
Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire. »
Il dit : on obéit, on se presse d'écrire.
Aussitôt trente noms, sur le papier tracés,
Sont au fond d'un bonnet[6] par billets entassés.
Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume, enfant de chœur, prête sa main novice.
Son front nouveau-tondu[7], symbole de candeur,
Rougit, en approchant, d'une honnête pudeur.
Cependant le prélat, l'œil au ciel, la main nue,

1. C'est le vieux Sidrac qui parle ainsi, et non pas Boileau : personne ne s'y méprenait alors, et les gens d'Église ne se sont nullement fâchés de cette plaisanterie.

2. Petite ville, ou, pour mieux dire, petit bourg de l'ancien Languedoc (dép. de l'Aude, arr. de Limoux, 12 000 hab.). C'était alors le siège d'un petit évêché dont le titulaire était Nicolas **Pavillon**, l'un des plus saints prélats du dix-septième siècle (1597-1677). Pavillon était uni de cœur, comme Boileau lui-même, avec Messieurs de Port-Royal. On ne saurait concevoir d'éloge plus délicat que celui qui lui est ainsi décerné.

3. C'est ainsi que La Fontaine fait dire au lion dans une de ses fables :

Comme le plus vaillant je *prétends* la troisième.

4. Homère, *Iliade*, VII, 171 (*Note de Boileau*).

5. *Tirer au billet*, comme la suite l'indiquera, c'est tirer au sort des petits papiers sur lesquels sont inscrits des noms.

6. Virgile, *Énéide*, V, 490 ; mais dans Virgile c'est d'un casque d'airain qu'il est question.

7. *Nouvellement* tondu ; c'est ainsi qu'on dit *nouveau-né*, *nouveau-venu*, etc.

Bénit trois fois les noms, et trois fois les remue.
Il tourne le bonnet : l'enfant tire : et Brontin[1]
Est le premier des noms qu'apporte le destin.
Le prélat en conçoit un favorable augure,
Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.
On se tait; et bientôt on voit paraître au jour
Le nom, le fameux nom du perruquier l'Amour[2].
Ce nouvel Adonis, à la blonde crinière,
Est l'unique souci d'Anne sa perruquière...
Ce perruquier superbe est l'effroi du quartier,
Et son courage est peint sur son visage altier.
Un des noms reste encore, et le prélat, par grâce,
Une dernière fois les brouille et les ressasse[3].
Chacun croit que son nom est le dernier des trois.
Mais que ne dis-tu point, ô puissant porte-croix,
Boirude[4], sacristain, cher appui de ton maître,
Lorsqu'aux yeux du prélat tu vis ton nom paraître !
On dit que ton front jaune, et ton teint sans couleur,
Perdit[5] en ce moment son antique pâleur;
Et que ton corps goutteux, plein d'une ardeur guerrière,
Pour sauter au plancher fit deux pas en arrière.
Chacun bénit tout haut l'arbitre des humains[6],
Qui remet leur bon droit en de si bonnes mains.
Aussitôt on se lève; et l'assemblée en foule
Avec un bruit confus par les portes s'écoule[7].
Le prélat, resté seul, calme un peu son dépit,
Et jusques au souper se couche et s'assoupit.

1. Son vrai nom était *Frontin*.

2. Dans les premières éditions du Lutrin, il était désigné sous le titre de l'*horloger* La Tour. Il paraîtrait que ce personnage a servi de modèle au *Sganarelle* du *Médecin malgré lui*, de Molière.

3. *Sasser* veut dire passer au *sas*, au tamis; les maçons qui tamisent ainsi du plâtre sont obligés de secouer constamment leur crible, et de là vient l'expression figurée *sasser et ressasser*.

4. Il s'appelait *Sirude*, et, comme vicaire de la Sainte-Chapelle, c'était lui qui portait la croix dans les processions.

5. La grammaire exigerait le pluriel *perdirent*, et l'on a fait observer que la *pâleur* est une couleur, mais qu'importe ? ces vers n'en sont pas moins excellents.

6. C'est-à-dire le sort, le hasard, car il ne peut pas être *question* ici de la Providence.

7. Très beau vers, remarquable surtout au point de vue de l'harmonie imitative.

CHANT II

Cependant cet oiseau qui prône les merveilles[1],
Ce monstre composé de bouches et d'oreilles,
Qui, sans cesse volant de climats en climats,
Dit partout ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas;
La Renommée enfin, cette prompte courrière,
Va d'un mortel effroi glacer la perruquière;
Lui dit que son époux, d'un faux zèle conduit,
Pour placer un lutrin doit veiller cette nuit.
A ce triste récit, tremblante, désolée,
Elle accourt, l'œil en feu, la tête échevelée,
Et trop sûre d'un mal qu'on pense lui celer[2] :
« Oses-tu bien encor, traître, dissimuler[3]?
Dit-elle... Si du moins, à ton devoir fidèle,
Tu veillais pour orner quelque tête nouvelle,
L'espoir d'un juste gain, consolant ma langueur,
Pourrait de ton absence adoucir la longueur.
Mais quel zèle indiscret, quelle aveugle entreprise
Arme[4] aujourd'hui ton bras en faveur d'une église...? »
Son époux s'en émeut, et son cœur éperdu,
Entre deux passions demeure suspendu;
Mais enfin, rappelant son audace première :
« Ma femme, lui dit-il d'une voix douce et fière,
Je ne veux point nier les solides bienfaits
Dont ton amour prodigue a comblé mes souhaits;
Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire
Avant que tes faveurs sortent de ma mémoire.
Mais ne présume pas qu'en te donnant ma foi[5]
L'hymen m'ait pour jamais asservi sous ta loi.....
Cesse donc à mes yeux d'étaler un vain titre :
Ne m'ôte pas l'honneur d'élever un pupitre;

1. *Qui exalte les choses considérées comme merveilleuses.*

2. Lui *cacher;* ce mot ne s'emploie plus; ses composés *réceler, deceler* sont toujours usites.

3. Plaisante imitation d'un des plus beaux passages de Virgile, alors que Didon invective Énée qui dissimule ses préparatifs de départ *Énéide* IV. 305 et suiv.).

4. Il faudrait aujourd'hui le pluriel.

5. *Que le jour où je t'ai donné ma foi.* Ces constructions avec le participe nous semblent obscures, on les employait constamment au dix-septième siècle.

Et toi-même, donnant un frein à tes désirs,
Raffermis ma vertu qu'ébranlent tes soupirs.
Que te dirai-je enfin? c'est le ciel qui m'appelle.
Une église, un prélat m'engage[1] en sa querelle.
Il faut partir : j'y cours. Dissipe tes douleurs,
Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs. »
Il la quitte à ces mots. Son amante[2] effarée
Demeure le teint pâle et la vue égarée;
La force l'abandonne; et sa bouche trois fois,
Voulant le rappeler, ne trouve plus de voix.
Elle fuit, et, de pleurs inondant son visage,
Seule pour s'enfermer vole au cinquième étage;
Mais, d'un bouge prochain accourant à ce bruit,
Sa servante Alison la rattrape et la suit.
Les ombres cependant, sur la ville épandues,
Du faîte des maisons descendent dans les rues :
Le souper hors du chœur chasse les chapelains[3],
Et de chantres buvants les cabarets sont pleins.
Le redouté Brontin, que son devoir éveille,
Sort à l'instant, chargé d'une triple bouteille[4]
D'un vin dont Gilotin, qui savait tout prévoir,
Au sortir du conseil eut soin de le pourvoir.
L'odeur d'un jus si doux lui rend le faix moins rude.
Il est bientôt suivi du sacristain Boirude;
Et tous deux, de ce pas, s'en vont avec chaleur
Du trop lent perruquier réveiller la valeur.
« Partons, lui dit Brontin ; déjà le jour plus sombre,
Dans les eaux s'éteignant[5], va faire place à l'ombre.
D'où vient ce noir chagrin que je lis dans tes yeux?
Quoi! le pardon sonnant[6] te retrouve en ces lieux!

1. La grammaire exigerait le pluriel; mais il s'agit ici de la Sainte-Chapelle et de son trésorier, du trésorier surtout.

2. Son *épouse* qui *l'aime* et qui craint pour lui.

3. Application poétique du proverbe vulgaire : *la faim chasse le loup hors du bois ;* ces *chapelains*, ce sont les chanoines de la Sainte-Chapelle.

4. C'est-à-dire *de trois bouteilles*, ou peut-être d'une énorme bouteille, d'une *dame-jeanne* comme on dit vulgairement.

5. Les anciens croyaient que le char embrasé du soleil s'éteignait tous les soirs dans les eaux de l'Océan.

6. L'*Angelus* du soir; on l'appelle *pardon* dans certaines régions, parce que des indulgences sont attachées

Où donc est ce grand cœur dont tantôt l'allégresse
Semblait du jour trop long accuser la paresse!
Marche, et suis-nous du moins où l'honneur nous attend. »
Le perruquier honteux rougit en l'écoutant.
Aussitôt de longs clous il prend une poignée :
Sur son épaule il charge une lourde cognée[1];
Et derrière son dos, qui tremble sous le poids,
Il attache une scie en forme de carquois[2];
Il sort au même instant, il se met à leur tête.
A suivre ce grand chef l'un et l'autre s'apprête :
Leur cœur semble allumé d'un zèle tout nouveau;
Brontin tient un maillet, et Boirude un marteau.
La lune, qui du ciel voit leur démarche altière,
Retire en leur faveur sa paisible lumière[3].
La Discorde en sourit, et, les suivant des yeux,
De joie, en les voyant, pousse un cri dans les cieux.
L'air, qui gémit du cri de l'horrible déesse,
Va jusque dans Citeaux[4] réveiller la Mollesse.
C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour.
Les Plaisirs nonchalants folâtrent à l'entour :
L'un pétrit dans un coin l'embonpoint des chanoines;
L'autre broie en riant le vermillon des moines.
La Volupté la sert avec des yeux dévots,
Et toujours le Sommeil lui verse des pavots.
Ce soir, plus que jamais, en vain il les redouble.
La Mollesse à ce bruit se réveille, se trouble;
Quand la Nuit, qui déjà va tout envelopper,
D'un funeste récit vient encor la frapper;
Lui conte du prélat l'entreprise nouvelle.
Au pied des murs sacrés d'une sainte chapelle,
Elle a vu trois guerriers, ennemis de la paix,

à la récitation régulière de l'*Angelus* au son de la cloche, le matin, à midi, et le soir.

1. Une forte *hache :* Un bûcheron perdit son gagne-pain, c'est sa *cognée*, dit La Fontaine.

2. *Scie* et *carquois* présentent une antithèse on ne peut plus heureuse; tout ce passage est admirable de finesse et de poésie.

3. *Cache ses rayons pour favoriser leur entreprise.*

4. Abbaye de Citeaux, située en Bourgogne (département de la Côte-d'Or). Les moines de cette abbaye n'avaient pas encore adopté la réforme établie au milieu du dix-septième siècle dans les ordres religieux en général, et en particulier chez les Bénédictins

Marcher à la faveur de ses voiles épais;
La Discorde en ces lieux menace de s'accroître;
Demain, avant l'aurore, un lutrin va paraître [1],
Qui doit y soulever un peuple de mutins;
Ainsi le ciel l'écrit au livre des destins.
 A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
La Mollesse en pleurant sur un bras se relève,
Ouvre un œil languissant, et, d'une faible voix,
Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois :
 « O Nuit! que m'as-tu dit? quel démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre?
Hélas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les rois s'honoraient du nom de fainéants [2],
S'endormaient sur le trône, et, me servant sans honte,
Laissaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un [comte [3]?
Aucun soin [4] n'approchait de leur paisible cour :
On reposait la nuit, on dormait tout le jour.
Seulement, au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent [5].
Ce doux siècle n'est plus. Le ciel impitoyable
A placé sur leur trône un prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix;
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace :
L'été n'a point de feux; l'hiver n'a point de glace [6] :
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir :

1. On écrivait *paroître*, et comme l'on prononçait *parouètre*, la rime avec *s'accroître* était bonne ; elle ne le serait plus aujourd'hui.

2. Le fait n'est pas exact ; les derniers Mérovingiens *ne s'honoraient pas* de ce surnom qui leur a été donné seulement après leur mort, et parfois sans intention méchante.

3. Les *maires du palais* étaient à l'origine de simples intendants : ils finirent par usurper le pouvoir, et l'un d'eux, Pépin le Bref, prit le titre de roi. Les *comtes*, ou *compagnons* du roi (en latin *comes, comitis*), étaient de même des officiers de la cour des anciens rois.

4. Aucun *souci*, aucune *préoccupation*.

5. Tout le monde a remarqué la lenteur de ces deux vers si expressifs.

6. Allusion à cette brillante campagne de 1668 qui livra la Franche-Comté à Louis XIV au cœur de l'hiver.

Loin de moi son courage, entraîné par la gloire,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerais à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyais, loin des lieux d'où ce prince m'exile,
Que l'Église du moins m'assurait un asile :
Mais en vain j'espérais y régner sans effroi ;
Moines, abbés, prieurs, tout s'arme contre moi.
Par mon exil honteux la Trappe est ennoblie [1] ;
J'ai vu dans Saint-Denis la réforme établie [2] ;
Le Carme, le Feuillant s'endurcit aux travaux [3] ;
Et la règle déjà se remet dans Clairvaux.
Cîteaux dormait encore, et la Sainte-Chapelle
Conservait du vieux temps l'oisiveté fidèle ;
Et voici qu'un lutrin, prêt à tout renverser,
D'un séjour si chéri vient encor me chasser !
O toi ! de mon repos compagne aimable et sombre,
A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre ?
Ah ! Nuit, si tant de fois, dans les bras de l'amour,
Je t'admis aux plaisirs que je cachais au Jour.
Du moins ne permets pas.... La Mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort [4].

1. Le célèbre abbé **de Rancé** (1626-1700) introduisit la règle la plus austère dans son abbaye de la Trappe (département de l'Orne, arrondissement de Mortagne) : c'est en 1662 que Rancé opéra cette grande réforme.

2. L'abbaye de Saint-Denis avait été réformée 35 ans avant le moment où écrivait Boileau. Le cardinal de **La Rochefoucauld** avait été en 1633 le réformateur des abbayes de Clairvaux, de Sainte-Geneviève et de Saint-Denis.

3. La grammaire moderne exigerait le pluriel ; au dix-septième siècle le singulier était autorisé ; c'est ainsi qu'on lit dans Racine :

Ses menaces, sa voix, un ordre *m'a* troublée.

4. Tout ce passage est justement célèbre ; le dernier vers peut être cité comme un modèle d'harmonie imitative.

CHANT III

Mais la Nuit aussitôt de ses ailes affreuses
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuses [1].
Revole vers Paris, et, hâtant son retour,
Déjà de Montlhéry voit la fameuse tour [2].
Ses murs, dont le sommet se dérobe à la vue,
Sur la cime d'un roc s'allongent dans la nue,
Et, présentant de loin leur objet ennuyeux [3],
Du passant qui le fuit semblent suivre les yeux.
Mille oiseaux effrayants, mille corbeaux funèbres [4]
De ces murs désertés habitent les ténèbres.
Là, depuis trente hivers [5], un hibou retiré
Trouvait contre le jour un refuge assuré.
Des désastres fameux ce messager fidèle
Sait toujours des malheurs la première nouvelle ;
Et, tout prêt d'en semer [6] le présage odieux,
Il attendait la Nuit dans ces sauvages lieux.
Aux cris qu'à son abord vers le ciel il envoie,
Il rend tous ses voisins attristés de sa joie [7].
La plaintive Progné [8] de douleur en frémit,
Et, dans les bois prochains, Philomèle en gémit.
« Suis-moi, » lui dit la Nuit. L'oiseau plein d'allégresse
Reconnaît à ce ton la voix de sa maîtresse.

1. Ces détails descriptifs sont bien à leur place ici, puisque Citeaux est dans la Côte-d'Or.

2. La tour de Montlhéry, seul vestige d'un magnifique château féodal, subsiste encore, sur le sommet d'une colline à cinq ou six lieues au sud de Paris. Boileau avait pu la voir souvent en allant à Bâville, chez Lamoignon.

3. *Objet* (du latin *objectus*, prolongement), est employé ici comme dans ce vers de La Fontaine (*le Cerf se voyant dans l'eau*) :

Ses jambes de fuseaux
Dont il voyait *l'objet* se perdre dans les eaux.

4. La superstition populaire voyait, et voit encore malheureusement un présage de malheur dans la rencontre des corbeaux, des hiboux et autres oiseaux inoffensifs.

5. *Depuis trente ans*. Les années agréables se comptent par *printemps*, les autres par *hivers*, et c'est bien le cas lorsqu'il s'agit de l'animal que La Fontaine appelle « triste oiseau » le hibou.

6. On a déjà vu (p. 148, note 5), que *prêt à* et *près de* se confondaient perpétuellement au temps de Boileau.

7. Il est *tout joyeux* de voir la Nuit, ses cris de joie *épouvantent* tout le voisinage.

8. L'*hirondelle;* au vers suivant Philomèle désignera le *rossignol*.

Il la suit : et tous deux, d'un cours précipité,
De Paris à l'instant[1] abordent la cité;
Là, s'élançant d'un vol que le vent favorise,
Ils montent au sommet de la fatale église.
La Nuit baisse la vue, et, du haut du clocher,
Observe les guerriers, les regarde marcher.
Elle voit le barbier qui, d'une main légère,
Tient un verre de vin qui rit dans la fougère[2];
Et chacun, tour à tour, s'inondant de ce jus,
Célébrer, en buvant, Gilotin et Bacchus[3].
« Ils triomphent, dit-elle, et leur âme abusée
Se promet dans mon ombre une victoire aisée :
Mais allons; il est temps qu'ils connaissent la Nuit. »
A ces mots, regardant le hibou qui la suit,
Elle perce les murs de la voûte sacrée;
Jusqu'en la sacristie elle s'ouvre une entrée;
Et, dans le ventre creux du pupitre fatal,
Va placer de ce pas le sinistre animal.

Mais les trois champions, pleins de vin et d'audace,
Du Palais cependant passent la grande place;
Et, suivant de Bacchus les auspices sacrés,
De l'auguste chapelle ils montent les degrés.
Ils atteignaient déjà le superbe portique
Où Ribou le libraire[4], au fond de sa boutique,
Sous vingt fidèles clefs garde et tient en dépôt
L'amas toujours entier des écrits de Haynaut[5] :
Quand Boirude, qui voit que le péril approche,
Les arrête ; et tirant un fusil[6] de sa poche,

1. *A l'instant* est difficile à expliquer, à moins que la Nuit, une divinité, n'ait transporté le hibou avec elle ; un peu plus loin elle l'introduira dans la Sainte-Chapelle *au travers de la voûte.*

2. On appelle *verre de fougère* celui dans la composition duquel il entre des cendres de cette plante.

3. Gilotin qui leur a procuré « une triple bouteille », et Bacchus, dieu du vin.

4. Les libraires ou « marchands de nouveautés », comme on disait alors, avaient des boutiques au Palais de Justice. **Ribou**, qui publia des pièces de Molière, s'était fait l'éditeur des ennemis de Boileau, et en particulier de **Boursault** (1638-1700). Le nom de Boursault rimait primitivement avec *dépôt;* Boileau réconcilié avec cet excellent homme lui substitua *Perrault*, puis *Haynaut.*

5. V. p. 88, note 5. La plaisanterie est forcée, car on n'a jamais vu le libraire enfermer ses livres ; il est trop heureux de pouvoir les vendre.

6. On appelait *fusil* une pièce de

Des veines d'un caillou, qu'il frappe au même instant,
Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant:
Et bientôt, au brasier d'une mèche enflammée
Montre, à l'aide du soufre, une cire allumée[1].
Cet astre tremblotant, dont le jour les conduit,
Est pour eux un soleil au milieu de la nuit.
Le temple à sa faveur[2] est ouvert par Boirude :
Ils passent de la nef la vaste solitude,
Et dans la sacristie entrant, non sans terreur,
En percent jusqu'au fond la ténébreuse horreur.
  C'est là que du lutrin gît la machine énorme.
La troupe quelque temps en admire la forme.
Mais le barbier, qui tient les moments précieux[3] :
« Ce spectacle n'est pas pour amuser nos yeux,
Dit-il, le temps est cher; portons-le[4] dans le temple;
C'est là qu'il faut demain qu'un prélat le contemple. »
Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler,
Lui-même, se courbant, s'apprête à le rouler.
Mais à peine il y touche, ô prodige incroyable !
Que du pupitre sort une voix effroyable.
Brontin en est ému, le sacristain pâlit:
Le perruquier commence à regretter son lit.
Dans son hardi projet toutefois il s'obstine,
Lorsque des flancs poudreux de la vaste machine
L'oiseau sort en courroux, et, d'un cri menaçant,
Achève d'étonner[5] le barbier frémissant:
De ses ailes dans l'air secouant la poussière,

fer destinée à produire des étincelles en frappant un silex; dans l'arme à feu qui porte encore aujourd'hui ce nom, c'était jadis un *fusil* qui « frappait un caillou » et enflammait ainsi la poudre.

1. Ici Boileau, qui parlait sans périphrases de bouteille, de scie, de rabot, etc., s'est amusé à décrire l'opération qui consiste à allumer une bougie avec un briquet; on a vivement critiqué la propriété des termes *brasier* et *à l'aide du soufre ;* on a même proposé de substituer *monte* à *montre;* mais la phrase n'aurait pas de sens.

2. *A la faveur de la bougie.*

3. Qui *considère* les moments *comme* précieux; *tenir* a ce sens dans le *Polyeucte* de Corneille :

Je *tiens* leur culte impie,
— Et je le *tiens* funeste.

4. Grammaticalement *le* se rapporterait à *le temps* ou à *ce spectacle;* il se rapporte au *lutrin* qui préoccupe si vivement nos trois aventuriers.

5. On a déjà vu (p. 31, note 4), la force du mot *étonner* au dix-septième siècle.

Dans la main de Boirude il éteint la lumière.
Les guerriers à ce coup demeurent confondus;
Ils regagnent la nef, de frayeur éperdus.
Sous leurs corps tremblotants leurs genoux s'affaiblissent;
D'une subite horreur leurs cheveux se hérissent;
Et bientôt, au travers des ombres de la nuit,
Le timide escadron se dissipe et s'enfuit.
 Ainsi lorsqu'en un coin qui leur tient lieu d'asile,
D'écoliers libertins[1] une troupe indocile,
Loin des yeux d'un préfet[2] au travail assidu,
Va tenir quelquefois un brelan[3] défendu;
Si du veillant Argus[4] la figure effrayante
Dans l'ardeur du plaisir à leurs yeux se présente,
Le jeu cesse à l'instant, l'asile est déserté,
Et tout fuit à grands pas le tyran redouté.
 La Discorde, qui voit leur honteuse disgrâce,
Dans les airs cependant tonne, éclate, menace,
Et, malgré la frayeur dont leurs cœurs sont glacés,
S'apprête à réunir ses soldats dispersés.
Aussitôt de Sidrac elle emprunte l'image :
Elle ride son front, allonge son visage,
Sur un bâton noueux laisse courber son corps
Dont la Chicane semble animer les ressorts;
Prend un cierge[5] en sa main, et, d'une voix cassée,
Vient ainsi gourmander la troupe terrassée :
« Lâches, où fuyez-vous? quelle peur vous abat?
Aux cris d'un vil oiseau vous cédez sans combat!
Où sont ces beaux discours jadis si pleins d'audace?
Craignez-vous d'un hibou l'impuissante grimace?
Que feriez-vous, hélas! si quelque exploit nouveau
Chaque jour, comme moi, vous traînait au barreau;

1. *Trop amoureux de la liberté*, mal disciplinés.

2. On appelle encore ainsi dans certains établissements d'instruction publique des surveillants, placés sous l'autorité du directeur, et ayant eux-mêmes une part d'autorité, non seulement sur les élèves, mais sur les maîtres.

3. *Un jeu de cartes.*

4. Argus, chargé, dit la Fable, de surveiller la vache Io, avait cent yeux.

5. Un *flambeau de cire;* on s'en servait beaucoup au temps de Boileau pour s'éclairer dans l'intérieur des maisons ; on appelait *concierges* des serviteurs chargés d'accompagner, *avec un cierge*, les visiteurs ou les locataires d'une maison.

S'il fallait, sans amis, briguant une audience,
D'un magistrat glacé soutenir la présence,
Ou, d'un nouveau procès hardi solliciteur,
Aborder sans argent un clerc de rapporteur[1]?
Croyez-moi, mes enfants, je vous parle à bon titre :
J'ai moi seul autrefois plaidé tout un chapitre[2];
Et le barreau n'a point de monstres si hagards
Dont mon œil n'ait cent fois soutenu les regards.
Tous les jours sans trembler j'assiégeais leurs passages[3].
L'Église était alors fertile en grands courages[4].
Le moindre d'entre nous, sans argent, sans appui,
Eût plaidé le prélat et le chantre avec lui.
Le monde, de qui l'âge avance les ruines,
Ne peut plus enfanter de ces âmes divines;
Mais que vos cœurs, du moins, imitant leurs vertus,
De l'aspect d'un hibou ne soient pas abattus.
Songez quel déshonneur va souiller votre gloire,
Quand le chantre demain entendra sa victoire.
Vous verrez tous les jours le chanoine insolent,
Au seul mot de hibou vous sourire en parlant.
Votre âme, à ce penser[5], de colère murmure;
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure;
Méritez les lauriers qui vous sont réservés,
Et ressouvenez-vous quel prélat vous servez.
Mais déjà la fureur dans vos yeux étincelle :
Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.
Que le prélat, surpris d'un changement si prompt,
Apprenne la vengeance aussitôt que l'affront. »
En achevant ces mots, la déesse guerrière
De son pied trace en l'air un sillon de lumière,
Rend aux trois champions leur intrépidité,
Et les laisse tout pleins de sa divinité.

1. *Sans argent, pas de suisse*, dit Racine dans *les Plaideurs*. Il en est de même, au dire de Boileau, des commis d'un magistrat chargé de rapporter une affaire.

2. On dit encore *plaider une cause;* on ne dit plus *plaider quelqu'un*, mais bien *plaider contre quelqu'un*.

3. *Je les guettais au passage.*

4. *En grands cœurs.* Le mot *courage* était synonyme de *cœur*. Corneille l'employait ainsi dans le *Cid*, en 1636; Bossuet l'emploie encore dans l'*Oraison funèbre de Condé* en 1687.

5. C'est ainsi qu'on lit dans La Fontaine (*le Vieillard et ses enfants*) :

Pour moi de tels *pensers* me seraient malséants.

C'est ainsi, grand Condé[1], qu'en ce combat célèbre,
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut et l'Èbre,
Lorsqu'aux plaines de Lens[2] nos bataillons poussés
Furent presque, à tes yeux, ouverts et renversés,
Ta valeur, arrêtant les troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives;
Répandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,
Et força la victoire à te suivre avec eux.

La colère à l'instant succédant à la crainte,
Ils rallument le feu de leur bougie éteinte:
Ils rentrent; l'oiseau sort; l'escadron raffermi
Rit du honteux départ d'un si faible ennemi.
Aussitôt dans le chœur la machine emportée
Est, sur le banc du chantre, à grand bruit remontée.
Ses ais[3] demi-pourris, que l'âge a relâchés,
Sont à coups de maillet unis et rapprochés.
Sous les coups redoublés tous les bancs retentissent;
Les murs en sont émus; les voûtes en mugissent,
Et l'orgue même en pousse un long gémissement[4].

Que fais-tu, chantre, hélas! dans ce triste moment?
Tu dors d'un profond somme, et ton cœur sans alarmes
Ne sait pas qu'on bâtit l'instrument de tes larmes!
Oh! que si quelque bruit, par un heureux réveil,
T'annonçait du lutrin le funeste appareil!
Avant que de souffrir qu'on en posât la masse,
Tu viendrais en apôtre[5] expirer dans ta place,
Et, martyr glorieux d'un point d'honneur nouveau,
Offrir ton corps aux clous et ta tête au marteau.
Mais déjà sur ton banc la machine enclavée
Est, durant ton sommeil, à ta honte élevée:
Le sacristain achève en deux coups de rabot;
Et le pupitre enfin tourne sur son pivot.

1. V. p. 126, note 3.

2. La bataille de Lens fut gagnée par Condé sur les Espagnols et les Allemands, le 10 août 1648, quelques jours avant la Fronde.

3. *Ses planches.*

4. Nouveau modèle d'harmonie imitative: tous ces vers sont d'un poète, et d'un grand poète.

5. On sait que tous les apôtres sont morts martyrs de la foi qu'ils prêchaient.

CHANT IV

Les cloches dans les airs, de leurs voix argentines,
Appelaient à grand bruit les chantres à matines[1],
Quand leur chef[2], agité d'un sommeil effrayant,
Encor tout en sueur, se réveille en criant.
Aux élans redoublés de sa voix douloureuse,
Tous ses valets tremblants quittent la plume oiseuse[3].
Le vigilant Girot[4] court à lui le premier.
C'est d'un maître si saint le plus digne officier:
La porte dans le chœur à sa garde est commise[5] :
Valet souple au logis, fier huissier à l'église.
« Quel chagrin, lui dit-il, trouble votre sommeil ?
Quoi ! voulez-vous au chœur prévenir le soleil ?
Ah! dormez, et laissez à des chantres vulgaires
Le soin d'aller sitôt mériter leurs salaires.
— Ami, lui dit le chantre encor pâle d'horreur,
N'insulte point, de grâce, à ma juste terreur;
Mêle plutôt ici tes soupirs à mes plaintes,
Et tremble en écoutant le sujet de mes craintes.
Pour la seconde fois un sommeil gracieux[6]
Avait sous ses pavots appesanti mes yeux,
Quand, l'esprit enivré d'une douce fumée,
J'ai cru remplir au chœur ma place accoutumée.
Là, triomphant aux yeux des chantres impuissants,
Je bénissais le peuple, et j'avalais l'encens[7];
Lorsque du fond caché de notre sacristie
Une épaisse nuée à longs flots est sortie,
Qui, s'ouvrant à mes yeux, dans son bleuâtre éclat,
M'a fait voir un serpent conduit par le prélat.

1. Partie de l'office qui se récitait autrefois pendant la nuit, à trois heures du matin; le relâchement des règles monastiques avait amené un changement d'heure.
2. Le chantre. (*Note de Boileau.*)
3. Sur laquelle on est *en repos* (du latin *otiosus*).
4. Il s'appelait Brunot, et regrettait que Boileau ne lui eût pas conservé son véritable nom.
5. Est *confié;* ainsi dans Athalie :

Je vous rends le dépôt que vous m'avez *commis*.

6. *Très agréable* (en latin *gratus*).
7. Expression très heureuse pour montrer avec quelle *avidité* il reçoit des honneurs qui ne lui sont pas dus.

Du corps de ce dragon, plein de soufre et de nitre,
Une tête sortait en forme de pupitre,
Dont le triangle affreux, tout hérissé de crins,
Surpassait en grosseur nos plus épais lutrins.
Animé par son guide, en sifflant il s'avance;
Contre moi sur mon banc je le vois qui s'élance.
J'ai crié, mais en vain : et, fuyant sa fureur,
Je me suis réveillé, plein de trouble et d'horreur[1]. »
Le chantre, s'arrêtant à cet endroit funeste,
A ses yeux effrayés laisse dire le reste.
Girot en vain l'assure[2], et, riant de sa peur,
Nomme sa vision l'effet d'une vapeur[3].
Le désolé vieillard, qui hait la raillerie,
Lui défend de parler, sort du lit en furie.
On apporte à l'instant ses somptueux habits,
Où sur l'ouate molle éclate le tabis[4].
D'une longue soutane il endosse la moire[5],
Prend ses gants violets, les marques de sa gloire[6];
Et saisit en pleurant ce rochet qu'autrefois
Le prélat trop jaloux lui rogna de trois doigts[7].
Aussitôt, d'un bonnet ornant sa tête grise[8],

1. S'agit-il d'un serpent, ou d'un lutrin? Le poète laisse à dessein les choses dans le vague. Ce songe du chantre est admirable; il pourrait bien avoir inspiré l'auteur d'*Athalie*.

2. Cherche à le *rassurer*. Ainsi dans *Athalie :*

Princesse, *assurez-vous*, je les prends sous ma [garde.

3. Racine a dit de même, dans *Athalie* encore :

Moi-même, quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour *l'effet d'une sombre vapeur*.

4. Sorte de gros taffetas ondé et lustré.

5. Étoffe de soie lustrée à reflets.

6. Les gants *violets* sont réservés exclusivement aux évêques.

7. Les anciens commentateurs expliquent ce passage en disant qu'en l'absence du trésorier, le chantre était en possession de faire l'office avec les ornements pontificaux, de se faire encenser et de donner la bénédiction au peuple. Le trésorier obtint un arrêt du Parlement qui le maintenait dans la prérogative d'être encensé tout seul, et condamnait le chantre à porter un rochet plus court. (Le *rochet* est un surplis à manches courtes.) Toutefois le chantre conserva le droit de bénir en l'absence du trésorier, à la charge d'être béni lui-même par le trésorier présent.

8. Boileau avait mis d'abord :

Alors d'un domino couvrant sa tête grise,
Déjà l'aumusse en main...

Louis XIV fit remarquer au poète que l'*aumusse* était un habillement d'hiver et le *domino* un habillement d'été. « Ne soyez pas étonné, ajoutait-il, de me voir instruit de ces usages, je suis chanoine en plusieurs églises. » En effet, le roi de

Déjà, l'aumusse en main [1], il marche vers l'église;
Et, hâtant de ses ans l'importune langueur,
Court, vole, et le premier arrive dans le chœur.
O toi qui sur ces bords qu'une eau dormante mouille,
Vis combattre autrefois le rat et la grenouille [2];
Qui, par les traits hardis d'un bizarre pinceau,
Mis l'Italie en feu pour la perte d'un seau [3];
Muse, prête à ma bouche une voix plus sauvage [4],
Pour chanter le dépit, la colère, la rage,
Que le chantre sentit allumer dans son sang,
A l'aspect du pupitre élevé sur son banc.
D'abord pâle et muet, de colère immobile,
A force de douleur, il demeura tranquille.
Mais sa voix, s'échappant au travers des sanglots,
Dans sa bouche à la fin fit passage [5] à ces mots :
« La voilà donc, Girot, cette hydre [6] épouvantable
Que m'a fait voir un songe, hélas! trop véritable !
Je le vois, ce dragon tout prêt à m'égorger,
Ce pupitre fatal qui me doit ombrager [7] !
Prélat, que t'ai-je fait? quelle rage envieuse
Rend pour me tourmenter ton âme ingénieuse?
Quoi, même dans ton lit, cruel, entre deux draps [8],
Ta profane fureur ne se repose pas !

France, disent les commentateurs de Boileau, est chanoine de Saint-Jean de Latran, de Saint-Jean de Lyon, etc.

1. L'*aumusse* était une sorte de fourrure que les chanoines pouvaient se mettre sur la tête et qu'ils portaient ordinairement sur le bras.

2. Allusion à la *Batrachomyomachie* ou *Combat des grenouilles et des rats*, poème burlesque grec que les anciens attribuaient à Homère. Il faut remarquer ici la richesse des rimes et la façon dont Boileau s'y prend pour désigner en termes poétiques un *marécage*.

3. Allusion à la *Secchia rapita*, ou le *Seau enlevé*, poème italien d'Alexandre **Tassoni** (1565-1635). Ce poème héroï-comique contient le récit des guerres que se firent les habitants de Bologne et ceux de Modène, parce que ces derniers avaient fait enlever le seau de bois du puits public de Bologne.

4. Il faut à la muse burlesque des accents *presque tragiques* pour chanter le dépit du chantre.

5. *Laissa échapper;* le dépit lui avait d'abord serré la gorge.

6. *Serpent de marais;* l'hydre de Lerne, si célèbre dans la mythologie, avait sept têtes, qui renaissaient d'elles-mêmes à moins qu'on ne les abattît d'un seul coup ; Hercule accomplit ce prodige.

7. *Me couvrir de son ombre;* empêcher que le public ne me voie sur mon banc.

8. *Entre deux draps* empêche qu'on ne prenne au sérieux ces lamentations du chantre.

O ciel ! quoi ! sur mon banc une honteuse masse
Désormais me va faire un cachot de ma place !
Inconnu dans l'église, ignoré dans ce lieu,
Je ne pourrai donc plus être vu que de Dieu !
Ah ! plutôt qu'un moment cet affront m'obscurcisse,
Renonçons à l'autel, abandonnons l'office ;
Et, sans lasser le ciel par des chants superflus,
Ne voyons plus un chœur où l'on ne nous voit plus [1].
Sortons.... Mais cependant mon ennemi tranquille
Jouira sur son banc de ma rage inutile,
Et verra dans le chœur le pupitre exhaussé
Tourner sur le pivot où sa main l'a placé !
Non ; s'il [2] n'est abattu, je ne saurais plus vivre.
A moi, Girot, je veux que mon bras m'en délivre.
Périssons, s'il le faut ; mais de ses ais [3] brisés
Entraînons, en mourant, les restes divisés. »
A ces mots, d'une main par la rage affermie,
Il saisissait déjà la machine ennemie,
Lorsqu'en ce sacré lieu, par un heureux hasard,
Entrent Jean le choriste [4], et le sonneur Girard,
Deux Manceaux [5] renommés, en qui l'expérience
Pour les procès [6] est jointe à la vaste science.
L'un et l'autre aussitôt prend part à son affront.
Toutefois, condamnant un mouvement trop prompt :
« Du lutrin, disent-ils, abattons la machine ;
Mais ne nous chargeons pas tout seuls de sa ruine,
Et que tantôt, aux yeux du chapitre assemblé,
Il soit sous trente mains en plein jour accablé. »
Ces mots des mains du chantre arrachent le pupitre.
« J'y consens, leur dit-il, assemblons le chapitre :
Allez donc de ce pas, par de saints hurlements [7],

1. *Ne considérons plus comme un chœur un lieu où nous ne sommes plus en vue ;* Boileau joue ainsi sur les divers sens du verbe *voir*.

2. *Il*, c'est le *pupitre ;* grammaticalement ce mot se rapporterait au *chantre*.

3. De ses *planches*.

4. Un de ces *chantres gagés* dont il a été question au premier chant et qui avaient *le soin de louer Dieu*.

5. Deux hommes originaires du Mans, le pays des procès par excellence.

6. Cet enjambement (l'expérience pour les procès) est un des plus hardis que l'on rencontre dans Boileau ; il y en a de semblables dans les *Plaideurs* de Racine.

7. Tout est *saint* ou *sacré* dans une pareille cause ; *hurlements* est tout à fait en situation.

Vous-mêmes appeler les chanoines dormants.
Partez. » Mais ce discours les surprend et les glace.
« Nous ! qu'en ce vain projet, pleins d'une folle audace,
Nous allions, dit Girard, la nuit nous engager !
De notre complaisance osez-vous l'exiger?
Hé ! seigneur, quand nos cris pourraient, du fond des rues,
De leurs appartements percer les avenues [1],
Réveiller ces valets autour d'eux étendus,
De leur sacré repos ministres assidus [2],
Et pénétrer des lits au bruit inaccessibles,
Pensez-vous, au moment que [3] les ombres paisibles
A ces lits enchanteurs ont su les attacher,
Que la voix d'un mortel les en puisse arracher ?
Deux chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous plaire,
Ce que depuis trente ans six cloches n'ont pu faire ?
— Ah ! je vois bien où tend tout ce discours trompeur,
Reprend le chaud vieillard : le prélat vous fait peur.
Je vous ai vus cent fois sous sa main bénissante
Courber servilement une épaule tremblante.
Eh bien ! allez ; sous lui fléchissez les genoux :
Je saurai réveiller les chanoines sans vous.
Viens, Girot, seul ami qui me reste fidèle.
Prenons du saint jeudi la bruyante crécelle [4];
Suis-moi. Qu'à son lever le soleil aujourd'hui
Trouve tout le chapitre éveillé devant lui [5]. »
Il dit ; du fond poudreux d'une armoire sacrée,
Par les mains de Girot la crécelle est tirée.
Ils sortent à l'instant, et, par d'heureux efforts,

1. Boileau avait dit dans la *Satire* VI, sur les embarras de Paris :

Il faudrait, dans l'enclos d'un vaste logement
Avoir loin de la rue un autre appartement ;

Les chanoines ont réalisé ce souhait du poète.

2. *Ministres du repos;* ainsi tout leur *travail* consiste à assurer le *repos* du maître.

3. *Au moment que*, n'est pas clair ; ils dorment depuis de longues heures déjà, puisque le soleil va se lever.

4. Les cloches ne se font pas entendre depuis le jeudi saint jusqu'au samedi saint ; on les remplace aujourd'hui encore par des *crécelles* de bois ; dans les campagnes, les enfants de chœur parcourent les rues le jeudi saint en faisant crier ce « lugubre instrument. »

5. *Plus tôt que lui;* on dit encore *devant* pour *avant* dans certains pays. La Fontaine a dit :

Et *devant* qu'ils fussent éclos.

6. Dans la sacristie.

Du lugubre instrument font crier les ressorts.
Pour augmenter l'effroi, la Discorde infernale
Monte dans le Palais, entre dans la grand'salle,
Et, du fond de cet antre, au travers de la nuit,
Fait sortir le démon du tumulte et du bruit.
Le quartier alarmé n'a plus d'yeux qui sommeillent.
Déjà de toutes parts les chanoines s'éveillent :
L'un croit que le tonnerre est tombé sur les toits,
Et que l'église brûle une seconde fois [1] ;
L'autre, encore agité de vapeurs plus funèbres,
Pense être au jeudi saint, croit que l'on dit ténèbres [2],
Et déjà tout confus, tenant midi sonné,
En soi-même frémit de n'avoir point diné [3].
Ainsi, lorsque tout prêt à briser cent murailles,
Louis, la foudre en main, abandonnant Versailles,
Au retour du soleil et des zéphirs nouveaux [4],
Fait dans les champs de Mars déployer ses drapeaux;
Au seul bruit répandu de sa marche étonnante,
Le Danube s'émeut, le Tage s'épouvante [5],
Bruxelle attend le coup qui doit la foudroyer,
Et le Batave encore est prêt à se noyer [6].
Mais en vain dans leurs lits un juste effroi les presse :
Aucun ne laisse encor la plume [7] enchanteresse.
Pour les en arracher Girot s'inquiétant,
Va crier qu'au chapitre un repas les attend.
Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance [8] :
Tout s'ébranle, tout sort, tout marche en diligence.

1. La toiture de la Sainte-Chapelle avait été incendiée quarante ans auparavant, en 1630.

2. On appelle *ténèbres* l'office que l'on récite le mercredi, le jeudi et le vendredi de la semaine sainte ; cet office est appelé ainsi parce qu'après chacune de ces parties on éteint un cierge, ce qui augmente progressivement les *ténèbres*.

3. Au temps de Boileau on dinait à midi.

4. Boileau semble oublier ici qu'il a vanté plusieurs fois les campagnes d'*hiver* de Louis XIV.

5. Le Danube figure ici les Autrichiens et les Turcs ; le Tage, les Espagnols et les Portugais :

— *S'épouvante* est le synonyme naturel de commence à être épouvanté.

6. Allusion au passage du Rhin et aux exploits de la guerre de Hollande en 1672.

7. Le *lit de plume* sur lequel il est couché.

8. *Les empêche de se rendormir.* En effet le mot *vigilance* est fait avec le verbe latin *vigilare* qui signifie *veiller*.

Ils courent au chapitre, et chacun se pressant
Flatte d'un doux espoir son appétit naissant.
Mais, ô d'un déjeuner vaine et frivole attente!
A peine ils sont assis, que, d'une voix dolente,
Le chantre désolé, lamentant son malheur [1],
Fait mourir l'appétit et naître la douleur.
Le seul chanoine Evrard [2], d'abstinence incapable,
Ose encor proposer qu'on apporte la table.
Mais il a beau presser, aucun ne lui répond :
Quand, le premier rompant ce silence profond,
Alain [3] tousse, et se lève; Alain, ce savant homme,
Qui de Bauny vingt fois a lu toute la *Somme* [4],
Qui possède Abéli [5], qui sait tout Raconis [6],
Et même entend, dit-on, le latin d'A-Kempis [7].
N'en doutez point. leur dit ce savant canoniste [8],
Ce coup part, j'en suis sûr, d'une main janséniste.
Mes yeux en sont témoins : j'ai vu moi-même hier
Entrer chez le prélat le chapelain Garnier [9].
Arnauld [10], cet hérétique ardent à nous détruire,
Par ce ministre adroit tente de le séduire.
Sans doute il aura lu dans son *Saint-Augustin*

1. Boileau avait déjà dit, en parlant d'un des conviés du *Festin ridicule* (v. p. 44, note 1) :

Lamentant tristement une chanson bachique.

2. Le chanoine de la Sainte-Chapelle que Boileau avait ici en vue se nommait Roger **Danse**.

3. Ce chanoine, confesseur de Lamoignon. se nommait Auberi; c'était un homme estimable, mais d'un esprit borné et fort ennemi des Jansénistes.

4. *La somme des péchés qui se commettent en tous états*. etc. Cet ouvrage était du jésuite **Bauny** (1564-1649), dont Pascal s'est tant moqué dans la 4e *Provinciale*. Publiée en 1630, cette *Somme* en était à la 5e édition en 1638.

5. **Abély** ou **Abelly** (1603-1691); confesseur de Mazarin, il fut fait évêque de Bayonne et se démit de son évêché au bout de trois ans. Boileau l'appellera tout à l'heure « le moelleux Abéli », à cause d'un ouvrage latin publié par lui sous le titre de *Medulla theologica*, moelle théologique.

6. **Raconis**, évêque de Lavaur (1590-1646), avait beaucoup écrit sur la philosophie et sur la théologie; il avait publié un gros ouvrage contre Arnauld en 1644.

7. Il *comprend*, mais cela n'est pas bien sûr, le latin du moine allemand Thomas **A-Kempis** (1380-1471); A-Kempis est un de ceux auxquels on a attribué le livre de l'*Imitation*.

8. Homme versé dans la connaissance du droit ecclésiastique ou *droit canon*.

9. Le chapelain de la Sainte-Chapelle, Louis **Le Fournier**, était un homme pacifique, ami du docteur Arnauld; tout ce passage sur le jansénisme est d'une ironie charmante.

10. V. p. 30, note 4.

Qu'autrefois saint Louis érigea ce lutrin [1].
Il va nous inonder des torrents de sa plume :
Il faut, pour lui répondre, ouvrir plus d'un volume.
Consultons sur ce point quelque auteur signalé;
Voyons si des lutrins Bauny n'a point parlé.
Étudions enfin, il en est temps encore [2];
Et, pour ce grand projet, tantôt, dès que l'Aurore
Rallumera le jour dans l'onde enseveli,
Que chacun prenne en main le moelleux Abéli. »
Ce conseil imprévu de nouveau les étonne [3];
Surtout le gras Evrard d'épouvante en frissonne.
« Moi! dit-il, qu'à mon âge, écolier tout nouveau,
J'aille pour un lutrin me troubler le cerveau?
O le plaisant conseil! Non, non, songeons à vivre :
Va maigrir, si tu veux, et sécher sur un livre.
Pour moi, je lis la Bible autant que l'Alcoran [4].
Je sais ce qu'un fermier nous doit rendre par an:
Sur quelle vigne, à Reims, nous avons hypothèque [5] :
Vingt muids [6] rangés chez moi font ma bibliothèque.
En plaçant un pupitre on croit nous rabaisser;
Mon bras seul, sans latin, saura le renverser.
Que m'importe qu'Arnauld me condamne ou m'approuve?
J'abats ce qui me nuit partout où je le trouve :
C'est là mon sentiment. A quoi bon tant d'apprêts?
Du reste, déjeunons, messieurs, et buvons frais [7]. »

1. Plaisanterie analogue à celle que Boileau a dirigée contre Cotin dans sa 9e satire :

Avant lui Juvénal avait dit en latin
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.

Saint Augustin, qui vivait 800 ans avant saint Louis, était le docteur préféré d'Arnauld et de ses disciples; le gros livre de Jansénius qui fut condamné à Rome était intitulé *Augustinus*.

2. Il n'a jamais étudié, mais on peut réparer le temps perdu; *il en est temps encore* est une excellente plaisanterie.

3. Les frappe de stupeur comme ferait la chute du *tonnerre*.

4. On appelle *Alcoran*, ou mieux *Coran* (car le mot *al* est l'article arabe) le recueil des préceptes de Mahomet.

5. L'abbaye de Saint-Nicaise à Reims était unie à la Sainte-Chapelle, et ses revenus consistaient surtout en vins de Champagne. On a *hypothèque* sur un immeuble lorsqu'après avoir prêté de l'argent à une personne, on a exigé en gage un droit sur la vente possible de cet immeuble.

6. Vingt *tonneaux de grande dimension*.

7. Ce petit discours est la plus fine satire des mœurs des chanoines; il est admirablement composé,

Ce discours, que soutient l'embonpoint du visage,
Rétablit l'appétit, réchauffe le courage;
Mais le chantre surtout en paraît rassuré.
« Oui, dit-il, le pupitre a déjà trop duré :
Allons sur sa ruine assurer ma vengeance.
Donnons à ce grand œuvre [1] une heure d'abstinence;
Et qu'au retour, tantôt, un ample déjeuner
Longtemps nous tienne à table, et s'unisse au dîner [2]. »
Aussitôt il se lève, et la troupe fidèle
Par ces mots attirants sent redoubler son zèle.
Ils marchent droit au chœur d'un pas audacieux,
Et bientôt le lutrin se fait voir à leurs yeux.
A ce terrible objet aucun d'eux ne consulte :
Sur l'ennemi commun ils fondent en tumulte;
Ils sapent [3] le pivot, qui se défend en vain;
Chacun sur lui d'un coup veut honorer sa main.
Enfin sous tant d'efforts la machine succombe,
Et son corps entr'ouvert chancelle, éclate et tombe.
Tel, sur les monts glacés des farouches Gélons [4],
Tombe un chêne battu des voisins aquilons [5];
Ou tel, abandonné de ses poutres usées,
Fond enfin un vieux toit sous ses tuiles brisées.
La masse est emportée, et ses ais arrachés
Sont aux yeux des mortels chez le chantre cachés.

et le trait de la fin est emprunté à Rabelais, qu'Évrard lisait évidemment plus que la Bible.

1. *Œuvre* a été longtemps du masculin; on appelait *grand œuvre* la recherche de la pierre philosophale par les alchimistes.

2. Il s'agit ici du repas du matin, que l'on prolongera jusqu'à midi, heure du dîner.

3. *Saper* c'est ruiner par la base.

4. Peuples de Sarmatie, voisins du Borysthène. (*Note de Boileau.*) Le Borysthène est aujourd'hui le Dniéper, fleuve de la Russie méridionale.

5. Battu *par* les Aquilons, dont le séjour est dans les régions du Nord; la Sarmatie était, au dire des Grecs anciens, tout à fait voisine du Pôle nord.

CHANT V

L'Aurore cependant[1], d'un juste effroi troublée,
Des chanoines levés voit la troupe assemblée,
Et contemple longtemps, avec des yeux confus,
Ces visages fleuris qu'elle n'a jamais vus.
Chez Sidrac aussitôt Brontin d'un pied fidèle
Du pupitre abattu va porter la nouvelle[2].
Le vieillard de ses soins bénit l'heureux succès [3],
Et sur un bois détruit bâtit mille procès.
L'espoir d'un doux tumulte échauffant son courage,
Il ne sent plus le poids ni les glaces de l'âge;
Et chez le trésorier, de ce pas, à grand bruit,
Vient étaler au jour les crimes de la nuit.
Au récit imprévu de l'horrible insolence,
Le prélat hors du lit, impétueux, s'élance.
Vainement d'un breuvage à deux mains apporté [4]
Gilotin, avant tout, le veut voir humecté.
Il veut partir à jeun. Il se peigne, il s'apprête;
L'ivoire trop hâté deux fois rompt sur sa tête [5],
Et deux fois de sa main le buis tombe en morceaux :
Tel Hercule filant rompait tous les fuseaux [6].
Il sort demi-paré; mais déjà sur sa porte
Il voit de saints guerriers[7] une ardente cohorte,
Qui tous, remplis pour lui d'une égale vigueur,
Sont prêts, pour le servir, à déserter le chœur.

1. Les chants V et VI n'ont été faits que longtemps après les autres; ils furent publiés en 1683, et les quatre premiers en 1674.

2. Va lui annoncer que le pupitre a été abattu.

3. *Succès*, de même que *Santé*, *Heur*, et quelques autres mots, pouvait s'employer alors en bonne ou en mauvaise part; ce mot signifiait simplement *issue*, résultat, et l'on pouvait dire, par exemple : *l'affaire a eu un mauvais succès.*

4. Cette périphrase un peu obscure sert à désigner ici une *tasse de bouillon*.

5. *Le peigne se casse;* l'*ivoire* désigne sans doute ce qu'on appelle vulgairement un *démêloir;* le *buis* désignerait alors le *peigne fin*.

6. *Hercule,* dit la Fable, filait chez Omphale; un plaisant du dix-septième siècle a ajouté qu'il y « filait doux. »

7. Édition de 1713 : *des* saints guerriers, c'est une faute évidente.

Mais le vieillard[1] condamne un projet inutile.
« Nos destins sont, dit-il, écrits chez la Sybille[2] :
Son antre n'est pas loin; allons la consulter,
Et subissons la loi qu'elle va nous dicter. »
Il dit : à ce conseil, où la raison domine,
Sur ses pas au barreau[3] la troupe s'achemine,
Et bientôt, dans le temple[4], entend, non sans frémir,
De l'antre redouté les soupiraux gémir.
  Entre ces vieux appuis dont[5] l'affreuse grand'salle[6]
Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale,
Est un pilier fameux[7], des plaideurs respecté,
Et toujours de Normands à midi fréquenté.
Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique[8],
Hurle tous les matins une Sybille étique[9].
On l'appelle Chicane; et ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Disette au teint blême et la triste Famine,
Les Chagrins dévorants et la triste Ruine,
Enfants infortunés de ses raffinements,
Troublent l'air d'alentour de longs gémissements.
Sans cesse feuilletant les lois et la coutume[10],
Pour consumer autrui, le monstre se consume;
Et, dévorant maisons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de sa noire insolence,
Thémis a vu cent fois chanceler[11] sa balance.
Incessamment il va de détour en détour;
Comme un hibou, souvent il se dérobe au jour :
Tantôt, les yeux en feu, c'est un lion superbe;

1. Le *vieillard* est Sidrac, et non pas le trésorier, qui est jeune.

2. Les *Sibylles* étaient dans l'antiquité des prêtresses d'Apollon ; elles rendaient leurs oracles dans les temples ou dans des cavernes ; on va voir de quelle Sibylle il est ici question.

3. On appelle *barreau* la place réservée aux avocats dans l'enceinte des tribunaux ; ici la partie est prise pour le tout.

4. Ce *temple* c'est le Palais de Justice, et non la Sainte-Chapelle.

5. *Au moyen desquels.*

6. La salle dite des *Pas-Perdus*, plusieurs fois détruite et reconstruite avec plus de magnificence.

7. Le pilier des consultations. (*Note de Boileau.*)

8. La *pratique* est la science des procès; c'est aussi l'ensemble des pièces d'une affaire déterminée.

9. D'une maigreur excessive.

10. V. p. 89, note 2, ce qu'on entendait par *Coutume*.

11. On ne s'explique pas bien ce que c'est qu'une balance *chancelante.*

Tantôt, humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le dompter, le plus juste des rois
Fit régler le chaos des ténébreuses lois[1] :
Ses griffes, vainement par Pussort[2] accourcies,
Se rallongent déjà, toujours d'encre noircies;
Et ses ruses, perçant et digues et remparts,
Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.
Le vieillard humblement l'aborde et le salue;
Et faisant, avant tout, briller l'or à sa vue :
« Reine des longs procès, dit-il, dont le savoir
Rend la force inutile et les lois sans pouvoir,
Toi, pour qui dans le Mans le laboureur moissonne,
Pour qui naissent à Caen[3] tous les fruits de l'automne;
Si, dès mes premiers ans, heurtant tous les mortels[4],
L'encre a toujours pour moi coulé sur tes autels,
Daigne encor me connaître en ma saison dernière;
D'un prélat qui t'implore exauce la prière.
Un rival orgueilleux, de sa gloire offensé,
A détruit le lutrin par nos mains redressé.
Épuise en sa faveur ta science fatale :
Du Digeste et du Code ouvre-nous le dédale[5],
Et montre-nous cet art connu de tes amis,
Qui, dans ses propres lois, embarrasse Thémis. »
La Sibylle, à ces mots, déjà hors d'elle-même,
Fait lire sa fureur sur son visage blême;
Et, pleine du démon qui la vient oppresser,
Par ces mots étonnants[6] tâche à le repousser[7] :
« Chantres, ne craignez plus une audace insensée :
Je vois, je vois au chœur la masse replacée :

1. Allusion aux différents *codes* publiés par ordre de Louis XIV. (V. p. 113, note 2.)

2. Henri **Pussort**, conseiller d'État, oncle de Colbert (1615-1697). Il travailla aux *Ordonnances* de Louis XIV pour la réforme de la justice et la simplification des procès.

3. C'est l'éternelle plaisanterie sur l'humeur litigieuse que l'on attribuait alors aux habitants du Maine et de la Normandie; on ne plaisanterait plus ainsi.

4. Il les *heurtait*, au figuré; les attaquait en justice: ce vieux Sidrac a été signalé dans le chant précédent comme un grand chicanier.

5. Pour le *Digeste*, v. p. 77, note 6. Le *Code* (en latin *Codex*), était de même un recueil de lois romaines. On se perd au milieu de toutes ces ordonnances comme *Dédale* dans le fameux labyrinthe de Crète.

6. *Destinés à l'epouvanter* (v. p. 31, note 4).

7. On dirait aujourd'hui *tâche de;* la langue a changé.

Mais il faut des combats. Tel est l'arrêt du sort;
Et surtout évitez un dangereux accord. »
  Là bornant son discours, encor tout écumante,
Elle souffle aux guerriers l'esprit qui la tourmente,
Et dans leurs cœurs, brûlant de la soif de plaider,
Verse l'amour de nuire et la peur de céder.
  Pour tracer à loisir une longue requête [1],
A retourner chez soi leur brigade s'apprête.
Sous leurs pas diligents le chemin disparaît,
Et le pilier, loin d'eux, déjà baisse et décroît [2].
  Loin du bruit cependant les chanoines à table
Immolent trente mets à leur faim indomptable.
Leur appétit fougueux, par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté.
Par le sel irritant la soif est allumée;
Lorsque d'un pied léger [3] la prompte Renommée,
Semant partout l'effroi, vient au chantre éperdu
Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.
Il se lève, enflammé de muscat et de bile;
Il prétend à son tour consulter la Sybille.
Evrard a beau gémir du repas déserté,
Lui-même est au barreau par le nombre emporté.
Par les détours étroits d'une barrière oblique,
Ils gagnent les degrés et le perron antique,
Où sans cesse, étalant bons et méchants écrits,
Barbin vend aux passants des auteurs à tout prix [4].
Là le chantre à grand bruit arrive et se fait place,
Dans le fatal instant que, d'une égale audace,
Le prélat et sa troupe, à pas tumultueux,
Descendaient du Palais l'escalier tortueux [5].

1. Demande en justice rédigée d'après certaines formules; on lit dans *les Plaideurs* de Racine :

> Présente ta *requête*
> Comme tu veux dormir.

2. *Il paraît* baisser et décroître, en raison de l'éloignement qui augmente. On écrivait *disparoit* et l'on prononçait *disparouèt;* ces deux vers ne riment plus.

3. Le poète oublie qu'au commencement du second chant il a représenté la Renommée comme un *oiseau*

4. C'est-à-dire des bons, des médiocres et des mauvais. (V. au sujet de Barbin, p. 156, note 1.) Boileau a dit en note que Barbin « se piquait de savoir vendre des livres, quoique méchants. »

5. Les travaux récents qu'on a faits au Palais de Justice ont changé tout cela, et les descriptions de Boileau, parfaitement exactes en 1683, ne le seraient plus aujourd'hui.

L'un et l'autre rival, s'arrêtant au passage,
Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage;
Une égale fureur anime leurs esprits :
Tels deux fougueux taureaux, de jalousie épris,
Auprès d'une génisse au front large et superbe,
Oubliant tous les jours le pâturage et l'herbe,
A l'aspect l'un de l'autre embrasés, furieux,
Déjà le front baissé, se menacent des yeux [1].
Mais Evrard, en passant coudoyé par Boirude,
Ne sait point contenir son aigre inquiétude [2] :
Il entre chez Barbin, et, d'un bras irrité,
Saisissant du *Cyrus* [3] un volume écarté,
Il lance au sacristain le tome épouvantable.
Boirude fuit le coup : le volume effroyable
Lui rase le visage, et, droit dans l'estomac
Va frapper en sifflant l'infortuné Sidrac.
Le vieillard, accablé [4] de l'horrible *Artamène*,
Tombe aux pieds du prélat, sans pouls et sans haleine.
Sa troupe le croit mort, et chacun empressé
Se croit frappé du coup dont il le voit blessé.
Aussitôt contre Evrard vingt champions s'élancent;
Pour soutenir leur choc les chanoines s'avancent.
La Discorde triomphe, et du combat fatal
Par un cri donne en l'air l'effroyable signal.

Chez le libraire absent tout entre, tout se mêle;
Les livres sur Evrard fondent comme la grêle
Qui, dans un grand jardin, à coups impétueux,
Abat l'honneur naissant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme au hasard du livre qu'il rencontre:
L'un tient le *Nœud d'amour*, l'autre en saisit la *Montre* [5].

1. Le poète disait en note qu'il avait emprunté cette comparaison aux *Géorgiques* de Virgile (III, 215).

2. Il ne peut se tenir en *repos* (en latin *quies*); le mot *inquiétudes* a encore ce sens en médecine pour désigner certaines agitations convulsives.

3. Au sujet du *Cyrus*, de mademoiselle de Scudéry, V. p. 39, note 7. *Artamène*, qu'on trouvera 5 vers plus bas est le nom de Cyrus dans ce roman. Boileau accumule ici les épithètes les plus hyperboliques comme s'il s'agissait d'énormes ouvrages in-folio : les romans de mademoiselle de Scudéry étaient imprimés dans le format in-8° ou in-12.

4. *Accablé par*; on était alors libre de choisir entre les deux constructions.

5. *Nœud d'amour* est une correction faite par Boileau pour ménager son confrère à l'Académie, **Régnier-Desmarais** (1632-1713). Dans les premières éditions il était fait mention de l'*Édit d'amour*, petit poème de

L'un prend le seul *Jonas*[1] qu'on ait vu relié ;
L'autre, un Tasse français[2], en naissant oublié.
L'élève[3] de Barbin, commis à la boutique,
Veut en vain s'opposer à leur fureur gothique[4] :
Les volumes, sans choix à la tête jetés,
Sur le perron poudreux volent de tous côtés.
Là, près d'un Guarini[5] Térence[6] tombe à terre ;
Là, Xénophon dans l'air heurte contre un La Serre[7].
Oh ! que d'écrits obscurs, de livres ignorés,
Furent en ce grand jour de la poudre tirés[8] !
Vous en fûtes tirés, *Almerinde et Simandre*[9] ;
Et toi, rebut du peuple, inconnu *Caloandre*[10].
Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois[11],
Tu vis le jour alors pour la première fois.
Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure :
Déjà plus d'un guerrier se plaint d'une blessure.
D'un Le Vayer[12] épais Giraut est renversé ;
Marineau, d'un Brébœuf[13] a l'épaule blessé,
En sent par tout le bras une douleur amère,
Et maudit *la Pharsale*, aux provinces si chère.
D'un Pinchène[14] in-quarto Dodillon[15] étourdi
A longtemps le teint pâle et le cœur affadi.

cet auteur. — La *Montre d'amour* est de Bonnecorse. (V. p. 68, note 5.)

1. Voir au sujet du *Jonas inconnu* qui *sèche dans la poussière*, p. 88, n. 5. Ce qui fait le sel de la plaisanterie, c'est qu'au dix-septième siècle les livres ne se vendaient que reliés.

2. Traduction du Tasse publiée par **Leclerc**, ami et collaborateur de **Coras** (1622-1691).

3. *L'apprenti ;* on ne conserve plus ce titre qu'aux élèves en pharmacie.

4. Digne des anciens Goths, et par conséquent sauvage.

5. Auteur de la célèbre pastorale italienne intitulée *le Berger fidèle, il Pastor fido ;* il mourut en 1612.

6. V. p. 198, note 5.

7. **Xénophon**, disciple de Socrate (445-354 av. J.-C.), avait été surnommé l'*abeille attique*, à cause de la douceur de son style ; l'opposer à La Serre (v. p. 45, note 7), c'est donc faire ressortir la dureté du style de cet écrivain.

8. *Furent tirés de la poussière.*

9. Mauvaise traduction d'un roman italien sans valeur.

10. Roman italien traduit par Scudéry. (*Note de Boileau.*) Scudéry (v. p. 36, note 4), en traduisit une partie seulement en quatre volumes.

11. Chanoine de la Sainte-Chapelle, mort en 1656.

12. Les œuvres de *La Mothe Le Vayer* (v. p. 49, notice), avaient été imprimées en plusieurs volumes in-folio.

13. V. p. 146, note 5. *Marineau* est un nom véritable.

14. V. p. 129, note 1.

15. Véritable nom d'un ancien chantre de la Sainte-Chapelle, mort en enfance longtemps avant 1683.

Au plus fort du combat, le chapelain Garagne[1],
Vers le sommet du front atteint d'un *Charlemagne*[2],
(Des vers de ce poème effet prodigieux!)
Tout prêt à s'endormir, bâille et ferme les yeux.
A plus d'un combattant la *Clélie*[4] est fatale:
Girou[3] dix fois par elle éclate et se signale.
Mais tout cède aux efforts du chanoine Fabri[5].
Ce guerrier, dans l'Église aux querelles nourri,
Est robuste de corps, terrible de visage,
Et de l'eau dans son vin n'a jamais su l'usage.
Il terrasse lui seul et Guibert et Grasset,
Et Gorillon la basse, et Grandin le fausset,
Et Gerbais l'agréable, et Guérin l'insipide[6].
  Des chantres désormais la brigade timide
S'écarte, et du Palais regagne les chemins.
Telle, à l'aspect d'un loup, terreur des champs voisins,
Fuit d'agneaux effrayés une troupe bêlante;
Ou tel devant Achille, aux campagnes du Xanthe[7],
Les Troyens se sauvaient à l'abri de leur tours.
Quand Brontin à Boirude adresse ce discours:
« Illustre porte-croix, par qui notre bannière
N'a jamais en marchant fait un pas en arrière,
Un chanoine lui seul, triomphant du prélat,
Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat?
Non, non: pour te couvrir[8] de sa main redoutable,
Accepte de mon corps l'épaisseur favorable.
Viens, et, sous ce rempart, à ce guerrier hautain
Fais voler ce Quinault[9] qui me reste à la main. »
A ces mots, il lui tend le doux et tendre ouvrage[10].

1. Nom supposé.
2. Poème épique de Louis le Laboureur. (V. p. 146, note 7.)
3. V. p. 188, note 7.
4. Nom supposé: comme la plupart de ceux qui vont suivre.
5. Boileau désignait sous ce nom un conseiller-clerc au Parlement dont la violence était extrême; il se nommait *Le Febvre*.
6. Tous ces noms de personnages sont supposés. On appelle *basse* ou voix de basse un chanteur qui peut faire entendre les notes les plus graves: pour la voix de *fausset*. (V. p. 44, note 4.)
7. Autre nom du *Scamandre*, rivière qui arrosait la plaine de Troie (V. p. 126, note 2.)
8. *Pour te mettre à couvert*, à l'abri de ses coups.
9. V. p. 33, note 4.
10. C'est de *Quinault* que Boileau a dit (*Satire* IV):
Et jusqu'à je vous hais, tout s'y dit tendrement.
(V. p. 33, note 4).

Le sacristain, bouillant de zèle et de courage,
Le prend, se cache, approche, et, droit entre les yeux
Frappe du noble écrit l'athlète audacieux;
Mais c'est pour l'ébranler une faible tempête,
Le livre sans vigueur mollit contre sa tête.
Le chanoine les voit, de colère embrasé.
« Attendez, leur dit-il, couple lâche et rusé,
Et jugez si ma main, aux grands exploits novice,
Lance à mes ennemis un livre qui mollisse. »
A ces mots il saisit un vieil *Infortiat* [1],
Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat [2],
Inutile ramas de gothique écriture [3],
Dont quatre ais mal unis formaient la couverture [4]
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendait à trois clous un reste de fermoir.
Sur l'ais qui le soutient auprès d'un Avicenne [5],
Deux des plus forts mortels l'ébranleraient à peine;
Le chanoine pourtant l'enlève sans effort,
Et sur le couple pâle et déjà demi-mort
Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre.
Les guerriers, de ce coup, vont mesurer la terre,
Et, du bois et des clous meurtris et déchirés [6],
Longtemps, loin du perron, roulent sur les degrés.
Au spectacle étonnant [7] de leur chute imprévue,
Le prélat pousse un cri qui pénètre la nue.
Il maudit dans son cœur le démon des combats,

1. Livre de droit d'une grosseur énorme. (*Note de Boileau.*) C'était la suite du *Digeste* de Justinien. (V. p. 77, note 6.)

2. Ces *visions* sont des commentaires; on dirait aujourd'hui des *élucubrations*. **Accurse** (1151?-1229), était un jurisconsulte italien; on a de lui ce qu'on appelle la *Grande glose*, qui fut imprimée en 6 volumes in-folio. — **Alciat** (1492-1550), a laissé de même 5 ou 6 volumes in-folio sur des matières de droit aujourd'hui sans intérêt.

3. Au XVIe siècle on imprimait encore en caractères *gothiques* semblables aux caractères allemands d'aujourd'hui.

4. Les gros in-folio du seizième siècle étaient souvent reliés en bois avec de gros fermoirs en fer ou en argent. Les *ais* sont ici les planches de la reliure; trois vers plus bas ce mot désignera un des rayons qui portent les livres dans la boutique de Barbin.

5. **Avicenne** (980-1036), était un médecin et un philosophe arabe, auteur d'ouvrages estimés.

6. Meurtris et déchirés *par* le bois, *par* les clous, de ces énormes reliures.

7. Pour le sens de ce mot *étonnant* v. p. 31, note 4.

Et de l'horreur du coup il recule six pas.
Mais bientôt rappelant son antique prouesse [1],
Il tire du manteau sa dextre [2] vengeresse ;
Il part, et, de ses doigts saintement allongés,
Bénit tous les passants, en deux files rangés.
Il sait que l'ennemi, que ce coup va surprendre,
Désormais sur ses pieds ne l'oserait attendre,
Et déjà voit pour lui tout le peuple en courroux
Crier aux combattants : « Profanes, à genoux ! »
Le chantre, qui de loin voit approcher l'orage,
Dans son cœur éperdu cherche en vain du courage :
Sa fierté l'abandonne, il tremble, il cède, il fuit.
Le long des sacrés murs sa brigade le suit :
Tout s'écarte à l'instant ; mais aucun n'en réchappe ;
Partout le doigt vainqueur les suit et les rattrape.
Evrard seul, en un coin prudemment retiré,
Se croyait à couvert de l'insulte sacré [3] ;
Mais le prélat vers lui fait une marche adroite :
Il l'observe de l'œil ; et tirant vers la droite,
Tout d'un coup tourne à gauche, et d'un bras fortuné
Bénit subitement le guerrier consterné.
Le chanoine, surpris de la foudre mortelle,
Se dresse, et lève en vain une tête rebelle ;
Sur ses genoux tremblants il tombe à cet aspect,
Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect [4].
Dans le temple aussitôt le prélat plein de gloire
Va goûter les doux fruits de sa sainte victoire ;
Et de leur vain projet les chanoines punis
S'en retournent chez eux, éperdus et bénis [5].

1. *Son ancienne vaillance.* C'est ainsi qu'on lit dans La Fontaine :

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans et pleurant son antique *prouesse*.

2. *Sa main droite ;* c'est de là que vient *dextérité*. La main gauche s'appelait alors *senestre*.

3. *Insulte* était encore du masculin en 1683 ; d'autres mots actuellement féminins comme *rencontre*, *idole épigramme*, ont été longtemps du masculin.

4. Il devrait, par respect, *s'agenouiller* pour recevoir la bénédiction du prélat ; il *tombe à genoux* épouvanté.

5. *Bénis par leur ennemi triomphant*, c'est le comble de l'humiliation pour des révoltés.

CHANT VI

Tandis que tout conspire à la guerre sacrée,
La Piété sincère, aux Alpes retirée[1],
Du fond de son désert entend les tristes cris
De ses sujets cachés dans les murs de Paris.
Elle quitte à l'instant sa retraite divine ;
La Foi, d'un pas certain, devant elle chemine ;
L'Espérance au front gai l'appuie et la conduit ;
Et, la bourse à la main, la Charité la suit[2].
Vers Paris elle vole, et, d'une audace sainte,
Vient aux pieds de Thémis[3] proférer cette plainte :
« Vierge, effroi des méchants, appui de mes autels,
Qui, la balance en main, règles tous les mortels,
Ne viendrai-je jamais en tes bras salutaires
Que pousser des soupirs, et pleurer mes misères ?
Ce n'est donc pas assez qu'au mépris de tes lois
L'Hypocrisie[4] ait pris et mon nom et ma voix ;
Que, sous ce nom sacré[5] partout ses mains avares
Cherchent à me ravir crosses, mitres, tiares[6] !
Faudra-t-il voir encor cent monstres furieux
Ravager mes États usurpés à tes yeux ?
Dans les temps orageux de mon naissant empire,
Au sortir du baptême on courait au martyre.
Chacun, plein de mon nom, ne respirait que moi :
Le fidèle, attentif aux règles de sa loi,
Fuyant des vanités la dangereuse amorce,
Aux honneurs appelé, n'y montait que par force.

1. Retirée *dans* les Alpes, à la Grande-Chartreuse, département de l'Isère.

2. La *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité* sont les trois vertus dites *théologales* ; il est tout naturel qu'elles accompagnent la *Piété*. Racine fait figurer cette même allégorie dans le prologue d'*Esther*.

3. *Thémis* est une divinité païenne, et l'on peut être surpris de la voir ainsi en conversation avec la *Piété* ; c'est une inadvertance du poète.

4. C'est bien le cas de dire avec Boileau lui-même parlant de la poésie épique :

> Tout prend une âme, un corps, un esprit, un visage.

5. Le nom sacré de la Piété.

6. Les attributs et les honneurs d'abbé, d'évêque, de pape.

Ces cœurs, que les bourreaux ne faisaient point frémir,
A l'offre d'une mitre étaient prêts à gémir;
Et, sans peur des travaux[1], sur mes traces divines,
Couraient chercher le ciel aux travers des épines.
Mais, depuis que l'Église eut, aux yeux des mortels,
De son sang en tous lieux cimenté ses autels[2],
Le calme dangereux succédant aux orages,
Une lâche tiédeur s'empara des courages.
De leur zèle brûlant l'ardeur se ralentit;
Sous le joug des péchés leur foi s'appesantit.
Le moine secoua le cilice et la haire[4];
Le chanoine indolent apprit à ne rien faire;
Le prélat, par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne sut plus qu'abuser d'un ample revenu.
Et, pour toutes vertus fit, au dos d'un carrosse,
A côté d'une mitre armorier sa crosse[5].
L'Ambition partout chassa l'Humilité;
Dans la crasse du froc[6] logea la Vanité.
Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.
Dans mes cloîtres sacrés la Discorde introduite
Y bâtit de mon bien ses plus sûrs arsenaux;
Traîna tous mes sujets aux pieds des tribunaux.
En vain à ses fureurs j'opposai mes prières:
L'insolente, à mes yeux, marcha sous mes bannières.
Pour comble de misère, un tas de faux docteurs
Vint flatter les péchés de discours imposteurs[7];
Infectant les esprits d'exécrables maximes,
Voulut faire à Dieu même approuver tous les crimes.

1. *Des fatigues et des souffrances;* le mot latin *labor* a le même sens.

2. La mort des martyrs ayant contribué à l'affermissement de l'Église on peut dire poétiquement que leur sang a *cimenté* ses autels; le *ciment* rend les édifices indestructibles.

3. *Des cœurs;* on a déjà vu (p. 233, note 4) que *cœur* et *courage* étaient alors synonymes.

4. Les *cilices* et les *haires* étaient des vêtements de crin ou de poil qu'on se mettait sur la peau par esprit de mortification.

5. *Faire peindre sous forme d'armoiries.*

6. Le *froc*, sorte de manteau à capuchon, sert encore à désigner figurément la vie monastique.

7. Vint *rassurer les pécheurs, en leur tenant des discours mensongers.* C'est une allusion aux ouvrages des casuistes. Ce discours de la Piété est fort beau, mais il est bien long, et sa gravité contraste d'une manière choquante avec la gaieté des discours qu'on a rencontrés jusqu'ici.

Une servile peur tint lieu de charité;
Le besoin d'aimer Dieu passa pour nouveauté;
Et chacun à mes pieds, conservant sa malice,
N'apporta de vertu que l'aveu de son vice.
« Pour éviter l'affront de ces noirs attentats,
Je vins chercher le calme au séjour des frimas,
Sur ces monts entourés d'une éternelle glace,
Où jamais au printemps les hivers n'ont fait place.
Mais, jusque dans la nuit de mes sacrés déserts,
Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.
Aujourd'hui même encore une voix trop fidèle
M'a d'un triste désastre apporté la nouvelle:
J'apprends que, dans ce temple où le plus saint des rois[1]
Consacra tout le fruit de ses pieux exploits,
Et signala pour moi sa pompeuse largesse,
L'implacable Discorde et l'infâme Mollesse,
Foulant aux pieds les lois, l'honneur et le devoir,
Usurpent en mon nom le souverain pouvoir.
Souffriras-tu, ma sœur, une action si noire?
Quoi! ce temple, à ta porte élevé pour ma gloire,
Où jadis des humains j'attirais tous les vœux,
Sera de leurs combats le théâtre honteux!
Non, non, il faut enfin que ma vengeance éclate.
Assez et trop longtemps l'impunité les flatte.
Prends ton glaive, et, fondant sur ces audacieux,
Viens aux yeux des mortels justifier les cieux. »
Ainsi parle à sa sœur cette vierge enflammée:
La grâce[2] est dans ses yeux d'un feu pur allumée.
Thémis, sans différer, lui promet son secours;
La flatte, la rassure, et lui tient ce discours:
« Chère et divine sœur, dont les mains secourables
Ont tant de fois séché les pleurs des misérables,
Pourquoi toi-même, en proie à tes vives douleurs,
Cherches-tu sans raison à grossir[3] tes malheurs?
En vain de tes sujets l'ardeur est ralentie:

1. On sait que saint Louis fut le fondateur de la Sainte-Chapelle, qui peut être considérée comme la merveille de l'architecture du XIIIe siècle.

2. Le mot *grâce* est employé ici au sens théologique, comme il l'est sans cesse dans *Polyeucte*.

3. *A rendu plus grand.*

D'un ciment éternel ton Église est bâtie,
Et jamais de l'enfer les noirs frémissements
N'en sauraient ébranler les fermes fondements.
Au milieu des combats, des troubles, des querelles,
Ton nom encor chéri vit au sein des fidèles.
Crois-moi : dans ce lieu même où l'on veut t'opprimer,
Le trouble qui t'étonne [1] est facile à calmer :
Et, pour y rappeler la paix tant désirée,
Je vais t'ouvrir, ma sœur, une route assurée.
Prête-moi donc l'oreille, et retiens tes soupirs.
Vers ce temple fameux, si cher à tes désirs,
Où le ciel fut pour toi si prodigue en miracles,
Non loin de ce palais où je rends mes oracles,
Est un vaste séjour des mortels révéré,
Et de clients soumis à toute heure entouré [2].
Là, sous le faix pompeux de ma pourpre honorable,
Veille au soin de ma gloire un homme incomparable,
Ariste [3], dont le ciel et Louis ont fait choix
Pour régler ma balance et dispenser mes lois.
Par lui dans le barreau sur mon trône affermie,
Je vois hurler en vain la Chicane ennemie ;
Par lui la vérité ne craint plus l'imposteur,
Et l'orphelin n'est plus dévoré du tuteur [4].
Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image ?
Tu le connais assez : Ariste est ton ouvrage.
C'est toi qui le formas dès ses plus jeunes ans ;
Son mérite sans tache est un de tes présents.
Tes divines leçons, avec le lait sucées,
Allumèrent l'ardeur de ses nobles pensées.
Aussi son cœur, pour toi brûlant d'un si beau feu,
N'en fit point dans le monde un lâche désaveu [5] ;
Et son zèle hardi, toujours prêt à paraître,

1. On a déjà vu plusieurs fois, surtout p. 31, note 4, quelle était alors la force du verbe *étonner*.

2. L'Hôtel du Premier Président du Parlement de Paris : il était situé derrière le Palais de justice, là où l'on a élevé depuis une façade monumentale.

3. Le président de Lamoignon (v. p. 213, note 2). Il était mort depuis 1677 : Boileau feint qu'il est encore vivant.

4. Dévoré *par* son tuteur, qui le ruine.

5. C'est-à-dire qu'il ne rougit pas de paraître pieux aux yeux du monde.

N'alla point se cacher dans les ombres d'un cloître[1].
Va le trouver, ma sœur : à ton auguste nom,
Tout s'ouvrira d'abord[2] en sa sainte maison.
Ton visage est connu de sa noble famille;
Tout y garde tes lois, enfants, sœurs, femme, fille[3].
Tes yeux d'un seul regard sauront les pénétrer;
Et, pour obtenir tout, tu n'as qu'à te montrer. »
  Là s'arrête Thémis. La Piété charmée
Sent renaître la joie en son âme calmée.
Elle court chez Ariste ; et s'offrant à ses yeux :
« Que me sert, lui dit-elle, Ariste, qu'en tous lieux
Tu signales pour moi ton zèle et ton courage,
Si la Discorde impie à ta porte m'outrage?
Deux puissants ennemis, par elle envenimés,
Dans ces murs, autrefois si saints, si renommés,
A mes sacrés autels font un profane insulte[4] ;
Remplissent tout d'effroi, de trouble et de tumulte.
De leur crime à leurs yeux va-t'en peindre l'horreur:
Sauve-moi, sauve-les de leur propre fureur. »
  Elle sort à ces mots. Le héros[5] en prière
Demeure tout couvert de feux et de lumière.
De la céleste fille il reconnaît l'éclat,
Et mande au même instant le chantre et le prélat.
  Muse, c'est à ce coup que mon esprit timide
Dans sa course élevée a besoin qu'on le guide,
Pour chanter par quels soins, par quels nobles travaux,
Un mortel sut fléchir ces superbes rivaux.
  Mais plutôt, toi qui fis ce merveilleux ouvrage,
Ariste, c'est à toi d'en instruire notre âge[6].
Seul tu peux révéler par quel art tout-puissant
Tu rendis tout à coup le chantre obéissant.
Tu sais par quel conseil rassemblant le chapitre

1. Au sujet de ces deux rimes, qui seraient aujourd'hui mauvaises, v. p. 227, note 1. Boileau fait ici au Premier Président un compliment singulier ; il félicite ce magistrat de ne pas s'être fait moine.

2. *Dès le premier instant.*

3. On a fait observer avec raison que le mot *enfant* comprenait l'idée de *fille ;* Lamoignon avait cinq *filles*, dont trois furent religieuses.

4. Pour cet emploi du mot *insulte* au masculin, v. p. 252, note 3.

5. *Lamoignon ;* ce magistrat n'était pas ce qu'on appelle un *héros*, mais les héros de l'antiquité étaient presque des demi-dieux.

6. *Nos contemporains.*

Lui-même, de sa main, reporta le pupitre;
Et comment le prélat, de ses respects content,
Le fit du banc fatal enlever à l'instant[1].
Parle donc : c'est à toi d'éclaircir ces merveilles.
Il me suffit, pour moi, d'avoir su, par mes veilles,
Jusqu'au sixième chant pousser ma fiction,
Et fait d'un vain pupitre un second Ilion[2].
Finissons. Aussi bien, quelque ardeur qui m'inspire,
Quand je songe au héros qui me reste à décrire,
Qu'il faut parler de toi, mon esprit éperdu
Demeure sans parole, interdit, confondu.

Ariste, c'est ainsi qu'en ce sénat illustre
Où Thémis, par tes soins, reprend son premier lustre[3],
Quand, la première fois, un athlète nouveau
Vient combattre en champ clos aux joutes du barreau,
Souvent, sans y penser, ton auguste présence
Troublant par trop d'éclat sa timide éloquence,
Le nouveau Cicéron, tremblant, décoloré,
Cherche en vain son discours sur sa langue égaré;
En vain, pour gagner temps[4], dans ses transes affreuses,
Traîne d'un dernier mot les syllabes honteuses ;
Il hésite, il bégaye; et le triste orateur
Demeure enfin muet aux yeux du spectateur[5].

1. Les choses se passèrent ainsi dans la réalité: le lutrin fut remis en place et enlevé le lendemain ; en définitive ce fut le chantre qui gagna son procès.

2. Un sujet de poème épique, comme l'*Iliade* ou récit de la guerre d'Ilion (autre nom de Troie).

3. *Le Parlement de Paris.*

4. Nous dirions : pour gagner *du* temps.

5. L'orateur devenant muet, il n'y a plus d'auditeurs; il reste seulement des spectateurs. (*Note de Boileau.*) Ce dernier chant du Lutrin est trop grave, ce dernier alinéa est trop particulier : à vrai dire ce n'est pas une fin.

CHOIX DE POÉSIES DIVERSES

ODE

SUR LA PRISE DE NAMUR

[L'ode sur la prise de Namur, composée en 1693, près d'un an après le siège dont il y est fait mention, est tout à fait mauvaise, et l'on a peine à comprendre que Boileau l'ait composée, que Racine l'ait jugée bonne. On ne la donne ici qu'à titre de document, car elle ne mérite pas d'être étudiée en détail ; ce sera, si l'on veut, la vengeance due à Quinault et aux poètes trop maltraités par l'auteur des *Satires*.]

DISCOURS SUR L'ODE

1693

L'ode suivante a été composée à l'occasion de ces étranges *Dialogues* [1] qui ont paru depuis quelque temps, où tous les plus grands écrivains de l'antiquité sont traités d'esprits médiocres, de gens à être mis en parallèle avec les Chapelains et avec les Cotins, et où, voulant faire honneur à notre siècle, on l'a en quelque sorte diffamé, en faisant voir qu'il s'y trouve des hommes capables d'écrire des choses si peu sensées. Pindare est des plus maltraités. Comme les beautés de ce poète sont extrêmement renfermées dans sa langue, l'auteur de ces *Dialogues*, qui vraisemblablement ne sait point de grec, et qui n'a lu Pindare que dans des traductions latines défectueuses, a pris pour galimatias tout ce que la faiblesse de ses lumières ne lui permettait pas de comprendre. Il a surtout traité de ridicules ces endroits merveilleux où le poète, pour mar-

1. *Parallèle des anciens et des modernes en forme de dialogues.* (*Note de Boileau.*) Cet ouvrage, qui suscita de si longues querelles, était de Charles Perrault. (V. p. 51, note 5.)

quer un esprit entièrement hors de soi, rompt quelquefois, de dessein formé la suite de son discours; et afin de mieux entrer dans la raison, sort, s'il faut ainsi parler, de la raison même, évitant avec grand soin cet ordre méthodique et ces exactes liaisons de sens qui ôteraient l'âme à la poésie lyrique. Le censeur dont je parle n'a pas pris garde qu'en attaquant ces nobles hardiesses de Pindare, il donnait lieu de croire qu'il n'a jamais conçu le sublime des psaumes de David, où, s'il est permis de parler de ces saints cantiques à propos de choses si profanes, il y a beaucoup de ces sens rompus, qui servent même quelquefois à en faire sentir la divinité. Ce critique, selon toutes les apparences, n'est pas fort convaincu du précepte que j'ai avancé dans mon *Art poétique*, à propos de l'Ode :

> Son style impétueux souvent marche au hasard :
> Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

Ce précepte, effectivement, qui donne pour règle de ne point garder quelquefois de règles, est un mystère de l'art, qu'il n'est pas aisé de faire entendre à un homme sans aucun goût, qui croit que la *Clélie* et nos opéras sont les modèles du genre sublime ; qui trouve Térence fade, Virgile froid, Homère de mauvais sens, et qu'une espèce de bizarrerie d'esprit rend insensible à tout ce qui frappe ordinairement les hommes. Mais ce n'est pas ici le lieu de lui montrer ses erreurs. On le fera peut-être plus à propos un de ces jours, dans quelque autre ouvrage.

Pour revenir à Pindare, il ne serait pas difficile d'en faire sentir les beautés à des gens qui se seraient un peu familiarisé le grec ; mais comme cette langue est aujourd'hui assez ignorée de la plupart des hommes, et qu'il n'est pas possible de leur faire voir Pindare dans Pindare même, j'ai cru que je ne pouvais mieux justifier ce grand poète qu'en tâchant de faire une ode en français à sa manière, c'est-à-dire pleine de mouvements et de transports, où l'esprit parût plutôt entraîné du démon de la poésie que guidé par la raison. C'est le but que je me suis proposé dans l'ode qu'on va voir. J'ai pris pour sujet la prise de Namur, comme la plus grande action de guerre qui se soit faite de nos jours, et comme la matière la plus propre à échauffer l'imagination d'un poète. J'y ai jeté, autant que j'ai pu, la magnificence des mots ; et, à l'exemple des an-

ciens poètes dithyrambiques, j'y ai employé les figures les plus audacieuses, jusqu'à y faire un astre de la plume blanche que le roi porte ordinairement à son chapeau, et qui est en effet comme une espèce de comète fatale à nos ennemis, qui se jugent perdus dès qu'ils l'aperçoivent. Voilà le dessein de cet ouvrage. Je ne réponds pas d'y avoir réussi; et je ne sais si le public, accoutumé aux sages emportements de Malherbe, s'accommodera de ces saillies et de ces excès pindariques. Mais, supposé que j'y aie échoué, je m'en consolerai du moins par le commencement de cette fameuse ode latine d'Horace :

Pindarum quisquis studet æmulari [1], etc.,

où Horace donne assez à entendre que s'il eût voulu lui-même s'élever à la hauteur de Pindare, il se serait cru en grand hasard de tomber...

ODE SUR LA PRISE DE NAMUR

1693

Quelle docte et sainte ivresse
Aujourd'hui me fait la loi?
Chastes Nymphes du Permesse,
N'est-ce pas vous que je voi [2] ?
Accourez, troupe savante :
Des sons que ma lyre enfante
Ces arbres sont réjouis.
Marquez-en bien la cadence;
Et vous, vents, faites silence :
Je vais parler de Louis.

Dans ses chansons immortelles,
Comme un aigle audacieux,
Pindare, étendant ses ailes,
Fuit loin des vulgaires yeux.
Mais, ô ma fidèle lyre!

1. « Quiconque s'efforce de rivaliser avec Pindare, etc. »

2. V. au sujet de cette orthographe p. 71, note 1.

Si, dans l'ardeur qui m'inspire,
Tu peux suivre mes transports,
Les chênes des monts de Thrace
N'ont rien ouï que n'efface
La douceur de tes accords.

Est-ce Apollon et Neptune
Qui, sur ces rocs sourcilleux,
Ont, compagnons de fortune [1],
Bâti ces murs orgueilleux?
De leur enceinte fameuse
La Sambre, unie à la Meuse,
Défend le fatal abord ;
Et, par cent bouches horribles,
L'airain sur ces monts terribles
Vomit le fer et la mort.

Dix mille vaillants Alcides [2],
Les bordant de toutes parts,
D'éclairs au loin homicides
Font pétiller leurs remparts ;
Et, dans son sein infidèle,
Partout la terre y recèle
Un feu prêt à s'élancer,
Qui, soudain perçant son gouffre,
Ouvre un sépulcre de soufre
A quiconque ose avancer.

Namur, devant tes murailles
Jadis la Grèce eût vingt ans
Sans fruit vu les funérailles
De ses plus fiers combattants.
Quelle effroyable puissance
Aujourd'hui pourtant s'avance,
Prête à foudroyer tes monts !
Quel bruit, quel feu l'environne !
C'est Jupiter en personne,
Ou c'est le vainqueur de Mons [3].

1. Ils s'étaient loués à Laomédon pour rebâtir les murs de Troie. (*Note de Boileau.*)

2. *Héros braves comme Hercule.*

3. Louis XIV avait pris Mons en 1691.

N'en doute point, c'est lui-même ;
Tout brille en lui, tout est roi.
Dans Bruxelles Nassau [1] blême
Commence à trembler pour toi.
En vain il voit le Batave,
Désormais docile esclave,
Rangé sous ses étendards ;
En vain au lion belgique
Il voit l'aigle germanique
Uni sous les léopards [2] :

Plein de la frayeur nouvelle
Dont ses sens sont agités,
A son secours il appelle
Les peuples les plus vantés.
Ceux-là viennent du rivage
Où s'enorgueillit le Tage
De l'or qui roule en ses eaux [3] ;
Ceux-ci, des champs où la neige
Des marais de la Norwège
Neuf mois couvre les roseaux.

Mais qui fait enfler la Sambre [4]
Sous les Jumeaux effrayés ?
Des froids torrents de décembre
Les champs partout sont noyés [5].
Cérès s'enfuit éplorée
De voir en proie à Borée
Ses guérets d'épis chargés;
Et, sous les urnes fangeuses
Des Hyades orageuses,
Tous ses trésors submergés.

Déployez toutes vos rages,
Princes, vents, peuples, frimas ;

1. Le duc de Nassau, prince d'Orange, stathouder de Hollande, et roi d'Angleterre depuis 1688.

2. Le lion, l'aigle et le léopard sont les emblèmes de la Belgique, de l'Allemagne et de l'Angleterre.

3. Le Tage roule des paillettes d'or.

4. Les *Gémeaux*, un des signes du zodiaque.

5. Le siège se fit au mois de juin, et il tomba durant ce temps-là de furieuses pluies. (*Note de Boileau.*)

Ramassez tous vos nuages,
Rassemblez tous vos soldats.
Malgré vous, Namur en poudre
S'en va tomber sous la foudre
Qui dompta Lille, Courtrai;
Gand, la superbe espagnole,
Saint-Omer, Besançon, Dôle,
Ypres, Mastricht et Cambrai.

Mes présages s'accomplissent :
Il commence à chanceler.
Sous les coups qui retentissent
Ses murs s'en vont s'écrouler.
Mars en feu, qui les domine,
Souffle à grand bruit leur ruine;
Et les bombes, dans les airs
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant sur la terre,
Vouloir s'ouvrir les enfers.

Accourez, Nassau, Bavière[1],
De ces murs l'unique espoir :
A couvert d'une rivière,
Venez, vous pouvez tout voir.
Considérez ces approches :
Voyez grimper sur ces roches
Ces athlètes belliqueux :
Et dans les eaux, dans la flamme,
Louis à tout donnant l'âme,
Marcher, courir avec eux.

Contemplez dans la tempête
Qui sort de ces boulevards,
La plume qui sur sa tête[2]
Attire tous les regards.

1. L'électeur de Bavière Maximilien. Il était l'allié de Guillaume d'Orange.

2. Le roi porte toujours à l'armée une plume blanche. (*Note de Boileau.*)

A cet astre[1] redoutable
Toujours un sort favorable
S'attache dans les combats;
Et toujours avec la gloire
Mars amenant la victoire
Vole, et le suit à grands pas.

Grands défenseurs de l'Espagne,
Montrez-vous, il en est temps.
Courage! vers la Méhagne[2]
Voilà vos drapeaux flottants.
Jamais ses ondes craintives
N'ont vu sur leurs faibles rives
Tant de guerriers s'amasser.
Courez donc; qui vous retarde?
Tout l'univers vous regarde:
N'osez-vous la traverser?

Loin de fermer le passage
A vos nombreux bataillons,
Luxembourg a du rivage
Reculé ses pavillons.
Quoi! leur seul aspect vous glace!
Où sont ces chefs pleins d'audace,
Jadis si prompts à marcher,
Qui devaient, de la Tamise
Et de la Drave[3] soumise,
Jusqu'à Paris nous chercher?

Cependant l'effroi redouble
Sur les remparts de Namur:
Son gouverneur, qui se trouble,
S'enfuit sous son dernier mur.
Déjà jusques à ses portes
Je vois monter nos cohortes

1. Homère, *Iliade*, livre XIX, vers 299, où il est dit que l'aigrette d'Achille étincelait comme un astre. (*Note de Boileau.*)

2. Rivière près de Namur. (*Note de Boileau.*)

3. Rivière qui passe à Belgrade, en Hongrie. (*Note de Boileau.*)

La flamme et le fer en main;
Et sur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

C'en est fait. Je viens d'entendre
Sur ces rochers éperdus
Battre un signal pour se rendre.
Le feu cesse : ils sont rendus.
Dépouillez votre arrogance,
Fiers ennemis de la France;
Et, désormais gracieux,
Allez à Liège, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

Pour moi, que Phébus anime
De ses transports les plus doux;
Rempli de ce dieu sublime,
Je vais, plus hardi que vous,
Montrer que sur le Parnasse,
Des bois fréquentés d'Horace
Ma muse dans son déclin
Sait encor les avenues,
Et des sources inconnues
A l'auteur du *Saint-Paulin* [1].

Ode sur un bruit qui courut en 1656, que Cromwell et les Anglais allaient faire la guerre à la France [2].

Quoi ! ce peuple aveugle en son crime,
Qui, prenant son roi pour victime [3],
Fit du trône un théâtre affreux,
Pense-t-il que le ciel, complice
D'un si funeste sacrifice,
N'a pour lui ni foudre ni feux ?

1. Poème héroïque du sieur P.... (Perrault). (*Note de Boileau.*)

2. Je n'avais que dix-huit ans quand je fis cette ode, mais je l'ai raccommodée. (*Note de Boileau.*) — C'est 20 ans, et non 18, que Boileau allait avoir en 1656, puisqu'il était né en 1636.

3. Allusion à la mort de Charles Ier, décapité en 1648.

Déjà sa flotte à pleines voiles,
Malgré les vents et les étoiles,
Veut maîtriser tout l'univers;
Et croit que l'Europe étonnée,
A son audace forcenée
Va céder l'empire des mers.

Arme-toi, France; prends la foudre,
C'est à toi de réduire en poudre
Ces sanglants ennemis des lois.
Suis la victoire qui t'appelle,
Et va sur ce peuple rebelle
Venger la querelle des rois.

Jadis [1] on vit ces parricides,
Aidés de nos soldats perfides,
Chez nous, au comble de l'orgueil,
Briser tes plus fortes murailles,
Et par le gain de vingt batailles
Mettre tous les peuples en deuil.

Mais bientôt le ciel en colère,
Par la main d'une humble bergère [2]
Renversant tous leurs bataillons,
Borna leurs succès et nos peines;
Et leurs corps, pourris dans nos plaines,
N'ont fait qu'engraisser nos sillons.

Chanson à boire, faite à Bâville [3], où était le père Bourdaloue.

1672.

Que Bâville me semble aimable,
Quand des magistrats le plus grand
Permet que Bacchus à sa table
Soit notre *premier président!*

1. Au XIV[e] et au XV[e] siècle, durant la guerre de Cent ans (1340-1454).

2. *Jeanne Darc.*

3. Maison de campagne de Lamoignon, v. p. 138, note 6.

Trois muses, en habits de ville,
Y président à ses côtés :
Et ses arrêts par Arbouville [1]
Sont à plein verre exécutés.

Si Bourdaloue un peu sévère
Nous dit : « Craignez la volupté;
— Escobar [2], lui dit-on, mon père,
Nous la permet pour la santé. »

Contre ce docteur authentique,
Si du jeûne il prend l'intérêt,
Bacchus le déclare hérétique,
Et janséniste, qui pis est.

Vers en style de Chapelain.

Droits et roides rochers dont peu tendre est la cime,
De mon flamboyant cœur l'âpre état vous savez :
Savez aussi, durs bois par les hivers lavés,
Qu'holocauste est mon cœur pour un front magnanime.

Stances à M. Molière sur sa comédie de *l'École des Femmes*, que plusieurs gens frondaient.

1663.

En vain mille jaloux esprits,
Molière, osent avec mépris
Censurer ton plus bel ouvrage :
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la postérité.

Que tu ris agréablement!
Que tu badines savamment!

1. Gentilhomme, parent de M. le Premier Président. (*Note de Boileau.*)

2. Fameux jésuite espagnol dont Pascal s'est beaucoup moqué dans les *Provinciales*.

Celui qui sut vaincre Numance [1],
Qui mit Carthage sous la loi,
Jadis sous le nom de Térence [2]
Sut-il mieux badiner que toi ?

Ta muse avec utilité
Dit plaisamment la vérité.
Chacun profite à ton école :
Tout en est beau, tout en est bon;
Et ta plus burlesque parole
Est souvent un docte sermon.

Laisse gronder tes envieux :
Ils ont beau crier en tous lieux
Qu'en vain tu charmes le vulgaire,
Que tes vers n'ont rien de plaisant :
Si tu savais un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairais pas tant.

Épitaphe de la mère de l'auteur.

1670.

Épouse d'un mari doux, simple, officieux,
Par la même douceur je sus plaire à ses yeux :
Nous ne sûmes jamais ni railler, ni médire.
Passant, ne t'enquiers point si de cette bonté
Tous mes enfants ont hérité :
Lis seulement ces vers, et garde-toi d'écrire.

Vers pour mettre au bas du portrait de mon père, greffier de la grand'chambre du Parlement de Paris.

1690.

Ce greffier, doux et pacifique,
De ses enfants au sang critique
N'eut point le talent redouté;
Mais, fameux par sa probité,

1. *Scipion*. (*Note de Boileau*.)
2. On a prétendu que les comédies publiées sous le nom de *Térence* (v. p. 199, note 5) avaient été composées par l'illustre Scipion Émilien, fils de Paul-Émile.

Reste de l'or du siècle antique,
Sa conduite dans le Palais
Partout pour exemple citée,
Mieux que leur plume si vantée
Fit la satire des Rolets [1].

M. Le Verrier, mon illustre ami, ayant fait graver mon portrait par Drevet [2], célèbre graveur, fit mettre au bas de ce portrait quatre vers, où l'on me fait ainsi parler :

1704.

Au joug de la raison asservissant la rime,
Et, même en imitant, toujours original,
J'ai su dans mes écrits, docte, enjoué, sublime,
Rassembler en moi Perse, Horace et Juvénal [3].

A quoi j'ai répondu par ces vers.

Oui, Le Verrier, c'est là mon fidèle portrait;
Et le graveur en chaque trait
A su très finement tracer sur mon visage
De tout faux bel esprit l'ennemi redouté.
Mais, dans les vers pompeux qu'au bas de cet ouvrage
Tu me fais prononcer avec tant de fierté,
D'un ami de la vérité
Qui peut reconnaître l'image?

Sur le buste de marbre qu'a fait de moi M. Girardon, premier sculpteur du roi.

Grâce au Phidias de notre âge [4],
Me voilà sûr de vivre autant que l'univers;
Et ne connût-on plus ni mon nom ni mes vers,

1. *Des fripons ;* allusion au vers si connu de la *Satire* I :

J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon.

V. p. 26, note 2

2. **Le Verrier** n'est pas illustre le moins du monde ; sans les vers de Boileau on ne connaîtrait même pas le nom de ce financier ami des lettres. En revanche, **Drevet** est célèbre comme graveur (1664-1739). Son fils et son neveu furent également des graveurs de très grand mérite.

3. On prétend que Boileau est le véritable auteur de ces quatre vers si bien frappés.

4. **Girardon** (1630-1715) est, en effet, un des plus grands sculpteurs des temps modernes. Son chef-

Dans ce marbre fameux, taillé sur mon visage,
De Girardon toujours on vantera l'ouvrage.

Vers pour mettre au bas du portrait de Tavernier [1], le célèbre voyageur.

1668.

De Paris à Delhi [2], du couchant à l'aurore,
Ce fameux voyageur courut plus d'une fois;
De l'Inde et de l'Hydaspe [3] il fréquenta les rois,
Et sur les bords du Gange on le révère encore.
En tous lieux sa vertu fut son plus sûr appui;
Et, bien qu'en nos climats, de retour aujourd'hui,
En foule à nos yeux il présente
Les plus rares trésors que le soleil enfante,
Il n'a rien rapporté de si rare que lui.

Vers pour mettre au bas du portrait de Mlle de Lamoignon.

1687.

Aux sublimes vertus nourrie en sa famille,
Cette admirable et sainte fille
En tous lieux signala son humble piété;
Jusqu'aux climats où naît et finit la clarté [5]
Fit ressentir l'effet de ses soins secourables,
Et jour et nuit pour Dieu pleine d'activité,
Consuma son repos, ses biens et sa santé,
A soulager les maux de tous les misérables.

d'œuvre est le tombeau de Richelieu, dans la chapelle de la Sorbonne. Girardon peut donc être comparé au sculpteur contemporain de Périclès qui avait fait le Jupiter olympien et la Minerve du Parthénon.

1. **Tavernier** (1605-1686), fit de fréquents voyages dans l'extrême Orient; il se livra au commerce des diamants et acquit ainsi une fortune immense. On a de lui des *Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes*, qui ont été souvent réimprimés et traduits en plusieurs langues.

2. Ville et royaume des Indes. (*Note de Boileau.*)

3. L'Hydaspe et le Gange sont des fleuves de l'Hindoustan.

4. Il était revenu des Indes avec près de trois millions de pierreries. (*Note de Boileau.*)

5. Mademoiselle de Lamoignon, sœur de M. le Premier Président, faisait tenir de l'argent aux missionnaires jusque dans les Indes orientales et occidentales. (*Note de Boileau.*)

Vers pour mettre au bas du portrait de défunt M. Hamon, médecin de Port-Royal [1].

1687.

Tout brillant de savoir, d'esprit et d'éloquence,
Il courut au désert chercher l'obscurité;
Aux pauvres consacra ses biens et sa science,
Et trente ans, dans le jeûne et dans l'obscurité,
Fit son unique volupté
Des travaux de la pénitence.

Vers pour mettre sous le buste du roi, fait par Girardon, l'année que les Allemands prirent Belgrade.

1688.

C'est ce roi si fameux dans la paix, dans la guerre,
Qui seul fait à son gré le destin de la terre.
Tout reconnait ses lois, ou brigue son appui.
De ses nombreux combats le Rhin frémit encore;
Et l'Europe en cent lieux a vu fuir devant lui
Tous ces héros si fiers, que l'on voit aujourd'hui
Faire fuir l'Ottoman au delà du Bosphore.

Vers pour mettre au bas du portrait de M. Racine

Du théâtre français l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits:
Et dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide et balancer Corneille [2].

1. Pierre **Hamon** (1618-1687) fut médecin de Port-Royal des Champs et laissa quelques ouvrages de piété. Racine demanda par son testament à être enterré aux pieds de ce vertueux solitaire.

2. Racine le fils communiqua aux éditeurs de Boileau, en 1740, une variante de ce quatrain, la voici à titre de curiosité :

Du théâtre français l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter Sophocle dans ses vers,
Et sans se perdre dans les airs,
Voler aussi haut que Corneille.

Vers pour mettre sous le portrait de M. de La Bruyère [1], au-devant de son livre des *Caractères du temps.*

1693.

Tout esprit orgueilleux qui s'aime
Par mes leçons se voit guéri ;
Et dans mon livre si chéri
Apprend à se haïr soi-même.

Épitaphe de M. Arnauld, docteur de Sorbonne.

1694.

Au pied de cet autel, de structure grossière,
Gît sans pompe, enfermé dans une vile bière,
Le plus savant mortel qui jamais ait écrit ;
Arnauld, qui, sur la grâce instruit par Jésus-Christ,
Combattant pour l'Église, a, dans l'Église même,
Souffert plus d'un outrage et plus d'un anathème.
Plein du feu qu'en son cœur souffla l'esprit divin,
Il terrassa Pélage [3], il foudroya Calvin [4] ;
De tous les faux docteurs confondit la morale.
Mais, pour fruit de son zèle, on l'a vu rebuté,
En cent lieux opprimé par leur noire cabale,
Errant, pauvre, banni, proscrit, persécuté :
Et même par sa mort leur fureur mal éteinte
N'aurait jamais laissé ses cendres en repos,
Si Dieu lui-même ici de son ouaille sainte
A ces loups dévorants n'avait caché les os.

1. **La Bruyère** (1644-1696) s'illustra par la publication d'un ouvrage intitulé *Les caractères ou les mœurs de ce siècle* (1687).

2. V. p. 30, note 4. Arnauld, mort en Flandre, fut enterré dans une chapelle près de Bruxelles. L'épitaphe que Boileau a composée pour lui est un acte de courage, car Louis XIV et les jésuites étaient au nombre des « loups dévorants » dont il parle au dernier vers.

3. Les *Molinistes*, adversaires d'Arnauld, étaient accusés de reproduire, après le jésuite espagnol **Molina**, les erreurs de **Pélage**, hérésiarque du ve siècle combattu par saint Augustin.

4. V. p. 80, note 4.

A Mme la présidente de Lamoignon, sur le portrait du père Bourdaloue qu'elle m'avait envoyé.

1704.

Du plus grand orateur dont la chaire se vante,
M'envoyer le portrait, illustre présidente,
C'est me faire un présent qui vaut mille présents.
J'ai connu Bourdaloue, et dès mes jeunes ans
Je fis de ses sermons mes plus chères délices [1].
Mais lui, de son côté lisant mes vains caprices,
Des censeurs de Trévoux n'eut point pour moi les yeux.
Ma franchise surtout gagna sa bienveillance,
Enfin, après Arnauld, ce fut l'illustre en France
Que j'admirai le plus et qui m'aima le mieux.

Le Bûcheron et la Mort [2]. (*Fable d'Esope.*)

1668.

Le dos chargé de bois, et le corps tout en eau,
Un pauvre bûcheron, dans l'extrême vieillesse,
Marchait en haletant de peine et de détresse.
Enfin, las de souffrir, jetant là son fardeau,
Plutôt que de s'en voir accablé de nouveau,
Il souhaite la Mort, et cent fois il l'appelle.
La Mort vint à la fin : « Que veux-tu? cria-t-elle.
— Qui? moi! dit-il alors prompt à se corriger :
Que tu m'aides à me charger. »

Sur Homère [3].

1702.

Quand la dernière fois, dans le sacré vallon,
La troupe des neuf Sœurs, par l'ordre d'Apollon,

1. **Bourdaloue** (1632-1704) ne commença à prêcher à la cour qu'en 1670, au moment où Bossuet cessait de s'y faire entendre.

2. Cette fable que Boileau composa l'année même où La Fontaine publiait son premier recueil, est détestable; celle du fabuliste est au contraire un chef-d'œuvre.

3. Cette pièce a été faite pour

Lut l'*Iliade* et l'*Odyssée*,
Chacune à les louer se montrant empressée :
« Apprenez un secret qu'ignore l'univers,
Leur dit alors le dieu des vers ;
Jadis avec Homère, aux rives du Permesse [1],
Dans ce bois de lauriers où seul il me suivait,
Je les fis toutes deux, plein d'une douce ivresse :
Je chantais, Homère écrivait. »

amener la traduction d'un vers grec de l'*Anthologie* dont voici le sens : « Je chantais, moi, le divin Homère écrivait sous ma dictée. »

1. Petite rivière de la Grèce ancienne ; elle prend sa source au pied du mont Hélicon, consacré aux Muses, de même que le Parnasse.

ÉPIGRAMMES

Sur un frère ainé que j'avais, et avec qui j'étais brouillé [1].

1669.

De mon frère, il est vrai, les écrits sont vantés ;
Il a cent belles qualités ;
Mais il n'a point pour moi d'affection sincère.
En lui je trouve un excellent auteur,
Un poète agréable, un très bon orateur ;
Mais je n'y trouve point de frère.

Contre Saint-Sorlin [2].

Dans le palais hier Bilain [3]
Voulait gager contre Ménage [4],
Qu'il était faux que Saint-Sorlin
Contre Arnauld [5] eût fait un ouvrage.
« Il en a fait, j'en sais le temps,
Dit un des plus fameux libraires,
Attendez... C'est depuis vingt ans ;
On en tira cent exemplaires.
— C'est beaucoup, dis-je en m'approchant ;
La pièce n'est pas si publique.
— Il faut compter, dit le marchand ;
Tout est encor dans ma boutique. »

1. Ce frère ainé, appelé **Gilles Boileau**, était poète de mérite : on a de lui, entre autres choses, une traduction du IVe Livre de l'*Énéide*, dans laquelle se trouvent de très beaux vers. Né en 1631, il était de l'Académie française à 29 ans ; il mourut en 1669, et ce fut l'auteur des *Satires* qui publia ses œuvres posthumes en 1670. La postérité n'aurait pas dû être mise au courant des jalousies de Gilles Boileau et de la vengeance qu'en tira son frère.

2. *Desmarets de Saint-Sorlin*, v. p. 30, note 5.

3. Avocat dont le véritable nom était *Vilain*.

4. V. p. 33, note 3.

5. V. p. 30, note 4.

Sur la première représentation de l'*Agésilas* [1] de M. de Corneille que j'avais vue.

1666.

J'ai vu l'*Agésilas*.
Hélas !

Sur la première représentation de l'*Attila*.

1667.

Après l'*Agésilas*,
Hélas !
Mais après l'*Attila*,
Holà [2] !

A M. Racine.

1674.

Racine, plains ma destinée :
C'est demain la triste journée,
Où le prophète Desmarets [3],
Armé de cette même foudre
Qui mit le Port-Royal en poudre,
Va me percer de mille traits :
C'en est fait : mon heure est venue.
Non que ma muse soutenue
De tes judicieux avis,
N'ait assez de quoi le confondre :
Mais, cher ami, pour lui répondre,
Hélas ! il faut lire *Clovis* [4].

1. *Agésilas* et *Attila* sont deux des plus mauvaises pièces de « Corneille vieilli. »

2. Voici le sens de cette épigramme : « Quand on a vu jouer Agésilas, on plaint Corneille d'être tombé si bas ; mais quand le poete, ne comprenant pas la portée des critiques qui lui ont été faites, continue et fait plus mal encore, il faut le siffler.

3. V. p. 30, note 5. Desmarets de Saint-Sorlin avait écrit contre Port-Royal, ce qui lui attira de la part de Nicole une vigoureuse riposte intitulée les *Visionnaires*.

4. Poème de Desmarets, ennuyeux à la mort. (*Note de Boileau.*)

A un médecin (Claude Perrault) [1].

1674.

Oui, j'ai dit dans mes vers qu'un célèbre assassin,
Laissant de Galien la science infertile,
D'ignorant médecin devint maçon habile [2].
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein,
Lubin, ma muse est trop correcte ;
Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,
Mais non pas habile architecte.

Sur une satire très mauvaise, que l'abbé Cotin [3] avait faite et qu'il faisait courir sous mon nom.

En vain par mille et mille outrages
Mes ennemis, dans leurs ouvrages,
Ont cru me rendre affreux aux yeux de l'univers.
Cotin, pour décrier mon style,
A pris un chemin plus facile :
C'est de m'attribuer ses vers.

Contre Cotin.

A quoi bon tant d'efforts, de larmes et de cris,
Cotin, pour faire ôter ton nom de mes ouvrages ?
Si tu veux du public éviter les outrages,
Fais effacer ton nom de tes propres écrits.

Contre un athée [4].

Alidor, assis dans sa chaise [5],
Médisant du ciel à son aise,

1. V. p. 201, note 3.

2. C'est une variante des premiers vers du 4e chant de l'*Art poétique* (v. p. 201).

3. V. p. 40, note 6.

4. Ces vers sont une réplique à un sonnet que Saint-Pavin (v. p. 30, note 6) avait écrit contre Boileau et qui finit par ces vers :

> En vérité je lui pardonne ;
> S'il n'eût mal parlé de personne
> On n'eût jamais parlé de lui.

5. Saint-Pavin était tellement goutteux qu'il ne pouvait marcher. (*Note de Boileau.*)

Peut bien médire aussi de moi.
Je ris de ses discours frivoles :
On sait fort bien que ses paroles
Ne sont pas articles de foi.

Vers en style de Chapelain [1], pour mettre à la fin de son poème de *la Pucelle*.

Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve ;
Et, de son lourd marteau martelant le bon sens,
A fait de méchants vers douze fois douze cents [2].

Le débiteur reconnaissant.

1681.

Je l'assistai dans l'indigence :
Il ne me rendit jamais rien.
Mais quoiqu'il me dût tout son bien,
Sans peine il souffrait ma présence.
Oh ! la rare reconnaissance !

A MM. Pradon et Bonnecorse [3], qui firent en même temps paraître contre moi chacun un volume d'injures.

1685.

Venez, Pradon et Bonnecorse,
Grands écrivains de même force,
De vos vers recevoir le prix ;
Venez prendre dans mes écrits
La place que vos noms demandent :
Linière et Perrin [4] vous attendent.

1. V. p. 46. note 1.
2. La *Pucelle* a douze livres, chacun de douze cents vers. (*Note de Boileau.*) Les six premiers livres seuls furent imprimés ; le nombre des vers n'est pas rigoureusement le même dans chaque livre.
3. Voir p. 68, note 5.
4. Voir p. 94, note 4; et p. 68, note 4.

A la fontaine de Bourbon [1], où l'auteur était allé prendre les eaux, et où il trouva un poète médiocre qui lui montra des vers de sa façon.

1687.

Oui, vous pouvez chasser l'humeur apoplectique,
Rendre le mouvement au corps paralytique,
Et guérir tous les maux les plus invétérés ;
Mais quand je lis ces vers par votre onde inspirés,
Il me paraît, admirable fontaine,
Que vous n'eûtes jamais la vertu d'Hippocrène [2].

Sur la manière de réciter du poète S*** [3].

Quand j'aperçois sous ce portique
Ce moine, au regard fanatique,
Lisant ces vers audacieux
Faits pour les habitants des cieux,
Ouvrir une bouche effroyable,
S'agiter, se tordre les mains ;
Il me semble en lui voir le diable,
Que Dieu force à louer les saints.

Imitation de Martial [4].

Paul, ce grand médecin, l'effroi de son quartier,
Qui causa plus de maux que la peste et la guerre,
Est curé maintenant, et met les gens en terre :
Il n'a point changé de métier.

A P*** (Charles Perrault) [5].

Ton oncle, dis-tu, l'assassin,
M'a guéri d'une maladie.

1. *Bourbon-l'Archambault*, chef-lieu de canton du département de l'Allier.

2. Source qui jaillissait au pied du mont Hélicon en Béotie.

3. Il s'agit ici du célèbre **Santeul**, chanoine de Saint-Victor (1630-1697). Poète latin aussi distingué qu'on peut l'être quand on écrit dans une langue morte; il se rendit surtout célèbre par ses *Hymnes*, qu'il put entendre chanter dans toutes les églises de Paris; on les y chantait encore en 1870.

4. **Martial** (40-100 ?) s'est fait un nom dans la littérature latine par ses *Épigrammes*, qui ont été traduites ou imitées par Marot, J.-B. Rousseau et beaucoup d'autres encore.

5. V. p. 151, note 5.

La preuve qu'il ne fut jamais mon médecin,
C'est que je suis encore en vie.

A M. P*** (Charles Perrault), sur les livres qu'il a faits contre les anciens.

Pour quelque vain discours, sottement avancé
Contre Homère, Platon, Cicéron ou Virgile,
Caligula [1] partout fut traité d'insensé,
Néron [2] de furieux, Adrien [3] d'imbécile.
Vous donc qui, dans la même erreur.
Avec plus d'ignorance, et non moins de fureur,
Attaquez ces héros de la Grèce et de Rome,
P***, fussiez-vous empereur,
Comment voulez-vous qu'on vous nomme?

Sur ce qu'on avait lu à l'Académie des vers contre Homère et contre Virgile.

1687.

Clio vint, l'autre jour, se plaindre au dieu des vers
Qu'en certain lieu de l'univers
On traitait d'auteurs froids, de poètes stériles,
Les Homères et les Virgiles.
« Cela ne saurait être, on s'est moqué de vous,
Reprit Apollon en courroux :
Où peut-on avoir dit une telle infamie?
Est-ce chez les Hurons, chez les Topinamboux [5] ?
— C'est à Paris. — C'est donc dans l'hôpital des fous?
— Non, c'est au Louvre, en pleine Académie [6]. »

Sur le même sujet.

J'ai traité de Topinamboux
Tous ces beaux censeurs, je l'avoue,

1. Empereur romain, successeur de Tibère (37-41).

2. Empereur romain, successeur de Claude (54-68).

3. Empereur romain, successeur de Trajan (117-138).

4. Muse de l'histoire.

5. Les *Hurons* étaient des sauvages de l'Amérique du Nord : les *Topinamboux* habitaient le Brésil.

6. L'Académie française tenait ses séances au *Louvre*, dans l'ancienne salle des gardes (aujourd'hui musée des Antiques).

Qui, de l'antiquité si follement jaloux,
Aiment tout ce qu'on hait, blâment tout ce qu'on loue ;
Et l'Académie, entre nous,
Souffrant chez soi de si grands fous,
Me semble un peu *Topinamboue*.

Contre Boyer et La Chapelle [1].

1693.

J'approuve que chez vous, messieurs, on examine
Qui du pompeux Corneille ou du tendre Racine
Excita dans Paris plus d'applaudissements :
Mais je voudrais qu'on cherchât tout d'un temps
(La question n'est pas moins belle)
Qui du fade Boyer ou du sec La Chapelle
Excita plus de sifflements.

Sur un portrait de l'auteur.

1699.

Ne cherchez point comment s'appelle
L'écrivain peint dans ce tableau :
A l'air dont il regarde et montre la *Pucelle* [2]
Qui ne reconnaîtrait Boileau ?

Sur une gravure qu'on a faite de moi.

Du poète Boileau tu vois ici l'image.
Quoi ! c'est là, diras-tu, ce critique achevé !
D'où vient ce noir chagrin qu'on lit sur son visage ?
— C'est de se voir si mal gravé.

1. Au sujet de Boyer, v. p. 201, note 6 : **La Chapelle** (1655-1723) a laissé quelques tragédies sans valeur, mais qu'il croyait être dans le style de Racine. Il était de l'Académie française depuis 1688.

2. Poème de Chapelain (v. p. 46, note 1).

Aux Révérends Pères Jésuites, auteurs du *Journal de Trévoux.*

1703.

Mes révérends pères en Dieu,
Et mes confrères en satire,
Dans vos écrits en plus d'un lieu,
Je vois qu'à mes dépens vous affectez de rire.
Mais ne craignez-vous point que pour rire de vous,
Relisant Juvénal, refeuilletant Horace,
Je ne ranime encor ma satirique audace?
Grands Aristarques de *** [1],
N'allez point de nouveau faire courir aux armes
Un athlète tout prêt à prendre son congé,
Qui, par vos traits malins au combat rengagé,
Peut encore aux rieurs faire verser des larmes.
Apprenez un mot de Régnier [2]
Notre célèbre devancier :
« Corsaires attaquant corsaires
Ne font pas, dit-il, leurs affaires. »

L'amateur d'horloges.

1704.

Sans cesse autour de six pendules,
De deux montres, de trois cadrans,
Lubin, depuis trente et quatre ans,
Occupe ses soins ridicules.
Mais à ce métier, s'il vous plaît,
A-t-il acquis quelque science?
Sans doute ; et c'est l'homme de France
Qui sait le mieux l'heure qu'il est [3].

1. *De Trévoux.* La rime suffisait à le faire deviner. **Aristarque**, nom d'un critique grec aussi éclairé que bienveillant, est devenu un nom commun, le contraire de **Zoïle**, le critique ignorant et injuste. Ce mot est employé ici par ironie.

2. V. p. 22, note 1.

3. On a substitué aux mots *le mieux* les mots *le moins*, parce qu'un homme qui consulte ainsi onze horloges difficilement d'accord a de grandes chances pour ne pas bien savoir l'heure.

FRAGMENT D'UN PROLOGUE D'OPÉRA

AVERTISSEMENT AU LECTEUR.

Mme de M*** et Mme de T***, sa sœur[1], lasses des opéras de M. Quinault, proposèrent au roi d'en faire faire un par M. Racine, qui s'engagea assez légèrement à leur donner cette satisfaction, ne songeant pas dans ce moment là à une chose dont il était plusieurs fois convenu avec moi, qu'on ne peut jamais faire un bon opéra, parce que la musique ne saurait narrer ; que les passions n'y peuvent être peintes dans toute l'étendue qu'elles demandent ; que d'ailleurs elle ne saurait souvent mettre en chant les expressions vraiment sublimes et courageuses. C'est ce que je lui représentai, quand il me déclara son engagement ; et il m'avoua que j'avais raison ; mais il était trop avancé pour reculer. Il commença dès lors en effet un opéra, dont le sujet était la chute de Phaéton. Il en fit même quelques vers qu'il récita au roi, qui en parut content. Mais comme M. Racine n'entreprenait cet ouvrage qu'à regret, il me témoigna résolûment qu'il ne l'achèverait point que je n'y travaillasse avec lui, et me déclara avant tout qu'il fallait que j'en composasse le prologue. J'eus beau lui représenter mon peu de talent pour ces sortes d'ouvrages, et que je n'avais jamais fait de vers d'amourettes : il persista dans sa résolution, et me dit qu'il me le ferait ordonner par le roi. Je songeai donc en moi-même à voir de quoi je serais capable, en cas que je fusse absolument obligé de travailler à un ouvrage si opposé à mon génie et à mon inclination. Ainsi, pour m'essayer, je traçai, sans en rien dire à personne, non pas même à M. Racine, le canevas d'un prologue; et j'en composai une première scène. Le sujet de cette scène était une dispute de la Poésie

1. Il s'agit ici de Mme **de Montespan** (1641-1707) et de Mme **de Thianges**, sa sœur, qui mourut en 1693. Ce projet d'opéra ne peut guère être postérieur à l'année 1677, date de la conversion de Racine.

et de la Musique, qui se querellaient sur l'excellence de leur art, et étaient enfin toutes prêtes à se séparer, lorsque tout à coup la déesse des accords, je veux dire l'Harmonie, descendait du ciel avec tous ses charmes et tous ses agréments, et les réconciliait. Elle devait dire ensuite la raison qui la faisait venir sur la terre, qui n'était autre que de divertir le prince de l'univers le plus digne d'être servi, et à qui elle devait le plus, puisque c'était lui qui la maintenait dans la France, où elle régnait en toutes choses. Elle ajoutait ensuite que, pour empêcher que quelque audacieux ne vînt troubler, en s'élevant contre un si grand prince, la gloire dont elle jouissait avec lui, elle voulait que dès aujourd'hui même, sans perdre de temps, on représentât sur la scène la chute de l'ambitieux Phaéton, Aussitôt tous les poètes et tous les musiciens, par son ordre, se retiraient et s'allaient habiller. Voilà le sujet de mon prologue, auquel je travaillai trois ou quatre jours avec un assez grand dégoût, tandis que M. Racine de son côté, avec non moins de dégoût, continuait à disposer le plan de son opéra, sur lequel je lui prodiguais mes conseils. Nous étions occupés à ce misérable travail, dont je ne sais si nous nous serions bien tirés, lorsque tout à coup un heureux incident nous tira d'affaire. L'incident fut que M. Quinault s'étant présenté au roi les larmes aux yeux, et lui ayant remontré l'affront qu'il allait recevoir s'il ne travaillait plus au divertissement de Sa Majesté, le roi, touché de compassion, déclara franchement aux dames dont j'ai parlé, qu'il ne pouvait se résoudre à lui donner ce déplaisir. *Sic nos servavit Apollo*[1]. Nous retournâmes donc, M. Racine et moi, à notre premier emploi, et il ne fut plus mention de notre opéra, dont il ne resta que quelques vers de M. Racine, qu'on n'a point trouvés dans ses papiers après sa mort, et que vraisemblablement il avait supprimés par délicatesse de conscience, à cause qu'il y était parlé d'amour. Pour moi, comme il n'était point question d'amourettes dans la scène que j'avais composée, non seulement je n'ai pas jugé à propos de la supprimer ; mais je la donne ici au public, persuadé qu'elle fera plaisir aux lecteurs, qui ne seront peut-être pas fâchés de voir de quelle manière je m'y étais pris pour adoucir l'amertume et la force de ma poésie

1. C'est ainsi qu'Apollon nous préserva.

satirique, et pour me jeter dans le style doucereux. C'est de quoi ils pourront juger par le fragment que je leur présente ici, et que je leur présente avec d'autant plus de confiance, qu'étant fort court, s'il ne les divertit, il ne leur laissera pas du moins le temps de s'ennuyer.

PROLOGUE D'OPÉRA

LA POÉSIE, LA MUSIQUE.

LA POÉSIE.

Quoi! par de vains accords et des sons impuissants,
Vous croyez exprimer tout ce que je sais dire!

LA MUSIQUE.

Aux doux transports qu'Apollon vous inspire,
Je crois pouvoir mêler la douceur de mes chants.

LA POÉSIE.

Oui, vous pouvez, aux bords d'une fontaine,
Avec moi soupirer une amoureuse peine,
Faire gémir Tircis, faire craindre Clymène [1];
Mais, quand je fais parler les héros et les dieux,
Vos chants audacieux
Ne me sauraient prêter qu'une cadence vaine.
Quittez ce soin ambitieux.

LA MUSIQUE.

Je sais l'art d'embellir vos plus rares merveilles.

LA POÉSIE.

On ne veut plus alors entendre votre voix.

LA MUSIQUE.

Pour entendre mes sons, les rochers et les bois
Ont jadis trouvé des oreilles.

1. Noms de berger et de bergère.

LA POÉSIE.

Ah! c'en est trop, ma sœur, il faut nous séparer.
Je vais me retirer;
Nous allons voir sans moi ce que vous saurez faire.

LA MUSIQUE.

Je saurai divertir et plaire;
Et mes chants moins forcés n'en seront que plus doux.

LA POÉSIE.

Hé bien, ma sœur, séparons-nous.

LA MUSIQUE.

Séparons-nous.

CHŒUR DE POÈTES ET DE MUSICIENS.

Séparons-nous, séparons-nous.

LA POÉSIE.

Mais quelle puissance inconnue
Malgré moi m'arrête en ces lieux?

LA MUSIQUE.

Quelle divinité sort du sein de la nue?

LA POÉSIE.

Quels chants mélodieux
Font retentir ici leur douceur infinie?

LA MUSIQUE.

Ah! c'est la divine Harmonie
Qui descend des cieux!

LA POÉSIE.

Qu'elle étale à nos yeux
De grâces naturelles!

LA MUSIQUE.

Quel bonheur imprévu la fait ici revoir!

LA POÉSIE ET LA MUSIQUE.

Oublions nos querelles,
Il faut nous accorder pour la bien recevoir.

CHŒUR DE POÈTES ET DE MUSICIENS.

Oublions nos querelles,
Il faut nous accorder pour la bien recevoir.

LES HÉROS DE ROMAN

DIALOGUE A LA MANIÈRE DE LUCIEN[1]

1664 OU 1665

[L'auteur des *Satires* attachait une véritable importance à son *Dialogue sur les Héros de roman;* il a même dit en 1710, un an à peine avant sa mort, que c'était peut-être « le moins frivole » de tous ses ouvrages. La postérité n'est pas de cet avis; mais il peut être intéressant de voir comment Boileau, se faisant l'auxiliaire de Molière, attaquait le mauvais goût des prosateurs de son temps. Le *Dialogue* présente quelques analogies avec les *Précieuses ridicules* de Molière, représentées six ou sept ans auparavant. Il n'a pas sans doute la vivacité de la comédie qui eut un si légitime succès en 1659; mais il est gai, il ne sent nullement le pédantisme, et c'est partout le langage du parfait bon sens].

DISCOURS SUR CE DIALOGUE

COMPOSÉ EN 1710.

Le dialogue qu'on donne ici au public a été composé à l'occasion de cette prodigieuse multitude de romans qui parurent vers le milieu du siècle précédent, et dont voici en peu de mots l'origine. Honoré d'Urfé[2], homme de fort grande qualité dans le Lyonnais, et très enclin à l'amour, voulant faire valoir un grand nombre de vers qu'il avait composés pour ses maîtresses, et rassembler en un corps plusieurs aventures amoureuses qui lui étaient arrivées, s'avisa d'une invention très agréable. Il feignit que dans le Forez, petit pays contigu à la Limagne d'Auvergne, il y avait eu, du temps de nos premiers rois, une troupe de ber-

1. Écrivain grec d'une étonnante fécondité. **Lucien** (118? - 204?) a laissé entre autres ouvrages satiriques des *Dialogues des morts* justement admirés.

2. **Honoré d'Urfé** (1567-1625) est surtout célèbre par son roman de l'*Astrée*, dont la première partie parut en 1610; l'ouvrage était inachevé, il fut complété après la mort de l'auteur par son secrétaire, nommé Baro.

gers et de bergères qui habitaient sur les bords de la rivière du Lignon, et qui, assez accommodés des biens de la fortune, ne laissaient pas néanmoins, par un simple amusement, et pour leur seul plaisir, de mener paître eux-mêmes leurs troupeaux. Tous ces bergers et toutes ces bergères étant d'un fort grand loisir, l'amour, comme on le peut penser, et comme il le raconte lui-même, ne tarda guère à les y venir troubler, et produisit quantité d'événements considérables. D'Urfé y fit arriver toutes ces aventures, parmi lesquelles il en mêla beaucoup d'autres, et enchâssa les vers dont j'ai parlé, qui, tout méchants qu'ils étaient, ne laissèrent pas d'être soufferts, et de passer à la faveur de l'art avec lequel il les mit en œuvre : car il soutint tout cela d'une narration également vive et fleurie, de fictions très ingénieuses et de caractères aussi finement imaginés qu'agréablement variés et bien suivis. Il composa ainsi un roman qui lui acquit beaucoup de réputation, et qui fut fort estimé, même des gens du goût le plus exquis ; bien que la morale en fût vicieuse, ne prêchant que l'amour et la mollesse, et allant quelquefois jusqu'à blesser un peu la pudeur. Il en fit quatre volumes qu'il intitula ASTRÉE, du nom de la plus belle de ses bergères ; et sur ces entrefaites étant mort, Baro[1], son ami, et, selon quelques-uns, son domestique, en composa sur ses mémoires un cinquième tome qui en formait la conclusion, et qui ne fut guère moins bien reçu que les quatre autres volumes. Le grand succès de ce roman échauffa si bien les beaux esprits d'alors, qu'ils en firent à son imitation quantité de semblables, dont il y en avait même de dix et de douze volumes ; et ce fut quelque temps comme une espèce de débordement sur le Parnasse. On vantait surtout ceux de Gomberville[2], de La Calprenède[3], de Desmarets et de Scudéry[5]. Mais ces imitateurs s'effor-

1. Balthasar **Baro** (1600-1650) ne s'est pas contenté d'achever l'*Astrée* en 1627 ; il publia aussi des *Pastorales*, *Tragédies*, *Poèmes*, etc., qui lui ouvrirent les portes de l'Académie française.

2. **Marin Le Roi de Gomberville** (1600-1647) fut historien, poète et romancier ; il publia les romans de *Caritie* (1622), de *Polexandre* (1632) et quelques autres encore.

3. V. au sujet de La Calprenède, p. 189, note 3.

4. Il a été souvent question de Desmarets de Saint-Sorlin dans les œuvres de Boileau (v. p. 30, note 5) ; comme romancier, Desmarets de Saint-Sorlin avait publié *Ariane;* v. au sujet de Mlle de Scudéry, p. 36, note 4.

çant mal à propos d'enchérir sur l'original, et prétendant ennoblir ses caractères, tombèrent, à mon avis, dans une très grande puérilité ; car, au lieu de prendre, comme lui, pour leurs héros, des bergers occupés du seul soin de gagner le cœur de leurs maîtresses, ils prirent, pour leur donner cette étrange occupation, non seulement des princes et des rois, mais les plus fameux capitaines de l'antiquité, qu'ils peignirent pleins du même esprit que ces bergers, ayant à leur exemple fait comme une espèce de vœu de ne parler jamais et de n'entendre jamais parler que d'amour. De sorte qu'au lieu que d'Urfé dans son *Astrée*, de bergers très frivoles avait fait des héros de roman considérables; ces auteurs, au contraire, des héros les plus considérables de l'histoire firent des bergers très frivoles, et quelquefois même des bourgeois [1], encore plus frivoles que ces bergers. Leurs ouvrages néanmoins ne laissèrent pas de trouver un nombre infini d'admirateurs, et eurent longtemps une fort grande vogue. Mais ceux qui s'attirèrent le plus d'applaudissements, ce furent le *Cyrus* et la *Clélie* de Mlle de Scudéry, sœur de l'auteur du même nom. Cependant, non seulement elle tomba dans la même puérilité, mais elle la poussa encore à un plus grand excès. Si bien qu'au lieu de représenter, comme elle devait, dans la personne de Cyrus, un roi promis par les prophètes, tel qu'il est exprimé dans la Bible, ou, comme le peint Hérodote, le plus grand conquérant que l'on eût encore vu, ou enfin tel qu'il est figuré dans Xénophon, qui a fait aussi bien qu'elle un roman de la vie de ce prince [2] ; au lieu, dis-je, d'en faire un modèle de toute perfection, elle en composa un Artamène plus fou que tous les Céladons et tous les Sylvandres [3], qui n'est occupé que du seul soin de sa Mandane, qui ne sait du matin au soir que lamenter, gémir et filer le parfait amour. Elle a encore fait pis dans son autre roman intitulé *Clélie*, où elle représente tous les héros de la république romaine naissante, les Horatius Coclès, les Mucius Scévola, les Clélie, les Lucrèce, les Brutus, encore plus amoureux qu'Artamène,

1. Les auteurs de ces romans, sous le nom de ces héros, peignaient quelquefois le caractère de leurs amis particuliers, gens de peu de conséquence. (*Note de Boileau.*)

2. La *Cyropédie* ou éducation de Cyrus, est en effet un roman analogue par certains côtés au *Télémaque* de Fénelon; Xénophon y conduit Cyrus jusqu'à sa mort.

3. Bergers du roman de l'*Astrée*. (*Note de Boileau.*)

ne s'occupant qu'à tracer des cartes géographiques d'amour[1], qu'à se proposer les uns aux autres des questions et des énigmes galantes; en un mot, qu'à faire tout ce qui paraît le plus opposé au caractère et à la gravité héroïque de ces premiers Romains.

Comme j'étais fort jeune dans le temps que tous ces romans, tant ceux de Mlle de Scudéry, que ceux de La Calprenède et de tous les autres, faisaient le plus d'éclat, je les lus, ainsi que les lisait tout le monde, avec beaucoup d'admiration; et je les regardai comme des chefs-d'œuvre de notre langue[2]. Mais enfin mes années étant accrues, et la raison m'ayant ouvert les yeux, je reconnus la puérilité de ces ouvrages. Si bien que l'esprit satirique commençant à dominer en moi, je ne me donnai point de repos que je n'eusse fait contre ces romans un dialogue à la manière de Lucien, où j'attaquais non seulement leur peu de solidité, mais leur afféterie précieuse de langage, leurs conversations vagues et frivoles, les portraits avantageux faits à chaque bout de champ[3] de personnes de très médiocre beauté et quelquefois mêmes laides par excès, et tout ce long verbiage d'amour qui n'a point de fin. Cependant, comme Mlle de Scudéry était alors vivante, je me contentai de composer ce dialogue dans ma tête; et bien loin de le faire imprimer, je gagnai même sur moi de ne point l'écrire, et de ne point le laisser voir sur le papier, ne voulant pas donner ce chagrin à une fille qui, après tout, avait beaucoup de mérite, et qui, s'il en faut croire tous ceux qui l'ont connue, nonobstant la mauvaise morale enseignée dans ses romans, avait encore plus de probité et d'honneur que d'esprit. Mais aujourd'hui qu'enfin la mort *l'a rayée du nombre des humains*[4], elle et tous les autres compositeurs de romans, je crois qu'on ne trouvera pas mauvais que je donne au public mon dialogue tel que je l'ai retrouvé dans ma mémoire. Cela me paraît d'autant plus nécessaire, qu'en ma jeunesse l'ayant récité plusieurs fois dans des compagnies où il se trouvait

1. Allusion à la carte du pays de *Tendre* qui se trouve dans le roman de *Clélie* (v. p. 188, note 7).

2. Boileau a pourtant dit, dans une de ses Épitres, qu'il avait :

..... Dès quinze ans la haine d'un sot livre.

3. C'est la locution familière *à tout bout de champ*.

4. Allusion aux vers de Boileau lui-même relatifs à Molière (*Épitre* VII) :

Mais sitôt que d'un trait de ses fatales mains
La Parque l'eût *rayé du nombre des humains*

des gens qui avaient beaucoup de mémoire [1], ces personnes en ont retenu plusieurs lambeaux, dont elles ont ensuite composé un ouvrage, qu'on a distribué sous le nom de *Dialogue de M. Despréaux*, et qui a été imprimé plusieurs fois dans les pays étrangers. Mais enfin le voici donné de ma main. Je ne sais s'il s'attirera les mêmes applaudissements qu'il s'attirait autrefois dans les fréquents récits que j'étais obligé d'en faire ; car, outre qu'en le récitant je donnais à tous les personnages que j'y introduisais le ton qui leur convenait, ces romans étant alors lus de tout le monde, on concevait aisément la finesse des railleries qui y sont ; mais maintenant que les voilà tombés dans l'oubli, et qu'on ne les lit presque plus, je doute que mon dialogue fasse le même effet. Ce que je sais pourtant, à n'en point douter, c'est que tous les gens d'esprit et de véritable vertu me rendront justice, et reconnaîtront sans peine que, sous le voile d'une fiction en apparence extrêmement badine, folle, outrée, où il n'arrive rien qui soit dans la vérité et dans la vraisemblance, je leur donne peut-être ici le moins frivole ouvrage qui soit encore sorti de ma plume [2].

DIALOGUE

MINOS, *sortant du lieu où il rend la justice, proche du palais de Pluton.* — Maudit soit l'impertinent harangueur qui m'a tenu toute la matinée ! Il s'agissait d'un méchant drap qu'on a dérobé à un savetier en passant le fleuve ; et jamais je n'ai tant ouï parler d'Aristote. Il n'y a point de loi qu'il ne m'ait citée.

PLUTON. — Vous voilà bien en colère, Minos.

MINOS. — Ah ! c'est vous, roi des enfers. Qui vous amène ?

PLUTON. — Je viens ici pour vous en instruire ; mais auparavant peut-on savoir quel est cet avocat qui vous a si

1. On raconte que Daguesseau, entendant Boileau réciter une de ses œuvres inédites, lui dit qu'il la connaissait déjà, et que pour preuve il la lui récita tout entière sans faire la moindre faute ; nos contemporains n'ont plus ce genre de mémoire.

2. Il faut remarquer que Boileau écrivait ceci en 1710, longtemps après avoir composé tous ses ouvrages.

doctement ennuyé ce matin? Est-ce que Huot et Martinet [1] sont morts?

MINOS. — Non, grâce au ciel; mais c'est un jeune mort qui a été sans doute à leur école. Bien qu'il n'ait dit que des sottises, il n'en a avancé pas une qu'il n'ait appuyée de l'autorité de tous les anciens; et quoiqu'il les fît parler de la plus mauvaise grâce du monde, il leur a donné à tous, en les citant, de la galanterie, de la gentillesse et de la bonne grâce. « Platon dit galamment dans son *Timée*... Sénèque est joli dans son *Traité des Bienfaits*... Ésope a bonne grâce dans un de ses apologues [2]... »

PLUTON. — Vous me peignez là un maître impertinent; mais pourquoi le laissiez-vous parler si longtemps? Que ne lui imposiez-vous silence?

MINOS. — Silence, lui! C'est bien un homme qu'on puisse faire taire quand il a commencé à parler! J'ai eu beau faire semblant vingt fois de me vouloir lever de mon siège; j'ai eu beau lui crier : « Avocat, concluez, de grâce; concluez, avocat. » Il a été jusqu'au bout, et a tenu à lui seul toute l'audience. Pour moi, je ne vis jamais une telle fureur de parler; et si ce désordre-là continue, je crois que je serai obligé de quitter la charge.

PLUTON. — Il est vrai que les morts n'ont jamais été si sots qu'aujourd'hui. Il n'est pas venu ici depuis longtemps une ombre qui eût le sens commun; et, sans parler des gens de palais, je ne vois rien de si impertinent [3] que ceux qu'ils nomment gens du monde. Ils parlent tous un certain langage qu'ils appellent galanterie; et quand nous leur témoignons, Proserpine et moi, que cela nous choque, ils nous traitent de bourgeois, et disent que nous ne sommes pas galants. On m'a assuré même que cette pestilente galanterie avait infecté tous les pays infernaux, et même les champs Élysées; de sorte que les héros, et surtout les héroïnes qui les habitent, sont aujourd'hui les plus sottes gens du monde, grâce à certains auteurs qui leur ont appris, dit-on, ce beau langage, et qui en ont fait des amoureux transis. A vous dire le vrai, j'ai bien de la peine

1. V. au sujet de Huot, p. 30, note 1; **Martinet**, autre avocat contemporain, célèbre de son temps, mais oublié depuis.

2. Manières de parler de ce temps-là, fort communes dans le barreau. (*Note de Boileau.*)

3. *De si déplacé.*

à le croire. J'ai bien de la peine, dis-je, à m'imaginer que les Cyrus et les Alexandre soient devenus tout à coup, comme on veut me le faire entendre, des Tircis et des Céladons. Pour m'en éclaircir donc moi-même par mes propres yeux, j'ai donné ordre qu'on fît venir ici aujourd'hui des champs Elysées et de toutes les autres régions de l'enfer les plus célèbres d'entre ces héros : et j'ai fait préparer pour les recevoir ce grand salon, où vous voyez que sont postés mes gardes. Mais où est Rhadamante ?

MINOS. — Qui ? Rhadamante ? il est allé dans le Tartare pour y voir entrer un lieutenant criminel [1], nouvellement arrivé de l'autre monde, où il a, dit-on, été, tant qu'il a vécu, aussi célèbre par sa grande capacité dans les affaires de judicature, que diffamé par son excessive avarice.

PLUTON. — N'est-ce pas celui qui pensa se faire tuer une seconde fois, pour une obole qu'il ne voulut pas payer à Caron en passant le fleuve ?

MINOS. — C'est celui-là même. Avez-vous vu sa femme ? c'était une chose à peindre que l'entrée qu'elle fit ici. Elle était couverte d'un linceul de satin.

PLUTON. — Comment ? de satin ? Voilà une grande magnificence.

MINOS. — Au contraire, c'est une épargne : car tout cet accoutrement n'était autre chose que trois thèses cousues ensemble, dont on avait fait présent à son mari en l'autre monde. O la vilaine ombre ! Je crains qu'elle n'empeste tout l'enfer. J'ai tous les jours les oreilles rebattues de ses larcins. Elle vola avant-hier la quenouille de Clothon [2] ; et c'est elle qui avait dérobé ce drap, dont on m'a tant étourdi ce matin, à un savetier qu'elle attendait au passage. De quoi vous êtes-vous avisé de charger les enfers d'une si dangereuse créature ?

PLUTON. — Il fallait bien qu'elle suivît son mari. Il n'aurait pas été bien damné sans elle. Mais, à propos de Rhadamante, le voici lui-même, si je ne me trompe, qui vient à nous. Qu'a-t-il ? Il paraît tout effrayé ?

RHADAMANTE. — Puissant roi des enfers, je viens vous avertir qu'il faut songer tout de bon à vous défendre, vous

1. Le lieutenant criminel Tardieu et sa femme avaient été assassinés à Paris la même année que je fis ce dialogue, c'est à savoir en 1664. (*Note de Boileau.*)

2. Une des trois Parques.

et votre royaume. Il y a un grand parti formé contre vous dans le Tartare. Tous les criminels, résolus de ne vous plus obéir, ont pris les armes. J'ai rencontré là-bas Prométhée avec son vautour sur le poing, Tantale est ivre comme une soupe ; et Sisyphe, assis sur son rocher, exhorte tous ses voisins à secouer le joug de votre domination.

MINOS. — O les scélérats ! il y a longtemps que je prévoyais ce malheur.

PLUTON. — Ne craignez rien, Minos. Je sais bien le moyen de les réduire. Mais ne perdons point de temps. Qu'on fortifie les avenues. Qu'on redouble la garde de mes Furies. Qu'on arme toutes les milices de l'enfer. Qu'on lâche Cerbère. Vous, Rhadamanthe, allez-vous-en dire à Mercure qu'il nous fasse venir l'artillerie de mon frère Jupiter. Cependant vous, Minos, demeurez avec moi. Voyons nos héros, s'ils sont en état de nous aider. J'ai été bien inspiré de les mander aujourd'hui. Mais quel est ce bonhomme qui vient à nous avec son bâton et sa besace ? Ha ! c'est ce fou de Diogène. Que viens-tu chercher ici ?

DIOGÈNE. — J'ai appris la nécessité de vos affaires ; et, comme votre fidèle sujet, je viens vous offrir mon bâton.

PLUTON. — Nous voilà bien forts avec ton bâton.

DIOGÈNE. — Ne pensez pas vous moquer. Je ne serai peut-être pas le plus inutile de tous ceux que vous avez envoyé chercher.

PLUTON. — Eh quoi ! nos héros ne viennent-ils pas ?

DIOGÈNE. — Oui, je viens de rencontrer une troupe de fous, là-bas. Je crois que ce sont eux. Est-ce que vous avez envie de donner le bal ?

PLUTON. — Pourquoi le bal ?

DIOGÈNE. — C'est qu'ils sont en fort bon équipage pour danser. Ils sont jolis, ma foi ; je n'ai jamais rien vu de si dameret [1] ni de si galant.

PLUTON. — Tout beau, Diogène. Tu te mêles toujours de railler. Je n'aime point les satiriques. Et puis ce sont des héros, pour lesquels on doit avoir du respect.

DIOGÈNE. — Vous en allez juger vous-même tout à l'heure ; car je les vois déjà qui paraissent. Approchez, fameux héros, et vous aussi, héroïnes encore plus fameuses, autrefois

1. V. p. 189, note 1.

l'admiration de toute la terre. Voici une belle occasion de vous signaler. Venez ici tous en foule.

PLUTON. — Tais-toi. Je veux que chacun vienne l'un après l'autre, accompagné tout au plus de quelqu'un de ses confidents. Mais avant tout, Minos, passons, vous et moi, dans ce salon que j'ai fait, comme je vous ai dit, préparer pour les recevoir, et où j'ai ordonné qu'on mît nos sièges, avec une balustrade qui nous sépare du reste de l'assemblée. Entrons. Bon. Voilà tout disposé ainsi que je le souhaitais. Suis-nous, Diogène, j'ai besoin de toi pour nous dire le nom des héros qui vont arriver. Car de la manière dont je vois que tu as fait connaissance avec eux, personne ne me peut mieux rendre ce service que toi.

DIOGÈNE. — Je ferai de mon mieux.

PLUTON. — Tiens-toi donc ici près de moi. Vous, gardes, au moment que j'aurai interrogé ceux qui seront entrés, qu'on les fasse passer dans les longues et ténébreuses galeries qui sont adossées à ce salon, et qu'on leur dise d'y aller attendre mes ordres. Asseyons-nous. Qui est celui qui vient le premier de tous, nonchalamment appuyé sur son écuyer?

DIOGÈNE. — C'est le grand Cyrus.

PLUTON. — Quoi! ce grand roi qui transféra l'empire des Mèdes aux Perses, qui a tant gagné de batailles? De son temps les hommes venaient ici tous les jours par trente et quarante mille. Jamais personne n'y en a tant envoyé.

DIOGÈNE. — Au moins ne l'allez pas appeler *Cyrus.*

PLUTON. — Pourquoi?

DIOGÈNE. — Ce n'est plus son nom. Il s'appelle maintenant *Artamène.*

PLUTON. — Artamène! et où a-t-il pêché ce nom-là? Je ne me souviens point de l'avoir jamais lu.

DIOGÈNE. — Je vois bien que vous ne savez pas son histoire.

PLUTON. — Qui? moi? Je sais aussi bien mon Hérodote[1] qu'un autre.

DIOGÈNE. — Oui; mais avec tout cela, diriez-vous bien pourquoi Cyrus a tant conquis de provinces, traversé l'Asie,

1. **Hérodote**, célèbre historien grec du Ve siècle avant J.-C., a raconté l'histoire, ou plutôt la légende fabuleuse de la vie et de la mort de Cyrus; et pourtant Cyrus vivait moins de 150 ans avant Hérodote.

la Médie, l'Hyrcanie, la Perse, et ravagé enfin plus de la moitié du monde?

PLUTON. — Belle demande! c'est que c'était un prince ambitieux, qui voulait que toute la terre lui fût soumise.

DIOGÈNE. — Point du tout. C'est qu'il voulait délivrer sa princesse, qui avait été enlevée.

PLUTON. — Quelle princesse?

DIOGÈNE. — Mandane.

PLUTON. — Mandane?

DIOGÈNE. — Oui, et savez-vous combien elle a été enlevée de fois?

PLUTON. — Où veux-tu que je l'aille chercher?

DIOGÈNE. — Huit fois.

MINOS. — Voilà une beauté qui a passé par bien des mains.

DIOGÈNE. — Cela est vrai; mais tous ses ravisseurs étaient les scélérats du monde les plus vertueux. Assurément ils n'ont pas osé lui toucher.

PLUTON. — J'en doute. Mais laissons là ce fou de Diogène. Il faut parler à Cyrus lui-même. Eh bien! Cyrus, il faut combattre. Je vous ai envoyé chercher pour vous donner le commandement de mes troupes. Il ne répond rien! Qu'a-t-il? Vous diriez qu'il ne sait où il est.

CYRUS. — Eh! divine princesse!

PLUTON. — Quoi?

CYRUS. — Ah! injuste Mandane!

PLUTON. — Plaît-il?

CYRUS. — Tu me flattes, trop complaisant Féraulas. Es-tu si peu sage que de penser que Mandane, l'illustre Mandane, puisse jamais tourner les yeux sur l'infortuné Artamène? Aimons-la toutefois. Mais aimerons-nous une cruelle? Servirons-nous une insensible? Adorerons-nous une inexorable? Oui, Cyrus, il faut aimer une cruelle. Oui, Artamène, il faut servir une insensible. Oui, fils de Cambyse, il faut adorer l'inexorable fille de Cyaxare [1].

PLUTON. — Il est fou. Je crois que Diogène a dit vrai.

DIOGÈNE. — Vous voyez bien que vous ne saviez pas son histoire. Mais faites approcher son écuyer Féraulas; il ne demande pas mieux que de vous la conter; il sait par cœur tout ce qui s'est passé dans l'esprit de son maître, et a tenu un registre exact de toutes les paroles que son

1. Affectation du style du *Cyrus* imitée. (*Note de Boileau.*)

maître a dites en lui-même depuis qu'il est au monde, avec un rouleau de ses lettres qu'il a toujours dans sa poche. A la vérité, vous êtes en danger de bâiller un peu ; car ses narrations ne sont pas fort courtes.

PLUTON. — Oh ! j'ai bien le temps de cela !

CYRUS. — Mais, trop engageante personne...

PLUTON. — Quel langage ! A-t-on jamais parlé de la sorte ? Mais dites-moi, vous, trop pleurant Artamène, est-ce que vous n'avez pas envie de combattre ?

CYRUS. — Eh ! de grâce, généreux Pluton, souffrez que j'aille entendre l'histoire d'Aglatidas et d'Amestris, qu'on me va conter. Rendons ce devoir à deux illustres malheureux. Cependant voici le fidèle Féraulas, que je vous laisse, qui vous instruira positivement de l'histoire de ma vie, et de l'impossibilité de mon bonheur.

PLUTON. — Je n'en veux point être instruit, moi. Qu'on me chasse ce grand pleureux.

CYRUS. — Eh ! de grâce !

PLUTON. — Si tu ne sors...

CYRUS. — En effet...

PLUTON. — Si tu ne t'en vas...

CYRUS. — En mon particulier...

PLUTON. — Si tu ne te retires... A la fin le voilà dehors. A-t-on jamais vu tant pleurer ?

DIOGÈNE. — Vraiment il n'est pas au bout, puisqu'il n'en est qu'à l'histoire d'Aglatidas et d'Amestris. Il a encore neuf gros tomes à faire ce joli métier.

PLUTON. — Hé bien ! qu'il remplisse, s'il veut, cent volumes de ses folies J'ai d'autres affaires présentement qu'à l'entendre. Mais quelle est cette femme que je vois qui arrive ?

DIOGÈNE. — Ne reconnaissez-vous pas Tomyris [1] ?

PLUTON. — Quoi ! cette reine sauvage des Massagètes, qui fit plonger la tête de Cyrus dans un vaisseau de sang humain ? celle-ci ne pleurera pas, j'en réponds. Qu'est-ce qu'elle cherche ?

TOMYRIS.

Que l'on cherche partout mes tablettes perdues ;
Mais que sans les ouvrir elles me soient rendues [2].

1. Cette phrase, omise dans l'édition de 1713, a été rétablie dans les éditions suivantes.

2. Ce sont les deux premiers vers de la tragédie de *Cyrus*, faite par M. Quinault, et c'est Tomyris qui

DIOGÈNE. — Des tablettes ! Je ne les ai pas, au moins. Ce n'est pas un meuble pour moi que des tablettes ; et l'on prend assez de soin de retenir mes bons mots, sans que j'aie besoin de les recueillir moi-même dans des tablettes.

PLUTON. — Je pense qu'elle ne fera que chercher. Elle a tantôt visité tous les coins et recoins de cette salle. Qu'y avait-il donc de si précieux dans vos tablettes, grande reine ?

TOMYRIS. — Un madrigal que j'ai fait ce matin pour le charmant ennemi que j'aime.

MINOS. — Hélas ! qu'elle est doucereuse !

DIOGÈNE. — Je suis fâché que ses tablettes soient perdues. Je serais curieux de voir un madrigal massagète.

PLUTON. — Mais qui est donc ce charmant ennemi qu'elle aime ?

DIOGÈNE. — C'est ce même Cyrus qui vient de sortir tout à l'heure.

PLUTON. — Bon ! aurait-elle fait égorger l'objet de sa passion ?

DIOGÈNE. — Égorgé ! C'est une erreur dont on a abusé seulement durant vingt-cinq siècles ; et cela par la faute du gazetier de Scythie, qui répandit mal à propos la nouvelle de sa mort sur un faux bruit. On en est détrompé depuis quatorze ou quinze ans[1].

PLUTON. — Vraiment je le croyais encore. Cependant, soit que le gazetier de Scythie se soit trompé ou non, qu'elle s'en aille dans ces galeries chercher, si elle veut, son charmant ennemi, et qu'elle ne s'opiniâtre pas davantage à retrouver des tablettes que vraisemblablement elle a perdues par sa négligence, et que sûrement aucun de nous n'a volées. Mais quelle est cette voix robuste que j'entends là-bas qui fredonne un air ?

DIOGÈNE. — C'est ce grand borgne d'Horatius Coclès qui chante ici proche, comme m'a dit un de vos gardes, à un écho qu'il a trouvé, une chanson qu'il a faite pour Clélie.

PLUTON. — Qu'a donc ce fou de Minos, qu'il crève de rire ?

MINOS. — Et qui ne rirait ? Horatius Coclès chantant à l'écho !

ouvre le théâtre par ces deux vers. (*Note de Boileau.*) — Ce sont les premiers vers, non de la tragédie, mais de la scène v de l'acte Ier.

1. Il est plus que probable que Cyrus n'est pas mort chez les Massagètes ; les anciens Perses montraient son tombeau.

PLUTON. — Il est vrai que la chose est assez nouvelle. Cela est à voir. Qu'on le fasse entrer, et qu'il n'interrompe point pour cela sa chanson, que Minos vraisemblablement sera bien aise d'entendre de plus près.

MINOS. — Assurément.

HORATIUS COCLÈS, *chantant la reprise de la chanson qu'il chante dans Clélie :*

Et Phénisse même publie
Qu'il n'est rien si beau que Clélie.

DIOGÈNE. — Je pense reconnaître l'air. C'est sur le chant de *Toinon la belle jardinière* [1] :

Ce n'était pas de l'eau de rose,
Mais de l'eau de quelque autre chose.

HORATIUS COCLÈS

Et Phénisse même publie
Qu'il n'est rien si beau que Clélie.

PLUTON. — Quelle est donc cette Phénisse?

DIOGÈNE. — C'est une dame des plus galantes et des plus spirituelles de la ville de Capoue, mais qui a une trop grande opinion de sa beauté, et qu'Horatius Coclès raille dans cet impromptu de sa façon, dont il a composé aussi le chant, en lui faisant avouer à elle-même que tout cède en beauté à Clélie.

MINOS. — Je n'eusse jamais cru que cet illustre Romain fût si excellent musicien, et si habile faiseur d'impromptus. Cependant je vois bien par celui-ci qu'il y est maître passé.

PLUTON. — Et moi, je vois bien que, pour s'amuser à de semblables petitesses, il faut qu'il ait entièrement perdu le sens. Hé! Horatius Coclès, vous qui étiez autrefois si déterminé soldat, et qui avez défendu vous seul un pont contre toute une armée, de quoi vous êtes-vous avisé de vous faire berger après votre mort? et qui est le fou ou la folle qui vous ont appris à chanter?

HORATIUS COCLÈS

Et Phénisse même publie
Qu'il n'est rien si beau que Clélie.

1. Chanson du Savoyard, alors à la mode. (*Note de Boileau.*) — Au sujet du *Savoyard*, qui fut longtemps célèbre, v. p. 88, note 3.

MINOS. — Il se ravit dans son chant.

PLUTON. — Oh! qu'il s'en aille dans mes galeries chercher, s'il veut, un nouvel écho. Qu'on l'emmène.

HORATIUS COCLÈS, *s'en allant et toujours chantant.*

Et Phénisse même publie
Qu'il n'est rien si beau que Clélie.

PLUTON. — Le fou! le fou! Ne viendra-t-il point à la fin une personne raisonnable?

DIOGÈNE. — Vous allez avoir bien de la satisfaction; car je vois entrer la plus illustre de toutes les dames romaines, cette Clélie qui passa le Tibre à la nage, pour se dérober du camp de Porsenna, et dont Horatius Coclès, comme vous venez de le voir, est amoureux.

PLUTON. — J'ai cent fois admiré l'audace de cette fille dans Tite Live; mais je meurs de peur que Tite Live n'ait encore menti. Qu'en dis-tu, Diogène?

DIOGÈNE. — Écoutez ce qu'elle vous va dire.

CLÉLIE. — Est-il vrai, sage roi des enfers, qu'une troupe de mutins ait osé se soulever contre Pluton, le vertueux Pluton?

PLUTON. — Ah! à la fin nous avons trouvé une personne raisonnable. Oui, ma fille, il est vrai que les criminels dans le Tartare ont pris les armes, et que nous avons envoyé chercher les héros dans les champs Élysées et ailleurs pour nous secourir.

CLÉLIE. — Mais, de grâce, seigneur, les rebelles ne songent-ils point à exciter quelques troubles dans le royaume de Tendre? car je serais au désespoir s'ils étaient seulement postés dans le village de Petits-Soins. N'ont-ils point pris Billets-Doux ou Billets-Galants?

PLUTON. — De quel pays parle-t-elle là? Je ne me souviens point de l'avoir vu dans la carte.

DIOGÈNE. — Il est vrai que Ptolomée[1] n'en a point parlé; mais on a fait depuis peu de nouvelles découvertes. Et puis ne voyez-vous pas que c'est du pays de galanterie qu'elle vous parle?

PLUTON. — C'est un pays que je ne connais point.

1. **Ptolomée** ou mieux **Ptolémée** florissait en Egypte vers le milieu du IIe siècle de notre ère; on a de lui un système du monde qui fut célèbre jusqu'au moment où on lui substitua celui de Copernic.

CLÉLIE. — En effet, l'illustre Diogène raisonne tout à fait juste. Car il y a trois sortes de Tendre : Tendre sur Estime, Tendre sur Inclination et Tendre sur Reconnaissance. Lorsque l'on veut arriver à Tendre sur Estime, il faut aller d'abord au village de Petits-Soins, et...

PLUTON. — Je vois bien, la belle fille, que vous savez parfaitement la géographie du royaume de Tendre, et qu'à un homme qui vous aimera, vous lui ferez voir bien du pays dans ce royaume Mais pour moi, qui ne le connais point, et qui ne le veux point connaître, je vous dirai franchement que je ne sais si ces trois villages et ces trois fleuves mènent à Tendre, mais qu'il me paraît que c'est le grand chemin des Petites-Maisons [1].

MINOS. — Ce ne serait pas très mal fait, non, d'ajouter ce village-là dans la carte de Tendre. Je crois que ce sont ces terres inconnues dont on y veut parler.

PLUTON. — Mais vous, tendre mignonne, vous êtes donc aussi amoureuse, à ce que je vois ?

CLÉLIE. — Oui, seigneur ; je vous concède que j'ai pour Aronce une amitié qui tient de l'amour véritable : aussi faut-il avouer que cet admirable fils du roi de Clusium a en toute sa personne je ne sais quoi de si extraordinaire et de si peu imaginable, qu'à moins que d'avoir une dureté de cœur inconcevable, on ne peut pas s'empêcher d'avoir pour lui une passion tout à fait raisonnable. Car enfin...

PLUTON. — Car enfin, car enfin... Je vous dis, moi, que j'ai pour toutes les folles une aversion inexplicable [2], et que, quand le fils du roi de Clusium aurait un charme inimaginable, avec votre langage inconcevable, vous me feriez plaisir de vous en aller, vous et votre galant, au diable. A la fin la voilà partie. Quoi ! toujours des amoureux ? Personne ne s'en sauvera ; et un de ces jours nous verrons Lucrèce galante.

DIOGÈNE. — Vous en allez avoir le plaisir tout à l'heure ; car voici Lucrèce en personne.

PLUTON. — Ce que j'en disais n'est que pour rire : à Dieu ne plaise que j'aie une si basse pensée de la plus vertueuse personne du monde !

1. V. p. 49, note 1.

2. Il faut remarquer ici l'accumulation des adjectifs en *able* et la rime en *diable* qui termine ; c'est une imitation comique du style de Mlle de Scudéry.

DIOGÈNE. — Ne vous y fiez pas. Je lui trouve l'air bien coquet. Elle a, ma foi, les yeux fripons.

PLUTON. — Je vois bien, Diogène, que tu ne connais pas Lucrèce. Je voudrais que tu l'eusses vue, la première fois qu'elle entra ici, toute sanglante et tout échevelée. Elle tenait un poignard à la main : elle avait le regard farouche, et la colère était encore peinte sur son visage, malgré les pâleurs de la mort. Jamais personne n'a porté la chasteté plus loin qu'elle. Mais, pour t'en convaincre, il ne faut que lui demander à elle-même ce qu'elle pense de l'amour. Tu verras. Dites-nous donc, Lucrèce ; mais expliquez-vous clairement : croyez-vous qu'on doive aimer?

LUCRÈCE, *tenant des tablettes à la main.* — Faut-il absolument sur cela vous rendre une réponse exacte et décisive?

PLUTON. — Oui.

LUCRÈCE. — Tenez, la voilà clairement énoncée dans ces tablettes. Lisez.

PLUTON, *lisant.* — « *Toujours. l'on. si. mais. aimait. d'éternelles. hélas. amours. d'aimer. doux. il. point. serait. n'est. qu'il.* » Que veut dire tout ce galimatias?

LUCRÈCE. — Je vous assure, Pluton, que je n'ai jamais rien dit de mieux ni de plus clair.

PLUTON. — Je vois bien que vous avez accoutumé de parler fort clairement. Peste soit de la folle! Où a-t-on jamais parlé comme cela? *Point. mais. si. éternelles.* Et où veut-elle que j'aille chercher un Œdipe pour m'expliquer cette énigme?

DIOGÈNE. — Il ne faut pas aller fort loin. En voici un qui entre et qui est fort propre à vous rendre cet office.

PLUTON. — Qui est-il?

DIOGÈNE. — C'est Brutus, celui qui délivra Rome de la tyrannie des Tarquins.

PLUTON. — Quoi! cet austère Romain qui fit mourir ses enfants pour avoir conspiré contre leur patrie? Lui, expliquer des énigmes? Tu es bien fou, Diogène.

DIOGÈNE. — Je ne suis point fou. Mais Brutus n'est pas non plus cet austère personnage que vous vous imaginez. C'est un esprit naturellement tendre et passionné, qui fait de fort jolis vers, et les billets du monde les plus galants.

MINOS. — Il faudrait donc que les paroles de l'énigme fussent écrites, pour les lui montrer.

DIOGÈNE. — Que cela ne vous embarrasse point. Il y a

longtemps que ces paroles sont écrites sur les tablettes de Brutus. Des héros comme lui sont toujours fournis de tablettes.

PLUTON. — Hé bien! Brutus, nous donnerez-vous l'explication des paroles qui sont sur vos tablettes?

BRUTUS. — Volontiers. Regardez bien. Ne les sont-ce pas là? « *Toujours. l'on. si. mais*, etc. »

PLUTON. — Ce les sont là elles-mêmes.

BRUTUS. — Continuez donc de lire. Les paroles suivantes non seulement vous feront voir que j'ai d'abord conçu la finesse des paroles embrouillées de Lucrèce; mais elles contiennent la réponse précise que j'y ai faite :

Moi. nos. verrez. vous. de. permettez. d'éternelles. jours. qu'on. merveille. peut. amours. d'aimer. voir. »

PLUTON. — Je ne sais pas si ces paroles se répondent juste les unes aux autres; mais je sais bien que ni les unes ni les autres ne s'entendent, et que je ne suis pas d'humeur à faire le moindre effort d'esprit pour les concevoir.

DIOGÈNE. — Je vois bien que c'est à moi de vous expliquer tout ce mystère. Le mystère est que ce sont des paroles transposées. Lucrèce, qui est amoureuse et aimée de Brutus, lui dit en mots transposés :

« Qu'il serait doux d'aimer, si l'on aimait toujours!
Mais, hélas! il n'est point d'éternelles amours. »

Et Brutus, pour la rassurer, lui dit en d'autres termes transposés :

« Permettez-moi d'aimer, merveille de nos jours;
Vous verrez qu'on peut voir d'éternelles amours. »

PLUTON. — Voilà une grosse finesse! Il s'ensuit de là que tout ce qui se peut dire de beau est dans les dictionnaires; il n'y a que les paroles qui sont transposées. Mais est-il possible que des personnes du mérite de Brutus et de Lucrèce en soient venues à cet excès d'extravagance, de composer de semblables bagatelles?

DIOGÈNE. — C'est pourtant par ces bagatelles qu'ils ont fait connaître l'un et l'autre qu'ils avaient infiniment d'esprit.

PLUTON. — Et c'est par ces bagatelles, moi, que je reconnais qu'il ont infiniment de folie. Qu'on les chasse. Pour moi, je ne sais tantôt plus où j'en suis. Lucrèce amoureuse!

Lucrèce coquette. Et Brutus son galant! Je ne désespère pas, un de ces jours, de voir Diogène lui-même galant.

DIOGÈNE. — Pourquoi non? Pythagore l'était bien.

PLUTON. — Pythagore était galant?

DIOGÈNE. — Oui, et ce fut de Théano sa fille, formée par lui à la galanterie, ainsi que le raconte le généreux Herminius[1] dans l'histoire de la vie de Brutus ; ce fut, dis-je, de Théano que cet illustre Romain apprit ce beau symbole, qu'on a oublié d'ajouter aux autres symboles de Pythagore : « Que c'est à pousser les beaux sentiments pour une maîtresse, et à faire l'amour, que se perfectionne le grand philosophe. »

PLUTON. — J'entends. Ce fut de Théano qu'il sut que c'est la folie qui fait la perfection de la sagesse. O l'admirable précepte! Mais laissons là Théano. Quelle est cette précieuse renforcée que je vois qui vient à nous?

DIOGÈNE. — C'est Sapho[2], cette fameuse Lesbienne qui a inventé les vers saphiques.

PLUTON. — On me l'avait dépeinte si belle! Je la trouve bien laide.

DIOGÈNE. — Il est vrai qu'elle n'a pas le teint fort uni, ni les traits du monde les plus réguliers : mais prenez garde qu'il y a une grande opposition du blanc et du noir de ses yeux, comme elle le dit elle-même dans l'histoire de sa vie.

PLUTON. — Elle se donne là un bizarre agrément; et Cerbère, selon elle, doit donc passer aussi pour beau, puisqu'il avait dans les yeux la même opposition.

DIOGÈNE. — Je vois qu'elle vient à vous. Elle a sûrement quelque question à vous faire.

SAPHO. — Je vous supplie, sage Pluton, de m'expliquer fort au long ce que vous pensez de l'amitié, et si vous croyez qu'elle soit capable de tendresse aussi bien que l'amour; car ce fut le sujet d'une généreuse conversation que nous eûmes l'autre jour avec le sage Démocède et l'agréable Phaon[3]. De grâce, oubliez donc pour quelque temps le soin

1. **Pellisson** (1624-1693) était lié d'amitié avec Mlle de Scudéry, qui va figurer tout à l'heure sous le nom de Sapho. Ces deux amis n'avaient rien à s'envier au point de vue de la laideur.

2. C'est de Mlle Scudéry qu'il est ici question, mais Boileau joue sur le nom de *Sapho* que l'auteur de Clélie avait pris, bien qu'il eût été illustré en Grèce, à Lesbos, par une femme poète de la plus grande beauté.

3. Personnages dont il est ques-

de votre personne et de votre État; et, au lieu de cela, songez à me bien définir ce que c'est que cœur tendre, tendresse d'amitié, tendresse d'amour, tendresse d'inclination et tendresse de passion.

MINOS. — Oh! celle-ci est la plus folle de toutes. Elle a la mine d'avoir gâté toutes les autres.

PLUTON. — Mais regardez cette impertinente! C'est bien le temps de résoudre des questions d'amour que le jour d'une révolte!

DIOGÈNE. — Vous avez poutant autorité pour le faire; et tous les jours les héros que vous venez de voir, sur le point de donner une bataille où il s'agit du tout pour eux, au lieu d'employer le temps à encourager les soldats et à ranger leurs armées, s'occupent à entendre l'histoire de Timarète ou de Bérélise, dont la plus haute aventure est quelquefois un billet perdu ou un bracelet égaré.

PLUTON. — Oh bien! s'ils sont fous, je ne veux pas leur ressembler, et principalement à cette précieuse ridicule.

SAPHO. — Eh! de grâce, seigneur, défaites-vous de cet air grossier et provincial de l'enfer, et songez à prendre l'air de la belle galanterie de Carthage et de Capoue.

A vous dire le vrai, pour décider un point aussi important que celui que je vous propose, je souhaiterais fort que toutes nos généreuses amies et nos illustres amis fussent ici. Mais, en leur absence, le sage Minos représentera le discret Phaon, et l'enjoué Diogène le galant Ésope.

PLUTON. — Attends, attends, je m'en vais te faire venir ici une personne avec qui lier conversation. Qu'on m'appelle Tisiphone[1].

SAPHO. — Qui? Tisiphone? Je la connais, et vous ne serez peut-être pas fâché que je vous en fasse voir le portrait, que j'ai déjà composé par précaution, dans le dessein où je suis de l'insérer dans quelqu'une des histoires que nous autres faiseurs et faiseuses de romans sommes obligés de raconter à chaque livre de notre roman.

PLUTON. — Le portrait d'une Furie! Voilà un étrange projet.

DIOGÈNE. — Il n'est pas si étrange que vous pensez. En effet, cette même Sapho que vous voyez a peint dans ses

tion dans les romans de Mlle de Scudéry.

1. Une des trois Furies: les deux autres étaient Alecton et Mégère.

ouvrages beaucoup de ses généreuses amies, qui ne surpassent guère en beauté Tisiphone, et qui néanmoins, à la faveur des mots galants et des façons de parler élégantes et précieuses qu'elle jette dans leurs peintures, ne laissent pas de passer pour de dignes héroïnes de roman.

MINOS. — Je ne sais si c'est curiosité ou folie; mais je vous avoue que je meurs d'envie de voir un si bizarre portrait.

PLUTON. — Hé bien donc, qu'elle vous le montre, j'y consens. Il faut bien vous contenter. Nous allons voir comment elle s'y prendra pour rendre la plus effroyable des Euménides agréable et gracieuse.

DIOGÈNE. — Ce n'est pas une affaire pour elle, et elle a déjà fait un pareil chef-d'œuvre, en peignant la vertueuse Arricidie. Écoutons donc; car je la vois qui tire le portrait de sa poche.

SAPHO, *lisant*. — « L'illustre fille dont j'ai à vous entretenir a en toute sa personne je ne sais quoi de si furieusement extraordinaire et de si terriblement merveilleux, que je ne suis pas médiocrement embarrassée quand je songe à vous en tracer le portrait. »

MINOS. — Voilà les adverbes FURIEUSEMENT et TERRIBLEMENT qui sont, à mon avis, bien placés et tout à fait en leur lieu.

SAPHO, *continue de lire*. — « Tisiphone a naturellement la taille fort haute, et passant de beaucoup la mesure des personnes de son sexe; mais pourtant si dégagée, si libre et si bien proportionnée en toutes ses parties, que son énormité même lui sied admirablement bien. Elle a les yeux petits, mais pleins de feu, vifs, perçants et bordés d'un certain vermillon qui en relève prodigieusement l'éclat. Ses cheveux sont naturellement bouclés et annelés; et l'on peut dire que ce sont autant de serpents qui s'entortillent les uns dans les autres, et se jouent nonchalamment autour de son visage. Son teint n'a point cette couleur fade et blanchâtre des femmes de Scythie, mais il tient beaucoup de ce brun mâle et noble que donne le soleil aux Africaines qu'il favorise le plus près de ses regards. Son sein est composé de deux demi-globes brûlés par le bout comme ceux des Amazones, et qui, s'éloignant le plus qu'il peuvent de sa gorge, se vont négligemment et languissamment perdre sous ses deux bras. Tout le reste de son corps est presque composé de la même sorte. Sa démarche est extrêmement noble et

fière. Quand il faut se hâter, elle vole plutôt qu'elle ne marche, et je doute qu'Atalante la pût devancer à la course. Au reste cette vertueuse fille est naturellement ennemie du vice, surtout des grands crimes, qu'elle poursuit partout, un flambeau à la main, et qu'elle ne laisse jamais en repos, secondée en cela par ses deux illustres sœurs, Alecto et Mégère, qui n'en sont pas moins ennemies qu'elle; et l'on peut dire de toutes ces trois sœurs que c'est une morale vivante. »

DIOGÈNE. — Hé bien! n'est-ce pas là un portrait merveilleux ?

PLUTON. — Sans doute : et la laideur y est peinte dans toute sa perfection, pour ne pas dire dans toute sa beauté ; mais c'est assez écouter cette extravagante. Continuons la revue de nos héros : et sans plus nous donner la peine, comme nous avons fait jusqu'ici, de les interroger l'un après l'autre, puisque les voilà tous reconnus véritablement insensés, contentons-nous de les voir passer devant cette balustrade, et de les conduire exactement de l'œil dans mes galeries, afin que je sois sûr qu'ils y sont ; car je défends d'en laisser sortir aucun, que je n'aie précisément déterminé ce que je veux qu'on en fasse. Qu'on les laisse donc entrer, et qu'ils viennent maintenant tous en foule. En voilà bien, Diogène. Tous ces héros sont-ils connus dans l'histoire?

DIOGÈNE. — Non ; il y en a beaucoup de chimériques mêlés parmi eux.

PLUTON. — Des héros chimériques! et sont-ce des héros?

DIOGÈNE. — Comment ! si ce sont des héros ! Ce sont eux qui ont toujours le haut bout dans les livres et qui battent infailliblement les autres.

PLUTON. — Nomme m'en par plaisir quelques-uns.

DIOGÈNE. — Volontiers : Orondate, Spiridate, Alcamène, Mélinte, Britomare, Mérindor, Artaxandre, etc.

PLUTON. — Et tous ces héros-là ont-ils fait vœu, comme les autres, de ne jamais s'entretenir que d'amour?

DIOGÈNE. — Cela serait beau qu'ils ne l'eussent pas fait ! Et de quel droit se diraient-ils héros s'ils n'étaient point amoureux? N'est-ce pas l'amour qui fait aujourd'hui la vertu héroïque?

PLUTON. — Quel est ce grand innocent qui s'en va des derniers, et qui a la mollesse peinte sur le visage. Comment t'appelles-tu?

ASTRATE. — Je m'appelle Astrate[1].

PLUTON. — Que viens-tu chercher ici?

ASTRATE. — Je veux voir la reine.

PLUTON. — Mais admirez cet impertinent. Ne diriez-vous pas que j'ai une reine que je garde ici dans une boîte, et que je montre à tous ceux qui la veulent voir? Qu'es-tu, toi? As-tu jamais été?

ASTRATE. — Oui-dà, j'ai été, et il y a un historien latin qui dit de moi en propres termes : ASTRATUS VIXIT, Astrate a vécu.

PLUTON. — Est-ce là tout ce qu'on trouve de toi dans l'histoire?

ASTRATE. — Oui; et c'est sur ce bel argument qu'on a composé une tragédie intitulée du nom d'*Astrate*, où les passions tragiques sont maniées si adroitement que les spectateurs y rient à gorge déployée depuis le commencement jusqu'à la fin, tandis que moi j'y pleure toujours, ne pouvant obtenir que l'on m'y montre une reine dont je suis passionnément épris.

PLUTON. — Oh bien! va-t'en dans ces galeries voir si cette reine y est. Mais quel est ce grand mal bâti de Romain qui vient après ce chaud amoureux? Peut-on savoir son nom?

OSTORIUS. — Mon nom est Ostorius.

PLUTON. — Je ne me souviens point d'avoir jamais nulle part lu ce nom-là dans l'histoire,

OSTORIUS. — Il y est pourtant. L'abbé de Pure assure qu'il l'y a lu.

PLUTON. — Voilà un merveilleux garant! Mais, dis-moi, appuyé de l'abbé de Pure, comme tu es, as-tu fait quelque figure dans le monde? T'y a-t-on jamais vu ?

OSTORIUS. — Oui-dà ; et, à la faveur d'une pièce de théâtre que cet abbé a faite de moi, on m'a vu à l'Hôtel de Bourgogne[2].

PLUTON. — Combien de fois?

OSTORIUS. — Eh! une fois.

PLUTON. — Retourne-t'y-en.

OSTORIUS. — Les comédiens ne veulent plus de moi.

PLUTON. — Crois-tu que je m'accommode mieux de toi

1. On jouait à l'Hôtel de Bourgogne, dans le temps que je fis ce dialogue, l'*Astrate*, de M. Quinault, et l'*Ostorius*, de l'abbé de Pure. — Pour Quinault, v. p. 33, note 4, et pour l'abbé de Pure, p. 33, note 3.

2. Théâtre où l'on jouait autrefois. (*Note de Boileau.*)

qu'eux? Allons, déloge d'ici au plus vite, et va te confiner dans mes galeries. Voici encore une héroïne qui ne se hâte pas trop, ce me semble, de s'en aller. Mais je lui pardonne: car elle me paraît si lourde de sa personne, et si pesamment armée, que je vois bien que c'est la difficulté de marcher, plutôt que la répugnance à m'obéir, qui l'empêche d'aller plus vite. Qui est-elle?

DIOGÈNE. — Pouvez-vous ne pas reconnaître la Pucelle d'Orléans?

PLUTON. — C'est donc là cette vaillante fille qui délivra la France du joug des Anglais?

DIOGÈNE. — C'est elle-même.

PLUTON. — Je lui trouve la physionomie bien plate et bien peu digne de tout ce qu'on dit d'elle.

DIOGÈNE. — Elle tousse et s'approche de la balustrade. Écoutons. C'est assurément une harangue qu'elle vous vient faire, et une harangue en vers; car elle ne parle plus qu'en vers.

PLUTON. — A-t-elle en effet du talent pour la poésie?

DIOGÈNE. — Vous l'allez voir.

LA PUCELLE.

O grand prince, que grand dès cette heure j'appelle[1]
Il est vrai, le respect sert de bride à mon zèle;
Mais ton illustre aspect me redouble le cœur;
Et me le redoublant, me redouble la peur.
A ton illustre aspect mon cœur se sollicite,
Et grimpant contre mont la dure terre quitte.
Oh! que n'ai-je le ton désormais assez fort
Pour aspirer à toi sans te faire de tort!
Pour toi puissé-je avoir une mortelle pointe
Vers où l'épaule gauche à la gorge est conjointe!
Que le coup brisât l'os, et fît pleuvoir le sang
De la temple[2], du dos, de l'épaule et du flanc!

PLUTON. — Quelle langue vient-elle de parler?

DIOGÈNE. — Belle demande! française.

PLUTON. — Quoi! c'est du français qu'elle a dit? Je croyais que ce fût du bas-breton ou de l'allemand. Qui lui a appris cet étrange français-là?

1. Il n'est pas nécessaire de dire que ces vers sont extraits du poème de Chapelain. (V. p. 46, n. 1.)

2. On disait alors indifféremment *temple* ou *tempe*, la forme *temple* est difficile à expliquer.

DIOGÈNE. — C'est un poète chez qui elle a été en pension quarante ans durant.

PLUTON. — Voilà un poète qui l'a bien mal élevée !

DIOGÈNE. — Ce n'est pas manque d'avoir été bien payé, et d'avoir exactement touché ses pensions.

PLUTON. — Voilà de l'argent bien mal employé. Eh ! Pucelle d'Orléans, pourquoi vous êtes-vous chargé la mémoire de ces grands vilains mots, vous qui ne songiez autrefois qu'à délivrer votre patrie, et qui n'aviez d'objet que la gloire ?

LA PUCELLE. — La gloire ?

Un seul endroit y mène, et de ce seul endroit
Droite et roide.....

PLUTON. — Ah ! elle m'écorche les oreilles.

LA PUCELLE.

Droite et roide est la côte et le sentier étroit.

PLUTON. — Quels vers, juste ciel ! je n'en puis pas entendre prononcer un, que ma tête ne soit prête à se fendre.

LA PUCELLE.

De flèches toutefois aucune ne l'atteint ;
Ou pourtant l'atteignant de son sang ne se teint.

PLUTON. — Encore ! J'avoue que de toutes les héroïnes qui ont paru en ce lieu, celle-ci me paraît beaucoup la plus insupportable. Vraiment elle ne prêche pas la tendresse. Tout en elle n'est que dureté et que sécheresse, et elle me paraît plus propre à glacer l'âme qu'à inspirer l'amour.

DIOGÈNE. — Elle en a pourtant inspiré au vaillant Dunois.

PLUTON. — Elle ! inspirer de l'amour au cœur de Dunois !

DIOGÈNE. — Oui assurément :

Au grand cœur de Dunois, le plus grand de la terre,
Grand cœur qui dans lui seul deux grands amours enserre.

Mais il faut savoir quel amour. Dunois s'en explique ainsi lui-même en un endroit du poème fait pour cette merveilleuse fille :

Pour ces célestes yeux, pour ce front magnanime,
Je n'ai que du respect, je n'ai que de l'estime ;

Je n'en souhaite rien ; et si j'en suis amant,
D'un amour sans désir je l'aime seulement.
Et soit ! Consumons-nous d'une flamme si belle :
Brûlons en holocauste aux yeux de la Pucelle.

Ne voilà-t-il pas une passion bien exprimée ? et le mot d'holocauste n'est-il pas tout à fait bien placé dans la bouche d'un guerrier comme Dunois ?

PLUTON. — Sans doute ; et cette vertueuse guerrière peut innocemment, avec de tels vers, aller tout de ce pas, si elle veut, inspirer un pareil amour à tous les héros qui sont dans ces galeries. Je ne crains pas que cela leur amollisse l'âme. Mais du reste qu'elle s'en aille : car je tremble qu'elle ne me veuille encore réciter quelques-uns de ses vers, et je ne suis pas résolu de les entendre. La voilà enfin partie. Je ne vois plus ici aucun héros, ce me semble. Mais non, je me trompe : en voici encore un qui demeure immobile derrière cette porte. Vraisemblablement il n'a pas entendu que je voulais que tout le monde sortît. Le connais-tu, Diogène ?

DIOGÈNE. — C'est Pharamond [1], le premier roi des Français.

PLUTON. — Que dit-il ? il parle en lui-même.

PHARAMOND. — Vous le savez bien, divine Rosemonde, que pour vous aimer je n'attendis pas que j'eusse le bonheur de vous connaître, et que c'est sur le seul récit de vos charmes, fait par un de mes rivaux, que je devins si ardemment épris de vous.

PLUTON. — Il semble que celui-ci soit devenu amoureux avant que de voir sa maîtresse.

DIOGÈNE. — Assurément il ne l'avait point vue.

PLUTON. — Quoi ! il est devenu amoureux d'elle sur son portrait ?

DIOGÈNE. — Il n'avait pas même vu son portrait.

PLUTON. — Si ce n'est là une vraie folie, je ne sais pas ce qui peut l'être. Mais, dites-moi, vous, amoureux Pharamond, n'êtes-vous pas content d'avoir fondé le plus florissant royaume de l'Europe, et de pouvoir compter au rang de vos successeurs le roi qui y règne aujourd'hui ? Pourquoi vous êtes-vous allé mal à propos embarrasser l'esprit de la princesse Rosemonde ?

1. Héros d'un roman de La Calprenède (v. p. 189, note 3).

PHARAMOND. — Il est vrai, seigneur. Mais l'amour...

PLUTON. — Oh! l'amour! l'amour! Va exagérer, si tu veux, les injustices de l'amour dans mes galeries[1]. Mais pour moi, le premier qui m'en viendra encore parler, je lui donnerai de mon sceptre tout au travers du visage. En voilà un qui entre. Il faut que je lui casse la tête.

MINOS. — Prenez garde à ce que vous allez faire. Ne voyez-vous pas que c'est Mercure?

PLUTON. — Ah! Mercure, je vous demande pardon. Mais ne venez-vous point aussi me parler d'amour?

MERCURE. — Vous savez bien que je n'ai jamais fait l'amour pour moi-même. La vérité est que je l'ai fait quelquefois pour mon père Jupiter, et qu'en sa faveur autrefois j'endormis si bien le bon Argus, qu'il ne s'est jamais réveillé. Mais je viens vous apporter une bonne nouvelle. C'est qu'à peine l'artillerie que je vous amène a paru, que vos ennemis se sont rangés dans le devoir. Vous n'avez jamais été roi plus paisible de l'enfer que vous l'êtes.

PLUTON. — Divin messager de Jupiter, vous m'avez rendu la vie. Mais, au nom de notre proche parenté, dites-moi, vous qui êtes le dieu de l'éloquence, comment vous avez souffert qu'il se soit glissé dans l'un et dans l'autre monde une si impertinente manière de parler que celle qui règne aujourd'hui, surtout en ces livres qu'on appelle romans; et comment vous avez permis que les plus grands héros de l'antiquité parlassent ce langage.

MERCURE. — Hélas! Apollon et moi, nous sommes des dieux qu'on n'invoque presque plus; et la plupart des écrivains d'aujourd'hui ne connaissent pour leur véritable patron qu'un certain Phébus qui est bien le plus impertinent personnage qu'on puisse voir. Du reste, je viens vous avertir qu'on vous a joué une pièce.

PLUTON. — Une pièce à moi! Comment?

MERCURE. — Vous croyez que les vrais héros sont venus ici?

PLUTON. — Assurément, je le crois, et j'en ai de bonnes preuves, puisque je les tiens encore ici tous renfermés dans les galeries de mon palais.

MERCURE. — Vous sortirez d'erreur, quand je vous dirai que c'est une troupe de faquins, ou plutôt de fantômes

1. Cette phrase manque dans l'édition de 1713.

chimériques qui, n'étant que de fades copies de beaucoup de personnages modernes, ont eu pourtant l'audace de prendre le nom des plus grands héros de l'antiquité, mais dont la vie a été fort courte, et qui errent maintenant sur les bords du Cocyte et du Styx. Je m'étonne que vous y ayez été trompé. Ne voyez-vous pas que ces gens-là n'ont nul caractère des héros? Tout ce qui les soutient aux yeux des hommes, c'est un certain oripeau et un faux clinquant de paroles, dont les ont habillés ceux qui ont écrit leur vie, et qu'il n'y a qu'à leur ôter pour les faire paraître tels qu'ils sont. J'ai même amené des Champs Élysées, en venant ici, un Français pour les reconnaître quand ils seront dépouillés; car je me persuade que vous consentirez sans peine qu'ils le soient.

PLUTON. — J'y consens si bien que je veux que sur-le-champ la chose ici soit exécutée. Et pour ne point perdre de temps, gardes, qu'on les fasse de ce pas sortir tous de mes galeries par les portes dérobées, et qu'on les amène tous dans la grande place. Pour nous, allons nous mettre sur le balcon de cette fenêtre basse, d'où nous pourrons les contempler et leur parler tout à notre aise. Qu'on y porte nos sièges. Mercure, mettez-vous à ma droite, et vous, Minos, à ma gauche; et que Diogène se tienne derrière nous.

MINOS. — Les voilà qui arrivent en foule.

PLUTON. — Y sont-ils tous?

UN GARDE. — On n'en a laissé aucun dans les galeries.

PLUTON. — Accourez donc, vous tous, fidèles exécuteurs de mes volontés, spectres, larves, démons, furies, milices infernales que j'ai fait assembler. Qu'on m'entoure tous ces prétendus héros, et qu'on me les dépouille.

CYRUS. — Quoi! vous ferez dépouiller un conquérant comme moi!

PLUTON. — Hé de grâce, généreux Cyrus, il faut que vous passiez le pas.

HORATIUS COCLÈS. — Quoi! un Romain comme moi, qui a défendu lui seul un pont contre toutes les forces de Porsenna, vous ne le considérez pas plus qu'un coupeur de bourses?

PLUTON. — Je m'en vais te faire chanter.

ASTRATE. — Quoi! un galant aussi tendre et aussi passionné que moi, vous le ferez maltraiter?

PLUTON. — Je m'en vais te faire voir la reine. Ah! les voilà dépouillés.

MERCURE. — Où est le Français que j'ai amené?

LE FRANÇAIS. — Me voilà, seigneur, que souhaitez-vous?

PLUTON. — Tiens, regarde bien tous ces gens-là; les connais-tu?

LE FRANÇAIS. — Si je les connais? Hé! ce sont tous la plupart des bourgeois de mon quartier. Bonjour, madame Lucrèce. Bonjour, monsieur Brutus. Bonjour, mademoiselle Clélie. Bonjour, monsieur Horatius Coclès.

PLUTON. — Tu vas voir accommoder tes bourgeois de toutes pièces. Allons, qu'on ne les épargne point; et qu'après qu'ils auront été abondamment fustigés, on me les conduise tous, sans différer, droit aux bords du fleuve de Léthé [1]. Puis, lorsqu'ils y seront arrivés, qu'on me les jette tous, la tête la première, dans l'endroit du fleuve le plus profond, eux, leurs billets doux, leurs lettres galantes, leurs vers passionnés, avec tous les nombreux volumes, ou, pour mieux dire, les monceaux de ridicule papier où sont écrites leurs histoires. Marchez donc, faquins, autrefois si grands héros. Vous voilà arrivés à votre fin, ou, pour mieux dire, au dernier acte de la comédie que vous avez jouée si peu de temps.

CHŒUR DE HÉROS, *s'en allant chargés d'escourgées* [2]. — Ah! La Calprenède! Ah! Scudéry!

PLUTON. — Eh! que ne les tiens-je! que ne les tiens-je! Ce n'est pas tout, Minos. Il faut que vous vous en alliez tout de ce pas donner ordre que la même justice se fasse sur tous leurs pareils dans les autres provinces de mon royaume.

MINOS. — Je me charge avec plaisir de cette commission.

MERCURE. — Mais voici les véritables héros qui arrivent, et qui demandent à vous entretenir. Ne voulez-vous pas qu'on les introduise?

PLUTON. — Je serai ravi de les voir; mais je suis si fatigué des sottises que m'ont dites tous ces impertinents usurpateurs de leurs noms, que vous trouverez bon qu'avant tout j'aille faire un somme.

1. Fleuve de l'Oubli. (*Note de Boileau*.)

2. Sorte de fouet fait avec des lanières de cuir.

REMERCIMENT

A MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

LE 1er JUILLET 1684.

[Le frère aîné de Boileau était de l'Académie française à 29 ans; l'auteur de l'*Art poétique* eut toutes les peines du monde à s'y faire admettre à 47 ans: il fallut un ordre du roi pour triompher du mauvais vouloir de la célèbre compagnie. C'est pour cette raison que le discours de réception de Boileau a si peu de valeur à tous les points de vue : le poète se sentait gêné. Il a donc prodigué à ses nouveaux confrères les éloges, les protestations de reconnaissance et d'humilité : il a cru surtout qu'il pourrait se tirer d'embarras en consacrant à louer le roi la plus grande partie de son *Remercîment*. On peut voir en lisant ce discours combien étaient difficiles les relations de Boileau avec les gens de lettres de son temps, même après la mort de Chapelain et de Cotin].

MESSIEURS,

L'honneur que je reçois aujourd'hui est quelque chose pour moi de si grand, de si extraordinaire, de si peu attendu, et tant de sortes de raisons semblaient devoir pour jamais m'en exclure[1] que, dans le moment même où je vous en fais mes remercîments, je ne sais encore ce que je dois croire. Est-il possible, est-il bien vrai que vous m'ayez en effet jugé digne d'être admis dans cette illustre compagnie, dont le fameux établissement ne fait guère moins d'honneur à la mémoire du cardinal de Richelieu[2]

1. L'auteur avait écrit contre plusieurs académiciens. (*Note de Boileau.*)

2. Des lettres patentes de 1635 autorisèrent le cardinal de Richelieu à prendre le titre de « chef et protecteur » de l'Académie française. Le chancelier Séguier prit ce titre en 1642, et les séances de l'Académie se tinrent en son hôtel. Louis XIV en 1672 se déclara le protecteur de cette compagnie à laquelle il permit de s'assembler au Louvre. (*Note de Boileau.*)

que tant de choses merveilleuses qui ont été exécutées sous son ministère? Et que penserait ce grand homme, que penserait ce sage chancelier, qui a possédé après lui la dignité de votre protecteur, et après lequel vous avez jugé ne pouvoir choisir d'autre protecteur que le roi même : que penseraient-ils, dis-je, s'ils me voyaient aujourd'hui entrer dans ce corps si célèbre, l'objet de leurs soins et de leur estime, et où, par les lois qu'ils ont établies, par les maximes qu'ils ont maintenues, personne ne doit être reçu qu'il ne soit d'un mérite sans reproche, d'un esprit hors du commun, en un mot, semblable à vous? Mais à qui est-ce encore que je succède dans la place que vous m'y donnez? N'est-ce pas à un homme[1] également considérable et par ses grands emplois et par sa profonde capacité dans les affaires, qui tenait une des premières places dans le conseil, et qui, en tant d'importantes occasions, a été honoré de la plus étroite confiance de son prince, à un magistrat non moins sage qu'éclairé, vigilant, laborieux, et avec lequel plus je m'examine, moins je me trouve de proportion?

Je sais bien, messieurs, et personne ne l'ignore, que, dans le choix que vous faites des hommes propres à remplir les places vacantes de votre savante assemblée, vous n'avez égard ni au rang, ni à la dignité: que la politesse, le savoir, la connaissance des belles-lettres ouvrent chez vous l'entrée aux honnêtes gens, et que vous ne croyez point remplacer indignement un magistrat du premier ordre, un ministre de la plus haute élévation, en lui substituant un poète célèbre, un écrivain illustre par ses ouvrages, et qui n'a souvent d'autre dignité que celle que son mérite lui donne sur le Parnasse. Mais, en qualité même d'homme de lettres, que puis-je vous offrir qui soit digne de la grâce dont vous m'honorez? Serait-ce un faible recueil de poésies qu'une témérité heureuse et quelque adroite imitation des anciens ont fait valoir, plutôt que la beauté des pensées, ni la richesse des expressions? Serait-ce une traduction[2] si éloignée de ces grands chefs-d'œuvre que vous nous donnez tous les jours, et où vous faites si glorieusement revivre les Thucydide, les Xénophon, les Tacite et tous ces autres célè-

1. M. de Bezons, conseiller d'État. (*Note de Boileau.*)

2. La traduction du *Traité du Sublime* du rhéteur grec **Longin** : Boileau l'accompagna de *Remarques* judicieuses.

bres héros de la savante antiquité ? Non, messieurs, vous connaissez trop bien la juste valeur des choses pour payer d'un si grand prix des ouvrages aussi médiocres que les miens, et pour m'offrir de vous-mêmes, s'il faut ainsi dire, sur un si léger fondement, un honneur que la connaissance de mon peu de mérite ne m'a pas laissé seulement la hardiesse de demander.

Quelle est donc la raison qui vous a pu inspirer si heureusement pour moi en cette rencontre ? Je commence à l'entrevoir, et j'ose me flatter que je ne vous ferai point souffrir en la publiant. La bonté qu'a eue le plus grand prince du monde, en voulant bien que je m'employasse avec un de vos plus illustres écrivains à ramasser en un corps le nombre infini de ses immortelles actions[1]; cette permission, dis-je, qu'il m'a donnée, m'a tenu lieu auprès de vous toutes les qualités qui me manquent. Elle vous a entièrement déterminés en ma faveur. Oui, messieurs, quelque juste sujet qui dût pour jamais m'interdire l'entrée de votre Académie, vous n'avez pas cru qu'il fût de votre équité de souffrir qu'un homme destiné à parler de si grandes choses fût privé de l'utilité de vos leçons, ni instruit en d'autre école qu'en la vôtre. Et en cela vous avez bien fait voir que, lorsqu'il s'agit de votre auguste protecteur, quelque autre considération qui vous pût retenir d'ailleurs, votre zèle ne vous laisse plus voir que le seul intérêt de sa gloire.

Permettez pourtant que je vous désabuse, si vous vous êtes persuadé que ce grand prince, en m'accordant cette grâce, ait cru rencontrer en moi un écrivain capable de soutenir en quelque sorte, par la beauté du style et par la magnificence des paroles, la grandeur de ses exploits. C'est à vous, messieurs, c'est à des plumes comme les vôtres, qu'il appartient de faire de tels chefs-d'œuvre, et il n'a jamais conçu de moi une si avantageuse pensée. Mais comme tout ce qui s'est fait sous son règne tient beaucoup du miracle et du prodige, il n'a pas trouvé mauvais qu'au milieu de tant d'écrivains célèbres qui s'apprêtent à l'envi à peindre ses actions dans tout leur éclat et avec tous les ornements de l'éloquence la plus sublime, un homme sans fard, et accusé plutôt de trop de sincérité que de flatterie, contribuât de son

1. Racine et Boileau avaient été nommés historiographes en 1677. (*Note de Boileau.*)

travail et de ses conseils à bien mettre en jour, et dans toute la naïveté du style le plus simple, la vérité de ses actions, qui, étant si peu vraisemblables d'elles-mêmes, ont bien plus besoin d'être fidèlement écrites que fortement exprimées.

En effet, messieurs, lorsque des orateurs et des poètes, ou des historiens même aussi entreprenants quelquefois que les poètes et les orateurs, viendront à déployer sur une matière si heureuse toutes les hardiesses de leur art, toute la force de leurs expressions ; quand ils diront de Louis le Grand, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'un fameux capitaine de l'antiquité, qu'il a lui seul plus fait d'exploits que les autres n'en ont lu, qu'il a pris plus de villes que les autres rois n'ont souhaité d'en prendre[1] ; quand ils assureront qu'il n'y a point de potentat sur la terre, quelque ambitieux qu'il puisse être, qui, dans les vœux secrets qu'il fait au ciel, ose lui demander autant de prospérités et de gloire que le ciel en a accordé libéralement à ce prince ; quand ils écriront que sa conduite est maîtresse des événements, que la fortune n'oserait contredire ses desseins ; quand ils le peindront à la tête de ses armées, marchant à pas de géant au travers des fleuves et des montagnes, foudroyant les remparts, brisant les rocs, terrassant tout ce qui s'oppose à sa rencontre : ces expressions paraîtront sans doute grandes, riches, nobles, accommodées au sujet ; mais, en les admirant, on ne se croira point obligé d'y ajouter foi, et la vérité, sous ces ornements pompeux, pourra aisément être désavouée ou méconnue.

Mais lorsque des écrivains sans artifice, se contentant de rapporter fidèlement les choses, et avec toute la simplicité de témoins qui déposent plutôt même que d'historiens qui racontent, exposeront bien tout ce qui s'est passé en France depuis la fameuse paix des Pyrénées, tout ce que le roi a fait pour rétablir dans ses États l'ordre, les lois, la discipline ; quand ils compteront bien toutes les provinces que dans les guerres suivantes il a ajoutées à son royaume, toutes les villes qu'il a conquises, tous les avantages qu'il a eus, toutes les victoires qu'il a remportées sur les ennemis ; l'Espagne, la Hollande, l'Allemagne, l'Europe entière trop faible contre lui seul ; une guerre toujours féconde en prospérités, une

1. Mot fameux de Cicéron en parlant de Pompée. (*Note de Boileau.*)

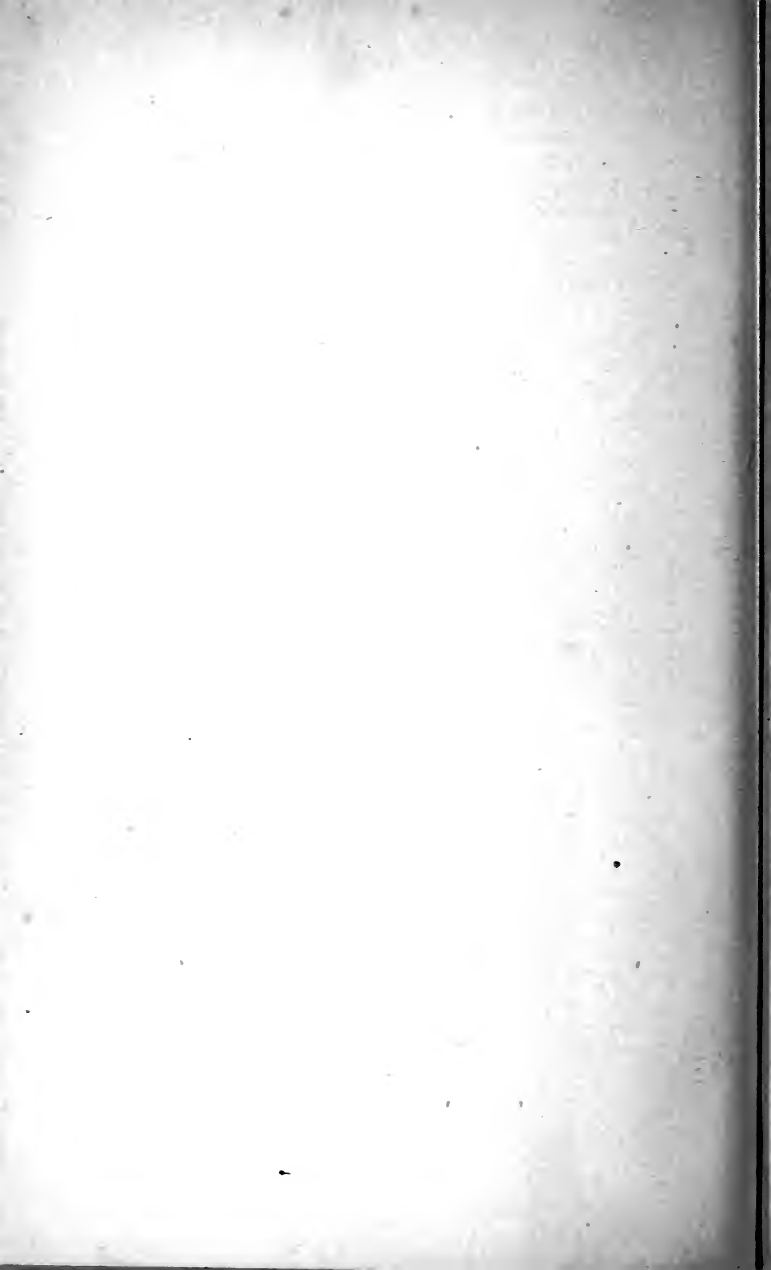
paix encore plus glorieuse ; quand, dis-je, des plumes sincères et plus soigneuses de dire vrai que de se faire admirer, articuleront bien tous ces faits disposés dans l'ordre des temps, et accompagnés de leurs véritables circonstances : qui est-ce qui en pourra disconvenir, je ne dis pas de nos voisins, je ne dis pas de nos alliés, je dis de nos ennemis mêmes ? Et quand ils n'en voudraient pas tomber d'accord, leurs puissances diminuées, leurs États resserrés dans des bornes plus étroites, leurs plaintes, leurs jalousies, leurs fureurs, leurs invectives mêmes, ne les en convaincront-ils pas malgré eux ? Pourront-ils nier que, l'année même où je parle, ce prince voulant les contraindre d'accepter la paix qu'il leur offrait pour le bien de la chrétienté, il a tout à coup, et lorsqu'ils le publiaient entièrement épuisé d'argent et de forces, il a, dis-je, tout à coup fait sortir comme de terre, dans les Pays-Bas, deux armées de quarante mille hommes chacune, et les y a fait subsister abondamment, malgré la disette des fourrages et la sécheresse de la saison ? Pourront-ils nier que, tandis qu'avec une de ses armées il faisait assiéger Luxembourg, lui-même avec l'autre tenant toutes les villes du Hainaut et du Brabant comme bloquées, par cette conduite toute merveilleuse, ou plutôt par une espèce d'enchantement semblable à celui de cette tête si célèbre dans les fables, dont l'aspect convertissait les hommes en rochers, il a rendu les Espagnols immobiles spectateurs de la prise de cette place si importante, où ils avaient mis leur dernière ressource ; que, par un effet non moins admirable d'un enchantement si prodigieux, cet opiniâtre ennemi de sa gloire, cet industrieux artisan de ligues et de querelles[1], qui travaillait depuis si longtemps à remuer contre lui toute l'Europe, s'est trouvé lui-même dans l'impuissance, pour ainsi dire, de se mouvoir, lié de tous côtés, et réduit pour toute vengeance à semer des libelles, à pousser des cris et des injures ? Nos ennemis, je le répète, pourront-ils nier toutes ces choses ? Pourront-ils ne pas avouer qu'au même temps que ces merveilles s'exécutaient dans les Pays-Bas, notre armée navale sur la mer Méditerranée, après avoir forcé Alger à demander la paix, faisait sentir à Gènes, par un exemple à jamais terrible, la juste punition

1. Guillaume d'Orange, alors stathouder de Hollande ; quatre ans plus tard il devint en outre roi d'Angleterre.

de ses insolences et de ses perfidies, ensevelissait sous les ruines de ses palais et de ses maisons cette superbe ville, plus aisée à détruire qu'à humilier ? Non, sans doute, nos ennemis n'oseraient démentir des vérités si reconnues, surtout lorsqu'ils les verront écrites avec cet air simple et naïf, et dans ce caractère de sincérité et de vraisemblance, qu'au défaut des autres choses je ne désespère pas absolument de pouvoir, au moins en partie, fournir à l'histoire.

Mais comme cette simplicité même, tout ennemie qu'elle est de l'ostentation et du faste, a pourtant son art, sa méthode, ses agréments, où pourrais-je mieux puiser cet art et ces agréments que dans la source même de toutes les délicatesses, dans cette Académie qui tient depuis si longtemps en sa possession tous les trésors, toutes les richesses de notre langue ? C'est donc, messieurs, ce que j'espère aujourd'hui trouver parmi vous, c'est ce que j'y viens étudier, c'est ce que j'y viens apprendre. Heureux si, par mon assiduité à vous cultiver, par mon adresse à vous faire parler sur ces matières, je puis vous engager à ne me rien cacher de vos connaissances et de vos secrets ! Plus heureux encore si, par mes respects et par mes sincères soumissions, je puis parfaitement vous convaincre de l'extrême reconnaissance que j'aurai toute ma vie de l'honneur inespéré que vous m'avez fait !

FIN DES ŒUVRES DE BOILEAU.



INDEX ALPHABÉTIQUE

DES PRINCIPAUX NOMS PROPRES CITÉS DANS CET OUVRAGE.

TABLE DES MATIÈRES

SATIRES

ÉPITRES

L'ART POÉTIQUE

LE LUTRIN, POÈME HÉROÏ-COMIQUE

CHOIX DE POÉSIES DIVERSES

ÉPIGRAMMES

ŒUVRES DIVERSES

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et Cie, rue des Poitevins, 6.

P. FONCIN

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE, par M. P. Foncin, inspecteur général de l'enseignement secondaire. — 112 cartes ou cartons en couleur placés en regard du texte. — Gravures et profils. — Relief du sol. — Hydrographie. — Voies de communication. — Industrie. — Commerce. — Statistique. — Index alphabétique contenant 5000 noms géographiques. 1 vol. in-4° carré de 246 pages, relié toile. **12 »**

Honoré d'une souscription du ministère de l'Instruction publique.

Ouvrez un traité ou un dictionnaire de géographie, vous y trouverez rarement des cartes et s'il y en a, elles sont en très petit nombre. Feuilletez un atlas, le texte explicatif fait défaut. En réunissant en un même livre toutes les cartes d'un Atlas et tout le texte d'une Géographie, nous espérons avoir produit une œuvre d'un genre inédit.

Notre **Géographie générale** est donc, sous une forme relativement restreinte, un manuel, un *livre de main*, comme disent nos voisins d'outre-Rhin ou d'outre-Manche, aussi court, mais aussi complet que possible. Il vise à la concision, sans s'interdire, sur les points essentiels, des développements de quelque étendue. Il s'étudie à ne rien dire de trop comme à ne rien omettre d'important. Les détails de nomenclature physique, politique ou économique, les renseignements de statistique comparée sont placés en vedette, en tête de chaque chapitre. Ils sont faciles à consulter et nous avons essayé de leur donner leur relief propre, sans nuire à la perspective de l'ensemble. Ils allègent le texte qui peut courir sur les sommets des choses, sans s'attarder ni se perdre en route. De loin en loin, des chapitres accessoires composés en plus petits caractères résument des groupes de faits secondaires qui offrent, croyons-nous, un réel intérêt, mais qui peuvent demeurer au second plan; ces *lectures* condensent en quelques lignes des pages nombreuses, n'en prennent que l'essentiel; elles sont destinées en même temps à reposer le lecteur; elles sont pour lui des haltes sur l'infini chemin des terres et des eaux, des villes et des peuples.

Cette Géographie-Atlas, attrayante et pratique à la fois, sera d'une très grande utilité aux gens du monde comme aux hommes d'étude. *L'index alphabétique* qui la termine invite aux recherches, les rend promptes et faciles.



p 215



